Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655550

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

Par M. Bacher, médecin de la Faculté de Paris.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. De Nat. Deor.

MAI 1792.

TOME XCI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Se trouve
Chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, N°. 32.

1792.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, ET PHARMACIE.

MAI 1792.

FIEVRE NERVEUSE PÉTÉCHIALE qui a régné à Schelestat pendant l'hiver de 1790 *à* 1791. *Réflexions sur ses causes : concordance des observations auxquelles elle a donné lieu, avec celles d'*HIPPOCRATE, *des médecins de Breslaw, d'*HUXHAM, *de* MARET, *&c. Mémoire par M.* COZE, *médecin, chirurgien-major du douzième régiment des Chasseurs à cheval, ci-devant Champagne.*

TOUTES les causes météorologiques concourent depuis deux ans à produire la foiblesse des corps animés : l'hiver de 1788 à 1789 par l'excès de froid,

a affoibli le système nerveux et le cerveau ; c'est ce qu'a prouvé M. *Bousay* dans sa dissertation qui a remporté le prix au collége de Nancy. Les observations que j'ai faites dans le même temps que lui m'ont donné le même résultat ; et quoique je n'aye eu aucune connoissance de son travail, il sembleroit que nous nous sommes communiqué nos idées, tant il y a d'analogie entre son ouvrage et le mien (*a*), Selon *James*, dans son grand dictionnaire de médecine, « lorsque l'air est humide, pluvieux, rempli de brouillards, qu'il souffle un vent du midi chaud et humide, il émousse et affoiblit, à cause de la grande quantité de vapeurs aqueuses qu'il contient, *la vivacité élastique de l'éther* qui entretient dans *le corps le mouvement des solides et des fluides qui servent à la conservation de la vie.* Il arrive de-là que les excrétions, sur-tout la transpiration, qui est si salutaire, languissent et sont corrompues ; que les parties inutiles, superflues et corrompues restent dans le corps, ou venant à s'accumuler

(*a*) *Voyez* essai sur le froid de l'hiver de 1788 à 1789, imprimé dans le Journal de médecine, cahier de décembre 1790.

dans les liqueurs et dans le sang, elles ne peuvent que les disposer à la corruption et à la dissolution (*a*).» Les années 1789 et 1790 ont été tempérées; humides et australes, les pluies abondantes, les orages fréquens. Il y a eu un efflux presque continuel du fluide électrique des corps vivans et des corps inanimés vers les nuées et dans l'air ambiant, qui a affoibli les premiers et favorisé le développement des seconds; c'est-à-dire que la végétation a été abondante, que les plantes légumineuses et autres productions de la terre ont acquis beaucoup de volume, en n'acquérant que peu de saveur et de parties nutritives. Tout homme instruit sait que les productions des pays humides et palustres sont peu nourrissantes, et vapides, comme les plantes étiolées. Or, l'Alsace, qui est humide par elle-même, et particulièrement les environs de Schelestat, qui a reçu un surcroît d'humidité par la constitution atmosphérique, doit se ressentir plus qu'aucune autre province, de l'intem-

(*a*) A en juger par les expressions dont il s'est servi, le Traducteur du dictionnaire de *James* n'étoit pas médecin.

périe humide et anélectrique qui règne depuis deux ans. Le système nerveux et le cerveau doivent manquer d'énergie, le sang de consistance, la bile de *phlogistique*, et le sang de bile. Au lieu de trouver une surabondance de bile, comme quelques médecins qui voyent par tout et dans toutes les saisons des engorgemens et une surcharge bilieuse, on remarque une surcharge glutineuse et muqueuse qui obstrue les vaisseaux, empâte toutes les membranes; et c'est cette matière glutineuse ou lymphatique qui dispose aux maladies contagieuses. C'est la seule même, suivant l'opinion de l'illustre *Sarcone*, de M. *Fouquet* et de tous les médecins qui ont observé avec attention les maladies épidémiques, qui soit susceptible de recevoir l'impression des miasmes contagieux.

On ne doit donc pas être surpris en considérant les causes qui ont agi sur nous depuis deux ans, que nos corps soient dans un état de foiblesse qui les rend susceptibles de contracter toutes les maladies qui dépendent du défaut d'action dans les forces vitales, de la surabondance de gluten ou de lymphe dans le sang, de l'engorgement et du

manque d'énergie du cerveau et des nerfs. Dans tous les temps, les médecins qui ont su observer, ont fait la même remarque. *Hippocrate*, qui est resté au-dessus de tous ceux qui ont écrit sur les épidémies, dit affirmativement : « Si l'automne est pluvieux sous un vent du midi, il y aura en hiver de fortes céphalalgies, *des engorgemens muqueux* et souvent mortels du cerveau.

Les années 1789 et 1790 ressemblent parfaitement, par leur température, à celle que ce prince de la médecine appelle *année australe*, et dont la constitution, dit-il, est pestilente, *Status pestilens annus austrinus*. *Hoffmann* qui nous a laissé la description de la fièvre maligne pétéchiale qui a régné à Hales en 1699, la fait précéder de l'exposé de la constitution de l'atmosphère, qui se rapproche beaucoup de l'année australe d'Hippocrate et de la température qui règne ici depuis l'hiver de 1789.

Si les médecins de Breslaw avoient commencé le registre de leurs observations avant l'année 1699, nous eussions trouvé des traits de ressemblance dans la température qui a précédé les

développemens de la fièvre nerveuse-maligne pétéchiale dont ils nous ont laissé les détails. C'est à la suite d'une constitution humide et australe, que l'exact *Huxam* a observé sa fièvre nerveuse pétéchiale en 1735, et le savant *Maret* en 1761. Il n'est donc pas surprenant que, placés dans les mêmes circonstances qu'*Hippocrate*, *Hoffmann*, les médecins de Breslaw, *Huxham*, *Maret*, *&c.* nous éprouvions des maladies semblables en tout à celles que ces illustres médecins ont décrites.

Mais ce qu'ils attribuent aux influences malignes d'un air froid et humide, je l'attribuerai au défaut d'électricité dans le corps vivant. Effectivement, il n'existe pas de plus puissant conducteur de la matière électrique, que l'air humide, dans quelque Rumb que les vents soufflent. Cet état de l'atmosphère n'a rien de mal sain par lui-même, et son action seroit nulle sur les corps organiques, s'il n'étoit pas conducteur de la matière électrique. Il n'y a qu'un équilibre, qu'un rapport exact dans les élémens qui entrent dans la formation des solides et des fluides des corps vivans, qui puisse constituer ce bien-être physique, cette

plénitude de forces et d'actions réciproques dans toutes les parties organiques qu'on appelle *santé*. Or cet équilibre, cette exacte proportion des élémens constitutifs, est rompue, si l'air humide est la température dominante, et qu'il favorise l'efflux de la matière électrique pendant plusieurs saisons; la foiblesse doit s'ensuivre naturellement, et les êtres organisés tombent dans une acratie qui les rend susceptibles de toutes les affections nerveuses, des engorgemens muqueux et lymphatiques; et de cet état suit ordinairement la débilité des nerfs, la foiblesse générale des fibres musculaires et cellulaires.

Voilà quelles sont les maladies de la fin de l'automne et d'une partie de l'hiver, quand l'intempérie humide et australe règne dans des saisons qui doivent être froides, boréales, électriques, et redonner de la force aux fluides et de l'énergie aux solides. Mais vers le mois de mars, quand le soleil réchauffe la terre de ses rayons, que toute la nature éprouve ce mouvement intestin, cette fermentation qui ranime les feux de l'amour dans les animaux, et fait monter la sève dans les plantes, il survient une turgescence dans

les fluides ; il se forme des engorgemens considérables au cerveau, des inflammations dans les méninges et dans la plèvre, et la fièvre nerveuse, quoique la température reste la même, sans changer essentiellement de type, éprouve cependant des variations notables dans quelques-uns de ses symptômes, et se complique du caractère inflammatoire (*a*).

Telles sont les vraies causes de l'épi-

(*a*) Ce que j'annonçois au mois de février s'est vérifié vers le quinze de mars. J'ai vu plusieurs malades pris de fièvres pleurétiques nerveuses ; et dans le nombre, il y en a eu un que je n'ai pas pu sauver : c'est le nommé *Démange*. L'humeur glutineuse étoit si épaisse et si abondante dans toute la poitrine, que la résolution n'a pas pu se faire, et un hydrothorax a été la suite de sa fièvre nerveuse. A l'ouverture de son corps, j'ai trouvé la poitrine pleine d'eau et un dépôt sous les fausses-côtes. Toute la plèvre, le médiastin, le péricarde, les poumons, le diaphragme, le foie, étoient couverts d'une humeur glutineuse très compacte, et de l'épaisseur d'environ une ligne. Le dépôt purulent s'étoit formé entre la plèvre et cette membrane glutineuse qui lui servoit de kyste ; j'ai également traité plusieurs fièvres phrénétiques, et ces maladies n'ont fini que vers le mois de juin.

démie régnante: on voit leur parfaite concordance avec les causes qui ont précédé et accompagné l'épidémie de Hales en 1699, et celle de la même année observée par les médecins de Breslaw. C'est aussi à la suite, et pendant une pareille intempérie anélectrique qu'*Huxham* a caractérisé à Plimouth sa fièvre nerveuse pétéchiale, dont le sage traitement a tant concouru à reculer les bornes de la médecine clinique.

Je viens à l'histoire de la maladie et à la description des symptômes qui la caractérisent.

Chez la plupart des malades, la fièvre débute par un sentiment de foiblesse, de mal-aise général, et même de fatigue; une douleur plus ou moins aiguë se fait sentir dans tout le front, dans les sinus frontaux ou le long de la suture coronale. Ils éprouvent des étourdissemens, une pesanteur et du froid derrière la tête. Les reins sont plus ou moins douloureux, ainsi que les bras et les jambes. Des frissons irréguliers se font sentir dans ces premiers momens, de même que des bouffées de chaleur qui partent de la région du diaphragme et se portent au visage.

On trouve les extrémités, les oreilles et le bout du nez froids : les règles coulent chez les femmes, quoiqu'elles ne soient pas au temps périodique. Les malades sont frappés plus ou moins vivement, mais il est rare qu'ils passent le second jour sans s'aliter : alors la fièvre s'allume, tous les symptômes et la prostration de force augmentent ; et en suivant la maladie avec attention, on observe des redoublemens marqués en tierce. Cette fièvre semble participer de la rémittente d'automne dans les sept à huit premiers jours de son invasion (*a*). On remarque de l'oppression à la poitrine, ou de la gêne dans la respiration ; la tête s'appesantit encore davantage ; la douleur du front devient plus intense ; les malades éprouvent du trouble dans les idées, et ont besoin d'un moment de recueillement pour faire une réponse juste à ce qu'on leur demande. Ils sont fatigués par des soubresauts convulsifs, qui ne sont que

(*a*) M. *Gorcy*, médecin distingué par ses connoissances dans les sciences physiques et par une saine pratique, a remarqué la même chose que moi à Neubrissack. Les maladies qu'il a eu à traiter cet hiver ont donné des signes de rémittence en tierce.

des *commotions électriques*. Il survient des nausées, des envies de vomir, qu'il faut bien se garder de prendre pour un signe d'orgasme dans les humeurs bilieuses des premières voies. S'il survient quelques vomissemens, c'est de matières glaireuse et visqueuse : ce n'est qu'après des efforts répétés qu'on voit sortir quelques gorgées de bile cystique, qui se trouve chassée de la vésicule du fiel par la contraction et la pression des muscles du bas-ventre sur le foie, dans l'action du vomissement. Si le médecin se trompe sur la nature de cette bile, s'il la prend pour une surcharge de l'estomac et qu'il donne l'émétique, le trouble qu'il cause est souvent irréparable : les vomissemens continuent, tous les symptômes s'aggravent, un spasme violent s'empare de l'estomac, aucune boisson ne passe, il rejette tout ; et si le malade n'en meurt pas, il court les plus grands dangers.

Le caractère général du pouls est la foiblesse ; cependant on le trouve quelquefois irrégulier, intermittent, sec, petit, précipité, grand, roide, développé et souple ; quelquefois lent et approchant de l'état naturel, il varie à chaque instant, jusqu'au cinquième ou

septième jour qu'il prend un rhythme plus régulier, mais il est toujours foible. La soif est plutôt modérée qu'ardente dans tout le cours de cette maladie; la langue est tremblante, rouge et sèche dans son milieu, et humectée sur ses bords par deux traînées de salive épaisse et gluante. Quelques malades sont enchifrenés et rendent par le nez et par les crachats une humeur claire et ténue dans les commencemens, glaireuse, collante et difficile à détacher vers la fin: si cette évacuation se soutient, elle est très-favorable. La peau est ardente et moite alternativement; d'autres fois il coule abondamment une sueur grasse et gluante qui ne produit aucun soulagement. On trouve aussi fort souvent le dos des mains couvert de sueur, quand la paume est brûlante et sèche. Les paupières sont foibles et sans ressort, et souvent les yeux sont larmoyans. Le visage est rouge les premiers jours; il s'*éteint* du sept au neuf. Les urines sont tantôt claires et limpides, tantôt troubles, blanchâtres et pâles; et dans certains sujets, elles déposent une matière épaisse, furfuracée ou lymphatique. J'en ai aussi vu d'une couleur

orangée, citronnée, avec ou sans sédiment. Voilà ce qui a rapport aux qualités de l'urine: quant à ce qui regarde la quantité, on peut dire que généralement elle est trop abondante, relativement au degré de fièvre et de chaleur qu'on observe chez les malades: que cette surabondance d'urine dans un état de pyrexie, est une des grandes preuves du manque d'action dans les organes, et principalement dans le système nerveux. On sentira bien vîte la justesse de cette observation, en se rappelant que les personnes sujettes aux affections nerveuses en rendent une grande quantité dans les intervalles de leurs accès. Jamais dans une épidémie, qui vient à la suite d'une constitution australe, vous ne verrez des urines rouges et enflammées comme dans les fièvres ardentes d'été et les inflammatoires du printemps, quoiqu'on rencontre quelques affections inflammatoires dans la fièvre nerveuse pétéchiale. Cette espèce de diabètes aiguë est un symptôme digne de toute l'attention du médecin, et je suis surpris que le savant *Maret* n'en ait pas tiré d'inductions pour sa pratique, lui qui a remarqué dans l'épidémie nerveuse pétéchiale de 1761 que vers

le quatorzième jour, les malades rendoient une très-grande quantité d'urine claire, limpide et pâle.

Du cinq au neuf de la maladie, le trouble et la fièvre augmentent; les sens deviennent plus délicats; le jour blesse la vue; le plus léger bruit fatigue l'ouïe; le visage est rouge et allumé; il y a des vertiges et des tintemens d'oreille; quelques malades ont une hémorrhagie nazale; ils sont agités; privés de sommeil, quoique assoupis et appesantis par un sentiment de foiblesse; une chaleur inquiète les tourmente; ils éprouvent des mouvemens rapides, des commotions répétées; ils ont quelques absences, des terreurs, des rêves fâcheux, des images de morts et de spectres, une crainte continuelle de perdre la vie, quelques accès de délire; quelquefois même ils deviennent furieux et cherchent à s'échapper; et cet état de trouble moral et physique ne cesse que quand, à la suite d'un certain nombre de *commotions, la matière électrique se fait jour à travers la peau*, et y cause ces petites taches que nous appelons *pétéchies*. Remarquez bien qu'il est rare que ces taches pétéchiales paroissent sur tout le corps

à la fois ; le plus ordinairement le *torrent électrique* fait éruption aux parties supérieures de la poitrine, aux épaules et aux bras : d'autres fois on voit, mais plus rarement, les mouvemens se faire dans le sens opposé, et les jambes se couvrir de taches ; mais cette éruption n'est pas décisive : le trouble continue, l'action des forces naturelles reste la même, ou augmente jusqu'à ce que les mouvemens changent de direction, et reprennent le cours le plus naturel à l'état du corps dans cette maladie. Une seconde éruption se fait dans les lieux ordinaires ; c'est-à-dire aux épaules, au cou, à la nuque, aux environs des clavicules et aux parties internes des bras. Pour donner l'explication de ce phénomène, il ne faut que l'énoncer et rappeler que les effets sont d'autant plus sensibles, qu'ils sont plus près du centre d'action ; toutes les éruptions dans les fièvres exanthématiques se font aux parties supérieures avant de se manifester aux parties inférieures.

L'éruption dans cette épidémie est toujours précédée d'une rougeur particulière aux conjonctives, d'une certaine contraction dans les paupières,

en un mot, d'une *rougeur électrique* dans tout le globe de l'œil, que je ne puis qu'indiquer: je la ferois connoître au lit des malades; il me seroit impossible de la décrire. A l'inspection des yeux, je ne me trompe jamais en annonçant une éruption pétéchiale dans la fièvre nerveuse. Les efforts que la nature fait pour produire cette éruption, paroissent être le but et le terme de ses moyens, et destinés à jeter au dehors une partie de la matière hétérogène qui rompt l'harmonie de ses fonctions. La fièvre n'étant qu'un effort de la nature pour expulser la matière morbifique, j'en compare les premiers jours à la fermentation spontanée et au mouvement qui s'excite dans un tonneau de vendange : tout est dans la confusion pendant l'action, et ce n'est que quand la coction est faite que le mouvement intestin diminue, que la lie tombe, la même chose s'observe dans les maladies, et particulièrement dans les fièvres nerveuses. Après sept à neuf jours de trouble, les forces s'épuisent, le malade tombe dans l'assoupissement, dans la stupidité, dans la foiblesse ; il devient sourd ; il éprouve des soubresauts et des tremblemens dans les bras,

les mains, qui ne sont plus l'effet du spasme tonique causé par la fièvre, ni des *courans électriques*, mais au contraire, l'effet de la débilité. La langue est tremblante ; le pouls se relâche ; la peau et le ventre s'ouvrent ; une sueur grasse et collante couvre quelquefois tout le corps ; mais cette sueur n'est encore que l'effet de la foiblesse, elle en augmente le sentiment ; et comme l'a judicieusement remarqué *Huxham*, elle n'est, ainsi que les déjections alvines, que colliquative. Il n'y a de diarrhée salutaire, suivant *Huxham* et *Gilchrist*, et ce que j'ai observé comme eux, que celle qui se déclare vers le quatorziéme jour. Cependant on voit quelques jours avant le quatorze, la langue se charger, la soif s'éteindre, les urines se troubler et se disposer à ce dépôt favorable qu'on y remarque au moment de la crise. La turgescence des matières du bas-ventre diminue ; on entend des borborygmes ; le malade rend des vents ; la bile ou la lie commence à couler insensiblement ; et si on n'a pas troublé les opérations de la nature par des purgatifs prématurés, inutiles et dangereux ; si le malade n'a pas été épuisé par une médecine per-

turbatrice et évacuante, qu'il ait la force de résister jusqu'au treize, il reprend sa connoissance et ses sens, et il guérit ordinairement le dix-sept; mais si l'assoupissement, l'insensibilité continuent; s'il survient des parotides douloureuses et étendues, une fièvre secondaire met le dernier terme à l'épuisement, et le malade succombe, les forces vitales étant, pour ainsi dire, usées. Tels sont la durée et le cours de cette maladie contagieuse; mais peu mortelle quand elle est traitée par un médecin sage, prudent, éclairé sur son vrai caractère et sur ses causes.

Les symptômes que j'ai énoncés ne se trouvent pas toujours réunis sur le même sujet. Le tableau que je viens de faire est celui de l'épidémie, et non une observation particulière; mais il y en a qui lui sont propres, qui se rencontrent chez tous les sujets, et qui ne permettent pas de la confondre avec une autre espèce de fièvre: telles sont, par exemple, les deux douleurs de tête, l'une obtuse à l'occiput, l'autre aiguë au front; la foiblesse et la douleur des membres, le mal de reins, les bouffées de chaleur qui se portent au visage, les pétéchies, les sueurs grasses et mu-

queuses, la pâleur des urines, la foiblesse générale, &c.; et on ne voit pas, comme dans les fièvres ardentes, les forces naturelles augmenter en raison de la foiblesse des forces *libres*. Le pouls est toujours foible et languissant quand ses mouvemens ne sont pas forcés par le trouble du systême nerveux.

Les vers venant quelquefois compliquer cette maladie et changer l'ordre des symptômes qui la caractérisent, je dois indiquer les signes qui font connoître leur présence. Les plus évidens sont une langue chargée d'un mucus blanc tirant sur le jaune, dans le début de la maladie : la dilatation des pupilles, un délire sombre, accompagné de mouvemens brusques que le malade fait pour s'échapper : un regard fixe, les yeux très-ouverts, un grincement de dents quand on lui présente à boire, un entêtement à refuser ce qu'on lui offre, et quelquefois de la strangulation et de la difficulté à avaler les liquides.

Toutes nos théories sur le mode d'action des miasmes contagieux étant sujettes à discussion, et laissant toujours à desirer, il vaut mieux que je me borne aux faits. Les hommes foibles,

maladifs, épuisés par les plaisirs de Vénus, les nouveaux mariés, les convalescens, les femmes, les enfans, sont les plus propres à recevoir l'infection : cependant les hommes, même les plus vigoureux, la contractent quand ils donnent des soins assidus aux malades ; quand ils s'exposent souvent aux émanations des sueurs, de la transpiration, de l'haleine, et un malade infecte tous ceux qui lui administrent des secours : aussi rien de plus commun, comme je l'ai observé ici et dans plusieurs épidémies de cette nature que j'ai eu occasion de voir, que de trouver des familles entières frappées de la même maladie dans le même temps. Les gens du peuple qui habitent les quartiers les plus mal sains des villes, qui sont logés à l'étroit, qui n'ont pas tous les moyens de propreté pour s'entretenir eux et leurs maisons dans un air salubre, c'est-à-dire *électrique* et pur, sont les plus exposés aux ravages de l'épidémie. Ceux qui desireront en savoir davantage sur la contagion, pourront lire les Mémoires sur les fièvres du docteur *Lind*, traduits par M. *Fouquet ;* c'est ce que nous avons de mieux écrit et de plus satisfaisant jusqu'à ce jour sur les fièvres

contagieuses, et les causes de la contagion.

Une maladie dont les causes sont bien connues se réduit, pour l'observateur, à des élémens simples. Il s'attache aux symptômes principaux ; et s'ils cadrent, comme cela doit être, avec les causes météorologiques, les influences locales, le genre de vie et la nature des comestibles dont les malades ont fait usage avant d'être frappés de l'épidémie spontanément ou par contagion, il trouve bientôt dans son art des armes victorieuses ; mais celui qui néglige de remonter aux causes éloignées d'une épidémie, marche en aveugle dans sa pratique : il compte ses fautes par ses entreprises.

Foiblesse générale dans tout le système, manque d'énergie au cerveau et dans les nerfs, engouement et surcharge de matière glutineuse ; voilà ce qu'ont dû produire les causes énoncées dans la première partie de ce mémoire, et ce que j'ai tâché de développer dans la seconde. Mon traitement devoit donc être fortifiant, et il ne falloit pas perdre un moment de vue le défaut de réaction du cerveau et du système nerveux : aussi à moins d'une nécessité

absolue, je m'interdisois toute espèce d'évacuans des premières voies dans le début de la maladie. Je n'ai jamais fait prendre l'émétique, que quand la langue étoit fort chargée dès les premiers jours, et que tout m'annonçoit que l'estomac étoit farci d'une humeur cacochylique épaisse et gluante ; et encore ai-je presque toujours eu à me repentir d'avoir usé de ce moyen. Chez les malades qui ont vomi, j'ai remarqué plus de trouble et d'intensité dans les symptômes, et les crises étoient incertaines : cette diarrhée salutaire qui arrivoit vers le quatorze, manquoit. Je ne suis pas le seul qui ai fait cette remarque, et je me trouve heureux d'avoir une occasion de rendre justice à mon ami, M. *Du Taillis*, jeune médecin aussi recommandable par son caractère, que par les vues saines qui dirigent ses premiers pas dans l'exercice de la médecine clinique. Il m'écrivoit le 3 avril 1791, un mois après mon départ de Schelestat : « Nos fièvres nerveuses sont, je crois, à leur fin ; j'en traite encore deux qui ont été contractées par contagion ; c'est le fils et la fille Baldeck qui l'ont gagnée chez leur frère, que nous avons traité

traité ensemble. Ils sont presque guéris. La maladie a suivi la marche ordinaire ; je vous observerai seulement que le fils que j'ai fait vomir au commencement, a été plus malade que la fille ; que la crise ne s'est pas faite dans le temps marqué ; qu'en général il y avoit beaucoup de trouble dans tout le cours de sa maladie, et point de diarrhée décidée : remarque que nous avions déja faite ensemble ».

Les frissons irréguliers, la foiblesse des membres, l'état de la tête, l'espèce de rémittence qu'on remarquoit les premiers jours, et les variations du pouls étoient ce qu'il falloit prendre en considération dans le début de la maladie. Mon premier soin étoit donc de donner un rhythme régulier à la pyrexie fébrile, d'aider la nature à engager ce combat, qui devoit détruire le vice contagieux et l'humeur glutineuse qui surchargeoit tous les viscères et toutes les membranes. Je n'ai rien trouvé qui remplît mieux mon intention que le petit-lait au vin ou à la moutarde, ou une eau d'orge aiguisée avec le vin blanc du Rhin. Je joignois à ces boissons une mixture diaphorétique, faite avec six onces d'infusion de fleurs de sureau, une

once et demie d'esprit de *Mindererus*, un gros de nitre, et dans quelques cas j'y ajoutois un grain de tartre stibié. Cette mixture dont le docteur *Selle* fait le plus grand éloge pour fixer les fièvres à leur vrai type, m'a presque toujours réussi au-delà de mes espérances. Si ces moyens ne remplissoient pas complétement mes intentions, si la foiblesse persistoit, j'appliquois deux larges vésicatoires au plat des cuisses, et je prescrivois le quinquina.

Quand les douleurs de tête étoient diminuées, les forces remontées, la fièvre devenue régulière, je restois spectateur tranquille de la nature : je réduisois mes soins à faire prendre des boissons simples, telles que le petit-lait et l'eau d'orge. Si je m'apercevois d'une propension au retour de la foiblesse, j'aiguisois encore ces boissons avec le vin ; et suivant le cas, je supprimois ou je continuois le quinquina. Du cinq au sept, et même jusqu'au neuf de la maladie, j'épiois avec beaucoup d'attention le trouble nerveux et fébrile qui devoit produire l'éruption pétéchiale ; et si les secousses étoient violentes, les commotions souvent répétées, l'éruption tardive, j'étois sûr

qu'une grande foiblesse, que des sueurs abondantes et colliquatives, et un diabètes en seroient la suite. Alors quand l'éruption étoit complète, j'appliquois les vésicatoires, je prescrivois le camphre, le quinquina et la serpentaire de Virginie à des doses rapprochées (*a*); souvent même je faisois usage des cordiaux spiritueux, de la thériaque et du lilium de *Paracelse* à grandes doses; mais le meilleur cordial et le plus simple, c'est le vin. J'en ai fait une grande consommation dans le traitement de cette épidémie; je pense donc que *Gilchrist* n'en a pas exagéré les effets dans les fièvres nerveuses en lui donnant des éloges pompeux, et c'est sans doute d'après l'expérience qu'un ancien a dit: *La puissance du vin est égale à celle des dieux.*

Dans les cas où la poitrine étoit prise et engouée de matières épaisses et gluantes, j'ajoutois au traitement l'usage du kermès minéral et l'oxymel scillitique.

(*a*) Je préfère de donner le camphre dissous dans l'huile d'amandes douces. De cette manière, il ne donne aucunes nausées; il se digère aisément, et dispose le ventre aux évacuations bilieuses.

Voilà quelle étoit ma conduite jusqu'au dixième ou quinzième jour (*a*) de la maladie, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où je voyois la langue se charger de matière jaune bilieuse, les viscères du bas-ventre recouvrer leurs fonctions et se disposer à la diarrhée qui devoit achever la guérison. Durant cette épidémie je m'interdisois toute espèce de purgatifs, comme je l'ai déja dit, même les lavemens. Il m'est arrivé de purger quelquefois à la fin du traitement, et c'est encore mal à propos que j'ai cédé à l'usage, et aux sollicitations des malades; ils ont payé ma complaisance par une convalescence plus longue. Je suis dans l'usage de prescrire une décoction de quinquina, coupée avec du lait dans les convalescences longues et tardives; j'en ai encore vu les bons effets dans cette épidémie.

Si nous portons tous le même désir de bien remplir les devoirs de notre état, nous n'avons pas tous les mêmes

---

(*a*) Je mets ici l'alternative, dix ou quinze, parceque j'ai vu que, chez quelques personnes, la maladie ne se jugeoit qu'à la fin du troisième septénaire.

vues : aussi nos résultats ont-ils été différens. L'épidémie avoit fait de tels ravages dans quelques villages de nos environs, parce qu'on la traitoit de fièvre putride-bilieuse et qu'on y prodiguoit les évacuans et les apozêmes laxatifs, que l'alarme se répandit dans la ville au moment qu'elle y parut ; mais bientôt mon ami, M. *Du Taillis*, médecin-physicien de cette ville, eut la satisfaction de ramener la sécurité par ses succès, en employant le traitement que je viens de décrire, et dont nous étions convenus ensemble dans plusieurs conférences que nous eumes sur la nature et les causes decette épidémie.

Quant à la diète, les malades ne la supportoient pas ; il falloit les soutenir par des bouillons gras ou des gelées : plusieurs demandoient à manger, et je ne craignois pas de leur accorder une croûte de pain dans leur bouillon. J'ai remarqué depuis long-temps, dans les maladies du genre des fièvres nerveuses, des hôpitaux, des prisons et des camps, que les malades ne supportoient pas le régime liquide, et qu'ils se trouvoient soulagés par les alimens solides pris avec discrétion ; et cela

sans doute parce qu'ils réveillent l'action de l'estomac et qu'ils font filtrer les sucs gastriques.

Tel est le traitement que j'ai employé avec des succès constans.

---

*PRÉCIS D'OBSERVATIONS sur l'*inversion de la vessie, *espèce de déplacement qui peut avoir lieu dans les deux sexes, soit de première conformation, soit par accident, et se trouver compliqué d'une difformité dans les parties de la génération; par M. DESGRANGES, docteur en médecine et en chirurgie, membre de plusieurs académies, chirurgien-major de la Garde nationale, et administrateur du district de Lyon, chef-lieu du département de Rhône et Loire.*

Aliud ex alio clarescit. LUCR.

J'ai donné au mois de mars 1788, *Journal de médecine*, p. 470 et suiv. la description d'un *vice de première conformation* que j'ai observé à la ré-

gion hypogastrique inférieure de *Math. Isem*, jeune homme natif de Cologne, et âgé de 21 ans, lors de son passage à Lyon. Je n'ai point osé prononcer sur la nature de la tumeur charnue qui surmonte ses pubis, espèce de *fongus* d'un rouge vermeil, semblable aux chairs qui végètent d'une plaie, au bas et aux côtés duquel sont deux meats urinaires, évidemment formés par la terminaison des uretères dans ces canaux dilatés. J'ai introduit avec aisance et sans faire souffrir, un stylet boutonné, porté de bas en haut, jusqu'à quatre pouces de profondeur du côté gauche, et près de cinq du côté droit. Une circonstance qui m'a grandement frappé, est de n'avoir trouvé aucune trace ombilicale. En conséquence, j'ai demandé si l'on pouvoit présumer une vessie dans le bassin de ce sujet avec un ouraque, ce conduit pyramidal, qui s'étend du fond de cet organe jusqu'au nombril : ce nombril, ai-je ajouté, ou la trace du cordon est-elle couverte, ou comprise dans la tumeur ? Que sont devenus les canaux déférens, &c. ? J'ai en même temps invité les gens de l'art, auprès desquels *Isem* termineroit ses jours, de procéder à une inspection anato-

mique sévère des parties intéressées pour nous en faire part. On trouve à la suite de mon observation des remarques instructives d'un praticien, pour qui le fait d'*Isem*, nouveau pour moi, n'a rien de surprenant, ayant eu connoissance de plusieurs faits semblables, consignés dans les auteurs, et en ayant lui-même observé quelques-uns.

Je reviens aujourd'hui sur cette matière, dans l'intention, 1°. de fournir de nouveaux éclaircissemens sur le fait dont j'ai déja rendu compte; 2°. de donner connoissance de quelques-uns des faits que l'*annotateur* a seulement indiqués; et 3°. d'en ajouter d'autres. C'est en rassemblant dans un même faisceau le plus de rayons qu'il est possible, qu'on peut espérer d'éclairer un objet, et de garantir de la surprise et de l'erreur les nouveaux initiés dans l'art de guérir.

PREMIER FAIT. M. *André Bonn*, savant professeur en anatomie et chirurgie à Amsterdam, avec lequel je suis en correspondance, m'a fait passer des détails intéressans sur la difformité d'*Isem*. Je vais en rendre compte. C'est en 1781, que ce jeune homme s'est

rendu auprès de lui pour la première fois avec des habits de femme, qu'il lui fit quitter ; et c'est à cette époque qu'il lui a fait construire l'urinal solide qu'il porte, lequel a dans son fond un robinet qui permet de faire écouler à volonté les urines. Ce réservoir m'a paru ingénieusement imaginé, autant pour garantir la tumeur de toute pression extérieure, que pour recevoir au-dessous des bourses le liquide qui les a mouillées. Je dois ajouter que cette tumeur convexe, rouge, grenue et un peu contractile, devient *saigneuse* par le frottement auquel elle est par fois exposée lorsque le sujet est au lit, et qu'il exsude de tous les points de sa surface une mucosité qui forme une espèce de crasse, très-sensible quand les parties restent quelque temps sans être lavées par l'urine ou par des lotions de propreté. Le scrotum est presque toujours chargé de cette même *crasse*, formée ici, en partie, par l'excrétion muqueuse dont je viens de parler, mais plus encore par le sédiment de l'urine, de la même manière que l'on voit des eaux minérales déposer au-dessous du tuyau qui les fournit, une terre ocracée ou ferrugineuse qui décèle leur nature. Le

scrotum d'*Isem* n'est sans doute continuellement ridé, remonté et fort resserré que par le *stillicidium* des urines, ou le *stimulus* habituel qu'il éprouve de leur contact.

M. *Bonn* a observé, vers la partie gauche de la tumeur, une cicatrice qui désigne le lieu de l'insertion du cordon ombilical. J'ai déja dit que je n'ai rien remarqué de semblable, et c'est ma faute sans doute. On ne sait que trop combien les observations médicales peuvent être fautives, lorsque celui qui les rédige en voit le sujet pour la la première fois, et lorsque ce dernier disparoît avant que l'observateur ait eu le temps de réfléchir et de méditer.

La verge, très-étroite et large, est fendue depuis le gland jusqu'au col de la vessie pareillement ouvert; elle est d'un rouge vif dans sa partie supérieure, et revêtue d'une membrane lisse et fine, qui semble continue avec la peau; les os pubis sont écartés, et paroissent ne tenir ensemble que par les commencemens des corps caverneux. Au-dessus de la tête du pénis, on voit de chaque côté une petite élévation, et entre elles une gouttière peu profonde, qui vraisemblablement indique

le siége de la *fosse naviculaire*. Il y a huit ans qu'à la naissance de ce canal, vers le pubis, M. *Bonn* observa une partie du *caput gallinaginis*, actuellement couvert par la tumeur vésicale, qui depuis ce temps s'est accrue, a perdu de sa sensibilité, est devenue plus ferme, et s'est notablement ridée sur sa surface. Les testicules alors étoient encore aux anneaux.

On sent distinctement sur les côtés de la tumeur la saillie des os pubis, écartés l'un de l'autre d'environ deux pouces, raison pour laquelle les cordons spermatiques sont plus saillans et dans une direction plus oblique pour arriver aux testicules. En touchant par l'anus, on reconnoît sensiblement le défaut de symphyse des pubis, dont l'intervalle est en partie occupé par la tumeur au-dessous de laquelle on découvre une bande transversale comme une corde ou un ligament épais, formé sans doute par la rencontre de l'origine des deux corps caverneux dans l'endroit même où ils viennent joindre l'urètre ouvert. Je n'avois point pensé à explorer par le rectum ; l'absence de la poche urinaire et son apparition au dehors sous les pubis, *en sens inverse*,

que je présumois, m'éloignèrent de cette exploration, et d'autant plus que pour sentir cet organe dans l'état naturel, il faut qu'il éprouve une certaine plénitude et une pression extérieure qui le refoule dans le petit bassin. J'étois loin de croire aussi que par cette voie j'aurois pu arriver à l'union des pubis. Peut-être *Isem* a-t-il ces os plus applatis ou plus étendus dans leur point de contact? (OBSERV. 2e.) Peut-être son rectum est-il plus en devant (OBS. 47,) ou extrêmement dilaté, comme M. *Desault* l'a rencontré dans un jeune homme de dix-sept ans, en qui l'extrémité inférieure de cet intestin ressembloit à la vessie lorsqu'elle est pleine d'urine dans l'état naturel? *Journal de médecine*, cahier de mars 1788, pag. 484.

M. *Bonn* s'est convaincu que la tumeur extérieure n'est autre chose que la vessie urinaire ouverte antérieurement, ou dont la partie antérieure manque, et dont les parois de la partie postérieure sont renversées de dedans en dehors, et poussées vers l'écartement inférieur des tégumens du ventre (dans l'*hyatus* supérieur des pubis) par les viscères abdominaux situés au-dessus,

d'où résulte une protubérance à l'extérieur, et à l'intérieur une espèce de sac herniaire où se trouve une plus ou moins grande partie des intestins. Il pourroit s'ensuivre de cette disposition interne une nouvelle espèce de hernie qui mériteroit le nom d'*entéro-cystocèle interne*, pour la différencier de l'*entéro cystocèle* ordinaire, qui est formé par la chute de l'intestin dans la poche du péritoine que la vessie à entraîné en passant par les anneaux des muscles du bas-ventre. Cette remarque pathologique que je fais ici est peut-être superflue; car M. *Bonn* n'est pas absolument fondé à supposer en dedans, vers la marge du petit bassin, une poche formée par la vessie *retournée*, sur-tout chez *Isem*, qui est âgé de vingt-quatre ans. Nul examen anatomique ne l'a montrée; il a même été fait mention du contraire. (Obs. 3e, 14e et 15e.) Cette poche intérieure ne pouvoit avoir lieu tout au plus que dans le cas d'une *inversion incomplète* (*a*).

(*a*) On conçoit que, chez les hommes comme chez les femmes, il peut arriver, non pas seulement une *dépression*, mais encore un *renversement incomplet* de la vessie

Dans le jeune allemand, cette inversion existe en quelque sorte *ab ovo*, et dès-lors la conformation interne doit être différente de celle qui se présente à la pensée, et qui pourroit avoir lieu en effet, si la vessie, bien conformée jusqu'à l'âge adulte, venoit à s'*inverser par accident*, comme cela est arrivé. (OBSERV. 16e.)

Pour ne laisser aucun doute sur la vraie nature de cette conformation vicieuse, on n'a qu'à, dit M. *Bonn*, inciser sur un cadavre les tégumens, depuis l'ombilic jusqu'au *pudendum*, diviser la symphyse des pubis, la peau, le prépuce, les corps caverneux et le gland, en ouvrant l'urètre seulement: on fendra ensuite le col de la vessie et la partie antérieure de cet organe pour en faire un canal continu; alors si l'on renverse ce sac musculeux et que l'on amène dans l'écartement des pubis sa paroi postérieure et inférieure où se trouve l'insertion des uretères, on obtient *artificiellement* la difformité du

---

par le rapprochement de ses parois latérales, de son fond vers son col; et c'est toujours par des efforts que cet accident peut avoir lieu.

jeune allemand. Pour faciliter l'intelligence de ce procédé, il faut voir la coupe et la figure des parties que M. *Gautier Dagoty* pere a représentées dans son *anatomie des parties de la génération de l'homme et de la femme*, &c. Planche 2, fig. 4; et dans son *Expos. anatom. des maux vénériens*, &c. Pl. 2. fig. 2; in-*fol.* Paris, 1773.

Dans les cadavres des enfans on peut obtenir cette inversion *factice* en introduisant, par le vagin si c'est une fille, par le rectum si c'est un garçon, un stylet recourbé que l'on dirige contre la paroi postérieure de la vessie pour la pousser *renversée* à travers la coupe extérieure. M. *Bonn* a répété plusieurs fois ces expériences dans ses cours publics d'anatomie. *Isem* est le cinquième sujet vivant qu'il a eu occasion d'examiner dans l'espace de huit ans; il en a disséqué deux après leur mort, et c'est au commencement de l'année 1791, qu'il a rencontré un sixième sujet, en vie, lequel présente dans sa conformation externe quelques différences remarquables dont ce savant a promis de me faire part. La trop grande sensibilité des parties de ce dernier n'a pas

permis de les modeler en plâtre, comme on l'a pratiqué à l'égard du sujet de Cologne. Les recherches et les expériences anatomiques de M. *Bonn* sont rapportées dans les Mémoires que va publier une *société de chirurgie* nouvellement fondée à Amsterdam (*a*).

Venons à d'autres faits antérieurs à celui-ci.

OBSERV. 2e. En novembre 1732, un enfant vint au monde avec une *masse de chair spongieuse* au-dessus du pubis, du volume d'une noix, ronde et assez considérable, ayant à droite et à gauche, dans le milieu de sa hauteur, une papille par laquelle l'urine s'écouloit sans discontinuer; elle sortoit même par jets lorsque l'enfant crioit. La gauche s'est fermée dans les premières années, et la droite seule fournissoit ensuite à l'écoulement des urines. Au-dessous de la tumeur étoit un tronçon de verge, applati et imperforé, avec deux veines bleues sur sa face supérieure, et un grand prépuce retiré vers une espèce de frein. Le scrotum étoit

(*a*) J'extrais tous ces détails des lettres de M. *Bonn* et d'une relation des faits d'*Isem*, imprimée en anglois, qu'il m'a fait parvenir.

très-ridé et relevé ; les testicules étoient restés au-dessus et près des anneaux. La distance entre le scrotum et l'anus étoit plus grande que de coutume, et les os pubis *plus longs et plus applatis* que dans les autres enfans. Au-dessus de la tumeur, dans la région de la ligne blanche, il y avoit une trace demi-circulaire de la cicatrice ombilicale.

La nature de cette difformité a été absolument méconnue par *Jacques Mowat*, chirurgien à Langholm, qui nous en a transmis l'observation dans les essais de médecine d'Edimbourg, tome iij, art. xiv, avec une planche où les parties sont représentées dans leur grandeur naturelle, l'enfant ayant alors huit à neuf ans. Ce praticien rapporte qu'une petite sonde d'argent introduite à deux ou trois reprises dans la papille droite (le seul meat urinaire conservé,) y entra de plus d'un pouce, mais qu'*il ne pût la sentir au périnée*. Ayant bouché cette même papille pendant deux heures et trois-quarts avec une petite tente soutenue d'un emplâtre astringent, *il n'aperçut non plus aucune tumeur au périnée*, mais plutôt dans le ventre, et l'enfant en fut fort

incommodé. Lorsqu'il retira la tente, l'urine en sortit avec impétuosité. *Morwat* se réservoit de faire d'autres expériences. De pareils essais sont très-condamnables; ils ne pouvoient fournir aucun document sur l'état de cet enfant, mais bien exposer grandement ses jours, en donnant lieu à la crevasse de l'uretère à la suite de sa distension outrée. Ce n'est pas sans raison que M. *André Bonn* désiroit si fortement de dévoiler le caractère spécifique, si on peut parler ainsi, de ce vice de naissance, et de le démontrer d'une manière instructive, afin de mettre les individus, ainsi conformés, à l'abri de tentatives pernicieuses. Dans son pays on a eu l'idée d'attaquer avec des caustiques la tumeur d'*Isem*, très-faussement jugée *fongueuse;* et quelques-uns ont proposé de perforer le gland, &c. L'espèce de difformité dont il est ici question a cependant été connue très-anciennement; et il y a plus d'un siècle que *Vander Wiel*, célèbre accoucheur, chirurgien et médecin à la Haye, l'a observée sur un enfant, avec *Antoine Nuck*, très-versé en anatomie, et président du collége des chirurgiens

de Leyde. Je l'ai déja dit (*a*), l'homme de l'art, qui se borne à l'expérience que sa pratique peut lui fournir, consume tous ses jours à apprendre seulement une *petite* partie des choses qui sont écrites depuis plusieurs siècles, tandis qu'il pouvoit s'en instruire amplement et en très-peu de temps par l'histoire des faits que nous ont laissés nos prédécesseurs.

Obs. 3e. Un jeune enfant de sept jours avoit à l'hypogastre une tumeur rouge, ronde, molle au toucher, *magnitudine pilæ palmariæ per medium discissæ*, et adhérente de toutes parts à la peau du ventre; au-dessus on apercevoit une trace de l'ombilic : la tumeur avoit aussi deux trous disposés comme dans le sujet de l'Obs. 1ere, par où l'urine couloit sans cesse. Un peu au-dessous, au lieu du pénis, on ne trouvoit qu'un gland fendu en deux et comme renversé, sans urètre. L'ouverture du cadavre faite le 12 juin 1686, fit voir que les uretères très-dilatés se rendoient à la vessie urinaire, laquelle

(*a*) Voyez le *supplément* au Mémoire sur les noyés, &c. *Journal de médecine*, cahier de septembre 1791.

étoit *renversée* et *absolument sans cavité*, formant la tumeur rouge à l'extérieur, *vesica omninò plana, collapsa, in se invicèm compressa.* A la racine du gland étoit un corps glanduleux, dur, auquel se terminoient les vaisseaux déférens, sans qu'on rencontrât d'ailleurs les vésicules séminales: le scrotum bien conformé, renfermoit les deux testicules (*a*).

Le caractère de cette difformité, si clairement développé par *Wiel*, n'a pas été saisi à l'égard du sujet de l'observation suivante.

OBSERV. 4e. Un enfant d'Argentan, de douze à treize ans, avoit directement sur le milieu du pubis une tumeur ovale, de la grosseur d'un œuf de poule, d'un rouge vif et peu sensible. A sa partie latérale gauche se trouvoit une fente oblique de quatre lignes environ d'étendue par laquelle l'urine tomboit goutte à goutte. Sous la tumeur il y avoit une ouverture transversale d'où sortoit de l'air avec bruit, quelquefois de mauvaise odeur, mais jamais d'ex-

(*a*) CORNEIL. STALP, VANDER WIEL, *obs. rar. med. anat. chir.* tom. ij, pag. 359. *mihi edit.* 1727.

crémens, et au-dessous une verge courte, imperforée, dont le gland étoit applati et découvert, avec une portion du prépuce retiré et comme roulé sur lui-même. Plus bas, on voyoit un scrotum sans testicules.

L'anus étoit plus en devant qu'à l'ordinaire, et si étroit que l'enfant ne pouvoit aller à la garde-robe sans ressentir de vives douleurs, encore falloit-il qu'il fût debout et non-assis, (*Journal de médecine*, juillet 1756; et *Journal encyclopédique*, deuxième cahier du mois d'août de la même année (*a*).

L'observateur pensoit à tort que l'ouraque s'étoit conservé creux, comme *Graaf*, *Diémerbroëk*, *Dulaurent*, *Fernel*, *&c.* l'ont remarqué plusieurs fois, ou s'étoit r'ouvert comme *Fabrice de Hilden*, *Cabrel*, *Covillard*, *Littre*, *Raussin*, *&c.* en ont offert des exemples, et qu'aboutissant au côté gauche de la tumeur, il laissoit écouler involontairement l'urine à mesure qu'elle se rendoit dans la vessie, n'y ayant point d'urètre, &c.

(*a*) *L'annotateur*, en faisant usage de ces deux citations, n'a pas pris garde qu'il n'y a qu'un seul fait.

On n'accusera pas d'une pareille méprise l'historien du fait, longuement rapporté, onze ans après, dans le *Journal de médecine*, cahier de Juillet 1767, que voici en abrégé.

Obs. 5e. *Alexandre-Louis Fabre*, de Béziers, âgé de 40 ans, musicien de profession, portoit une tumeur, du volume d'un petit œuf d'oie, transversalement placée à la région hypogastrique, qu'on auroit prise, au premier aspect, pour une excroissance polipeuse, ou pour un *morceau de foie*, enchassé dans cet endroit. L'urine sortoit sans interruption de deux ouvertures mamelonnées, placées sur les côtés de la tumeur et formées par l'insertion des uretères, qui devroient naturellement se trouver dans le trajet des parois de la vessie *retournée;* car c'étoit cette dernière dont le velouté étoit alors en dehors, qui formoit la saillie extérieure. Un stigmate au-dessus annonçoit l'insertion du cordon ombilical. Au-dessous étoit une verge courte, chétive, fendue en dessus, où l'on découvroit la paroi inférieure de l'urètre ouvert. Les anneaux dilatés donnoient passage de chaque côté à un gros cordon, au

bout duquel se trouvoit le testicule non encore descendu dans les bourses. Ce sujet avoit des poils aux endroits ordinaires, et même assez de barbe.

Je trouve dans un ouvrage recommandable un passage qui se rapporte au sujet que je traite, et que, par cette raison, je vais mettre sous les yeux du lecteur.

« *Vesicam nullam in patavino invenit Marchettis, sed ejus loco cavernulas. In puellâ quoque ejus defectum observavit* JOHANN. VAN HORNE, *ureteres enim in mediâ pube se exonerabant, quâ parte glandulosa quædam corpuscula exteriùs eminebant, urinâ transudante madidâ* (*a*).

OBS. 6e. *Gerard Blasius*, qui professoit la médecine à Amsterdam en 1660, parle d'un homme de 35 ans, qui, pendant tout le cours de sa vie, avoit joui d'une assez bonne santé, mais qui urinoit avec difficulté et d'une manière contre-nature. On ne lui trouva point de vessie après la mort. Les reins étoient aussi bien constitués qu'ils ont cou-

(*a*) THOMAS BARTHOLIN, *anat. quart. renov. Lugduni*, 1684.

tume de l'être. Les uretères, dilatés plus qu'a l'ordinaire, sembloient se terminer aux environs de l'union des pubis en se rapprochant, puis se réfléchissant vers l'ombilic, ils venoient s'y ouvrir par une très-petite ouverture par laquelle, le jour comme la nuit, les urines s'écouloient involontairement. (*Obs. med. anat. rar.* Obs. 6e.)

Blasius ne dit pas qu'il y eût dans la région supérieure aux pubis aucune tumeur spongieuse, *cavernulas*, ni glanduleuse, *glandulosa quædam corpuscula*, comme dans les faits attribués à *Marchettis* et à *Van-horne ;* mais seulement que, n'y ayant point de vessie, les uretères réunis se rendoient *circà umbilicum*, et n'épanchoient l'urine au-dehors que par une seule ouverture, *foramine exiguo.*

Le défaut de conformation de l'adulte de *Blasius* n'étoit donc pas le même que celui d'*Isem.* La vessie n'étoit pas retournée de dedans en dehors, elle manquoit absolument, et il n'y avoit point de tumeur à l'extérieur. C'est une remarque qui a échappé à M. *Tenon*, (*Mém. acad. des sciences, année* 1761 ;) et à l'*annotateur* qui a rapporté ce fait après lui. Ce n'est pas qu'on

qu'on rencontre toujours une saillie ou une protubérance au dehors; quelquefois on n'y remarque qu'une tache rouge. En voici deux exemples.

Obs. 7e. *Vander Wiel* a rencontré en 1683, dans une foire à la Haye, un garçon de 15 mois, né de parens pauvres qui, au lieu de l'ombilic, avoit près du pubis un endroit rouge, *mascula rubra*, rond, de la grandeur d'un écu, recouvert d'une pellicule fine et légère, avec deux petites ouvertures par lesquelles l'urine sortoit librement. Au-dessous de cette *marque rouge*, étoit une verge qui n'en méritoit pas le nom, n'offrant qu'un gland sans prépuce et sans ouverture; le scrotum bien disposé contenoit les testicules, &c. Cet enfant n'a vécu que trois mois, et n'a pas été ouvert. (*Loc. cit.* Observ. 32, pag. 328.

Obs. 8e. *Nathanael Hyghmore*, médecin anglois, fameux vers le milieu du dix-septième siècle, nous apprend qu'un enfant de neuf à dix ans, du pays d'Hyesmois en Normandie, n'avoit point de nombril, et qu'un peu au-dessous, la peau manquoit dans l'étendue de deux travers de doigt,

cutis aperiebatur. L'on y voyoit une place rouge, grenue, par où l'urine distilloit goutte à goutte; *et erat simùl rubra et scabra per quam urina distillatione collabatur.* (*Disquis. anat. part.* 4, *cap.* 7.)

Les trois observations qui suivent présentent une autre disposition à l'extérieur, et peut-être aussi à l'intérieur, car lorsque dans la difformité ne se rencontre pas l'ensemble des circonstances observées sur *Isem*, il est permis de douter de l'identité du cas. La seule inspection anatomique des parties sur le cadavre peut faire disparoître toute incertitude à cet égard.

OBS. 9e. *Montagne* raconte qu'un paysan, âgé de trente ans environ, qui avoit de la barbe, mais auquel il ne paroissoit aucune des parties qui caractérisent le sexe masculin, dont il avoit cependant les goûts, rendoit involontairement ses urines *par trois trous.*

OBS. 10e. *Louis Lémery*, savant médecin de la capitale, a communiqué en 1741 à l'Académie des sciences, l'observation d'une fille chez laquelle il ne paroissoit aucun sexe; elle avoi seulement de la gorge, et au-dessou

du nombril une tumeur grosse comme une pomme, *percée de petits trous en forme d'arrosoir*, par lesquels s'écouloient les urines. (*Mem. acad. année* 1761.)

Obs. 11e. On lit dans *Vander Wiel* (*loc. cit.* pag. 362,) qu'il a examiné, le 15 août 1683, un enfant de la Haye, nouveau-né, ayant le cordon ombilical comme de coutume, mais qui avoit pour verge le *balanus* seul, imperforé et sans prépuce. Celui-ci étoit renversé et formoit par dessous un double frein. Au-dessus de ce gland étoit une chair spongieuse de laquelle l'urine s'écouloit goutte à goutte, et comme par transudation, *guttatim transudationisque in modum urinam provenientem*. Cet enfant est mort au bout de trois semaines (*a*).

Dans le pâtre dont parle *Montagne* peut-être y avoit-il trois uretères qui se rendoient au siége des parties sexuelles, ou un ouraque trifurqué ? Mais dans les deux autres faits, il ne seroit pas raisonnable de supposer une multi-

(*a*) On trouve dans *Vander Wiel* une gravure très-exacte de cette difformité, ainsi que de celle du sujet de l'observ. VIIe.

tude de tuyaux urinaires prenant leur origine de l'organe secréteur ou du réservoir. Si *Vander Wiel* et *Lémery* ont vu les choses superficiellement, ils ont pu s'en laisser imposer; car je me rappelle fort bien qu'au premier aspect de la tumeur vésicale d'*Isem*, on auroit dit que le fluide urineux exsudoit de tous les points de sa surface, comme il auroit transudé d'une éponge qui en eût été fortement imbibée: *Urinâ transudante madidâ*, a dit *Vanhorne*(*a*).

La suite dans le prochain cahier.

(*a*) cette exsudation ou ce ruissellement urineux étoit d'autant plus abondant, que le jeune allemand venoit de boire, avoit bu beaucoup et fait de l'exercice. Souvent alors l'urine sourdoit des méats comme par jets, foibles à la vérité, mais continus; ce qui fait connoître la manière dont ce fluide gagne la vessie dans l'état naturel. *François Collot*, lithotomiste fort en vogue sur la fin du siècle dernier, a eu une fois l'occasion bien rare de la reconnoître *de visu* sur une femme qu'il avoit taillée, par la dilatation de l'urètre, et délivrée d'une pierre énorme. Le col de la vessie, forcément agrandi, rejeté dans l'atonie, resta tout ouvert pendant plus de demi-heure; ce qui permit a *Collot*, une lumière a la main, de voir dans l'intérieur de l'organe, l'urine

Lorsque le Journal de chirurgie fut annoncé, le nom de M. *Desault* attacha à cette entreprise un grand intérêt. Les talens distingués de ce chirurgien, son zèle infatigable, le grand nombre de malades confiés à ses soins dans un hôpital immense, tout faisoit espérer un recueil d'observations, précieux et propre à accélerer les progrès de cette branche importante de la médecine. Cette attente n'a pas été vaine; et si cet ouvrage laisse encore quelque chose à désirer dans l'ordre d'après lequel les matières y sont classées, s'il se ressent quelquefois des inconvéniens attachés aux écrits périodiques, en présentant

---

y affluer goutte a goutte par l'embouchure des uretères. *Isem* a une vraie incontinence d'urine, un *enuresis* parfait, mais artificiel ou factice, consistant en un écoulement involontaire et incommode *d'urine saine*, *en une quantité proportionnée à la boisson*, et il se porte bien. Le *diabètes*, même légitime, ne consiste donc pas essentiellement et uniquement dans un écoulement subit de la boisson par les urines. Le flux excessif et prompt du liquide avalé ne doit être considéré que comme un symptôme de l'altération des organes internes, &c.

des faits isolés; quiconque l'aura médité, se sera du moins convaincu qu'il n'est pas au-dessous de la réputation de son auteur.

Persuadé que le mérite du chirurgien consiste bien moins dans la complication et le nombre des instrumens qu'il invente ou dont il se sert, que dans l'adresse à les manier, et souvent dans l'art de savoir s'en passer, M. *Désault* a substitué dans presque toutes les opérations qu'il pratique des procédés plus simples et plus sûrs. Il a sur-tout rendu un grand service en appelant l'attention sur des maladies ou mal traitées, ou regardées comme incurables, parce que son génie manquoit à ceux qui les ont rencontrées: C'est par ses succès qu'il en a tracé la méthode curative.

Nous avions promis à nos lecteurs un extrait de ce recueil : nous avons rempli cette tâche en consignant successivement dans notre journal la majeure partie des observations contenues dans le premier volume : nous continuerons à leur en présenter la suite, mais d'après un ordre différent. Nous rapprocherons les faits sur une même maladie, épars dans le *Journal de chirurgie*. Eclairés

ainsi l'un par l'autre, ils auront un nouveau degré d'intérêt. Si l'espace dans lequel nous sommes forcés de nous circonscrire ne nous permet pas de rapporter les observations en entier, nous aurons soin de ne rien omettre d'essentiel.

ANÉVRISME FAUX de l'artère brachiale, guéri par la compression (a). Observ. par M. CAGNION père, chirurgien à la Ferté-Vidame.

Un enfant de six ans, de la paroisse de Belou, près la Ferté-Vidame, eut en 1784, l'artère brachiale ouverte, dans une saignée de la veine basilique. L'hémorrhagie fut considérable, et le chirurgien eut beaucoup de peine à l'arrêter par la compression. Le sang fut cependant contenu; mais il se forma à l'endroit de la saignée une tumeur qui avoit un pouce et demi de diamètre. On la traita comme un abcès or-

---

(*a*) Extrait du Journal de chirurgie, t. ij, pag. 36 et suiv.

dinaire, avec des maturatifs, et l'on se proposoit d'en faire l'ouverture, lorsque je fus consulté pour la première fois, et que je reconnus tous les signes d'un anévrisme faux. Je proposai la compression : les parens s'y décidèrent après avoir consulté plusieurs personnes de l'art. J'y procédai de la manière suivante.

Je plaçai un point d'appui en forme de coussinet un peu ferme, à la partie postérieure du bras et de l'avant-bras. J'appliquai plusieurs compresses graduées sur la tumeur, et fis un bandage semblable à celui de la saignée ; à cela près que les tours de bande étoient plus multipliés. Le malade porta ce bandage pendant un an. La tumeur à cette époque avoit entièrement disparu, et l'enfant, qui a maintenant quinze à seize ans, jouit de la meilleure santé. Son bras est de la même force que l'autre, et conserve la même grosseur.

INCERTITUDE DU SIGNE DE L'ANÉVRISME,

tiré de la pulsation ;

Par MARC-ANTOINE PETIT *désigné chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Lyon.*

OBS. 1ere. *Anne Vachot,* de Saint-Maury en Bresse, vint au monde, portant au menton une tumeur de la grosseur et de la forme d'une petite fraise, sans chaleur, sans douleur et sans changement de couleur à la peau. Elle changea peu pendant le cours des premières quinze années ; mais à l'époque des règles, son volume doubla tout-à-coup ; elle prit une forme plus alongée, et l'on vit suinter par son extrémité un sang pur et vermeil, dont le flux qui s'établit avec une sorte de périodicité, fut par fois assez abondant, pour amener une foiblesse alarmante. Chacun de ses retours étoit précédé de maux de tête considérables et d'étourdissemens passagers. Avant et après l'apparition de ces symptômes, la tumeur n'éprouvoit aucun changement

dans son volume : seulement une chaleur plus vive s'y faisoit sentir, et quelques petites veines cutanées devenoient plus apparentes.

Les règles parurent enfin, mais en petite quantité, toujours avec irrégularité, et sans influer sur l'abondance de l'écoulement par la tumeur, ni sur la fréquence de ses retours. Les seins se développèrent aussi très-tard.

Cette jeune personne, robuste et bien portante, avoit atteint sa vingt-quatrième année, lorsqu'elle entra à l'hôtel-dieu de Lyon, le 4 mars 1791. Dans le cours de trois années, la tumeur avoit acquis un volume triple : elle ressembloit parfaitement à une poire de moyenne grosseur, et adhéroit au menton par sa base. Son indolence étoit la même qu'auparavant ; mais la sensation de chaleur qu'elle faisoit éprouver, étoit devenue continuelle et plus forte. Un battement véritablement expansif se faisoit sentir dans toute son étendue, sur-tout à sa pointe, seul endroit où la peau rouge, luisante, amincie, parût avoir souffert quelque altération. Cette pulsation perdoit de sa force et sembloit devenir plus profonde, à mesure que l'on appro-

choit de la base de la tumeur, où enfin elle disparoissoit entièrement.

Les artères sous-clavières, carotides, maxillaires externes et temporales n'avoient subi aucun changement, ni dans leur calibre, ni dans le mode de leurs pulsations. Aucune fluctuation ne se faisoit sentir dans la tumeur; la pression ne lui faisoit rien perdre de son volume; enfin, le tact découvroit sous la peau quelques inégalités, qu'on auroit pu prendre pour de petites glandes lymphatiques engorgées.

On se décida à extirper cette tumeur, et on préféra la ligature à l'instrument tranchant. Elle fut pratiquée, dix jours après l'arrivée de la malade à l'hôpital; et comme elle fut peu serrée, la tumeur s'enfla, devint douloureuse et très-rouge; l'épiderme se souleva en phlictaines et donna issue à une quantité considérable de sérosité. Les battemens, qui avoient d'abord paru diminuer, se firent bientôt sentir avec plus de force, et se soutinrent de manière qu'ils devenoient fatigans pour la malade. L'écoulement séreux continua, les jours suivans, avec la même abondance, et ne se rallentit que le quatrième.

La nuit du quatrième au cinquième jour après la ligature, il se fit une hémorrhagie considérable, par une petite crevasse de la partie droite et supérieure de la tumeur, dont les battemens parurent alors affoiblis, sans qu'elle eût rien perdu de son volume. Le sang s'arrêta de lui-même; mais il fallut veiller sur les forces de la malade, et les soutenir par des cordiaux.

La journée du six fut tranquille : la tumeur parut alors offrir plus de rémittence ; les points de sa surface, où il s'étoit formé des phlictaines, blanchirent et commencèrent à suppurer; il sortit encore un peu de sérosité.

Le 7e, l'on sentoit encore des battemens obscurs. La malade se trouvoit mieux ; ses forces s'étoient relevées; la ligature, qu'on avoit resserrée à plusieurs reprises, avoit déja divisé la tumeur profondément ; enfin, le 11e jour, comme la ligature ne paroissoit plus tenir que par un pédicule étroit, et que les hémorrhagies ne s'étoient pas renouvelées, on acheva de la séparer avec le bistouri. Il sortit à peine quelques gouttes de sang. La plaie fut pansée à plat, et n'offrit rien de particulier jusqu'à la formation de la cicatrice, qui

fut parfaite le 19 avril, vingt-sixième jour après la séparation complète de la tumeur, et le trente-sixième de la ligature.

Obs. II. *Marie-Marguerite Leclerc*, âgée de quarante-un ans, et d'une foible constitution, fut opérée à l'hôtel-dieu de Paris, le 26 février 1789, d'un cancer au sein gauche, très-volumineux et ulcéré dans toute son étendue. La plaie se cicatrisa parfaitement, et la malade sortit de l'hôpital le 9 mai suivant, affectée d'une langueur qui lui étoit déja habituelle avant l'opération. Au bout de six mois, elle ressentit à l'aisselle du même côté, des douleurs sourdes qui augmentèrent bientôt. Il se forma au-dessus et près de l'angle externe de la cicatrice une tumeur dure et sans changement de couleur à la peau. Son accroissement avoit été très-lent, et l'on n'y sentoit ni battement, ni ondulation, lorsque la malade revint à l'hôpital, au commencement de janvier 1791.

Cette maladie, qui sembloit un nouveau cancer, fut regardée comme incurable, et la malade fut envoyée à l'hôpital Saint-Louis. La tumeur parut bientôt changer de nature : les douleurs

y devinrent très-vives; son volume augmenta, et acquit promptement la grosseur du poing. Elle s'amollit ensuite par degrés, et bientôt il y eut une fluctuation sensible. Tel étoit l'état de la malade, lorsqu'elle fut examinée par M. *Desault*. Ce chirurgien ne sentant aucun battement dans la tumeur, mais y reconnoissant bien l'ondulation d'un fluide, n'hésita pas à l'inciser. Au premier coup de bistouri, il sortit, au lieu de pus, des caillots et beaucoup de sang fluide, qui ne cessa de couler que lorsqu'on eût comprimé l'artère axillaire. M. *Desault* agrandit l'ouverture du côté du sein et de l'aisselle, fit sortir le reste des caillots; et après avoir fait lâcher un peu la compression, il reconnut que le sang venoit de l'ouverture de l'une des artères thoracchiques. Il passa en conséquence deux ligatures, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de la division; ce qui suffit pour contenir le sang. La plaie fut pansée à sec avec des bourdonnets de charpie saupoudrés de colophone, de la charpie brute et plusieurs compresses, que l'on soutint avec une bande peu serrée.

La malade avoit soutenu l'opération

avec courage. Elle fut tranquille dans la journée, et put être transportée le lendemain, sans inconvénient, à l'hôtel-dieu, pour y être constamment sous les yeux de M. *Desault*. Affoiblie par un dévoiement séreux et colliquatif, qui ne l'avoit pas quittée depuis son arrivée à l'hôpital, elle succomba 52 jours après l'opération. La décomposition et la putréfaction prompte des parties ne permit pas de les examiner dans le cadavre; ce qui d'ailleurs auroit été totalement infructueux.

Ces deux observations rendent très-incertain l'un des signes principaux des tumeurs anévrismales.

En effet, 1°. l'Obs. I présente une tumeur sarcomateuse, dans laquelle on a senti constamment un battement vraiment *expansif*, parfaitement semblable à celui qu'on donne ordinairement pour l'un des signes caractéristiques de l'anévrisme.

2°. L'Obs. II offre une tumeur réellement anévrismale, dans laquelle on n'a jamais senti de pulsations, et qui eût été d'ailleurs d'autant plus difficile à caractériser, que l'ensemble des signes commémoratifs, loin d'annoncer une

tumeur sanguine, ne rappeloit et ne pouvoit rappeler que l'idée du retour d'une maladie cancéreuse.

ANÉVRISME DE L'ARTÈRE FÉMORALE,

A la suite d'une plaie d'arme à feu;

Par M. MANOURY, chirurgien de l'hôtel-dieu.

Nic. Fourcroy, jardinier au Grand-Montreuil, près Paris, âgé de 28 ans, reçut, le 29 mars 1785, un coup de fusil chargé de plomb et de chevrotines, qui fut tiré par mégarde, dans le moment où Fourcroy étoit tourné de côté, et placé dans un lieu moins élevé que la personne qui tenoit le fusil. Les balles lui traversèrent la cuisse gauche de part en part, vers la partie moyenne et inférieure. Il ressentit une douleur vive dans la cuisse, s'écria qu'elle étoit cassée, et tomba par terre.

On le transporta chez lui, pendant qu'on alla chercher le chirurgien de l'endroit, qui n'arriva que trois heures après l'accident. Il reconnut au côté externe de la cuisse, et vers sa partie moyenne et un peu inférieure, trois

ouvertures de la grandeur d'un tuyau de plume à écrire. Elles avoient été faites par trois balles, dont deux étoient sorties par la partie interne de la cuisse. La troisième, qui avoit fait l'ouverture supérieure externe, n'avoit pas eu assez de force pour percer la peau du côté interne de la cuisse, sous laquelle on la sentoit avec le doigt. Ces différentes ouvertures étoient situées les unes au-dessus des autres, à peu près à un pouce de distance. Les externes étoient un peu plus haut, et plus en devant que les internes.

Le malade n'eut presque point d'hémorrhagie ; le sang étoit entièrement arrêté lors de l'arrivée du chirurgien qui, n'apercevant qu'une échymose de la grandeur de la paume de la main, autour de la balle restée sous la peau, se contenta de mettre des bourdonnets de charpie dans les plaies, et d'appliquer un bandage circulaire peu serré.

Le lendemain matin, comme l'appareil et le drap mis sous la cuisse du malade étoient teints de sang, on changea l'un et l'autre, et l'on serra un peu plus le bandage. Le sang ne donna plus. Il ne survint aucun gonflement ni à la cuisse, ni à la jambe,

qui conservèrent leur chaleur naturelle.

Le cinquième jour, les petites plaies commencèrent à suppurer. La balle, qui étoit restée sous la peau, la perça, et sortit accompagnée d'une assez grande quantité de sang coagulé. Le chirurgien fit des injections avec l'eau d'orge miellée, pour faciliter la sortie de tous les caillots et la détersion de la plaie, et les continua pendant huit jours.

Plusieurs des ouvertures se cicatrisèrent bientôt ; et cinq semaines après la blessure, la guérison parut parfaite. La jambe et la cuisse étoient presque dans leur état naturel ; le malade n'y ressentoit ni douleur, ni foiblesse ; mais il resta toujours à la partie interne et antérieure de la cuisse, entre les deux plaies supérieures, une petite tumeur ; ou, pour se servir de l'expression du blessé, une petite glande. Il crut qu'elle se dissiperoit d'elle-même. Il marcha, et fut à la messe le 15 mai, six semaines après sa blessure.

La tumeur indolente s'accrut par la marche, et les battemens y devinrent manifestes : elle étoit toujours sans douleur et sans changement de couleur à

la peau. Vers la fin de mai, elle avoit acquis le volume d'un œuf de poule, et les pulsations étoient alors si fortes, qu'elles soulevoient les couvertures du lit. Le malade éprouvoit souvent des tressaillemens dans la cuisse blessée.

La marche étant devenue très-douloureuse et même impossible, le malade garda le lit, où la tumeur prit, en moins de huit jours, un accroissement considérable (*a*). A mesure qu'elle grossissoit, les battemens diminuoient, et bientôt ils devinrent insensibles. La tumeur acquit en peu de temps un volume considérable, et le genou, la jambe et le pied, se tuméfièrent. Le chirurgien, qui avoit d'abord couvert la partie malade d'un emplâtre, y appliqua, pendant plusieurs jours, un cataplasme fait avec l'oseille, des oignons de lis, des porreaux et de la graisse fondue.

Les parens du malade, voyant le

(*a*) Peut-être la chaleur du lit et le repos ont-ils beaucoup contribué a cette augmentation de volume. M. *Desault* nous a fait cette observation à l'occasion de plusieurs anévrismes faux, dont le volume a constamment augmenté en peu de jours, dès que les malades ont gardé le lit.

peu de succès de ces remèdes, appelèrent un autre chirurgien, qui substitua au premier cataplasme, celui de mie de pain et d'eau de guimauve, avec deux gros de poudre de quinquina. On crut voir diminuer la tumeur, ainsi que l'engorgement de la jambe et du genou. Cependant les douleurs devinrent de plus en plus vives, l'inquiétude s'empara de l'esprit du malade; il demanda d'être transporté à l'hôtel-dieu de Paris, où il fut reçu le 9 juin 1785.

A cette époque, la tumeur s'étendoit depuis le quart supérieur et interne de la cuisse, jusqu'à son quart inférieur, et depuis sa partie externe, jusqu'à son côté interne et postérieur, et faisoit une saillie considérable à la partie antérieure. La peau étoit tendue, luisante et d'une couleur jaunâtre. On ne sentoit aucune pulsation, pas même le frémissement qu'on remarque assez ordinairement dans les anévrismes faux.

M. *Desault* n'eut aucun doute sur la nature de la maladie. L'opération de l'anévrisme promettoit peu de succès, à cause de l'altération où devoient être toutes les parties comprises dans cette tumeur, de l'étendue de l'ulcère qui devoit en résulter, de l'abondante

suppuration qui devoit en être la suite, du reflux purulent qu'on avoit à craindre, du mauvais air de l'hôpital et des accidens de la ligature d'une artère considérable. Cependant elle étoit le seul moyen qu'offrît la chirurgie, pour sauver ce malheureux d'une mort inévitable et, selon toute apparence, prochaine.

Comme les douleurs étoient très-vives et le pouls dur et fréquent, le malade fut saigné trois fois du bras, dans les trois premiers jours. On lui donna un lavement matin et soir, afin d'éviter les efforts qu'il auroit pu faire en allant à la garde-robe. Il fut mis au régime adoucissant. On n'appliqua point de topique sur la tumeur; on la contint seulement avec un bandage circulaire, médiocrement serré, afin de soutenir la peau qui étoit si tendue et si amincie, qu'on devoit en craindre la rupture. Bientôt la douleur devint moindre, le pouls plus souple et moins fréquent. Le malade reprit courage, et M. Desault sut lui inspirer une telle confiance, qu'il demandoit lui-même l'opération, qui fut faite neuf jours après son entrée dans l'hôpital.

Le malade placé sur un lit disposé

convenablement, fut couché sur le dos. Tandis qu'un aide comprimoit avec une pelotte, l'artère, à l'arcade crurale, pour se rendre maître du sang (*a*), M. *Desault* fit à la peau, sur le trajet de l'artère, avec un bistouri ordinaire, une incision qui commençoit presque à la même hauteur que la tumeur, et se terminoit vers sa partie inférieure, parcourant un espace de huit à neuf pouces de longueur. Il divisa ensuite le tissu cellulaire et l'aponévrose *fascia lata*, et fit sortir plusieurs caillots. Cette seconde incision fut prolongée en haut et en bas, dans la même étendue que la première; ce qui donna encore issue à une grande quantité de caillots, dont on retira une partie avec les doigts, ainsi que plusieurs concrétions polypeuses, qui avoient la con-

(*a*) Il n'eut pas été possible d'employer le garot ni le tourniquet à cause de l'étendue de la tumeur et de son élévation vers l'aine. D'ailleurs, la compression avec la pelotte aussi sûre, beaucoup plus simple, plus prompte que les autres moyens, est préférée, par M. *Desault*, dans toutes les opérations qui se pratiquent à la cuisse, et même à la jambe, toutes les fois qu'il faut se rendre maître du sang.

sistance des membranes, et dont on remplit un bassin, capable de contenir plus de deux pintes et demie de fluide. Au milieu de cet amas de sang, se trouvoit une branche du nerf saphène interne, dont on fit la section.

Après avoir absorbé avec une éponge, tout le sang contenu dans la tumeur, le chirurgien s'aperçut que le fémur étoit dénudé à sa partie moyenne et interne, dans la longueur d'environ trois pouces, sur un pouce de largeur; que les fibres du muscle vaste interne, qui le recouvrent dans l'état naturel, étoient détruites, ainsi que plusieurs de celles des muscles triceps et couturier, qui faisoient partie des parois de cette tumeur : ce dernier muscle étoit au côté interne de l'incision, de même que les vaissseaux fémoraux

Il ne sortoit point de sang de l'artère; mais il jaillit avec force, dès qu'on eût fait suspendre la compression. On comprima de nouveau; mais la pelotte ayant été un peu dérangée, le sang continuoit de couler. M. *Desault* s'en rendit maître en portant le doigt sur l'artère à l'endroit d'où il sortoit. On fit alors une compression plus exacte à l'arcade crurale, et le sang fut encore

arrêté. On épongea de nouveau, et l'on vit à la partie antérieure de l'artère, environ quatre travers de doigts au-dessus de son passage à travers le muscle triceps, une ouverture ovalaire, d'environ trois lignes de long, sur deux de large.

M. *Desault* passa ensuite deux ligatures autour de l'artère, immédiatement au-dessus de son ouverture. Il se servit pour cela d'une aiguille courbe, mousse à sa pointe et sur ses côtés, et garnie d'un double ruban de fils cirés, qu'il porta de dedans en dehors. Il ne serra qu'une de ces ligatures, se réservant de serrer l'autre au besoin. Pour serrer la première, il se servit de pinces à pansemens; et après avoir fait un nœud simple, il tordit une des extrémités du fil autour de ces pinces, qu'il enfonça profondément, et tirant l'autre extrémité du fil de son autre main, il put ainsi serrer, sans secousses, par degrés et à volonté; ce qu'il est très-difficile de faire, par tout autre moyen, lorsque l'artère est située aussi profondément. Ce chirurgien fit ensuite un second nœud, après avoir serré le premier, seulement autant qu'il le falloit pour arrêter le sang; parce que les ligatures

ligatures trop serrées font tomber l'artère en gangrène, et donnent presque toujours lieu à une nouvelle hémorrhagie.

Le sang couloit encore après cette première ligature; mais il ne venoit plus de la partie supérieure de l'artère; il refluoit de sa partie inférieure, où l'on passa de même deux ligatures, dont une seule fut serrée. Le sang ne coula plus alors, lorsqu'on cessa de comprimer l'artère crurale. On fit un nœud aux extrémités des ligatures, qui avoient été serrées, pour pouvoir les distinguer; on les mit ensuite l'une et l'autre sur les côtés de l'incision, après les avoir enveloppées d'un linge fin, pour qu'elles ne fussent pas confondues avec la charpie, ni tiraillées ou arrachées dans les pansemens subséquens. Après avoir lavé la plaie avec de l'eau tiède, qu'il absorba avec une éponge, le chirurgien la remplit mollement de charpie fine, saupoudrée de colophone, il mit par dessus plusieurs gâteaux de charpie, qu'il recouvrit de deux compresses quarrées, et contint le tout par le bandage à dix-huit chefs, médiocrement serré.

Le malade passa la journée tranquil-

lement; il fut même fort gai, et dormit une heure dans la matinée. Il n'éprouva point le plus léger sentiment de froid, dans la jambe ni dans le pied, sur lesquels on n'avoit appliqué aucun topique. Ces parties conservoient leur chaleur naturelle, et étoient sans douleur. Le malade fut tenu à la diète et à l'usage de la limonnade. Le soir, le pouls étoit un peu élevé, mais sans dureté. La tension et l'engorgement du pied étoient déja moindres. La nuit fut bonne, et le malade dormit pendant plusieurs heures.

Après différens accidens inséparables d'une opération si grave, le soixantième jour la cicatrice étoit presque achevée. On fit dès-lors exécuter au malade quelques légers mouvemens de la jambe et du pied.

Le soixante-troisième jour, le malade commença à marcher, à l'aide de béquilles. La jambe et le pied s'engorgèrent un peu; mais la situation horizontale dissipa cet engorgement.

Enfin le 27 août, soixante-cinq jours après l'opération, la cicatrice étoit parfaite et enfoncée. Le malade sortit de l'hôtel-dieu le 10 septembre, lorsqu'il commençoit à marcher sans bé-

quilles. La reconnoissance le ramena souvent à cet hôpital. La jambe avoit la même force que celle du côté opposé. En voyant M. *Desault*, il versoit des larmes, aussi honorables pour lui, que touchantes pour celui qui en étoit l'objet.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Lille, au mois de mars 1792, par M. BOUCHER, méd.

Tout le mois de mars a été si pluvieux, qu'on n'a pu achever les préparations nécessaires aux terres destinées à être ensemencées des graines de cette saison. C'est surtout dans la première moitié du mois que les pluies ont été fortes; cependant le mercure dans le baromètre n'est pas descendu, aucun jour, plus bas que le terme de 27 pouc. 6 lig.

Après quelques jours de temps assez doux, la gelée a recommencé le 8 du mois. Dans les jours suivans, jusqu'au 13, la liqueur du thermomètre est descendue jusqu'à 4 et 5 degrés au-dessous du terme de la congélation; mais dans le reste du mois, elle a constamment été observée, à plusieurs degrés, au-dessus de ce terme. Le 25, elle s'est élevée à celui de 10 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
11 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Ouest.
8 fois de l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couv. ou nuag.
14 jours de pluie.
2 jours de grêle.
1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de mars 1792.

Nous avons eu, durant le cours de ce mois, peu de maladies aiguës. Le retour de la gelée nous a cependant amené des fluxions

de poitrine et quelques péripneumonies inflammatoires; il y a eu aussi beaucoup de maux de gorge, mais du genre vraiment inflammatoire. Les fluxions de poitrine étoient insidieuses, et souvent suivies de la suppuration dans le poumon, lorsque l'on n'avoit pas administré les remèdes convenables, qui devoient consister sur-tout dans une dose modérée d'émétique en lavage, suivi d'une solution de manne ou d'une eau de casse, après une saignée ou deux au plus. Nombre de personnes ont été attaquées de rhumatisme goutteux, qui n'a pas exigé de cure différente de celle qui est suivie ordinairement dans ce genre de maladie. La fièvre tierce et la double-tierce ont été aussi assez communes.

La petite vérole s'étendoit, mais elle étoit de l'espèce discrète et sans danger.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Suite de l'article inséré dans le cahier d'avril.

Philosophical transactions, &c.

XVIII. *Rapport sur la meilleure méthode de graduer l'excise des liqueurs spiritueuses; par* CHARLES BLAGDEN, *doct. en médecine, membre de la Société royale et de celle des Antiquaires.*

Le gouvernement d'Angleterre s'étant adressé à la Société royale de Londres pour le sujet énoncé dans l'intitulé de ce mémoire, M. *Blagden* a adressé le plan des expériences, et fait le rapport qu'on lit ici. C'est M. *Gilpin* qui a exécuté ce plan fondé sur les gravités spécifiques. Il s'est servi pour cet effet d'une balance très-bien imaginée, et dont l'usage paroît à tous égards préférable à celui des pèses-liqueurs connus.

XIX. *Observations sur les fourmis des cannes à sucre; dans une lettre de* JEAN CASTLES, *écuyer, au lieutenant-général* MELVILL, *membre de la Société royale.*

Bien que cet insecte soit carnivore, il n'en cause pas moins de terribles ravages dans les sucreries, par le nombre immense qui se logent sous les pieds des cannes et les font périr. Ils craignent l'air et l'humidité, qui leur sont funestes. C'est pour ces raisons que l'affreux ouragan qui a

presque ruiné la Jamaïque, a néanmoins délivré les plantations de cet ennemi cruel, en les exposant aux injures de l'air. On a essayé divers moyens de les extirper. Le sublimé corrosif pourroit être employé avec succès, s'il étoit possible d'en faire un usage assez en grand; car non-seulement il fait périr les fourmis qui en sont empoisonnées, mais encore avant de les détruire, il les rend tellement furieuses, qu'elles se jettent les unes sur les autres et se dévorent. L'expédient le plus sûr que M. *Castles* propose, est de ne pas laisser subsister les vieilles souches après la récolte des cannes; mais de les arracher et de renouveler entièrement la plantation.

XX. *Expériences et observations sur la dissolution des métaux dans les acides et leurs précipitations, avec des détails concernant un nouveau menstrue acide composé, utile dans quelques opérations techniques du départ des métaux; par* JACQUES KEIR, *écuyer, membre de la Société royale.*

Ce mémoire contient un détail de faits, sans aucune théorie. Pour en donner une, dit l'auteur, on n'a plus de langue propre. Le langage et la théorie de l'école de M. *Lavoisier*, ajoute-t-il, sont si intimement liés ensemble et adaptés l'un à l'autre, qu'on ne peut pas dépouiller les termes de leurs rapports théoriques, et que par conséquent il faut les réserver exclusivement à l'interprétation des doctrines pour lesquelles ils ont été imaginées. Il préfère donc les termes de l'ancienne théorie, parce qu'étant adoptés

depuis long-temps, ils sont généralement entendus, et qu'on peut leur donner des significations qui n'expriment que des faits, ou qui indiquent exclusivement l'état actuel des corps : ainsi on peut dire que l'acide vitriolique est phlogistiqué par l'addition de la matière inflammable, (qui le change en acide sulfureux,) sans faire attention si ce changement est opéré par l'introduction d'un principe appelé phlogistique, ou par la séparation de l'air.

Ce mémoire est divisé en deux parties.

Dans la *première* on lit un certain nombre d'expériences sur les effets qui résultent de la composition de l'acide vitriolique avec le nitre, relativement à la dissolution des métaux.

Il paroît qu'en Angleterre les chimistes, pour se procurer de l'acide nitreux ou de l'acide marin, ou enfin un mélange des deux acides, font fondre ces sels dans de l'eau, et y ajoutent ensuite d'acide vitriolique autant qu'il en faut pour dégager de la base de ces sels les acides, et pour s'en emparer à leur place. C'est ce procédé qui qui a fourni à M. *Keir* les menstrues soumis à ses expériences.

Il a observé 1°., que l'huile de vitriol du commerce dont la gravité spécifique est d'1.844, à laquelle on ajoute un huitième ou un dixième de sel de nitre, sans addition d'eau, dissout, à l'aide d'une chaleur de 100 à 200 degrés du thermomètre de Fahrenheit, près d'un quart de son poids d'argent. Mais traduisons les propres paroles

du résumé qu'a fait M. *Keir* de ses expériences. Nous venons de dire que ce menstrue dissout copieusement de l'argent, ainsi passons tout de suite aux autres articles, sans revenir à celui-ci ; disons donc que M. *Keir* a encore trouvé,

« 2°. Que ce mélange agit sur l'étain, le mercure et le nickel qu'il calcine ; mais que de ce dernier il ne dissout qu'une petite quantité, qu'il n'a que peu ou point d'action sur les autres métaux. »

« 3°. Que la quantité de gaz qui se dégage au moment de la dissolution du métal est plus grande, relativement à la quantité de métal qui se dissout lorsqu'on ajoute peu de nitre à l'acide vitriolique, que quand on en ajoute beaucoup : et que lorsque les métaux sont dissouts par des mélanges contenant beaucoup de nitre, par conséquent avec dégagement de peu de gaz, la solution elle-même, après la formation du sel métallique, donne beaucoup de fluide élastique permanent, quand on la mêle avec de l'eau. »

« 4°. Que si l'on délaye avec de l'eau un mélange concentré, il ne peut plus dissoudre la même quantité d'argent, mais il acquiert plus d'activité sur les autres métaux. »

« 5°. Que ce mélange d'acide vitriolique et d'acide nitreux très-concentré, prend une couleur pourpre ou violette lorsqu'il est phlogistiqué soit par l'addition des matières inflammables, telles que le soufre, ou par son action sur les métaux, ou par une forte

impregnation de l'huile de vitriol avec le gaz nitreux. » (*a*)

« 6°. Que cette phlogistication communique au mélange la propriété de dissoudre, quoiqu'en petite quantité, le cuivre, le zinc et le régule de cobalt. »

« 7°. Que l'eau chasse d'un mélange fortement phlogistiqué d'acides vitriolique et nitreux ou de l'huile de vitriol imprégnée de gaz nitreux, une grande quantité d'air qu'ils contiennent ; et que par conséquent les acides délayés ne peuvent pas retenir autant de gaz que les acides concentrés. L'eau s'unit au mélange d'huile de vitriol et de nitre sans causer une effervescence considérable. »

« A ces observations j'ajouterai un autre fait, savoir, que si à un mélange d'huile de vitriol et de nitre on ajoute une solution saturée de sel commun dans l'eau, il en résulte une puissante eau régale, capable de dissoudre l'or et le platine ; et que cette eau régale, bien que composée de liquides parfaitement blancs et libres de toute substance métallique, prend tout à coup une couleur jaune foncée. Si l'on ajoute du sel commun sec aux mélanges concentrés d'acides vitriolique et nitreux, il se fait une effervescence, mais le liquide ne se teint pas en jaune : ensorte qu'il paroît qu'afin que

---

(*a*) Le docteur *Priestley* a fait mention de cette couleur en imprégnant l'huile de vitriol de gaz nitreux, comme aussi de l'effervescence que l'eau excite dans ce liquide ainsi imprégné. *Voyez* Expériences & observations, Vol. III, p. 129 & 217.

la couleur jaune se manifeste, il faut qu'il s'y trouve une certaine quantité d'eau. »

Dans la *seconde partie* de ce mémoire, M. *Keir* rend compte de quelques phénomènes qui se présentent lors de la précipitation de l'argent de l'acide nitreux, au moyen du fer et de quelques autres substances. Bien que l'on sache que le fer précipite le cuivre et celui-ci l'argent des acides, ensorte qu'on doive regarder le fer comme ayant beaucoup plus d'affinité avec l'acide que l'argent, *Bergman* n'en a pas moins trouvé qu'en ajoutant du fer à une solution d'argent il ne se fait pas de précipitation; ou bien que si le contraire arrive, cela dépend de quelque qualité particulière du fer. M. *Kirwan* au contraire avance qu'il a toujours trouvé que le fer précipite facilement l'argent, et se persuade que si *Bergman* a échoué dans ses expériences, c'est qu'il y a soumis des solutions trop saturées. M. *Keir* prouve dans ce mémoire que la théorie de ce phénomène, adoptée par M. *Kirwan*, est contraire aux faits; car la même solution qui ne peut pas être précipitée par le fer, ne devroit pas l'être non plus par le cuivre, ce qui n'a pourtant pas lieu; et d'ailleurs en ajoutant même à la solution une plus grande quantité d'acide, la précipitation par le fer ne devient pas pour cela praticable. Les expériences rapportées ici semblent prouver évidemment que cette précipitation dépend d'un excès d'acide phlogistiqué; car quand M. *Keir* phlogistiquoit la solution, le fer produisoit une précipitation d'une substance d'abord noire, ...

qui en peu de temps prenoit l'apparence de l'argent, et avoit cinq ou six fois le diamètre de la pièce de fer qu'elle enveloppoit. Mais même dans ce cas la précipitation n'est que passagère : car en laissant le tout reposer pendant quelque temps, l'argent se redissout, la liqueur devient claire, le fer reste brillant et sans altération au fond de de la solution, où il peut rester plusieurs semaines sans souffrir aucun changement, ni causer de précipité d'argent.

Ce métal parfait ayant été ainsi redissout, peut être de nouveau précipité en y ajoutant du fer nouveau, et se redissoudra comme la première fois : mais le fer qui a une fois opéré cette précipitation, n'est pas capable d'en causer une seconde dans une nouvelle solution phlogistiquée, quoiqu'il n'ait rien perdu de son éclat métallique, ni subi aucun changement dans la couleur. Dans le temps qu'une pièce de fer ainsi altérée restoit intacte dans la solution d'argent, une nouvelle pièce de fer plongée dans cette solution fut non-seulement elle-même enveloppée sur le champ du précipité, mais rendoit encore à la première pièce son activité ; et lorsque l'une et l'autre étoient réduites à l'état de fer altéré, une nouvelle pièce de fer tenue dans la liqueur de manière qu'elle ne touchât pas les deux autres, les fit bientôt couvrir toutes les deux d'un abondant précipité.

L'acide nitreux déphlogistiqué n'agit pas sur le fer altéré : en y ajoutant du fer ordinaire, la dissolution commence sur le [illegible] et s'étend peu de temps après sur le

fer altéré. L'acide nitreux concentré et fortement phlogistiqué n'agit en apparence ni sur l'un ni sur l'autre fer; mais il réduit le fer ordinaire à l'état de fer altéré. Ce changement qui constitue le fer altéré n'est néanmoins que superficiel : car il suffit qu'on frotte même très-légérement le fer pour qu'il se perde. M. *Keir*, après avoir exposé plusieurs autres expériences sur cette altération, annonce qu'il s'en occupera plus amplement dans un autre mémoire.

XXI. *Expériences et observations sur la matière des cancers et sur les fluides aériens dégagés des substances animales par la distillation et la putréfaction; ensemble quelques remarques sur l'air sulphureux hépatique; par* ADAIR CRAWFORD, *docteur en médecine, membre de la société royale.*

Il résulte d'un grand nombre d'expériences que le principe dans lequel réside l'odeur particulière de la matière cancéreuse est volatil à la chaleur de l'eau bouillante, sans qu'il acquierre un état de fluide élastique permanent : que l'acide vitriolique augmente fortement la puanteur, répand au loin les particules fétides et les réduit en nature de gaz, lequel par son odeur ressemble beaucoup à l'air hépatique avec lequel il a encore d'autres rapports de ressemblance, étant comme lui soluble dans l'eau et précipitant en noir l'argent d'une solution dans l'acide nitreux. On remarque encore que cette puanteur est diminuée par la solution d'argent, et tout-à-fait détruite par l'acide nitreux concentré et par l'acide marin dé-

phlogistiqué. Il paroît donc que le nom d'air hépatique animal que l'auteur a donné à ce gaz est très-approprié à sa nature.

La matière cancéreuse contient en outre un alcali qui se volatilise à la chaleur de l'eau bouillante. Cet alcali existe probablement dans un état de combinaison chimique avec l'air hépatique animal ; et c'est cette raison qui fait que l'acide vitriolique en saturant l'alcali volatil, le dégage de cette base. L'auteur a même vu qu'en mêlant l'air alcalin avec l'air hépatique animal, ils perdoient leur élasticité et se condensoient contre les parois du vase.

Les substances animales en putréfaction ou distillées à sec fournissent un air hépatique semblable. En distillant des portions de chairs soit fraiches, soit putrides, à un feu qui fait rougir la retorte, on obtient deux espèces de gaz; l'un soluble dans l'eau, l'autre indissoluble. Celui-ci brûle avec une flamme léchante, et a tous les caractères de l'air inflammable pesant : le gaz soluble ressemble à celui que l'acide vitriolique dégage de la matière des cancers, avec un mélange d'air fixe et d'air alcalin. M. *Crawford* pense que ces trois airs solubles forment les parties constitutives de l'huile empyreumatique qui monte dans la distillation.

Malgré le grand nombre de rapports de conformité entre l'air hépatique animal et l'air hépatique commun, ces deux gaz ne diffèrent pas moins à bien des égards l'un de l'autre. Leur puanteur n'est pas absolument la même. En décomposant l'air hépa-

tique commun au moyen de l'acide nitreux concentré ou de l'acide marin déphlogistiqué, il s'en sépare du soufre ; au lieu que si l'on décompose l'air hépatique animal au moyen de ces acides, la matière qui s'en dégage est une substance blanche, flocconeuse, qui paroît être de nature animale, parce qu'elle se noircit en y versant de l'acide vitriolique concentré. Nous ne suivrons pas M. *Crawford* dans ses recherches et expériences ultérieures ; mais nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur présentant la traduction du passage suivant.

« J'ai trouvé que l'odeur fétide de l'air hépatique animal est détruite par l'air du feu, en les mêlant ensemble et les laissant en contact pendant plusieurs mois. Dans cette situation l'air hépatique animal exhale une odeur qui ne ressemble exactement à aucune de celles que je connoisse, mais qui tient un peu de celle de l'air inflammable dégagé du fer à l'aide de l'esprit de vitriol. »

« Cette odeur particulière de l'air hépatique animal est encore détruite en l'agitant avec du vinaigre ou avec de l'acide vitriolique concentré. Mais les liquides, qui produisent le plus promptement cet effet, sont l'acide nitreux concentré et l'acide marin déphlogistiqué, qui tous les deux abondent, comme on le sait, en air pur. Il est donc très-probable que cette altération dépend d'une union entre l'air pur de ces acides et de l'air hépatique animal, ou de quelqu'une de ses parties constitutives. »

« Il conste en conséquence des expérien-

ces exposées plus haut, que dans les cancers et autres ulcères malins, les fibres animales subissent à peu près le même changement que produit en elles la putréfaction ou la distillation destructive : car dans ces cas la matière purulente, dont l'objet devroit être de contribuer à la guérison et à la cicatrisation de l'ulcère, est mêlée avec de l'air hépatique animal et de l'alcali volatil. Le composé résultant de l'union de ces substances, que l'on pourroit peut-être appeler avec raison *ammonia* hépatisée, décompose les sels métalliques, et attaque les métaux : car nous avons vu que placé dans une jarre sur du mercure, pendant plusieurs jours de suite, la surface du mercure se coloroit en noir; et que d'un autre côté mêlée à une solution d'argent dans l'acide nitreux, elle y cause sur le champ un précipité noir. Ces faits semblent expliquer les changemens qui arrivent aux sels métalliques qu'on expose à l'action des ulcères malins. »

L'alcali volatil se combine avec l'acide des sels métalliques, et l'air hépatique animal réduit le métal, lequel ainsi revivifié est probablement de nouveau corrodé par l'*ammonia* hépatisée, qui lui communique une couleur noire. C'est de cette manière que nous pouvons rendre raison de l'incrustation noire qui se forme sur la langue et au gosier lorsqu'on lave les ulcères vénériens de la gorge avec une solution de sublimé corrosif. De-là aussi la teinte noire que communiquent souvent des ulcères de mauvais caractère aux cataplasmes où entre une solution de sucre de saturne. L'action de

l'ammonia hépatisée explique encore pourquoi les sondes sont souvent corrodées lorsqu'on les introduit dans des ulcères sanieux, ou qu'on les porte sur des os cariés. Vraisemblablement il faut encore attribuer à la même cause la perte du poli qu'éprouvent promptement les vaisseaux métalliques qu'on expose aux effluves des substances animales putrides. »

« Les expériences précédentes prouvent de plus que l'air hépatique animal communique à la graisse des animaux tués récemment une couleur verte ; qu'il rend les fibres musculeuses souples et flasques, qu'il augmente leur tendance à la putréfaction. C'est donc un principe septique ; d'où l'on peut conclure avec vraisemblance que ce fluide, dans sa composition avec l'alcali volatil, telle qu'elle se trouve dans la matière des cancers ouverts, produit des effets délétères ; car bien qu'il paroisse que le désordre dépend principalement de l'affection morbifique des vaisseaux, il n'y a pas de doute que cette matière n'aggrave la maladie. »

« On a conclu de ces considérations qu'un remède qui décomposeroit l'*ammonia* hépatisée et détruiroit la puanteur de l'air hépatique animal, sans augmenter l'action morbifique des vaisseaux produiroit un effet salutaire. La puanteur de l'air hépatique est promptement détruite quand on mêle ce gaz avec de l'acide marin déphlogistiqué, lors même que cet acide est délayé avec de l'eau, au point d'en faire un topique très-doux. J'ai reconnu que l'acide marin

déphlogistiqué, mêlé à trois fois son poids d'eau, et appliqué sur des ulcères qui ne sont pas très-irritables, ne cause que très-peu de douleur; et dans plusieurs cas de cancers il a paru corriger la puanteur en même temps qu'il a rendu le pus plus épais et de meilleure qualité. Mais aussi il y a eu d'autres cas semblables où il n'a pas produit les mêmes avantages. Et en effet il est des ulcères cancéreux qui sont si excessivement irritables, qu'on ne peut risquer aucun topique quelconque tant soit peu stimulant. »

« J'ai reconnu que lorsqu'on verse une quantité suffisanse de cet acide sur de la ciguë ou de l'opium, ces narcotiques perdent promptement leurs qualités sensibles. Par conséquent comme il paroît qu'il possède un pouvoir de corriger le poison végétal et probablement plusieurs poisons animaux, il ne me semble pas invraisemblable qu'il puisse être utile comme remède interne. J'en ai pris vingt gouttes délayées dans de l'eau; bientôt après je sentis une douleur sourde avec un sentiment de constriction dans l'estomac et les intestins. Ce mal-être, malgré l'usage des émétiques et des laxatifs, se soutint pendant plusieurs jours (*a*), et ne fut enfin dissipé qu'après que j'eus pris de l'eau chargée d'air hépatique sulfureux. J'ai trouvé depuis que la manganèse dont on avoit fait usage lors de la distillation de cet

(*a*) C'étoit du lait qu'il falloit prendre. *Voyez* Gazette salutaire, année 1791, N°. xxxvj, colonne 7. *Note du Rédacteur de cet article.*

acide, contenoit une petite portion de plomb. »

« Le docteur *Ingen Housz* m'a informé qu'un Hollandois de sa connoissance avoit bu une quantité considérable d'acide marin déphlogistiqué, et que les suites de cette imprudence ont été si violentes qu'on a eu bien de la peine à lui sauver la vie. Par conséquent, si l'on se décidoit dans certains cas à employer cet acide à l'intérieur, il seroit de la nécessité la plus absolue de le préparer avec une manganèse qui auroit été préalablement dégagée, par les procédés chimiques, du plomb et des autres métaux qui lui sont ordinairement alliés.

Geneeskundige verhandeling, &c. *Dissertation de médecine sur les croûtes de lait, et leur traitement par un remède spécifique, par M.* STRACK *; trad. en hollandois, et accompagnée de notes et d'observations, par M.* KRAUSS, *docteur en médecine à Amsterdam; grand in-8°. de* 81 *pag. A Amsterdam, chez* Es, 1791.

2. Comme les achores sont très-communes parmi les enfans pauvres, et sur-tout parmi ceux des Juifs à Amsterdam, MM. les docteurs *Gruelmann* et *Krauss* ayant eu

connoissance du mémoire couronné de M. *Strack* (*a*), ont mis à l'épreuve la pensée si vantée dans cet écrit; et l'ayant trouvé répondre à leur attente et aux promesses du professeur de Mayence, ils ont cru rendre un service signalé à leur patrie, en traduisant cette production dans la langue du pays.

Medical inquiries, &c. *Recherches et observations de médecine; par* BENJAMIN RUSH, *professeur de chimie à l'université de Pensilvanie; in-8°. de 260 pages. A Philadelphie; et se trouve à Londres, chez* Dilly, 1791.

3. Les différens articles qui composent ce recueil, sont :

1°. *Recherches sur l'histoire naturelle médicinale, faites parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale, avec une comparaison de leurs maladies et de leurs remèdes, avec ceux des peuples civilisés.*

Dès la naissance, on plonge dans l'eau froide les enfans des sauvages, et on répète cette immersion tous les jours. On les assujettit sur une planche; et c'est ainsi que les parens les promènent. Ils tètent pendant deux ans et plus, et les mères refusent, durant tout ce temps, de recevoir les embrassemens de leurs maris. Les sauvages ne connoissent l'usage du sel que depuis que les européens l'ont introduit dans ces régions; ils font

(*a*) *Voy.* Journal de médecine, vol. lij, p. 289.

bouillir leurs viandes en marmelade, et la mangent à la cuiller. Les filles sont rarement nubiles avant l'âge de dix-huit à vingt ans, et cessent d'être réglées après la quarantième année; d'ailleurs, le flux menstruel n'est jamais abondant chez elles, mais très-exact dans ses retours périodiques. Elles attendent la vingtième année pour se marier, accouchent facilement et sans secours. L'enfant venu au monde, elles se lavent et reprennent le train ordinaire de leurs occupations. Depuis le moment de leur mariage jusqu'à celui de la cessation de la menstruation, elles sont presque toujours enceintes ou nourrices; elles sont chargées des soins intérieurs du ménage, tandis que les hommes vont à la chasse ou à la pêche. Ces derniers se marient rarement avant l'âge de trente ans; et leur plus grande vertu est de souffrir les plus violentes douleurs sans y paroître sensibles. Ils se peignent toute l'habitude du corps avec un liniment composé de graisse d'ours et de terre rouge. Il n'y a point parmi eux de gens contrefaits, de fous, de mélancoliques, d'imbécilles, de maladies vermineuses, de maux de dents: les maladies auxquelles ils sont le plus fréquemment sujets, sont la fièvre et la dyssenterie. C'est aux européens qu'ils doivent la variole et la maladie vénérienne. La guerre en moissonne beaucoup. La nature seule est chargée des frais de la chirurgie. La lobelie, le céanothus et la renoncule, sont employés pour combattre le virus vénérien; et on a remarqué que plus ils s'éloignent de la vie sauvage, plus le nombre des maladies et la

mortalité augmentent parmi eux. Nous ne suivrons pas plus loin l'auteur dans les détails où il entre dans cet article.

2°. *Du climat de Pensylvanie et de son influence sur le corps humain.*

La province de Pensylvanie est située par le 39e et le 42e dégré de latitude Nord. Peking, Madrid et Philadelphie, sont à peu près au même degré de latitude; cependant le climat de ces trois villes diffère considérablement. Une chose étonnante qu'on remarque encore ici, c'est que depuis quarante ans les maladies inflammatoires sont devenues moins fréquentes en Pensylvanie, qu'elles ne l'étoient autrefois, en même temps que les fièvres intermittentes et les fièvres bilieuses sont devenues plus fréquentes.

3°. *Sur la fièvre bilieuse rémittente, qui a régné à Philadelphie pendant l'été de* 1780.

Les vomitifs ont été d'un grand secours dans cette épidémie, ainsi que les boissons acidules. Il falloit d'ailleurs porter aux malades les plus grands soins de propreté, et y joindre l'usage des pédiluves, des vésicatoires et de l'opium. M. *Rush* déclare à cette occasion que les médecins ne peuvent pas dire qu'ils ont goûté cette douce satisfaction qui accompagne l'exercice de leur profession, tant qu'ils n'ont pas appris par leur propre expérience jusqu'à quel point on peut adoucir au moyen de l'opium les anxiétés et les souffrances des fébricitans. « Notre auteur a encore trouvé que les huitres étoient très-salutaires dans les fièvres bilieuses. »

4°. *Description de la fièvre scarlatine avec mal de gorge, observée à Philadelphie pendant les années* 1783 *et* 1784.

5°. *Additions à l'article précédent.*

M. *Rush,* après avoir fait vomir les malades, a administré le mercure doux auquel, selon lui, il doit pour la plus grande partie les succès qu'il a obtenus. Dans les vues de se garantir de l'infection, il conseille de se laver souvent les mains et le visage avec du vinaigre, et de se rincer souvent la bouche avec de l'oxycrat.

6° *Recherches sur les causes et la méthode curative du cholera-morbus des enfans.*

Cette maladie attaque les enfans depuis l'âge de huit jours jusqu'à celui de deux ans, et plutôt en été qu'en hiver. M. *Rush* la combat avec de petites doses d'ipécacuanha et de tartre émétique, ensuite avec les opiatiques, les boissons adoucissantes et delayantes, des lavemens de graine de lin, de bouillon de mouton, de décoction d'amidon; il fait encore appliquer sur la région de l'estomac un emplâtre de thériaque, et administrer des toniques et des cordiaux lorsque les accidens les plus violens sont dissipés; mais de tous les secours, celui qui est le plus assuré, est le séjour à la campagne.

7°. *Observations sur la* cynanche trachealis.

L'auteur admet deux variétés de cette espèce d'esquinancie, l'une qu'il appelle *cynanche trachealis spasmodica*, et l'autre

à laquelle il donne le nom de *cynanche trachealis humida*; l'une et l'autre ont pour signe pathognomonique une toux dont le bruit approche de l'abboyement d'un petit chien. La première est sans membrane dans la trachée artère; son traitement exige des saignées, quelquefois des émétiques, des cathartiques, des antispasmodiques. Dans la seconde variété, qui est l'*angina polyposa* de Michaëlis, le calomelas est le seul remède qui mérite une confiance fondée.

8°. *Remarques sur les effets des vésicatoires et de la saignée dans les fièvres intermittentes.*

Quand la fièvre ne cède pas au bout de trois ou quatre jours de l'usage du quinquina, il faut, selon l'auteur, appliquer des vésicatoires aux poignets, et revenir ensuite à l'écorce du Pérou; si les vésicatoires ne réussissent point, il faut faire une ou deux petites saignées.

9°. *Description d'une maladie qui survient à la boisson d'eau froide en temps de grande chaleur, avec la méthode curative.*

L'auteur a vu souvent que la mort étoit la suite de l'imprudence de boire froid quand on a fort chaud, et préconise le laudanum comme le seul remède convenable dans les cas où les maladies qui en résultent deviennent chroniques.

10°. *Sur l'usage du sel commun dans le crachement de sang.*

On fait avaler aux malades une cuillerée de sel commun dès le commencement de cette

cette maladie qui cesse ordinairement aussitôt après ; cependant quelquefois il faut doubler la dose du remède.

11°. *Pensées libres sur les causes et le traitement de la phthisie pulmonaire.*

Les sauvages de l'Amérique septentrionale, dit M. *Rush*, ne connoissent point la consomption pulmonaire, si fréquente dans les villes et parmi les gens riches. Les personnes qui se donnent beaucoup d'exercice y sont moins sujettes que celles qui mènent une vie sédentaire. Jamais poitrinaire, dit M. *Rush*, ne guérira, quelque remède qu'il prenne, s'il ne se donne pas en même temps de l'exercice, et tout ce qu'un médecin peut lui ordonner de plus salutaire, est l'exercice ; c'est-là tout ce qu'apprend cet article.

12°. *Remarques sur les vers dans le canal intestinal, et sur les vermifuges.*

L'auteur avance que les vers sont chez les enfans, dans l'ordre de l'économie animale ; qu'il y a plus d'enfans qui sont malades, parce qu'ils n'ont pas de vers, qu'il n'y en a que ces reptiles incommodent ; qu'il n'y a point de fièvres vermineuses ; que les maladies auxquelles on donne cette dénomination, sont une hydrocéphale interne ; que celles qui sont dues aux vers ne sont jamais aiguës, mais chroniques, les prétendues affections nerveuses ; qu'il faut, dans le traitement des maladies chroniques des enfans, débuter par les vermifuges ; que le meilleur remède anthelmintique est un demi-gros de sel de cuisine donné tous les matins,

ou bien, si les enfans s'y refusent, l'usage des sucreries à discrétion. La *spigelia marylandica* est très-efficace aussi, mais dangereuse. Depuis cinq jusqu'à trente grains de limaille de fer donnés aux enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de dix ans, détruisent également chez eux les vers par leur action méchanique. On en a fait usage avec succès à la dose de deux gros jusqu'à une demi-once, trois ou quatre matins consécutifs, contre le tænia, chez les adultes.

13°. *Sur l'usage externe de l'arsenic dans le cancer.*

L'auteur n'a vu réussir ce poison que dans les cas où le système lymphatique n'étoit pas encore infecté du virus cancéreux. Mais quels sont-ils ces cas ? A quels signes les reconnoit-on ?

14°. *Remarques sur les causes et le traitement du tetanos.*

Le vin, le quinquina donnés à fortes doses, les vésicatoires appliqués entre les épaules, les frictions mercurielles, tous ces remèdes ont réussi à l'auteur. Il a recours à l'huile de térébenthine pour combattre le tétanos qui survient aux plaies. Selon lui, le trismos des enfans nouveau-nés est toujours mortel, et peut être prévenu par les purgatifs administrés aux enfans, aussitôt qu'ils ont vu le jour.

15°. *Observations additionnelles sur le tétanos et sur l'hydrocéphale,*

Ces deux maladies paroissent à M. *Rush* avoir beaucoup de rapports, et demander les mêmes soins préservatifs et curatifs.

16°. *Résultats des observations faites dans les hôpitaux militaires américains pendant la dernière guerre.*

Cet article contient vingt-six résultats, dont voici les principaux. Il y avoit constamment plus de malades dans l'armée lorsqu'elle étoit sous les tentes, que lorsque les soldats couchoient à la belle étoile. Les soldats les plus susceptibles de maladies, étoient les sujets au-dessous de vingt ans. Les Américains souffroient plus que les Européens qui servoient dans les troupes américaines. Les adultes depuis trente jusqu'à trente-cinq ans et au-delà, étoient les plus robustes. Les officiers portant des gilets de laine sur la peau, étoient exempts de maladies. Les frictions avec l'onguent de soufre contre la gale causoient souvent la fièvre. Les hôpitaux sont, pour les armées, plus funestes et plus destructeurs que le fer.

17°. *Sur l'influence que les circonstances et les événemens de la révolution américaine ont eu sur le corps humain.*

Cet article est un tableau intéressant des effets des passions sur l'économie animale dans l'homme. Les auteurs qui se proposent de traiter cette matière, feront bien de le consulter.

18°. *Recherches sur les rapports réciproques du goût et des alimens, et sur l'influence de ce rapport sur la santé et le plaisir.*

On peut regarder cet article comme une

instruction aux gourmands ; nous ne devons néanmoins pas déguiser qu'on y trouve encore des vues physiologiques très-fines, qui peuvent fournir à des recherches ultérieures, plus curieuses, à la vérité, qu'utiles.

19°, Cet ouvrage est terminé par des *observations sur les devoirs du médecin, et sur les moyens de perfectionner l'art de guérir.*

A treatise on the digestion of food, &c. *Traité sur la digestion des alimens; par G. FORDYCE, docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, in-4°.. A Londres, chez* Johnson, 1791.

4. L'auteur présente ici un précis de ses leçons gulstoniennes. Il nous donne d'abord une description anatomique très-soignée de l'estomac et du duodénum humain, suivie de quelques remarques sur les estomacs des oiseaux et des autres animaux. Il passe de-là à la considération des liquides versés par les organes digestifs, et mêlés aux alimens pendant la mastication et la digestion. Il consacre le terme de *mucilage* à un mixte particulier, dont il cherche à bien déterminer les propriétés. Il observe que les mucilages sont miscibles à l'eau ; mais que leur viscosité ne dépend pas toujours de la proportion de ce liquide, attendu que la chaleur les coagule sans leur enlever l'eau,

et qu'une fois coagulés par la chaleur, il est impossible de leur rendre leur liquidité par l'addition de l'eau. L'amidon et le blanc d'œuf sont des mucilages. Ces mêmes substances peuvent encore être coagulées par d'autres agens que la chaleur, sans qu'elles soient dépouillées de leur eau dissolvante; dans ces cas, elles perdent également la faculté d'être redissoutes : mais si elles ne sont que condensées par la perte de l'eau, elles peuvent être délayées de nouveau et reprendre leur premier état. La présure coagule le lait, et certainement ce n'est pas en lui enlevant son dissolvant aqueux : c'est au contraire par un changement dans sa contexture, changement qui rend le caillé absolument incapable d'être redissout par le liquide aqueux, même au moyen de l'ébullition la plus prolongée.

Tous les solides et liquides animaux consistent dans un mucilage de cette nature, ensorte qu'il ne s'agit que d'examiner dans quelles proportions se trouvent l'eau et les autres principes qui entrent dans la composition des liquides employés à la digestion. Selon M. *Fordyce*, la salive consiste dans un mucilage dissout dans une eau imprégnée d'un sel neutre quelconque, mais probablement d'un sel ammoniacal, dont néanmoins la quantité est si petite, qu'elle ne peut point produire d'effet marqué dans la digestion. Le salive est miscible à l'eau, et l'on peut supposer que le suc gastrique la coagule. Ce dernier suc est une liqueur mucilagineuse, insipide, non colorée, et qui coagule, sans que cette propriété soit

due à un acide. Ce suc s'attache aux cellules de l'estomac avec tant de force, qu'il est très-difficile de l'en détacher par l'eau : les torrens même des liquides qui transsudent quelquefois par les pores exhalans, ne sont pas toujours suffisans pour produire complétement cet effet.

La *mucosité* est un autre liquide, destiné probablement à servir de moyen défensif, plutôt qu'à d'autres usages, comme M. *Fordyce* l'a fait voir dans sa thèse soutenue à Edimbourg, à laquelle il renvoie pour y puiser les éclaircissemens ultérieurs sur ce sujet.

Les autres liqueurs, et particulièrement la matière noire que quelques malades vomissent, ne sont pas naturelles, mais le produit de causes morbifiques, et ne doivent point être prises en considération dans les recherches physiologiques sur la digestion.

Un nouveau menstrue se présente, c'est la bile. M. *Fordyce* pense qu'on ignore encore le véritable usage de l'appareil particulier consacré à la secrétion de la bile, puisque le sang pris de la veine-porte ne paroît différer essentiellement en rien du sang veineux, en général. Toute la différence qu'on y remarque ordinairement est que ce dernier paroît être moins aqueux. Selon l'auteur, le fiel est une liqueur mucilagineuse, dont le mucilage est décomposé sans être coagulé par les acides et leurs composés. Ce caractère distinctif de la bile est très-remarquable, et ne doit jamais être perdu de vue dans les considérations qui roulent sur la digestion. La

coagulation n'a exclusivement lieu que dans l'estomac, et les opérations suivantes sont d'une nature très-différente. Une partie du mucilage de la bile est réunie aux substances soumises à la digestion, en même temps que ce récrément sert à neutraliser ces acides, qui n'ont pas été divisés ou bien mélangés par les forces digestives de l'estomac. Quant à sa partie résineuse, il est probable qu'elle est rejetée parmi les matières excrémentitielles; tandisque la partie huileuse, plus pure, est conservée et mêlée au chyle, à la perfection duquel elle contribue plus ou moins.

Le suc pancréatique ressemble à la salive, et comme elle, il ne possède point de qualité coagulante.

Après avoir ainsi passé en revue les agens de la digestion, M. *Fordyce* considère les substances propres à servir de nourriture. Les végétaux ne sont nourris que d'air et d'eau : il n'y a que leur partie mucilagineuse qui puisse servir de nourriture : les parties huileuses et résineuses ne sont à cet égard d'aucune utilité, même aux insectes, qu'autant qu'elles sont incorporées dans le mucilage, et dans cet état, lorsque le mucilage abonde, les plantes vénéneuses les plus délétères peuvent être dévorées impunément par les animaux.

Les substances animales sont presque entièrement composées de mucilage et d'eau avec un mélange d'huiles essentielles et grasses, et de résine. Tous ces différens composés peuvent, dans certains cas, être alimentaires : il y a des insectes à qui les

cantharides servent de nourriture, et dont néanmoins les liquides sont exempts de toute âcreté.

Parmi les substances nutritives les plus communes à l'homme, le froment et le riz occupent le premier rang. Ces farineux contiennent une grande quantité de mucilage, un peu de sucre, un mucilage fermentescible, et un peu de matière astringente. D'autres légumes, plus abondans en matière astringente, sont également servis sur nos tables; mais alors l'art culinaire corrige leur trop grande astringence, si la culture n'a pas suffi pour en détruire l'excès. Dans les noix, la matière farineuse est tellement incorporée à l'huile, qu'il est impossible de l'en séparer sous forme d'amidon; mais dans quelques fruits, ainsi que dans quelques racines, elle est non-seulement abondante, mais peut encore en être séparée facilement.

La matière farineuse consiste en un mucilage combiné avec de l'eau, de manière à former une substance solide: il paroît qu'elle affecte la forme d'une poudre très-fine, logée dans des cellules très-petites; elle est soluble dans l'eau chauffée entre le 160 et le 180 degrés du thermomètre de Fahrenheit: une plus grande chaleur la coagule, aussi bien que l'alcohol, l'alun et differentes autres substances. L'auteur s'occupe après cela du sucre, de l'huile grasse, de la gomme qui est un mucilage d'une nature particulière, incapable de fermentation ou de s'opposer à ce mouvement; du mucilage des concombres non-mûres,

qui a des propriétés encore peu connues. Il prouve que tous ces corps contiennent des mucilages qui constituent exclusivement leur partie nutritive. Quittant ensuite le règne végétal, il passe aux animaux dont la partie nutritive est la substance mucilagineuse qui forme la masse de leur corps. Elle paroît constituer le gluten du sang, et peut être dégagée du serum. M. *Fordyce* pense que le mucilage, soit qu'on le prenne des végétaux, ou qu'on le tire des animaux, est absolument le même; que le procédé de la digestion a pour objet de décomposer les alimens introduits dans le corps, et de recomposer une substance nutritive. Il prouve que le chyle est toujours le même, toujours homogène, quels que soient les alimens qui l'ont fourni.

« On peut distinguer, dit-il, trois parties dans le chyle: l'une est liquide et contenue dans les vaisseaux lactés; elle se coagule quand elle est extravasée. Je ne discuterai pas ici si c'est l'action des vaisseaux qui l'empêche de se coaguler, c'est-à-dire qui la tient dissoute dans l'eau, et liquide, ou si cette liqueur a une espèce de vie, dont la destruction due à l'extravasion est la cause de sa coagulation. La seconde partie du chyle est un liquide coagulable par la chaleur, et se rapporte, dans toutes les propriétés qu'on lui a reconnues, au serum du sang. La troisième partie constitue les globules que donnent à l'ensemble la blancheur et l'opacité qui le distinguent. Plusieurs ont supposé que ces globules étoient une huile grasse; mais cette supposition n'a

pas été prouvée. Il n'a pas été non plus complétement démontré que le chyle contient du sucre, bien que cette assertion ait été rendue très-probable. Ce qui occasionne la difficulté de déterminer ces points est la très-petite quantité de chyle qu'on peut se procurer, et qui n'excède pas une once, ou tout au plus deux pour l'animal le plus volumineux; cependant la partie qui se coagule, lorsqu'elle est extravasée, celle qui a de la conformité avec le serum, quant à ses propriétés, et la partie globulaire, qui dans quelques animaux, mais non pas dans les quadrupèdes, existe sans donner de la blancheur au chyle, seules, ou conjointement avec le sucre, forment les parties essentielles du chyle. »

« Il est possible que quelques autres substances entrent dans le sang avec le chyle; mais il paroît que les vaisseaux lactés ont une espèce de goût, de discernement, et qu'ils excluent ce qui probablement seroit nuisible au système. »

Dans ses recherches sur le procédé de la digestion, M. *Fordyce* combat l'opinion de ceux qui soutiennent que la division suffit pour changer la nature des substances: il prouve que la simple dissolution ne peut pas non plus donner un chyle véritable; car, dit-il, dans tous les cas le chyle est à peu près le même, et, quels que soient les alimens, le produit de la digestion ne diffère jamais d'une manière remarquable. Il examine ensuite si l'on peut reconnoître quelque conformité entre ce procédé et les différentes espèces de fermentation. Le résul-

tat de cet examen est qu'il n'y en a point, et que la digestion consiste dans la décomposition des alimens, dans l'emploi des principes, qui en proviennent, à la composition d'une nouvelle substance.

Mais les forces de l'estomac humain sont-elles capables d'opérer ce changement ? Pour décider cette question, il faut d'abord examiner les effets des forces vitales de l'estomac sur son contenu. Ils consistent dans la coagulation et dans la préservation de la putréfaction. Par la coagulation, les alimens sont retenus dans ce viscère jusqu'à ce qu'ils aient subi les changemens nécessaires; et la préservation de la putréfaction obvie aux fâcheuses conséquences que devroit avoir le séjour des matières putrescibles dans un endroit tel que l'estomac, et à une chaleur aussi considérable que celle du viscère qui les renferme.

Le duodenum, selon M. *Fordyce*, est une espèce d'estomac subsidiaire : toutefois si la digestion n'est pas bien commencée dans le ventricule, elle ne sera pas corrigée, perfectionnée, achevée dans le duodenum. Le chyle est formé dans cet intestin; mais l'auteur n'explique pas quelles sont les fonctions qu'il faut attribuer à la bile et au suc pancréatique. Il paroît pourtant probable que l'une et l'autre sont destinés à remplir des objets importans dans l'économie animale. Peut-être que ce savant académicien remplira la lacune qu'il laisse ici, en publiant la suite de ses travaux qu'il nous fait espérer, et par lesquels il se propose de déterminer les rapports qui

existent entre les différens alimens et les organes de la digestion.

Quelques efforts que nous ayons faits pour présenter une idée claire et satisfaisante de cette production, nous sommes persuadés que cette notice est très-imparfaite et absolument insuffisante pour faire juger le mérite du système de M. *Fordyce*. Nous n'avons pu nous arrêter qu'aux grands traits et les rapporter, afin de faire désirer à nos lecteurs de connoître l'ouvrage même, qu'il seroit intéressant de traduire en françois.

Repertorium fur chemie, &c. *Repertoire pour la chimie, la pharmacie et la médecine, publiée par le docteur* GASP. PHIL. ELWERT, *médecin-physicien du chapitre de Hildesheim à Bockenem.* Premier volume; première et deuxième partie; *in*-8°. *de* 380 *p. A Leipsick et Hildeshein, chez* Hartel *et* Schmidt, 1791.

5. Cette nouvelle production remplace le magasin des apothicaires, droguistes et chimistes, dont le même auteur a donné au public trois parties : elle a d'ailleurs le même objet; savoir, de répandre parmi les apothicaires des connoissances utiles, et vraisemblablement aussi d'exciter leur émulation; car M. *Elwert* annonce qu'il y présentera des

notices biographiques sur des apothicaires célèbres, tant vivans que morts qui ont bien mérité de la chimie et de la pharmacie. Les autres articles, qui composeront ce recueil, seront de nouveaux remèdes et de nouveaux procédés pharmaceutiques, des renseignemens sur l'exécution en grand des opérations chimico-pharmaceutiques; des essais et observations de chimie; des extraits ou des traductions d'ouvrages relatifs aux mêmes objets; des dissertations et lettres originales; des réglemens de police pharmaceutique; des instructions pour connoître les falsifications des substances médicamenteuses; des additions à la littérature chimique et pharmaceutique; des annonces d'événemens, tels que morts, promotions, &c.; des établissemens; des institutions académiques; des prix des médicamens, tant simples que composés, &c. On voit par cet exposé que ce plan est très-vaste, et que les matériaux ne manqueront pas à l'auteur; il est même douteux qu'il puisse faire usage de tous. Le succès de ce recueil dépendra donc du choix: à l'égard duquel il importe que les articles qu'il aura préférés soient de nature à ne pas faire regretter ceux qu'il aura mis au rebut.

Description physique de la contrée de la Tauride, relativement aux trois règnes de la nature, pour servir de suite à l'histoire des découvertes faites par divers savans

voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse en 1779, *à Berne et à la Haye ; traduite du russe, et enrichie de notes. A la Haye, chez* Van Cleef ; *et se trouve à Neuwied sur le Rhin, chez M.* Mettra, *directeur de la société typographique,* 1788; *in*-8°. *de* 298 *pages.*

6. Les productions naturelles des trois règnes sont abondantes dans la Tauride. Leur description ne peut qu'augmenter les connoissances du naturaliste.

La Tauride est une contrée des plus salubres ; l'air chaud y règne les trois-quarts de l'année ; la nature ne s'y repose que quatre mois au plus : le printemps commence communément au mois de mars. On n'a point observé de maladies particulières jusqu'ici dans cette contrée. Les plus communes sont les fièvres intermittentes, les malignes et putrides, qui se manifestent le plus souvent vers la fin de l'été, quand les jours sont encore chauds, et les nuits déja froides. Il y a aussi des dyssenteries dans cette saison, occasionnées, en partie, par les mêmes causes, et en partie par l'usage des fruits non-mûrs. La peste n'est point endémique dans la Tauride; elle y a toujours été apportée de la Turquie. Il règne à Astracan une espèce de lèpre, qui a été décrite avec beaucoup de détails par le cé-

lèbre *Samuel George Gmelin*, mort martyr de l'histoire naturelle dans les prisons du barbare *Usmey-Chan*.

Les sources salées, situées sur les cimes des montagnes, rapportent de leur sein, du pétrole qui surnage l'eau dans des bassins creusés autour d'elles; on l'y ramasse pour être employé à graisser les roues, ou dans les lampes en guise d'huile. Il a aussi son utilité dans la médecine, sur-tout à l'égard des membres gelés. Purifié par la distillation, il est encore en usage en pharmacie pour les divers médicamens, de même que pour de certaines compositions servant à l'artillerie. Ce pétrole est si volatil, qu'il répand ses vapeurs à des distances presque incroyables.

On trouve dans la Tauride le *Plaquemi-nier*, (*Diospyros lotus*, LINN.) C'est un arbre propre uniquement aux climats chauds. Il croît dans les jardins maritimes de la Tauride. Il ne sert guère qu'à l'embellissement. Il peut être compté parmi les arbres les plus élevés. Ses feuilles très-belles ressemblent, par la forme et par la grandeur, à celles du noyer. Entre les tiges de cet arbre, paroissent en juin, de petites fleurs blanchâtres, ensuite des baies rondes, de la grosseur d'une cerise, contenant quelques graines. Ces baies, qui mûrissent en automne, prennent une couleur jaune; mais quoique douces, elles sont très-astringentes, et par là jugées être bonnes contre les diarrhées. En Amérique, on fait avec ces baies, non-seulement une sorte de confiture ou de pâte

agréable au goût, mais encore de l'eau-de-vie.

Parmi les végétaux indigènes rares de la Tauride, nous nommerons les suivans : *nitraria Schoberi, spiræa crenata ; cytisus nigricans, onosma orientalis, astragalus tragacantha, althœa cannabina, lavatera thuringiaca, crambe orientalis, sideritis incana, illecebrum paronychia, anabasys aphylla, frankenia lævis, reseda undata, euphorbia falcata, lycopsis pulla, statice tatarica, ruta linifolia, heracleum austriacum, ceratocarpus arenarius.*

Rindera tetraspis de PALLAS. C'est une plante rare nouvellement découverte, qui ne se rencontre que vers le Dnieper et dans les bas-fonds du Volga, où elle a été découverte par M. *Pallas*, qui l'a décrite dans son voyage de la Russie. Elle fleurit au commencement de mai.

Poirier à feuilles d'olivier sauvage, (*pyrus salicifolia*, de PALLAS.)

Cette espèce particulière de poirier croît dans toutes les montagnes boisées en grands et petits arbres, et mérite d'autant plus l'attention, qu'elle est nouvellement découverte, et connue depuis peu des botanistes.

Extrait du programme de la Séance publique et des prix proposés par la société royale des sciences et arts de la ville du Cap-François, le 16 août 1791.

M. *Mouzin* a lu plusieurs observations qui confirment les préceptes de M. *Leroux*, sur l'usage et l'utilité du tampon dans l'hémorrhagie utérine.

M. *Geanty* a lu le rapport des expériences qui ont été faites sur les habitations Charitte, Chatenoy et Galiffet, en présence des commissaires nommés par la société, sur les propriétés d'un nouvel alkali employé dans la fabrique du sucre par M. *Labadie*.

M. *Morancy* a lu des observations sur les Bernards-hermites, et sur les erreurs commises à leur sujet par les conchiliologistes.

M. *Dorson* a lu une observation sur une grossesse extra-utérine, dans laquelle un enfant a resté pendant six ans dans l'ovaire droit.

M. *Geanty* a lu le rapport d'un mémoire présenté par M. *Cérayon*, habitant aux Grands-Bois, de l'académie de la Rochelle, portant indication d'un nouvel aéromètre.

M. *Valentin* a lu un mémoire sur un écu de six livres avalé par un grenadier du régiment du Roi, sur l'introduction des pièces métalliques dans l'estomac, et sur le danger

d'employer le mercure pour calmer les accidens qui en résultent.

M. le Secrétaire a lu la préface d'un ouvrage sur le café, rédigé d'après les mémoires qui ont été envoyés à la société par MM. *Gauché*, *Faribaud*, *Quenet*, *Duhamel*, *Raynaud*, *Duboscq* et *Nectoux*, ses associés.

On a lu pour M. *Decourt*, associé, demeurant à Acquin, un essai sur la fructification et sur l'usage des fruits à Saint-Domingue.

M. *Morancy* a présenté un morceau de bois palmiste agatisé, et des dents d'éléphant pyritisées, trouvées dans une source d'eau salée, appelée depuis *Source des Gros Os*, sur la rivière de l'Offir, au Kentuck en Virginie.

L'eau est un des principaux agents de la végétation ; l'homme choisit par préférence les lieux où elle est abondante et saine, pour y former des établissemens ; et lorsqu'il est réduit à la citerner pour ses besoins, il est exposé à des maladies que l'on ne connoît pas dans les lieux arrosés par des sources abondantes et légères.

Depuis plusieurs années on s'est aperçu que les sources avoient diminué à Saint-Domingue, et que plusieurs avoient disparu.

On demande, d'après la proposition qui en a été faite par M. *Bessaignet*, associé au Petit-Goave, qu'elle peut être la cause de cette diminution, celle de la perte totale des sources, et d'indiquer les moyens que

l'on pourroit employer pour conserver le même volume d'eau ?

Elle demande toujours des observations sur la température des saisons ; sur la quantité de pluie qui tombe dans une année dans un quartier ; sur la qualité des eaux et des pâturages dans les différentes saisons ; sur les maladies des blancs et des négres dans les mornes, dans les plaines et dans les différentes manufactures ; sur les maladies des bestiaux ; sur les causes qui peuvent les produire ; sur les moyens de les prévenir et d'y remédier ; sur les symptômes et les signes de l'état inflammatoire et gangréneux, et sur les moyens de les combattre avec efficacité.

La société désire avoir des observations sur la durée de la vie et la multiplication des *pucerons* dans la Colonie.

Sur la hauteur des marées, sur celle des mornes au-dessus du niveau de la mer, et sur la température qui règne dans les différentes saisons.

La société recevra avec reconnoissance tous les ouvrages, mém ires et observations sur l'agriculture, l'histoire naturelle, l'art vétérinaire, les manufactures et les travaux d'économie rurale.

N°. 1, 2, 3, 4, 5, M. GRUNWALD.
6, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1791.

Page 370, ligne 5, *au lieu de* termes, *lisez* temps.
Page 426, ligne 23, 411, *lisez* 410.

Cahier d'avril 1792.

Page 335, ligne 15, dont il est ici garni, *lisez* dont il est garni.
Page 368, ligne 14, *Ossservazioni*, lisez *Osservazioni.*

TABLE.

FIEVRE nerveuse pétéchiale qui a régné à Schelestat pendant l'hiver de 1790 à 1791, &c. Mémoire par M. Coze, page 3
*Précis d'observations sur l'*inversion de la vessie, *&c.* Par M. Desgranges, 30
Anévrisme faux de l'artère brachiale, guéri par la compression. Observ. par M. Cagnion, *père*, 55
Incertitude du signe de l'anévrisme, tiré de la pulsation. Par M. Marc-Ant. Petit, 57
Anévrisme de l'artère fémorale, &c. Par M. Manoury, 64
Observations météorologiq. faites à Lille, 75
Maladies qui ont régné à Lille, 76

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 78
Médecine, 91
Physiologie, 100
Chimie, 108
Histoire naturelle, 109
Extrait du Programme de la société roy. des sciences du Cap-François. 113

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1792.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, ET PHARMACIE.

JUIN 1792.

ÉPILEPSIE dont on attribue la cause à un engouement des glandes et des membranes de la trachée-artère. Observat. par M. ARMET, docteur en médecine ; suivie de recherches sur l'état du cerveau avant et pendant les accès épileptiques.

MADAME***, âgée de trente-huit ans, d'un tempérament phlegmatique, bien réglée, sujette depuis six ans à une affection convulsive qui, plusieurs mois auparavant, avoit été précédée de mal-aises, de vertiges, d'un engourdissement général, n'avoit fait aucuns

remèdes pour écarter ces accidens qui étoient passagers ; enfin le jour d'un violent orage, elle eut un accès d'épilepsie : quelques minutes avant, elle se plaignit que tout tournoit autour d'elle, et de voir des bluettes ; l'accès se termina par un long sommeil à la sortie duquel la malade fut affectée du mal-aise ordinaire à la suite de ces attaques. Un mois après l'attaque se renouvela ; la malade eut dès-lors recours à un chirurgien, qui la saigna et lui ordonna une infusion de feuilles d'oranger. Les accès se rapprochant, on consulta un médecin, qui conseilla de nouveau les saignées et la racine de valériane sauvage avec du musc : on continua près d'un an l'usage de ce remède ; néanmoins les accès croissoient en nombre et en intensité. La malade échauffée considérablement par la valériane, et épuisée de peines d'esprit, en abandonna l'usage, et s'en tint à un régime dont le lait et quelques végétaux faisoient la base. Les attaques devinrent plus légères quoiqu'aussi nombreuses ; ce ne fut guères qu'après quatre ans de ce régime, que les accès devinrent plus violens et fréquens, au point qu'ils reparurent

tous les quinze jours ; mais ce qui détermina sur-tout à demander de nouveau des secours, c'est que les accès se répétoient quelquefois quatre à cinq fois de suite en moins d'un quart-d'heure, et que pendant tout ce temps le visage étoit gonflé, les yeux rouges, saillans, la respiration gênée de manière à faire craindre qu'une attaque d'apoplexie n'enlevât la malade : comme on observa au médecin que les symptômes n'avoient jamais été si effrayans, et que de plus la malade étoit quelquefois prise de saignemens de nez avant ou pendant l'accès, il la fit saigner abondamment, et lui ordonna des émulsions nitrées ; mais une attaque des plus graves tarda encore moins à se renouveler que les précédentes, et se termina par une hémorrhagie abondante des narines ; le médecin en rapporta la violence au peu de sang qu'on avoit tiré. On en tira donc de nouveau, et en plus grande quantité : néanmoins, au bout de quelques jours, les mal-aises précurseurs des attaques survinrent ; il fit faire une saignée copieuse de la jugulaire qui dissipa, comme pas enchantement, tous les accidens ; mais le mieux ne fut que de quelques heures, et les

accidens s'étant renouvelés, il trouva sa malade comme avant la saignée, à sa grande foiblesse près, qui empêcha de revenir à la saignée. Elle eut cinq ou six attaques, qui se succédèrent en moins d'un quart-d'heure; et elles furent si violentes, qu'on s'attendoit à voir succomber la malade. Voyant que son état alloit de mal en pis, et que tous les remèdes l'aigrissoient, elle se détermina de nouveau à y renoncer, et elle se remit à la diète blanche, et à quelques légumes pour toute nourriture; les accès s'éloignèrent sensiblement, et il y avoit près d'un an que la malade étoit à ce régime, lorsque me trouvant dans sa maison, elle eut une attaque. Comme elle étoit seule en ce moment, je ne la quittai pas pendant tout son accès, qui se termina par une espèce de vomissement d'une matière épaisse et très-visqueuse. La malade s'endormit; et au bout d'une demi-heure, elle expectora, en se réveillant, un mucus très-gluant. Ce phénomène inattendu me frappa; j'y donnai toute mon attention: le mari me dit qu'il s'en étoit bien aperçu, mais qu'il n'en avoit pas parlé au médecin, croyant que la même chose arri-

voit à tous les épileptiques. La malade me dit qu'elle n'avoit jamais fait beaucoup d'attention à cette expectoration, qu'elle croyoit être l'effet d'un rhume qui lui survenoit pendant l'accès; que néanmoins elle avoit observé que le mal-aise ne commençoit que lorsqu'elle n'expectoroit plus; que dès-lors, elle se remuoit difficilement; qu'au moindre exercice, elle étoit hors d'haleine, et qu'elle sentoit, peu de jours avant l'accès, quelque chose dans le gosier qui la gênoit, la chatouilloit, (ce sont ses propres expressions,) et dont elle ne pouvoit point se débarrasser, malgré ses efforts pour expectorer; je conçus des espérances; j'en fis part au mari; je lui dis de me faire appeler au premier accès, aux premiers symptômes. Il le fit en effet: je trouvai la malade sur le lit; le mari me dit qu'elle avoit eu la veille une grande hémorrhagie, et qu'il s'attendoit qu'elle auroit un accès plus violent qu'à l'ordinaire: elle avoit le visage très-rouge, vergeté, le blanc des yeux d'un rouge foncé, la parole et la respiration très-précipitées, et avec une espèce de sifflement; j'avois de la peine à me persuader que la saignée ne fût pas indi-

quée ; et pour ne pas la conseiller, il ne falloit rien moins que la certitude que je croyois avoir de la cause de la maladie. J'étois à examiner la malade lorsque tout à coup, elle s'écria que tout tournoit autour d'elle, et qu'elle voyoit des bluettes ; ces derniers mots à peine prononcés, elle se trouva sans sentiment, et à l'instant les convulsions s'en emparèrent et se dissipèrent sans cette espèce de vomissement dont j'ai déjà parlé ; elle ne s'endormit pas comme il lui arrivoit d'ordinaire après ses accès ; le visage ainsi que les yeux restèrent très-rouges, très-gonflés ; quelques minutes après, il survint un autre accès tel que le premier : tout se passa de même ; et ce ne fut qu'au troisième, que les efforts que faisoit la malade dans tous ses accès pour expectorer, furent suivis d'une évacuation de matière épaisse et visqueuse ; la rougeur ainsi que le gonflement du visage se dissipèrent subitement. La malade s'endormit ; et à son reveil, il survint une expectoration semblable à celle du premier accès dont j'avois été le témoin. La malade sentoit son gosier libre ; la respiration étoit aisée, grande ; la face n'étoit plus gonflée ni rouge, elle étoit

même pâle. Je me confirmai dans l'opinion que la cause de l'épilepsie étoit une matière muqueuse, épaisse, qui engouoit la trachée-artère, et qui, lorsqu'elle étoit accumulée en une certaine quantité, causoit l'épilepsie et tous les accidens qui la précédoient. J'engageai donc la malade à faire quelques remèdes, elle s'y décida avec répugnance, et en quelque façon par politesse, pour ne point me désobliger, tant elle s'étoit trouvée mal des premiers secours.

Je lui prescrivis une once d'oxymel scillitique, délayé dans une chopine d'infusion de fleurs de tilleul, dans laquelle je faisois dissoudre un demi-gros de terre foliée de tartre, à prendre en plusieurs prises dans la journée, et dont elle gardoit un petit verre pour le prendre le soir étant au lit; ce remède augmenta considérablement l'expectoration, et le verre qu'elle prenoit le soir la faisoit tellement suer, qu'elle fut obligée pendant long-temps de changer à plusieurs reprises de chemises dans la nuit. La malade après avoir fait usage pendant quatre mois de ce remède, se crut parfaitement guérie; elle avoit envie d'en discontinuer l'usage, je m'y opposai; mais peu de jours après, soit

que l'habitude du remède en eût diminué l'action, soit qu'un temps froid et humide, qui regnoit depuis plusieurs jours, eût affoibli la transpiration, soit enfin que ces deux causes eussent agi simultanément, la malade commença à se ressentir d'un mal-aise général, et s'attendoit à avoir sous peu un accès; elle me fit appeler : je lui trouvai la face gonflée, plus rouge qu'à l'ordinaire. Je n'hésitai point à donner à la malade deux grains de tartre stibié dans une chopine d'infusion de tilleul; ce qui lui fit vomir une assez grande quantité de bile, lui donna beaucoup de nausées et rétablit l'expectoration; il survint aussi une sueur abondante. Dès cet instant, le mal-aise se dissipa, ainsi que la rougeur et le gonflement de la face. La malade continua l'usage de l'oxymel scillitique pendant plusieurs mois, ayant soin, lorsqu'elle se sentoit engourdie, de joindre douze grains d'ipécacuanha à sa potion; ce qui suffisoit pour la rétablir promptement. Depuis un an, elle n'a plus eu d'attaques; néanmoins elle prend à des distances plus ou moins éloignées, et seulement lorsqu'elle est inquiète, quelques verres d'une infusion de feuilles

d'oranger à laquelle on ajoute de l'oxymel scillitique et de la terre foliée de tartre ; ce remède fait toujours en peu de temps disparoître tout mal-aise.

Les phénomènes dont je viens de rapporter l'observation, et qui caractérisent l'épilepsie, se déduisent du rapport d'action de la respiration et de la circulation ; mais ces phénomènes m'ont fait faire des remarques que je me permettrai de communiquer :

1°. On voit qu'il y avoit la plus grande analogie dans la manière dont se terminoient les accès de cette épilepsie, avec celle qui termine les quintes de la coqueluche ; la toux dans la coqueluche persiste jusqu'à ce que le malade vomisse en abondance des phlegmes ; et si les quintes passent sans vomissement, elles ne tardent pas à revenir ; il en étoit de même chez la malade qui fait le sujet de mon observation. Les accès étoient répétés de quatre à cinq fois à très-peu de distance, jusqu'à ce que la malade rendît une matière épaisse, visqueuse, dont l'expectoration se faisoit ensuite abondamment : ainsi il n'est point douteux que les mouvemens convulsifs qui étoient répétés jusqu'à l'expulsion de la matière

dont nous venons de parler, ne fussent des efforts de la nature médicatrice.

Cependant cet effort salutaire n'a point fixé l'attention des auteurs qui ont traité de cette maladie; le savant et judicieux *Cullen* ne l'a même reconnue que dans les épilepsies qui dépendent de causes stupéfiantes; mais si l'on fait attention que toutes les causes qui produisent l'épilepsie, opèrent un effet commun, qui est la syncope, avant que les mouvemens convulsifs surviennent, il faudra bien convenir que, quelles que soient les causes occasionnelles de cette maladie, elles produisent cependant les unes et les autres le *collapsus* : or puisque les causes qui diminuent l'énergie du cerveau au point d'occasionner la syncope, ne peuvent déterminer en même temps un effort convulsif et violent, qui a pourtant lieu dans l'épilepsie, on ne peut attribuer les mouvemens convulsifs aux causes qui ont produit le collapsus; mais il faut regarder ces monvemens convulsifs comme un effet de la réaction du système; et l'on sait que, si la perte de connoissance n'est que légère, elle se dissipe sans mouvemens convulsifs. En effet, n'a-t-on pas observé que des

épilepsies étoient pendant plusieurs mois précédées de défaillances, de syncopes, et que ce n'est qu'en se rapprochant qu'elles se terminent enfin par de véritables accès épileptiques : d'ailleurs, il n'est personne qui n'ait vu beaucoup de ces accès incomplets interposés entre ces accès complets ; ce qui suffit pour prouver l'indépendance (*a*) de ces deux états; mais ce à quoi les

---

(*a*) Au mot *indépendance*, on va croire nous trouver en contradiction; si cependant on fait attention que nous avons établi que les absences légères se dissipent sans mouvemens convulsifs ; que nous avons rendu suffisamment probable que les vertiges, les bourdonnemens, les bluettes, &c. qui précèdent les accès complets d'épilepsie, ne sont eux-mêmes que les effets de l'absence et du retour rapide de la sensibilité, et que ces pertes instantannées de la sensibilité se dissipent par les efforts ordinaires du *vis vitæ*, on verra que ces deux états ne sont pas nécessairement unis; mais si la perte de la connoissance est plus intense, c'est alors que la nature vient, par des moyens extraordinaires, par les convulsions, au secours de la machine, autrement la mort frappe le malade : ainsi on voit que l'intensité seule de la perte de connoissance produit les mouvemens convulsifs, et dans quel sens nous avons employé le mot *indépendance*.

médecins n'ont pas fait généralement attention, c'est qu'il est infiniment rare de voir un accès complet qui ne soit précédé d'accès incomplets : il est vrai que ces accès incomplets sont instantanés, se succèdent rapidement et alternativement avec l'état opposé du système. En un mot, ces deux états se balancent dans une succession rapide et alternative, et c'est à cette manière d'être de l'économie animale qu'on doit rapporter les bourdonnemens, les vertiges, les bluettes, symptômes qui, réunis ou séparés, précèdent presqu'invariablement l'insensibilité bien prononcée. En effet, dans cette manière d'être du *sensorium commune*, les impressions de la lumière doivent être aussi passagères que la sensibilité ; mais, comme celle-ci est instantanée, les impressions de la lumière doivent l'être aussi, et ne laisser apercevoir que des points éclairés que nous appelons *bluettes ;* ce grand brillant, cet état de la lumière est l'effet du passage du néant à la sensibilité, puisque la force des impressions est relative à l'état du système qui a précédé. Cette théorie des *bluettes* est applicable aux bourdonnemens, aux vertiges, tous symptô-

mes qui dénotent la lésion de la puissance sensitive; aussi sont-ils les signes précurseurs des fièvres lentes nerveuses, et ils peuvent servir à en mesurer la gravité; aussi précèdent-ils toujours la perte absolue de connoissance dans les commotions violentes, et les malades, avant de récupérer une sensibilité parfaite, passent-ils par les symptômes dont nous venons de donner la théorie, et leur durée proportionnée à l'intensité de la commotion qui a précédé, indique avec quelle difficulté la nature médicatrice prend le dessus (*a*).

(*a*) Pour porter à la démonstration tout ce que nous avons dit, nous finirons par observer, que l'on ne passe jamais rapidement d'une parfaite santé, à un accès d'épilepsie; les vertiges, les bourdonnemens, les précèdent de plus ou moins de temps, de même on ne guérit pas subitement un épileptique; la nature suit une marche inverse à son invasion: d'abord les accès s'affoiblissent; et enfin, il ne reste plus que de légères absences, des vertiges qui conservent jusqu'à un certain point la périodicité des accès. D'après ces remarques, on est porté naturellement à regarder ces absences de la sensibilité comme autant d'attaques légères d'épilepsie, et je suis persuadé qu'elles n'en diffèrent que par leur foiblesse et par les moyens que la nature emploie pour les dissiper.

2°. Nous avons fait remarquer que les convulsions n'avoient lieu que, lorsque la pléthore du cerveau étoit portée au plus haut degré; mais dans cet état, le cerveau devoit être considérablement pressé lors de ses mouvemens d'élévation; le cerveau recevoit donc de cet état de pression, une force étrangère pour donner l'impulsion nécessaire au principe du mouvement et de la sensibilité? M. *Schlitting* a le premier démontré une correspondance de mouvemens entre le cerveau et les poumons: MM. de *Haller* et *de la Mure* l'ont confirmée; mais il étoit réservé à M. *Fabre* de profiter de cette belle découverte pour en faire la base d'une théorie ingénieuse, qui, nous osons le dire, si elle n'est pas la vérité, en a bien l'apparence. On sait que ce savant a reconnu, pour cause principale de l'impulsion de la puissance nerveuse, la pression intime du cerveau sur lui-même, dans sa tendance à ses mouvemens d'élévations isochrones à différens états de la respiration. L'observation que j'ai rapportée fait connoître avec qu'elle promptitude l'accès épileptique a été éloigné chez cette femme par une saignée de la jugulaire; mais aussitôt

que la pléthore du cerveau a pu recommencer, les accès précurseurs de l'épilepsie, et l'épilepsie elle-même, ont reparu. Un fait consigné par *Lamotte* démontre que tant que la pression du cerveau n'a pu avoir lieu, l'épilepsie n'est pas survenue, et que la pression s'étant renouvelée, mais étant moindre, les accès sont revenus, mais sans être ni si intenses, ni si fréquens; cette observation est trop précieuse pour n'en pas rappeler les principaux faits. *Lamotte* après s'être assuré que cet homme avoit épuisé inutilement tous les secours de l'art, qu'il n'y avoit avant l'accès que sa tête qui se trouvât occupée avec une espèce de tournoiement si prompt, qu'il tomboit à l'instant sans connoissance, le trépana, et « pendant tout le temps, dit-il, que le crâne fut ouvert, le malade qui n'étoit pas huit jours avant ce temps, sans souffrir quelques accès épileptiques, n'en ressentit aucun; mais quand l'os fut rempli, les accès vinrent de nouveau comme auparavant, si ce n'est qu'il a maintenant le temps de se retirer en quelque endroit secret et commode pour laisser passer l'accès sans risque, s'apercevant par de certaines marques de ce qui va

lui arriver, sans compter que les accès ne reviennent pas, à beaucoup près, si fréquemment qu'ils faisoient auparavant (*a*). »

Cette observation prouve évidemment que cette épilepsie dépendoit d'une trop forte compression du cerveau dans certains momens, puisque pendant tout le temps que le cerveau a été au large par l'ouverture du crâne, il n'y a plus eu d'accès, et que l'ouverture s'étant fermée, la légère diminution dans l'épaisseur de l'os a suffi pour éloigner et diminuer l'intensité des accès : » J'ai prétendu, dit *Cullen*, qu'un certain degré de plénitude et de tension des vaisseaux du cerveau étoit nécessaire pour entretenir l'énergie ordinaire et constante de ce viscère requise pour la distribution de la puissance nerveuse ; il doit en conséquence être suffisamment probable que la distension extraordinaire de ces vaisseaux sanguins peut devenir la cause d'un excitement violent. »

Il est essentiel de noter qu'il ne faut pas croire que le cerveau n'éprouve les

(*a*) Traité comp. de chirurgie, obs. 172, tom. ij, pag. 409.

mouvemens de pression dont nous venons de parler, que dans l'expiration; ils ont aussi lieu dans les fortes inspirations; et c'est ce dernier moyen que la nature emploie dans les efforts violens, dans les méditations profondes et dans les surprises, pour réimprimer le mouvement nécessaire à la puissance nerveuse, comme le prouve le gonflement des veines du cou et la rougeur, ainsi que le gonflement du visage; ces faits et ces réflexions rendent suffisamment raison du mauvais effet des remèdes chauds: je n'en excepte pas la valériane, avant d'avoir eu recours aux saignées et autres évacuations plus ou moins répétées: on est en conséquence porté à regarder les saignées qui dégorgent le plus immédiatement le cerveau, telles que celles de la jugulaire des artères temporales, comme les plus utiles; et M. *Bosquillon*, qui a eu occasion de traiter, tant à l'hôpital de Saint-Louis qu'ailleurs, beaucoup de malades, assure que les saignées de la jugulaire ont, pour le moins, toujours apporté un soulagement marqué: ainsi, d'après les témoignages et les faits que nous venons de citer, nous pensons que les saignées sont très-généralement

nécessaires pour préparer à l'usage des remèdes connus sous le nom d'*anti-épileptiques*, toutefois cependant, de ce que nous avons établi, que l'engorgement du cerveau et la pression qui en résulte, sont les causes de l'impulsion de la puissance nerveuse, qu'on n'aille pas en conclure que les saignées qui dégorgeroient immédiatement le cerveau, seroient le spécifique de toutes les épilepsies; cette conclusion ne seroit vraie qu'autant que la cause première et directe de l'épilepsie consisteroit dans la seule pléthore du cerveau; mais lorsque la pléthore n'est que cause indirecte, lorsqu'elle n'est qu'un moyen par lequel la nature peut combattre son ennemi, la saignée seroit plus ou moins nuisible; c'est ce qui arrive dans les épilepsies, qui ont pour cause la simple mobilité du genre nerveux, une débilité des forces digestives, &c.

Nous aurions pu observer que les accès d'épilepsie étoient plus fréquens la nuit. *Cullen* dit que l'observation *De Haën* prouve que l'épilepsie dépend souvent de l'état du corps dans le sommeil; et M. *Tissot* dit qu'elle est intéressante, en ce qu'il a fallu employer le sommeil artificiel pour re-

médier au mal que produisoit le sommeil naturel ; mais nous pensons que ces deux médecins n'ont pas saisi la vraie cause qui renouveloit l'épilepsie. On sait en effet que cette épilepsie qui venoit aux approches du sommeil, reconnoissoit pour première cause la peur qu'avoit faite un dogue à l'enfant qui fait le sujet de l'observation ; que ces accès au bout de six ans furent augmentés par une nouvelle peur, et qu'il fut enfin guéri par l'opium. La cause de cette épilepsie, qui paroissoit aux premières approches du sommeil, nous paroît tenir à ce que dans les premiers instans du sommeil le *sensorium*, à la vérité, n'étoit plus sensible aux impressions externes, mais l'étoit assez pour être subjugué par l'imagination : or ce devoit être l'idée du chien, (dont la peur avoit produit des convulsions pendant trois jours, puis l'épilepsie,) qui, dans cet état, se présentoit à l'esprit, et produisoit en conséquence sur le physique les mêmes effets qu'une sensation excitée par une cause externe.

Il nous paroît donc que l'épilepsie dans ce cas n'étoit pas due au sommeil, comme on l'a dit, mais à cet état inter-

médiaire entre le sommeil et la veille, qui, en délivrant le *sensorium* des impressions externes, le laissoit pourtant tout entier au pouvoir de l'imagination; et dans cet état, le remède devoit être, ou la veille qui tient l'ame en garde contre les illusions, ou le vrai sommeil, pendant lequel il n'existe aucune espèce d'idées; l'opium a produit ce dernier effet, de même que la veille produisoit le premier.

3°. La salive, l'écume qui couvrent la bouche des épileptiques est-elle un effet nécessaire de l'état où ils se trouvent, mais indifférent à leur guérison? La solution de cette question est sans doute difficile, aussi me contenterai-je de présenter des faits qui pourront l'éclaircir; mais pour les apprécier, il faut se rappeler que l'action des glandes muqueuses de la trachée-artère, des bronches, de la bouche, est en raison inverse de la transpiration cutanée.

Ceci posé, je m'arrête aux faits suivans:

1°. *Van-Swieten* a observé que des hollandois qui avoient passé dans les grandes Indes, avoient été exempts de leurs maladies, tant qu'ils y étoient restés, que même plusieurs en avoient

été guéris; mais que d'autres de retour en Hollande en avoient été repris.

2°. Tous les jours les praticiens viennent à bout d'éloigner, pendant la belle saison, des accès qui reparoissent aux premiers froids.

3°. *Galien* avoit regardé comme un très-grand remède l'oxymel, et *Riviere* en a vu de bons effets: or une des principales propriétés des acides, est de pousser aux urines et à la transpiration.

4°. Dans ces derniers temps, on a regardé le suc d'oignon comme spécifique dans cette maladie; mais je crois que les propriétés de ce suc sont les mêmes que celles de l'oxymel scillitique, à un degré inférieur, c'est-à-dire d'opérer le dégorgement des glandes muqueuses de la bouche et des voies de la respiration, de faciliter la transpiration et les urines.

5°. De plus on observe que les épileptiques qui transpirent peu, secrétion qui, en général, est très-abondante sur la fin des accès, salivent copieusement; c'est ce que j'ai observé bien des fois chez une femme épileptique qui ne suoit jamais (*a*).

(*a*) Ce seroit peut-être ici le lieu d'exa-

Ces faits ne prouvent-ils pas que les temps et les lieux qui produisent un reflux de l'insensible transpiration sur les glandes muqueuses de la trachée-artère et des bronches, disposent à l'épilepsie, *et vice versâ* : il est donc naturel de penser que la salivation qui termine l'accès est un moyen de dégorgement de toutes les glandes muqueuses dont nous avons parlé, et que la sueur, qui découle sur-tout abondamment des parties supérieures, produit le même effet, et qu'on peut en conséquence regarder ces deux évacuations, qui se suppléent mutuellement et qui terminent les accès, comme des crises de cette maladie (*a*).

---

miner, s'il ne s'échappe pas avec l'écume dans quelques épilepsies, un *halitus* qui peut être regardé comme cause morbifique; mais outre que nous n'avons pas assez de données pour faire cet examen avec satisfaction, nous avons pensé que cette discussion seroit déplacée dans une observation où on n'a présenté que des faits et leurs conséquences les plus immédiates pour toute théorie.

(*a*) L'accès convulsif étant précédé d'un état pendant lequel le cerveau et les poumons sont gorgés, il faut que durant cet accès il se fasse une ou plusieurs excrétions violentes; mais ces efforts excrétoires, bien

Cette remarque rend raison de la très-grande utilité, dans cette maladie, des acides végétaux et des préparations où ils entrent, comme l'oxymel simple, ou l'oxymel scillitique; il en est de même des sucs d'oignons blancs qui entretiennent les secrétions des glandes muqueuses, de la transpiration, des urines, sans porter le sang à la tête.

Ces moyens, s'ils ne guérissent pas, produisent au moins très-ordinairement du soulagement au malade.

J'ai désiré que cette observation fût publiée, parce que nos auteurs n'en ont point rapporté de semblables; mais ce seroit se faire illusion, que de croire que les accès épileptiques soient souvent occasionnés par un amas de matière visqueuse dans la trachée-artère; mais l'engouement de la membrane muqueuse de cette partie et des glandes bronchiques, peut l'occasionner, et il

---

qu'ils terminent l'accès épileptique, n'ont point pour cela le caractère qui appartient à une perturbation critique : ces efforts servent bien à lever les stases; mais ils ne diminuent en rien les causes qui déterminent ces stases. *Note de l'Editeur.*

est important en ce cas de n'en pas méconnoître la cause. (*a*).

« Si l'on guérit peu, dit M. *Tissot*, l'épilepsie, c'est manque de faire attention à la variété de ses causes ; si quelquefois les remèdes les plus vantés, et peut-être les meilleurs réussissent mal, c'est qu'on ne fait point attention aux circonstances accompagnantes qui en troublent l'usage et pervertissent l'effet. »

PHTHISIE PULMONAIRE commençante, guérie à la suite d'une variole de mauvaise espèce. Observation par M. GOURRAUD, médecin à Clisson, département de la Loire inférieure.

La petite vérole, qui n'est pas tou-

(*a*) On trouve dans le *Ratio medendi* de Stoll, à l'article *de affectionibus quibusdam nervosis*, l'observation d'une danse de Saint-Wit, guérie par beaucoup d'oxymel scillitique, qui avoit résisté aux autres remèdes ; le malade ayant la salive très-gluante, *Stoll* lui donna l'oxymel scillitique à grandes doses avec des sels neutres ; ce qui le guérit en peu de temps.

jours

jours exempte de dangers, et qui ne laisse que trop souvent après elle des accidens fâcheux, tels que des ophtalmies rebelles, la cécité, la cachexie, des toux opiniâtres et même la phthisie, doit faire naître des inquiétudes d'autant mieux fondées, qu'elle est compliquée avec quelqu'autre maladie. En effet l'expérience a généralement prouvé que cet axiome, *morbus morbo sæpè curatur*, n'est pas applicable à la variole. Cependant, il n'est pas sans exemple qu'elle ait préparé une terminaison heureuse aux affections préexistantes; mais ces exemples sont rares, et c'est un motif de plus pour donner de la publicité à tous ceux que l'on rencontre.

Mesdemoiselles *Marie-Marguerite Du Moulin*, et *Marie Louise-Julie Sorin*, cousines-germaines, et nées en Amérique, passèrent en France au mois de septembre 1787. Mlle *Sorin* étoit alors âgée de 8 ans, d'une constitution forte et d'une santé parfaite. Mlle *Du Moulin*, issue de parens très mal-sains et morts à la fleur de leur âge, étoit dans sa neuvième année; elle avoit un tempérament fort délicat, une constitution lâche et cacochyme.

Pendant le voyage, elles contractèrent toutes les deux la gale, dont elle furent traitées aussitôt leur débarquement; elles entrèrent au couvent de la Regripière le 26 novembre 1787. Mademoiselle *Du Moulin* au moment d'y entrer, fit une chute considérable sur le côté droit, et il lui resta une douleur sourde dans ce côté, avec une toux opiniâtre. Les dames religieuses crurent que ce n'étoit qu'un simple rhume, et se contentèrent de lui faire prendre quelques tisanes pectorales.

Mademoiselle *Sorin* fut attaquée d'une fièvre aiguë la nuit du 9 au 10 novembre : je la vis le 12 au matin ; aux symptômes qu'elle éprouvoit, je présumai qu'elle étoit atteinte de la fièvre éruptive de la variole : l'estomac me paroissoit un peu embarassé ; j'ordonnai qu'on lui fît prendre sur le champ quelques grains d'ipécacuanha; elle vomit, et eut quelques selles. Dès le soir on aperçut des taches rouges au visage ; et bientôt il se déclara une petite-vérole discrète, qui parcourut ses différens périodes sans le moindre accident ; la convalescense fut prompte et facile.

Ce fut alors qu'on me consulta sur la

toux et la douleur de côté qu'éprouvoit mademoiselle *Du Moulin*. Les dames religieuses commençoient d'autant plus à s'en inquiéter, qu'elles la voyoient dépérir de jour en jour. Je conseillai d'appliquer quelques sangsues sur la douleur de côté; et pour la toux, je prescrivis l'usage des bouillons béchiques adoucissans. J'ordonnai que la nourriture fût légère et de facile digestion. Je n'eus pas occasion alors d'examiner sérieusement la nature des crachats. Peu de jours après, le 24 du mois de décembre, elle fut attaquée d'une fièvre très-aiguë. Dès l'invasion, on lui fit prendre l'ipécacuanha, d'après l'exemple de sa cousine. Je la vis le 26, elle avoit beaucoup de fièvre, un grand accablement et une toux très-fatigante. En examinant le visage, je découvris de petits points rosacés très-rapprochés, qui me firent annoncer une variole confluente. Comme on avoit donné à la malade une cuvette pour qu'elle pût cracher plus commodément, il me fut facile d'examiner scrupuleusement les crachats; à leur aspect, je reconnus une matière muco-purulente: j'en conçus de grandes inquiétudes pour l'issue de la variole; je craignis que l'irrita-

tion qu'il y avoit à la poitrine, ne déterminât l'humeur variolique à se porter avec plus d'abondance sur cette partie antérieurement affoiblie : *Ubi dolor et calor, huc humor uberiùs affluit.* Je conseillai les pédiluves ; pour boisson les infusions de fleurs de sureau, de coquelicot et de quelques feuilles de lierre terrestre, l'eau d'orge, le petit-lait, &c. Comme l'état de la malade demandoit qu'on soutînt ses forces, j'ordonnai pour nourriture les bouillons de veau, de volaille altérés avec la chicorée, les crêmes d'orge, les avenats, &c. L'éruption fut très-abondante, sur-tout au visage ; les boutons étoient plus distincts sur les autres parties du corps (*a*). La fièvre continua à être violente malgré la sortie des pustules varioliques, comme il est d'ordinaire dans la variole confluente. L'éruption qui se fit

(*a*) On juge de la grandeur de la maladie par la quantité des pustules du visage, et non par la quantité de celles qui occupent le reste du corps. Si le visage en est entièrement couvert, quoiqu'elles soient en très-petit nombre et discrètes dans les autres parties, le danger est aussi grand, que si tout le corps étoit couvert comme le visage. SYDENHAM, *traduction françoise*, pag. 111.

dans la gorge, rendit bientôt la respiration et la déglutition difficiles ; pour parer à cet accident, je fis appliquer un vésicatoire à la nuque, et gargariser avec une décoction d'avoine et de fleurs de sureau. Malgré l'usage des délayans, la langue devint sèche, gercée, la fièvre prit le caractère de la fièvre putride, les selles furent infectes, la chaleur, sur-tout le soir, fut excessive : dans ces circonstances, je fis aciduler le petit-lait et l'eau d'orge avec le suc de citron ; tous les soirs je fis donner une émulsion camphrée. La chaleur fut moins grande, et la fièvre parut se modérer ; mais ce mieux-être ne fut pas de durée : la suppuration se faisoit mal, et lentement ; les boutons contenoient plutôt une sérosité purulente, qu'un véritable pus ; ils étoient peu élevés, et faisoient ce qu'on appelle *le godet*. Enfin, vers le quatorzième jour, la malade tomba dans un accablement considérable ; la difficulté de respirer devint très-grande, les boutons s'affaissèrent, et la majeure partie, sur-tout au visage, se couvrirent d'une croûte noire gangreneuse : il se fit une délitescence de l'humeur variolique sur le poumon, qui occasionna un engor-

gement considérable à ce viscère. Dans cet état désespérant, deux nouveaux vésicatoires furent appliqués aux jambes, et je fis insister davantage sur le camphre : la malade en prit trois bols par jour. L'orage parut se calmer ; la poitrine fut un peu plus libre. Un purgatif ramena totalement le calme (*a*) ; les forces se relevèrent et les boutons se remplirent ; j'eus soin de les faire ouvrir çà et là pour empêcher la résorbtion de la matière variolique.

L'exsiccation se fit sans accidens notables ; et à mesure qu'elle avançoit, la malade alloit de mieux en mieux ; la fièvre se calma de jour en jour, les

---

(*a*) Si donc la nature ne peut, ni par elle-même, ni par les secours de l'art, empêcher la matière morbifique de se jeter sur les parties vitales, et qu'elle soit à la veille de succomber sous son poids dans le cas d'un pareil transport, lorsque, par exemple, l'enflure du visage et des mains vient tout à coup à diminuer, et la salivation à cesser avant le temps, n'est-il pas à propos d'évacuer la matière nuisible par quelqu'autre issue, entr'autres par les intestins qui sont infiniment plus susceptibles de cette évacuation que les pores de la peau, les conduits urinaires ou salivaires ? HUXHAM, *Essai sur les fièvres*, pag. 205.

croûtes tombèrent, les escarres gangreneuses se détachèrent. J'eus soin de faire entretenir long-temps la suppuration des vésicatoires, et j'évacuai de temps en temps ma petite malade en unissant le mercure doux aux purgatifs pour prévenir, tant intérieurement qu'extérieurement les dépôts, suite assez ordinaire de la variole. Malgré ces précautions, la malade eut quelques furoncles, mais en petit nombre.

J'observai pendant le cours de la maladie (ce qui arrive assez ordinairement lorsque l'humeur variolique est abondante) plusieurs boutons *traîneurs* qui venoient se placer entre les premiers boutons, sur les parties où l'éruption n'étoit pas confluente, sur les bras, les jambes, &c.

Pendant tout le temps qu'a duré la variole, la petite malade a été tenue hors du lit, tant que les forces l'ont permis: on faisoit du feu dans la chambre pour purifier l'air, et de temps en temps, on ouvroit la fenêtre de l'appartement pour le renouveler. A mesure que la malade se rétablissoit, l'expectoration devenoit moins abondante et de meilleure qualité; la douleur de côté se dissipa peu à peu. Lorsque la

saison fut favorable, je lui ordonnai le lait : elle prit un embonpoint qu'elle n'avoit jamais eu. Sa constitution se régénéra pour ainsi dire. Elle continue depuis à jouir d'une santé parfaite.

Doit-on attribuer la guérison aux vésicatoires dont la suppuration a été abondante, ou seulement à une dépuration déterminée par l'action du virus variolique. Cette dernière opinion est celle de plusieurs grands médecins (*a*); mais nous pensons que les deux causes ont concouru à produire le même effet.

(*a*) Quelque terrible que soit cette maladie, (la variole) elle ne laisse pas cependant encore de procurer un avantage; car si le sang se trouve vicié, ou naturellement, ou par l'effet d'un mauvais régime, et qu'une lymphe trop visqueuse ait produit quelques tumeurs dans les glandes, la petite-vérole, en digérant ces humeurs, en les dépurant, pour ainsi dire, communique au corps une meilleure santé pour le reste de la vie. *Recueil des œuvres physiques et médicales de* MEAD, tome premier, pag. 443.

SUITE

*DU PRÉCIS D'OBSERVATIONS sur l'*inversion de la vessie, &c.

Par M. DESGRANGES.

OBS 12e. *Thomas Bartholin,* rapporte dans la Centurie première de ses histoires anatomiques, qu'il a vu un italien, âgé de quarante ans, robuste et sain de corps, qui étoit venu au monde sans nulle trace d'anus, ni de parties génitales; ce qui avoit rendu son sexe douteux : on l'avoit néanmoins baptisé comme fille, et nommé *Anne;* mais à l'âge de vingt-quatre ans, lui étant venu beaucoup de barbe, on le considéra comme homme. Il n'avoit point de nombril, et l'on voyoit à la place une tumeur fongueuse, convexe, par laquelle filtroit l'urine, *velut lac è papillis,* comme le lait s'écoule des mamelons d'une nourrice. On peut appliquer ici le même raisonnement qu'aux deux dernières observations.

OBS. 13e. *Frédéric Ruisch* dit avoir vu en 1670, une petite fille de six jours.

dont la partie honteuse étoit jointe avec l'ombilic, ou plutôt avec ce qui se trouvoit à la place de l'ombilic qui n'étoit qu'*une masse confuse, formée de tubercules charnus et excoriés.* A la partie inférieure de cette masse se rencontroient deux trous d'où l'urine dégouttoit continuellement, surtout lorsque l'enfant pleuroit. Il est hors de doute, ajoute *Ruisch*, que cet enfant n'avoit point de vessie, puisque d'ailleurs le méat urinaire lui manquoit. L'*hymen* qui existoit sensiblement avoit *une figure demi-circulaire*, comme cela arrive le plus souvent. (*Obs. anat. chir. tent. observ.* xxiij.) Voilà le premier exemple d'une fille, bien conformée dans les parties qui constituent ce sexe, en qui s'est rencontrée la *conformation monstrueuse*, (pour me servir des termes de *Ruisch*) dont il est ici question. On ne dit pas ce que *Van Horne* a observé à cet égard sur le jeune sujet, *puella*, qu'il a rencontré; et *Lémery* nous apprend que le sien avoit seulement *de la gorge*. Dans le fait qui suit, il paroît que les organes féminins de la génération étoient dans la plus grande régularité.

OBS. 14e. Une petite fille de Zurich, âgée seulement de six mois, souffroit depuis sa naisance des douleurs très-aiguës dans l'abdomen, accompagnées d'*efforts très-considérables pour aller à la selle, et pour uriner.* Elle avoit à la partie supérieure de la vulve une *espèce de chair spongieuse* proéminente et de la grosseur d'une noix. Le ténesme qui la tourmentoit continuellement, poussa peu à peu au dehors l'intestin rectum, et diminua si fort sa cavité, que les excrémens n'en sortoient plus que comme un filet, et qu'on fût obligé de ne donner à l'enfant que du lait pour toute nourriture. La partie de l'intestin qui étoit sortie, avoit la grosseur d'une poire; et l'inflammation s'y étant mise, elle causa la mort à l'enfant.

Dans la dissection du cadavre, on observa que le bassinet des reins étoit très-grand, les uretères distendus par l'urine, et plus gros que le doigt, communiquoient à l'excroissance charnue située au devant du pubis. Il n'y avoit aucune apparence de vessie, sinon une seule membrane très-épaisse placée derrière cette excroissance, *n'ayant aucune cavité,* et occupant la place

de la vessie. La partie du rectum qui étoit sortie, fut trouvée dure comme la pierre, &c. Cette observation, faite par *Jean de Muralto*, est du mois de janvier 1688, et consignée dans les éphémérides des curieux de la nature, du 2 au 6; *observ.* 169.

On ne sait trop à quelle époque attribuer une conformation aussi vicieuse et aussi bizarre dans les organes urinaires et de la génération. La mère de l'enfant de Langholm (Obs. 2e) avoit reçu vers son troisième mois de grossesse, un coup de corne d'une vache dans le ventre: elle fut guérie en deux ou trois jours; mais la frayeur qu'elle éprouva fut extrême, et le souvenir de l'accident l'effrayoit quelquefois pendant le sommeil. La mère de l'enfant dont parle *Ruisch* (Obs. 13e) avoit eu également une frayeur pour être tombée de haut quelques semaines avant d'accoucher. Ces deux circonstances commémoratives éventuelles, prouvent seulement que les choses extérieures et l'effroi peuvent apporter de la confusion et du désordre dans la formation et le développement du nouvel être. Mais comment s'opère l'inversion de la vessie? M. *Bonn* en a

démontré le mécanisme *à priori* sur le cadavre, et il a expliqué sa formation d'une manière satisfaisante, comme je l'ai dit à la suite de la première observation de ce précis. L'historien du fait cinquième pensoit que la tumeur de *Louis Fabre* s'étoit formée dans le temps que le sujet n'étoit encore qu'embryon, époque où la mollesse des parties contenantes avoit permis à la vessie de faire éruption par l'ombilic à l'occasion de quelque mouvement brusque et assez violent. La vessie se sera dilacérée ensuite, et progressivement *inversée*, comme on renverse une poche d'habit : « La tumeur, disoit-il, paroissoit s'échapper comme d'un ombilic forcé ou dilaté. » Quand la vessie ne se forme pas complétement, a dit l'annotateur, ou quand sa partie antérieure manque, la partie postérieure où se trouve la terminaison des uretères s'élève, passe à travers un écartement de la ligne blanche au-dessus des pubis, et proémine à l'extérieur. Cette marche progressive peut être lente ou rapide, s'opérer dans le sein de la mère, peu après la naissance, vers l'âge de puberté, ou plus tard. La vessie *retournée*

peut s'arrêter au vide des enveloppes abdominales et s'y montrer seulement (Obs. 7e et 8e,) ou former au dehors une saillie plus ou moins considérable; mais dans tous les cas, il paroît que c'est à l'action des muscles du bas-ventre et du diaphragme, et à l'énergie des forces expultrices qu'il faut attribuer, et la formation première de la tumeur vésicale, et son accroisement. Dans le sujet de l'Observation 14e, il est évident que des douleurs d'entrailles habituelles et un ténesme, tout à la fois urinaire et intestinal, ont occasionné le double renversement de la vessie et du rectum, deux organes qui proéminoient extérieurement sous une forme dénaturée.

La première espèce de renversement, ou l'inversion vésicale qui provient de naissance peut avoir lieu dans les femmes sans que leur sexe soit détruit, ni défiguré, ni rendu équivoque (Obs. 13e et 14e,) et sans que la conception soit empêchée; il n'en est pas de même chez les hommes; les organes de la génération, quoique reconnoissables, n'offrent jamais, ou presque jamais que des débris incapables de

remplir les fonctions viriles (*a*). Ces malheureux ne sont point des monstres proprement dits, ni des hermaphrodites, la nature ayant dessiné en eux les traits du sexe masculin; mais il y a eu confusion dans l'exécution de l'ouvrage, et défectuosité dans le résultat: la nullité la plus absolue s'en est suivie. Dans l'un et l'autre cas, la nature n'a jamais manqué de décéler, tôt ou tard ses intentions. (OBS. 9e, 10e et 12e.) L'écoulement sanguin, qui par fois a été regardé comme menstruel, provient toujours de l'excoriation et du frottement du prétendu *fongus;* témoin le sujet dont parle *Innès*, protecteur de l'anatomiste *Monro*, qui disoit *avoir ses règles comme une femme*; (deuxième volume des commentaires de médecine par une société de médecins d'Edimbourg, pag. 437 (*b*). Le sexe féminin

---

(*a*) *Voyez* ce qui est dit à ce sujet à la suite de la quinzième observation.

(*b*) Ce jeune homme, agé de trente-un ans, paroît avoir été sujet à l'ischurie urétérique, nommée par *Sauvages*, *ischuria uretero-phlegmatica*, occasionnée par la condensation des humeurs filtrées, &c.; car l'urine par fois cessoit de couler de chaque côté, d'où

a cela de particulier, qu'il peut encore éprouver le renversement de la vessie (de dedans en dehors) sans aucun vice de conformation, et dans l'âge adulte par des causes purement accidentelles, comme j'en fournirai la preuve. (Obs. 16e.)

Le fait suivant, qui n'est pas connu en France, va servir à prouver que la difformité dont je m'occupe, l'inversion de la vessie, peut être préparée ou commencée dans le sein de la mère, sans se faire connoître au moment de la naissance, pour se développer à l'âge de puberté, et se prononcer ensuite sans équivoque.

Obs. 15e. *Jacques Valéri*, âgé de soixante-dix ans, qui mendioit à Rome en 1779, fut visité par M. *Flaiani*, habile chirurgien-médecin de *Pie VI*, a l'hôpital du S. Esprit où il fut reçu

---

s'ensuivoient les accidens de la rétention; mais en portant adroitement lui-même, dans les orifices des uretères un gros stylet, long de six pouces, et courbé dans sa longueur, il dissipoit la rétention, et l'urine recommençoit à couler comme auparavant. Il réussissoit à introduire le stylet profondément et jusques près des reins où il ressentoit pour lors une légère douleur. (*Journal de médecine*, mars 1788.)

pour une maladie interne. Au lieu du mont de Vénus, il avoit une tumeur sarcomateuse, *excrescenza sarcomatosa*, du volume d'une pomme reinette avec des bosselures qui ressembloient à un amas de glandes rouges et tuméfiées. Il y en avoit d'ulcérées par une humeur âcre qui en suintoit continuellement. Deux trous placés dans le milieu, versoient sans cesse l'urine qui étoit reçue par une éponge placée au-dessous afin de garantir les parties. Ce vieillard apprit que l'excroissance *n'existoit pas de naissance*; que les tégumens avoient été blancs et sans aucune tache dans la région des pubis, jusqu'à quatorze ans, à la réserve de deux trous par lesquels transsudoit continuellement l'urine; mais qu'à cet âge où les parties commencent à se couvrir de poils, *l'excroissance glandulaire* s'étoit montrée, et avoit acquis peu à peu du volume jusqu'à vingt-quatre ans, époque où elle avoit eu toute sa grosseur, n'ayant pas augmenté depuis.

La tumeur étoit molle : en la comprimant, on ne sentoit pas la résistance solide qu'offrent ordinairement les pubis. Au-dessous étoit une verge, *carnosa*

appendice, courte, évasée et applatie, de deux travers de doigt de largeur sur dix lignes de longueur, ne représentant qu'un gland ouvert en dessus et sans urètre, avec une ligne moyenne, en forme de gouttière, où s'observoient deux petits trous par lesquels il transsudoit de temps en temps une humeur blanche et visqueuse, du *sperme* sans doute. Au milieu d'eux, il y avoit un tubercule en forme de grain d'orge, (le *véru-montanum;*) la peau ou le prépuce, étoit retiré sous le gland où il formoit un frein; la peau du périnée relâchée formoit une espèce de bourse qui couvroit presque l'anus.

Valéri mourut le 13 décembre de la même année; l'ouverture de son cadavre fit voir à *Flaiani* d'autres singularités. 1°. Point de vessie, mais à sa place deux canaux membraneux qui s'ouvroient environ au milieu de l'excroissance, *laquelle n'avoit point de cavité intérieure;* c'étoit les uretères dont le diamètre étoit doublé. A leur origine ou vers les bassinets, ils ressembloient à deux petites vessies; 2°. le rein gauche deux fois plus gros que le droit; 3°. un doigt au-dessous de l'insertion des uretères à la tumeur, se

réunissoient deux conduits situés immédiatement derrière le gland ; c'étoit les vaisseaux spermatiques, autrement *éjaculateurs*, venant des vésicules séminales, dans l'intervalle desquelles étoit une portion du tissu cellulaire endurci, de la forme en quelque sorte de la prostate ; 4°. il n'y avoit aucun vestige des muscles érecteurs et accélérateurs ; 5°. les cordons spermatiquos où se trouvoient les vaisseaux déférens, avoient à peine six travers de doigt de longueur : ils descendoient en droite ligne, sans tunique vaginale, au fond de la bourse formée par le périnée où étoient renfermés les deux testicules. Attendu l'écartement des pubis de 37 à 38 lignes, ces cordons ne passoient point par les anneaux des muscles du bas-ventre. On conserve ces parties dans le cabinet d'anatomie de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome (*a*).

(*a*) J'ai puisé cette observation dans un excellent ouvrage italien de *Flaiani*, publié à Rome en 1786, sous ce titre: *Nuovo methodo di medicare alcune malattie spettanti alla chirurgia*, &c. que le docteur *Desgenettes*, très-habile anatomiste, m'a communiqué le 8 octobre 1791, à son passage à Lyon. Cet ouvrage est orné de planches qui rendent la difformité très-intelligible.

Flaiani n'a pas reconnu pour *vésicule* la tumeur extérieure de *Valéri*, qu'il nomme indifféremment *fongueuse*, *glandulaire* et *sarcomateuse*. Il n'avoit aucune connoissance des exemples d'une pareille conformation qu'on trouve dans les auteurs ; aussi regardoit-il ce fait *comme le plus singulier, et peut-être l'unique dans l'histoire de l'anatomie*. Je ferai une remarque au sujet de ce vieillard, c'est que son organisation n'excluoit pas entièrement toute virilité. Pourvu des testicules, des canaux déférens ; des vésicules séminales, des vaisseaux éjaculateurs, &c. il avoit tout ce qui la constitue, et l'émission d'une humeur spermatique y mettoit le complément. Il étoit donc possible que le mendiant de Rome fut apte à procréer son semblable. Si l'on m'oppose que la semence ne pouvoit être lancée convenablement à raison du peu d'étendue de la verge, de son défaut de tension et de l'urètre qui étoit remplacé par une gouttière, je répondrai qu'il y a plusieurs exemples de conceptions opérées par l'intromission d'une verge, à peine en érection, dardant foiblement le sperme, et même opérées sans introduction par

sa seule éjaculation à l'ouverture de la vulve, &c. C'est une considération qu'à mon avis, on pourroit faire valoir dans une procédure criminelle au sujet d'une paternité désavouée par un individu ainsi conformé. Le jeune homme de 17 ans, disséqué par M. *Desault* étoit dans le même cas; sa verge, comme entr'ouverte et de peu d'étendue, présentoit supérieurement un sillon ou demi-canal formé par la partie inférieure de l'urètre. Vers son milieu et dans la partie, qu'on nomme dans l'état naturel *fosse naviculaire*, s'élevoit un tubercule semblable au *véru-montanum*, ayant à ses côtés les orifices des conduits éjaculateurs: on lui trouva les muscles *bulbo* et *ischio-caverneux*, et les deux testicules avec leurs conduits déférens qui se rendoient aux vésicules séminales, situées derrière la partie inférieure du fongus, &c. (*a*).

(*a*) *Fongus* n'est pas le terme propre. Il n'y a point ici d'excroissance proprement dite. Il ne s'agit que d'un organe creux, déplacé, et *retourné*, faisant saillie au dehors à travers une ouverture des parties contenantes de l'abdomen. C'est une maladie organique, et *par situation viciée*, comme disent les pathologistes. Sa surface est rouge

On peut facilement concevoir comment s'opère l'inversion vésicale *naturelle*, c'est-à-dire dépendante, ou qui est favorisée par un défaut de première conformation, par la considération de la manière dont s'établit l'inversion *accidentelle*. Je ferai mention pour cette fin de quelques faits qui ont pour objet cette dernière, laquelle peut affecter la poche urinaire essentiellement, ainsi que ses dépendances exté-

---

et, en apparence, charnue par l'effet de l'impression de l'air sur la membrane interne de la vessie, devenue externe, non habituée à ce contact, et peut-être aussi par sa tuméfaction phlogistique, de même qu'on voit les chutes du vagin et du rectum présenter une masse d'un rouge quelquefois très-vif. Le relâchement de la conjonctive, son intumescence et son avancement hors des paupières, qui ont lieu quelquefois dans certaines ophtalmies humides et habituelles, d'où résulte le *chemosis chronique* (sur lequel je donnerai dans peu des observations,) en imposent également pour une production charnue, pour une excroissance décidément parasite, le plus souvent d'un rouge éclatant qui effraye. Cependant si la résolution s'opère, la conjonctive alongée, recouvrant son ressort, reprend sa place ordinaire, et bientôt il ne reste aucune trace de la protubérance.

térieures : elle n'a jamais lieu que chez les femmes, comme je l'ai déjà dit, et l'on en sent la raison. On va voir que ce sont toujours des efforts expulsifs qui la déterminent. L'opération de la taille par la dilatation de l'urètre doit y disposer singulièrement.

Obs. 16e. *Antoine De Haën,* savant médecin de Vienne en Autriche, rapporte qu'une femme de trente-cinq ans, d'un état pénible, ayant fait plusieurs chutes de sa hauteur, fut incommodée par la suite, d'une entérocèle vaginale, d'une cystocèle aussi vaginale, et d'une chute du rectum. Sujette encore à la pierre, elle réussit plusieurs fois à en rendre par l'urètre ; mais voulant un jour aider à leur sortie, et y mettant de la violence, elle occasionna un renversement complet, de dedans en dehors, de la vessie à travers l'urètre. Cette femme mourut à l'hôpital. A l'ouverture de son cadavre, on ne trouva point de vessie dans le bassin. En portant le doigt derrière et le long de la symphyse des pubis, on le conduisoit dans une *poche*, placée hors du ventre et formée par l'inversion de la vessie. Le péritoine qui s'y étoit prolongé, *formoit un sac herniaire,* dont

l'ampleur répondoit à la convexité externe de la tumeur. En tirant vers le haut le péritoine, on faisoit rentrer une partie de la vessie dans le bassin. Les uretères étoient dilatés, &c. (*Ratio med. in nos. pract. part. j, cap. 7.*)

Voilà un exemple de l'inversion complète de la vessie dans la totalité de ses parois. Dans l'observation suivante, il est question d'un renversement de la seule membrane interne de cet organe, dans toute son étendue également.

OBSERVAT. 17e. *Noël*, célèbre chirurgien d'Orléans, a observé, il y a plus de quarante ans, à l'orifice de l'urètre d'une petite fille qui avoit une rétention d'urine, accompagnée de convulsions, une tumeur grosse comme un petit œuf de poule, dont les parois, très-minces et diaphanes, laissoient apercevoir l'urine qu'elle contenoit. Sa mort, arrivée peu de temps après, permit de reconnoître sur le cadavre que la tumeur étoit occasionnée par le renversement et la sortie par l'urètre de la tunique nerveuse qui tapisse le dedans de la vessie; ce qui provenoit, au dire de l'observateur, d'une obstruction à l'embouchure vésicale des uretères, qui ayant retenu l'urine

l'urine en deça, les avoit détachés de la tunique nerveuse, et permis à ce liquide de s'échapper entre cette membrane et la tunique charnue, de-là l'expulsion graduelle de la première par le canal. Les uretères étoient du volume de l'intestin colon dans l'adulte, &c. (Mém. de *Verdier* sur la hernie de la vessie, obs. xvij.)

On ne peut s'inscrire en faux contre ce détachement de la membrane interne de la vessie quand on sait que cette membrane a quelquefois fait saillie à travers les fibres de la tunique charnue et formé à l'extérieur de l'organe une poche qui communiquoit avec lui, et contenoit aussi de l'urine. J'ai rencontré une fois cette poche contre-nature située latéralement, qui donnoit à la vessie la figure d'une calebasse, dans le cadavre d'un homme de cabinet, qui toute sa vie avoit retenu long-temps ses urines avant de céder au besoin de les rendre. *Covillard* rapporte qu'un nommé *Béranger*, auquel il tira par l'opération de la taille une pierre *enkystée* du volume d'un gros œuf de poule, rendit le douzième jour *un grand kyste, dans lequel il y avoit plus de deux cents pierrettes ;* ce sont les

termes de l'observateur (*a*). Il est évident que ce *kyste* ou *cette matrice de pierres*, pour parler comme *Covillard*, étoit formée par la tunique nerveuse de la vessie qui a pu s'échapper au dehors à la faveur de l'incision extérieure. Ce fait diffère de celui de *Noël* en ce que dans celui-ci il y avoit de l'eau, au lieu que l'autre contenoit des pierres; le premier kyste, qui adhéroit encore au col de la vessie, s'est fait jour par l'urètre, peu à peu sans doute, pour former au dehors une tumeur cystique; le second, quoique renfermant des corps solides, se trouvant entièrement détaché de l'organe, a franchi tout à coup l'ouverture plus étendue que lui offroit la coupe lithotomique, &c.

Sauvages qui a fait usage de l'observation de *Noël* en deux endroits de sa nosologie (*b*), demande «s'il convient d'ouvrir ou d'extirper la partie qui est sortie?» La réponse doit être

---

(*a*) OBSERV. IIe. Des observations iatrochirurgiques, publiées en 1639, par *Joseph Covillard*, chirurgien à Montelimart.

(*b*) Première Classe, Ordre v, des *ectopies*, &c.; et Classe x, Ordre iij, &c.

pour l'affirmative; car, dans cet état des choses, il est pressant d'agir, y ayant pour lors la rétention d'urine la plus absolue. L'excision de cette poche urinaire factice est donc indiquée, j'ose dire qu'elle est *de rigueur*, sans qu'on doive pour cela s'appliquer à enlever avec scrupule tous les lambeaux membraneux jusqu'à leur attache à l'organe, mais sans faire sur eux aucune traction, qui pourroit amener des accidens fâcheux. On a vu plus d'un malade réchapper à l'exfoliation complète de la vessie. L'habile chirurgien de Montelimart, dont j'ai déjà parlé, a vu, à la suite de l'opération de la pierre, pratiquée en 1684 sur un avocat de Valence, toute la tunique intérieure de cet organe se détacher par lambeaux, pourris, très-fétides, et le malade se rétablir parfaitement. (*Observ. iatrochir.* 1ere.

Obs. 18e. Nous devons à *Corneille Solingen*, célèbre chirurgien et accoucheur hollandois, l'exemple d'un renversement de la membrane intérieure du col de la vessie, dans une femme qui avoit eu plusieurs accouchemens laborieux, et reçu des coups de pied dans le ventre, à la suite desquels elle

fut attaquée d'une rétention d'urine. Dans un accès de souffrance, *la tunique qui tapisse le col de la vessie*, dit *Solingen*, *se renversa*, et sortit par le conduit de l'urètre sous la forme d'un boudin long qu'on voyoit entre les grandes lèvres, et qui étoit percé a son extrémité. (*Obs. de mulier. et infant. morb. chir.* p. 741.)

Obs. 19e. M. *Hoin*, chirurgien distingué à Dijon, a connu une fille de 25 ans, sujette à des rétentions d'urine, dont la membrane interne du col de la vessie s'échappa par l'urètre à la suite de violens efforts pour uriner, et forma au dehors une tumeur alongée à peu près du volume et de la forme de la troisième phalange du petit doigt. Après plusieurs jours, cette membrane se rétablit d'elle-même en sa place naturelle. (*Essai sur les hernies*, *&c.*

Cette inversion partielle est un vrai *prolapsus membranæ internæ colli vesicæ ;* elle est à l'égard de l'urètre, ce qu'est pour l'intestin rectum, la *chute du fondement*, qui consiste, comme on le sait, dans le relâchement de la membrane interne et veloutée du dernier des intestins qui se renverse, (et par fois s'engorge,) en traversant

l'anus pour former au dehors une tumeur rouge, quelquefois d'un volume considérable. *Saviard* l'a vu d'un pied de longueur. (*Obs.* xiv.)

Obs. 20e. J'ai vu deux fois un renversement de la membrane interne de l'urètre, *inversio uretri, seu prolapsus*, la première fois sur une femme qui avoit fait plusieurs enfans, et qui avoit un *prolapsus* utérin. Celui de l'urètre formoit une vessie longuette saillante par le méat urinaire de la longueur tout au plus d'un pouce et de la grosseur d'une petite bougie de poche. Dans le second cas, cette inversion comprenoit une portion du canal, sans doute moins étendue, puisqu'elle se montroit à l'ouverture du gland de l'étendue d'environ cinq à six lignes. Une personne de l'art, qui la prenoit pour une carnosité, l'excisa à plusieurs reprises avec des ciseaux, &c.

Dans ces renversemens de l'urètre, il faut se hâter de réduire la partie et ne rien négliger pour la maintenir en place. *Solingen* s'est servi d'une sonde de cuir souple, armée d'une éponge trempée dans une liqueur astringente. Pour moi je crois avoir à me louer de l'emploi d'une sonde creuse de gomme

élastique, percée dans sa longueur de divers trous, et portée dans le canal où je l'ai laissée quelque temps, et dans laquelle j'ai injecté souvent, tantôt une infusion de roses rouges ferrée et animée d'un peu d'esprit de vin, tantôt une eau de saphyre ou de l'eau de saturne bien légère, &c. Au reste, on peut dire ici, comme pour beaucoup de cas de chirurgie, que c'est au génie du chirurgien éclairé, pressé par l'urgence des circonstances, à trouver et à combiner à propos les moyens de secours que l'art dans sa fécondité lui présente.

RÉTRÉCISSEMENT considérable de l'aorte pectorale (a), observé à l'hôtel-dieu de Paris; par M. PARIS, anatomiste.

Parmi le grand nombre de cadavres que j'injectai pour les dissections, dans le courant de l'hiver 1789, celui d'une femme très-maigre, âgée d'environ cin-

(a) Extrait du Journal de chirurgie, t. ij, pag. 107 et suiv.

quante ans, offrit une particularité digne d'être recueillie, à cause de sa rareté, et des conséquences qu'on en peut tirer, pour l'avantage de l'art de guérir.

L'injection dont on remplit les artères de ce cadavre, étoit faite avec la résine et le suif, à parties égales, et colorée avec le noir de fumée. Poussée par le commencement de l'aorte, elle pénétra si facilement qu'on auroit pu en introduire beaucoup plus qu'il n'en faut ordinairement pour le cadavre d'un adulte.

Comme le sujet étoit très-maigre, on apercevoit distinctement, avant la dissection, sur les côtes de la poitrine, les troncs et les branches des artères thorachiques, beaucoup plus grosses et plus flexueuses que dans l'état naturel : disposition qui me détermina à le disséquer avec une attention particulière. Voici le résultat de mes recherches et de mes observations.

La partie de l'aorte, qui suit sa courbure, entre le ligament artériel et la première intercostale inférieure, étoit tellement rétrécie, qu'elle avoit tout au plus la grosseur d'un tuyau de plume à écrire ; de manière qu'en défalquant

l'épaisseur de ses parois, qui n'avoit pas diminué dans cet endroit, il n'y restoit qu'une bien petite cavité. La partie de cette artère qui se trouvoit au-dessus du rétrécissement, étoit à peine dilatée, et celle qui étoit au-dessous conservoit son calibre ordinaire. La dissection la plus scrupuleuse ne me fit découvrir, ni dans l'aorte, ni dans les parties adjacentes, aucune cause à laquelle on pût attribuer un état si extraordinaire.

Les carotides et les branches qu'elles fournissent n'offrirent rien de particulier; mais l'*artère innominée*, ou première branche de la crosse, avoit, ainsi que la sous clavière qui en part, un tiers au-delà de son diamètre naturel. La sous-clavière gauche étoit plus grosse de moitié, qu'elle ne l'est ordinairement. Les branches qui naissoient des deux sous-clavières, avoient grossi dans la même proportion, et décrivoient des *zig-zag* très-étendus et très-multipliés. Les mammaires internes avoient deux lignes, et la diaphragmatique supérieure, une ligne et demie de diamètre. Celle-ci étoit extrêmement flexueuse. Les cervicales transverses avoient le double de leur grosseur ordinaire; et toutes

leurs branches postérieures parcouroient, en serpentant, un trajet considérable, avant de communiquer avec les branches postérieures des intercostales. Les intercostales, qui naissent des sous-clavières, avoient deux lignes de diamètre. Les thorachiques, la scapulaire commune, et les autres branches principales qui partent des axillaires, pour se ramifier en tout ou en partie sur la poitrine, étoient une fois plus grosses que dans l'état ordinaire.

Les artères intercostales, qui naissoient de l'aorte pectorale au-dessous du rétrécissement, étoient d'autant plus grosses, qu'elles en approchoient davantage. La première et la seconde avoient chacune trois lignes de diamètre, et les suivantes décroissoient insensiblement jusqu'aux dernières, qui étoient presque dans l'état naturel. Les branches antérieures de ces artères avoient peu grossi, mais les postérieures étoient tellement augmentées, et formoient des *zig-zag* si multipliés et si rapprochés, qu'elles ressembloient à des grains de chapelet, placés les uns contre les autres. Leurs communications avec les cervicales transverses, étoient considérables et très-apparentes.

Les branches que fournit l'aorte ventrale, n'avoient rien de remarquable, si l'on excepte la diaphragmatique inférieure, qui étoit plus grosse que dans l'état naturel, et dont les communications avec la diaphragmatique supérieure, étoient considérables, et l'artère épigastrique, qui avoit la même grosseur que la mammaire interne, avec laquelle elle avoit un grand nombre d'anastomoses très-apparentes.

D'après la disposition particulière qui vient d'être exposée, il est évident que la circulation se faisoit chez cette femme d'une manière extraordinaire. Au lieu de suivre directement le tronc de l'aorte, le sang passoit des branches qui avoient leur origine au-dessus du rétrécissement, c'est-à-dire de celles que fournissent les sous-clavières et les axillaires, dans les branches qui naissoient au-dessous de ce même rétrecissement, telles que les intercostales, les diaphragmatiques inférieures et les épigastriques, au moyen des communications multipliées qu'on remarquoit entre ces artères, autour de la poitrine, et à la partie antérieure de l'abdomen.

M. *Desault* conserve la pièce anatomique dans son cabinet.

CONSTITUTION DE L'HIVER de l'année 1792, avec le détail des maladies qui ont régné pendant cette saison ; par M. GEOFFROY.

L'hiver de cette année a été en général très-variable, et plus humide que froid : nous n'avons eu, pendant toute cette saison, que peu de gelées, qui ne se sont pas soutenues ; et après quelques jours de froid, le temps s'est radouci, et l'humidité a repris le dessus.

Le mauvais temps qui avoit régné pendant le mois de décembre, a encore continué pendant les premiers jours de janvier ; mais dès le 4, le vent quittant le sud et retournant au nord, la saison est devenue plus belle, et s'est mise à la gelée, qui a augmenté graduellement, malgré la neige qui est tombée le 7 ; et le froid est devenu si vif le 13 et le 14, que le thermomètre est descendu de sept degrés au-dessous du terme de la glace. Ce dernier jour, il est tombé du verglas, après quoi le vent quittant le nord, le temps est devenu doux par un vent de sud-est, mais sou-

vent pluvieux, et enfin très-chaud pour la saison, le 25 et le jour suivant; ce qui a été accompagné d'ouragans et de grandes pluies, qui ont continué jusqu'à la fin du mois, le vent soufflant violemment du sud-ouest.

La saison n'a pas été moins inconstante dans le courant de février : dès le second jour de ce mois, la pluie a cessé, le temps est devenu beau et très-doux, et le vent du sud-ouest sembloit avoir amené la température du printemps; ce qui a été suivi d'une légère gelée, à laquelle a succédé de nouveau un temps doux du 10 au 12, le vent soufflant tantôt du sud-est ou du sud-ouest, nous a amené une neige très-abondante, qui a été suivie d'une gelée très vive, au point que le 20 et le 21, la rivière a charrié, et que le thermomètre de *Réaumur* est descendu à neuf, et à dix degrés au-dessous de zéro. Dès le 25, le dégel est survenu par un vent du sud, le temps est devenu très-doux, et le 27, il a fait une fort belle journée, à laquelle ont succédé quelques gelées blanches les derniers jours du mois.

Le vent soufflant de l'est et du sud-est, le temps a été doux, humide,

avec quelques petites pluies les premiers jours de mars. Cette température agréable n'a pas duré, elle a été bientôt suivie d'ouragans par un vent du sud, très-violent, jusqu'à ce que le vent retournant au nord et au nord-ouest, il y ait eu une gelée assez forte du 11 au 14, jour auquel le dégel est survenu, avec la pluie; ce qui a été suivi d'une gelée assez vive pendant deux jours, et ensuite d'un second dégel et d'un temps doux: pour lors par un vent d'ouest, la saison s'est soutenue belle jusqu'au 20; mais le 21, elle a tout à coup changé; le vent du sud nous a amené deux jours de pluie continue, et la température a toujours été douce et humide, à l'exception des trois ou quatre derniers jours de ce mois, où le temps a été plus aigre par un vent sec de nord-ouest, malgré quelques ondées passagères.

On voit par ce détail combien la saison a été variable pendant tout cet hiver, et combien nous avons éprouvé alternativement de vicissitudes de temps beau, de temps doux, et de froid quelquefois vif. Ces changemens ont été si subits et si considérables, que dans le mois de janvier, il y a eu en vingt-quatre heures douze degrés de diffé-

rence au thermomètre de *Réaumur*, et que le 13 et le 14 par un froid piquant, la liqueur de ce thermomètre est descendue à sept degrés plus bas que le terme de la glace, tandis que le 25 et le 26, elle est montée à dix et à onze degrés au-dessus du même terme.

Janvier.

Les variations perpétuelles et subites de température influant sur les corps, et supprimant fréquemment la transpiration, il a régné pendant cet hiver, et sur-tout en janvier, un nombre de fièvres bilieuses-continues avec des redoublemens. Les malades avoient la langue très-chargée, et presque toujours couverte d'un limon jaune. La peau avoit pareillement une teinte jaunâtre; les urines étoient hautes en couleur, et les selles que rendoient ces malades, lorsque la détente commençoit à se faire, étoient très-bilieuses. J'ai vu plusieurs personnes attaquées de ces fièvres, je n'en ai fait saigner aucune, je me suis contenté de délayer et de détremper, tant par les tisanes et les apozêmes faits avec les plantes chicoracées que la saison pouvoit fournir, que par des lavemens émolliens fré-

quemment répétés. Par cette méthode dès le huitième jour, la bile s'est mise en mouvement ; pour lors les boissons, aiguisées d'émétique et de quelques sels neutres, ont facilité son écoulement, et en même temps la fièvre a diminué par degrés, tellement qu'elle s'est terminée chez la plupart le quatorze, chez quelques autres au vingt-unième jour, sans qu'un seul de ces malades ait péri.

Le même caractère bilieux s'est fait apercevoir dans les catarrhes et les péripneumonies, qui ont été fréquentes pendant ce mois et les deux suivans. C'est la maladie qui a régné le plus communément pendant tout l'hiver, et qui n'est pas encore cessée aujourd'hui dans le mois d'avril, ce qui m'engage à la décrire avec un peu plus de détail.

Dans la plupart des malades, ces péripneumonies se déclarent par un frisson, pendant lequel survient un vomissement d'une bile verdâtre, et quelquefois des alimens, lorsqu'on a mangé depuis peu de temps. Dès le lendemain, le point de côté se déclare d'une manière vive ; la toux, sans être trop fréquente, est très-fatigante à cause de la douleur qu'elle réveille : a peine les malades peuvent-ils tousser. Les

crachats qu'ils rendent sont mousseux et glaireux, rarement deviennent-ils cuits et épais; mais le plus souvent ils sont légérement sanguinoleus, teints d'une couleur rose; dans d'autres jaunes, verdâtres et bilieux; enfin dans quelques-uns noirâtres. Ces derniers séchés sur un linge, paroissoient bordés d'un cercle noir, qui annonçoit une disposition a la gangrène: aussi dans ce cas, les malades périssoient du sept au neuf. Lorsque les crachats devenoient plus blancs, que la douleur de côté diminuoit, et que la bile prenoit son cours par en bas, on pouvoit tirer un prognostic favorable. Dans ces maladies, j'ai cru qu'il falloit très-peu insister sur les saignées, quoique les crachats fussent sanguinolens. Je n'en ai fait faire qu'une ou deux au commencement, rarement trois, et souvent point du tout; mais j'ai employé les apozêmes avec les plantes chicoracées et béchiques légérement aiguisées d'émétiques, l'application d'un vésicatoire sur le côté douloureux, et des loochs chargés de quelques grains de kermès minéral: par ces moyens, les malades ont éprouvé des moiteurs douces et soutenues; les crachats ont pris une

meilleure couleur, et plus de consistance ; la douleur de côté a diminué insensiblement : la langue, auparavant chargée, s'est nettoyée ; et lorsque les accidens ont été calmés, j'ai terminé le tout par des purgatifs doux, mais plusieurs fois répétés.

Pendant ce même mois, nous avons eu encore à traiter quelques petites véroles, mais fort bénignes, en beaucoup plus petit nombre que les mois précédens. Il subsistoit aussi quelques fièvres intermittentes, tierces et doubles-tierces, en général peu rebelles. Il n'en étoit pas de même des diarrhées et de quelques dyssenteries, qui étoient très-opiniâtres, quoique sans fièvre.

Sur la fin du mois, le temps qui est devenu doux, et même un peu lourd, a donné naissance à plusieurs coups de sang, qui heureusement n'ont pas été mortels, et à beaucoup d'anasarques et de bouffissures universelles. Quelques personnes ont éprouvé des accès de goutte assez vifs.

Février.

La variation du temps, qui a continué pendant le mois de février, a en-

tretenu la constitution catarrhale du mois précédent. Nombre de personnes ont été attaquées de rhumes violens, plusieurs avec fièvre et courbature; quelques-uns sans fièvre : d'autres malades ont été pris, les uns d'ophtalmies assez fortes, les autres de fluxions sur les oreilles, qui quelquefois occasionnoient une surdité passagère. Ces fluxions ont ordinairement cédé à l'application des vésicatoires, et chez d'autres, elles ont été dissipées par un écoulement, soit lymphatique et sereux, soit légérement purulent par l'oreille. Les pulmonies, nombreuses cette année, ont terminé les jours de plusieurs phthisiques dans le cours de ce mois. Nous avons eu à traiter des péripneumonies catarrhales de la même nature que celles du mois précédent. En général, elles n'ont point été mortelles, et je n'ai vu périr qu'un seul de ces malades, dont la fluxion de poitrine étoit compliquée d'une suffocation violente et perpétuelle, que rien n'a pu soulager, et qui est mort enfin le dix-septième jour de sa maladie. Il y a encore eu des diarrhées, des dyssenteries, plusieurs petites véroles, qui en général n'ont point été dangereuses, et un nombre assez consi-

dérable de dartres et autres maladies cutanées.

Dans la dernière quinzaine du mois, j'ai été appelé auprès de quelques jeunes femmes nouvellement accouchées, que j'ai trouvées malades de dépôts laiteux ; leur sein étoit affaissé et vide de lait ; elles avoient de la fièvre, dont la chaleur étoit entrecoupée plusieurs fois dans les vingt-quatre heures par des frissonnemens. Ayant examiné le ventre, j'ai senti, sur-tout à deux de ces malades, des duretés très-sensibles dans la région de l'ovaire et du ligament droit de la matrice, place que ces dépôts paroissent affecter préférablement au côté gauche : heureusement ces femmes ont guéri par différentes crises, et même par plusieurs réunies ensemble. Presque toutes ont eu des moiteurs ou des sueurs soutenues, auxquelles se sont jointes dans les unes des évacuations par les selles, dans lesquelles la matière laiteuse étoit reconnoissable, tant par la couleur que par les grumeaux qu'elle formoit ; dans d'autres par un sédiment laiteux très abondant que déposoit l'urine. Je pense qu'à ces indices, il est impossible de ne pas reconnoître un véritable dépôt de lait.

Mars.

La constitution du temps n'ayant point changé, et la saison ayant été aussi variable en mars que pendant les deux mois précédens, les maladies ont été aussi les mêmes, et l'humeur catarrhale a encore été l'affection dominante. Ces catarrhes étoient dangereux pour les personnes âgées; et lorsqu'ils étoient accompagnés de fièvre et d'inflammation, ils devenoient quelquefois mortels. Plusieurs ont dégénéré en vraies péripneumonies, tandis que chez d'autres personnes ils produisoient des douleurs rhumatismales: vives, et aiguës dans les muscles pectoraux, qui arrêtoient et gênoient la respiration, quoiqu'il n'y eût point de fièvre. En général ces maladies, quoique vives, n'ont exigé que très-peu de saignées, et elles se dissipoient par des moiteurs: quelquefois au lieu d'attaquer la poitrine, cette même humeur se portoit à la tête, et y produisoit des fluxions opiniâtres; elle affectoit les yeux ou les oreilles; d'autres fois elle se jetoit sur les entrailles; ce qui donnoit lieu à des diarrhées.

Outre ces maladies régnantes, nous

avons eu en mars quelques fièvres, soit intermittentes, soit continues-rémittentes, mais en petit nombre ; et les petites véroles ont été beaucoup moins fréquentes que les mois précédens. Mais à l'exception des humeurs catarrhales, il y a eu plus d'incommodités que de vraies maladies. Les pulmoniques se sont trouvés très-mal de l'inconstance de la saison. Plusieurs ont péri, et j'ai vu une jeune femme dans ce triste état, qui, dans les trois dernières semaines de sa vie, a été attaquée d'une manie des plus violentes, accident que je n'ai pas encore observé chez les phthisiques, sans que les sangsues qu'on lui avoit appliquées précédemment, que les cautères qu'elle portoit, et que les bains et les douches, dont elle a usé quelques jours, aient pu prévenir, ni calmer ces accès de folie.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Lille, au mois d'avril 1792, par M. BOUCHER, méd.

Le temps, dans tout le cours de ce mois, a été plus doux qu'il ne l'est d'ordinaire dans cette contrée. Dès le 12 du mois, la

liqueur du thermomètre s'est élevée jusqu'au terme de 15 degrés au-dessus de celui de la congélation, et il a dépassé ce terme dans les jours qui ont suivi le 22. Le 30, elle s'est élevée à 10 degrés.

L'air a été sereiu la plus grande partie du mois; cependant le tonnerre, accompagné d'éclairs, s'est fait entendre le 12 et le 13. Il y a eu ce dernier jour une pluie copieuse, entremêlée de grêle, quoique le mercure dans le baromètre fût au terme de 28 pouces. Dans la plus grande partie du mois, il a été observé au-dessus de ce terme. Le 2, il s'est élevé à la hauteur de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$. Le 18, il étoit descendu à 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 4 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

1 fois de l'Est.
5 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Ouest.
8 fois de l'Ouest.
1 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 15 jours de temps couv. ou nuag.
9 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.
2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'avril 1792.

Des chaleurs assez vives et peu ordinaires ici dans cette saison, ont amené des fièvres bilieuses, des rhumatismes inflammatoires, des éruptions cutanées érysipélateuses, en diverses parties du corps, sur-tout au ventre et aux cuisses, avec un sentiment de cuisson très-vive, causée par une humeur âcre et caustique, et des affections scorbutiques chaudes avec un mouvement fébrile, dans lesquelles la bouche et les jambes étoient particulièrement intéressées, les jambes se trouvant parsemées de taches noirâtres d'une

étendue assez considérable, et qui étoient douloureuses.

Nous avons opposé avec succès, à cette dernière maladie, la saignée, les boissons anodynes et aigrelettes, les décoctions d'orge et de gruau, et le suc de cresson dans le petit-lait.

La fièvre bilieuse a été, dans presque tous ceux qui en ont été attaqués, accompagnée de douleurs lombagineuses opiniâtres, et plus ou moins aiguës. Les jeunes gens ont été sujets à des hémorrhagies. La cure de cette fièvre a consisté, sur-tout au début de la maladie, dans l'emploi des émétiques, suivis des apozêmes antibilieux, des décoctions de casse et de tamarins, de solution de crême de tartre, du petit-lait, du lait de beurre, des tisanes nitrées.

Il y a eu encore, dans le peuple sur-tout, des péripneumonies inflammatoires; la petite vérole ne s'étoit point étendue; elle étoit de la bonne espèce.

NOUVELLES

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Kongl. vetenskaps Academiens nya handlingar, &c. *Nouveaux mémoires de l'Académie roy. des sciences de Stockholm*, (volume pour l'année 1789;) *in*-8°. *de quarante feuilles et demie, avec onze gravures. A Stockholm, chez* Lange, 1790.

1. Ce volume contient les articles suivans qui sont relatifs à ce journal.

PREMIER TRIMESTRE.

Remarques sur divers végétaux suédois et sur une plante indigène qui n'a pas encore été décrite; par OLAUS SWARZ.

C'est pendant un voyage fait en 1788, dans le Jæmtland, que M. *Swarz* a fait diverses remarques sur le *galium trifidum*, la *stellaria biflora*, et les *spergula*. La plante qui l'occupe le plus particulièrement, et qui n'a pas encore été décrite, est la *spergula subulata, foliis oppositis, subsecundis, carinatis, ciliatis, floribus decandris.*

DEUXIEME TRIMESTRE.

Stellaria humifusa: nouvelle plante sué-

doise avec des observations botaniques, *par* OLAUS SWARZ.

Voici la définition de ce végétal : *stellaria foliis ovatis subsecundis, sessilibus, caulibus procumbentibus tetragonis, pedunculis, solitariis, abbreviatis.*

Le deuxième mémoire qui nous intéresse est de M. *Erich Odhélius ;* il roule sur *l'efficacité de la valériane* (valeriana sylvestris,) *dans les maladies nerveuses.*

Cette racine ne paroît pas avoir toujours justifié l'opinion favorable que de célèbres médecins avoient voulu en donner, relativement à ses propriétés antispasmodiques ; elle étoit classée parmi les puissans anti-épileptiques ; mais à cet égard, sa réputation a souffert quelques atteintes. Lorsqu'elle n'a pas eu de succès, dit M. *Odhélius*, c'est qu'on a employé une racine cueillie après avoir déjà poussé en tige, peut-être même en fleurs. Il remarque avec raison que la plupart des racines perdent alors leur forme : ainsi la racine de *l'aconit* n'est alors presque plus vénéneuse, et le colchique d'automne sans virulence. M. *Odhélius* rapporte ensuite une observation qui constate d'une manière victorieuse l'efficacité de ce simple. Une fille de onze ans, d'une constitution délicate, avoit un flux de ventre qu'on avoit arrêté avec de l'eau-de-vie. Les mouvemens convulsifs dans les bras, suite de cette imprudente suppression, étoient devenus promptement universels, et avoient acquis une violence extrême. La malade avoit les genoux rapprochés du menton, les

talons collés contre les fesses, la tête et le dos courbés en avant, les yeux fermés; mais son tronc étoit dans un mouvement perpétuel en avant et en arrière, et bien que l'action des muscles fléchisseurs l'emportât régulièrement, les muscles extenseurs n'en exerçoient pas moins, à différentes reprises par jour, une telle activité, que la fille fût par intervalles élancée en l'air plusieurs fois de suite. Au bout de quelque temps, une constipation opiniâtre qui étoit survenue, avoit rendu les accidens encore plus graves; la tête fut perdue; la malade fit des culbutes en avant et en arrière; elle fut jetée en l'air, et ne savoit plus parler, et même lorsque la liberté du ventre fut revenue, aucun des accidens n'avoient disparu. Cependant à la fin, cette infortunée malade avoit retrouvé un sommeil moins interrompu et moins fatigant, quoiqu'il fût constamment précédé d'un accès de catalepsie parfaite. Déjà six mois s'étoient écoulés dans cette situation, lorsque M. *Odhélius* entreprit de la traiter. Il fit d'abord prendre une once de sel d'Angleterre, mais sans effet; et comme il y avoit apparence de vers, il administra à cette enfant le même sel d'Epson, conjointement avec le mercure doux et le jalap. La malade rendit deux vers strongles morts; mais le même remède donné de nouveau le surlendemain, ne fit sortir aucun vers. M. *Odhélius* opposa aux mouvemens convulsifs, mais inutilement, la teinture thébaïque. Il fit alors faire une décoction d'une once de racine de valériane en poudre, pour la prendre dans les vingt-quatr heures, et cette décoction ayant été répétée

constamment pendant six jours, les accidens devinrent moins violens; la malade rendoit une quantité plus considérable d'urine, les selles reparurent régulièrement, l'appétit se rétablit, et tous les soirs il se manifesta une légère moiteur. Au huitième jour, la malade marcha; mais elle continua à être toujours très-taciturne, et à avoir la tête très-foible. On insista sur le même remède pendant huit autres jours, et le mieux fit des progrès sensibles; mais afin de s'assurer si c'etoit aux vertus anthelmintiques ou aux propriétés antispasmodiques et nervines de la valériane qu'il falloit attribuer ces succès, M. *Odhélius* a fait faire usage à la malade tant du vermifuge de Madame *Nouffer*, que de la graine de cévadille avec du miel, suivis de purgatifs, sans qu'il eût paru aucun ver; et voyant au contraire que les mouvemens spasmodiques et convulsifs reprenoient vigueur, il a eu de nouveau recours à la valériane, dont le succès a encore répondu cette fois-ci à son attente. Enfin cette enfant a été parfaitement guérie.

Observation sur une langue humaine extraordinairement longue; par CLAS BJERKANDER.

Une fille naquit avec une langue un peu plus grande que d'ordinaire: elle eut la petite vérole à l'âge de trois ans; et dès ce moment la langue commença à prendre un tel accroissement, qu'au moment où M. *Bjerkander* la vit, il en pendoit hors de la bouche un pouce et demi, dont la largeur étoit de deux pouces. La partie de cette langue, qui dépassoit les

dents, n'avoit point de mamelons; elle étoit très-dure, gonflée, squirreuse en bien des endroits, et plus grosse du côté gauche que du côté droit: à la surface inférieure, elle étoit en quelques endroits ulcérée, le frein très-tuméfié remplissoit l'intérieur de la bouche, et dépassoit même en partie les dents.

TROISIEME TRIMESTRE.

Sur l'opération chirurgicale, appelée perforatio processûs mammillaris, *et sur les cas où elle peut être pratiquée avec succès; par* AND. JEAN HAGSTROEM.

L'auteur ayant eu connoissance des succès de cette opération, s'est exercé d'abord sur les cadavres afin d'acquérir l'habitude de la faire, et ensuite il l'a tentée sur un homme devenu sourd, et resté tel malgré tous les secours de l'art. M. *Hagstroëm* lui perfora le *processus mastoïdes*, et fit des injections dans les cellules; mais le liquide ne s'écoula point, comme il s'y attendoit, par le nez et par la bouche, et le malade fut attaqué de mal de tête, de bruissement d'oreilles et d'éblouissemens passagers à l'occasion de cette opération. Réflechissant sur la non-réussite de ses tentatives, M. *Hagstroëm* pense qu'il n'y a que les six cas suivans dans lesquels cette opération puisse convenir; savoir, 1°. lorsque les cellules mastoïdiennes sont abreuvées, ou que la cavité du tympan est inondée d'une matière âcre, principalement lorsque les os commencent déjà à être rongés et que la matière s'est frayée un passage; 2°. lorsque la mucosité de cette cavité est

stagnante ; 3°. qu'il y a du sang extravasé dans ses cavités ; 4°. que la trompe d'Eustachi est obstruée par une de ces causes ; 5°. qu'il s'agit de nettoyer un ulcère, accompagné de carie ; 6°. qu'on se propose d'assouplir les membranes et les autres parties molles de la cavité du tympan, afin de rendre la mobilité aux os qu'elle renferme. M. *Hagstroëm* pense que cette opération n'est pas dangereuse, et qu'on doit la tenter toutes les fois que les autres remèdes ont manqué leurs effets contre une surdité accidentelle.

Remarques sur le sujet de l'article précédent ; par O. VON ACREL.

Le savant académicien, auteur de ces remarques, ne croit cette opération applicable que dans le seul cas de carie à l'apophyse pierreuse. Il ne l'a croit pas non plus exempte de toute espèce de danger.

Observations anatomiques sur la perforation de l'apophyse mastoïdienne, comme moyen curatif de différentes espèces de surdité ; par ADOLPHE MURRAY.

Riolan a déjà conseillé cette opération dans certains cas de surdité. *Rolfink* en a parlé après lui, et *Valsalva* l'a mise avec succès en pratique. *Morgagni* a prétendu qu'il n'y avoit pas de communication entre les cellules du *processus mastoides* et la cavité du tympan, au lieu que *Haller* a soutenu précisément le contraire. M. *Murray* dans cette opposition d'autorités également respectables, a cherché à demêler la vérité ;

il a trouvé que l'état des choses varioit suivant l'âge. Dans les enfans nouveau-nés, il n'y a point de cellules ; on en aperçoit un très-foible commencement dans les enfans d'un ou deux ans : à l'âge de quatre ans, elles se font déjà bien remarquer, elles sont de différente étendue, quoiqu'en général encore comprimées, en même temps qu'une croûte osseuse les enveloppe. Leur conformation n'est parfaite, que lorsque le corps a pris tout son accroissement ; elles sont plus petites ordinairement chez les femmes que chez les hommes. M. *Murray* a vu dans le cadavre d'un homme de cinquante ans, que toute l'apophyse n'étoit qu'un massif. L'épaisseur de l'enveloppe osseuse extérieure varie aussi, sans qu'on puisse découvrir à quoi cette variété tient. Il en est de même de la grosseur et de l'arrangement des cellules.

M. *Murray* présente ensuite la description détaillée de cette apophyse, telle qu'on la trouve le plus fréquemment. Dans les sujets formés, elle est un ensemble de cellules, différentes en grandeur et en nombre ; les plus petites comme les plus nombreuses se trouvent à la base, c'est-à-dire près de la jonction de l'apophyse avec le rocher et la partie écailleuse de l'os des tempes. Elles s'aggrandissent vers la pointe, et leurs parois osseuses deviennent plus épaisses : quelques-unes des plus grandes paroissent composées de plusieurs petites. M. *Murray* s'est assuré que, lorsque les os sont secs, toutes les cellules communiquent entr'elles : il est même parvenu à faire passer des soies de porc à

travers les cellules presque dans la cavité du tympan. Les expériences avec le vif-argent ont encore confirmé cette communication générale ; mais il n'en est pas de même lorsque les os sont frais : alors les passages de communication entre les cellules sont au moins bouchés en partie par les vaisseaux et par les lames du tissu muqueux, sans cependant que toute communication en général soit interceptée. Les expériences de M. *Hagstroëm* viennent à l'appui de cette assertion ; car, en injectant dans les cellules d'un cadavre, placé dans l'attitude d'un homme assis, la liqueur injectée s'est écoulée par le nez : toutefois il est possible que la mucosité dont les cellules sont remplies s'endurcisse, ou que, comme *Morgagni*, *Vesal*, *Plempius* et *Vieussens* l'ont vu, qu'une membrane contre-nature ferme le passage entre les cellules et la cavité du tympan. D'après toutes ces considérations, M. *Murray* déclare, 1°. que dans la règle le liquide injecté dans les cellules de l'apophyse mastoïde doit passer dans la trompe d'Eustachi, mais qu'il y a quelquefois des cas qui font exception ; 2°. que pour procéder avec le plus d'avantage à cette opération, il faut perforer l'apophyse dans son milieu au centre de l'attache tendineuse du muscle sterno-mastoïdien, à trois-quarts de pouce de la pointe, attendu que par ce moyen on atteint la plus grosse cellule située à la surface, et que l'injection peut pénétrer en ligne horizontale dans la cavité du tympan ; 3°. que les jeunes sujets sont moins propres à cette opération, et courent plus de risques que

les sujets formés ; 4°. que souvent, lorsque l'enveloppe osseuse extérieure est épaisse et renferme la diploé entre ses lames, il faut forer bien avant pour arriver aux cellules ; circonstance qui peut induire en plus d'une erreur fâcheuse ; 5°. qu'il n'est pas prudent d'entreprendre cette opération sur des sujets chez lesquels l'apophyse est peu proéminente, attendu que les cellules pourroient manquer.

Espèce particulière de larves qu'a rendues une jeune demoiselle en prenant des eaux minérales ; par J. L. ODHÉLIUS.

La malade, âgée de dix-sept ans, réglée depuis trois ans, se plaignit en 1786 de violentes douleurs et de tranchées à l'estomac : elle étoit sujette à des absences, souffroit de la tête, avoit tous les matins des chaleurs à la gorge, et se sentoit très-affoiblie. Ces accidens allant en augmentant, elle consulta en 1787 un médecin, qui lui fit prendre une dose de jalap dans une eau minérale. Ce purgatif fit évacuer quelques larves sans procurer un soulagement considérable : on ordonna à cette demoiselle des pilules aloétiques, avec la résine de jalap et du mercure doux, en lui faisant boire par dessus chaque dose une pinte d'eau minérale. Par ces moyens, ces larves furent peu à peu expulsées. L'observateur a reconnu que c'étoient des larves de la *musca pendula*, LIN.

QUATRIEME TRIMESTRE.

Stylosanthes, nouveau genre de plantes ; *par M. OLAUS-SWARZ.*

Voici les caractères de cette plante, *calyx tubulatus, longissimus, corollifer, germen sub corolla, legumen hamatum.*

Volstændiger deutscher hausarzt, &c. *Médecin domestique allemand complet, publié par le docteur* JEAN-CHRET. FRIED. SCHERF, *conseiller aulique et médecin de la cour du prince de Lippe-Detmold, &c.* Première partie; *grand in-8°. d'environ* 300 *p. A Leipsick, chez* Schweickert, 1791.

2. L'auteur avoit publié en 1783 un premier volume du médecin domestique complet, dans lequel il avoit pris pour guide un ouvrage anglois du même genre, de *Hugues Smythson*, et dans lequel il se proposoit d'initier les non-médecins dans l'art de traiter les maladies; mais depuis ce temps sa manière de penser a changé au point qu'il a résolu d'abandonner le plan qu'il avoit formé alors. Il a reconnu d'une part tous les abus qui résultent de l'entreprise de vouloir instruire dans la pratique des personnes qui manquent de théorie, et de l'autre les écarts où l'ignorance des principes et des règles pour saisir et suivre le fil d'un raisonnement médicinal, doit jeter les personnes d'ailleurs même éclairées, qui ne sont pas exercées dans l'art de guérir, de discerner toutes

les différences de données analogues, et à en déduire des préceptes curatifs.

Cependant il y a nombre de connoissances faisant partie de la médecine qui devroient être répandues parmi les hommes en général, et dont l'objet est de conserver la santé; c'est précisément cette partie à laquelle l'auteur se propose de porter son attention; et ce qu'il y a de plus avantageux à cet égard, c'est que la plupart des préceptes que cette doctrine renferme, ne tendent qu'à écarter les causes qui portent, entretiennent ou augmentent le dérangement dans l'économie animale. C'est à cet éloignement des causes nuisibles que doit se borner la médecine populaire. Tout ce qu'elle peut se permettre doit se réduire à prévenir, éloigner ou corriger ce que dans le régime et dans l'influence des objets qui entourent le malade peut contrarier, affoiblir, arrêter, anéantir les efforts salutaires de la nature et de l'art; jamais la médecine populaire ne doit entreprendre de jouer un rôle actif auprès du lit des malades: ces soins doivent être réservés pour le médecin clinique. On voit par cet exposé quelles sont les vues que M. *Scherf* se propose de remplir. Il donnera dans les quatre premiers volumes une diététique générale, c'est-à-dire qu'il y traitera des alimens, tant solides que liquides, de l'air, de l'exercice et du repos, du sommeil et de la veille, des évacuations, des vêtemens, des habitudes et des passions. Le cinquième et sixième comprendront la diététique spéciale adaptée aux quatre âges de l'homme, selon le sexe et le tempérament,

aux saisons, aux différens états et situations. L'auteur enseignera dans le septième volume l'art de connoître et de prévenir les maladies les plus communes, les soins qu'exigent les malades en général, et ceux qui sont appropriés aux cas qui demandent des secours instantanés. Dans le huitième, l'auteur éclairera les citoyens sur les préjugés régnans concernant la médecine. Il y exposera la nudité des charlatans, le danger et l'absurdité de la confiance dans des remèdes universels ; enfin, il appréciera le mérite de la plupart des remèdes familiers. Il espère que tout ce travail, pour être achevé, ne lui demandera que quatre ans, et observe que quand même l'enchaînement inévitable des causes et des effets ne lui permettroit pas de le conduire à sa fin, il sera très-facile à un continuateur de le finir.

Il n'a encore paru que le premier volume ; et la manière dont il est exécuté nous fait desirer que M. *Scherf* ne soit empêché par aucun obstacle à travailler le reste lui-même. Ce volume est divisé en trois chapitres, dont le premier roule sur les alimens en général ; sur l'influence des nourritures, soit sur le corps, soit sur l'ame ; sur la diversité des alimens ; sur leurs combinaisons et substitutions ; sur les limites de la diététique ; sur le pouvoir de l'habitude en fait de régime.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur s'occupe de la nourriture animale, des principes de la chair et de leur action sur nos corps ; du principe alcalin des alimens, tiré du règne animal ; de la différence des chairs qui dérive

de la nourriture, du genre de vie, de l'âge, du sexe des animaux; des parties esculentes; de la chair des animaux malades. Ces recherches préliminaires sont suivies des considérations sur les alimens qu'offrent les quadrupèdes et les volatils, tant en général qu'en particulier.

L'auteur adopte le même plan pour le troisième chapitre dans lequel il disserte sur les poissons, considérés comme alimens: il y traite très en détail des poissons d'eau douce, tels que ceux qui habitent les eaux courantes et les étangs, aussi-bien que des poissons de mer.

Les amphibies, insectes et vers qui entrent dans la classe des alimens, font le sujet du quatrième chapitre; enfin, le cinquième concerne les produits des animaux employés comme nourriture. Ces produits sont, 1°. ceux des quadrupèdes; savoir les laits de vache, de chèvre, de brebis, d'ânesse, de jument, la crême, le beurre, le caillé, le fromage, le petit-lait; 2°. ceux des volatils, tels que les œufs et les nids; 3°. ceux des poissons, parmi lesquels on compte le *caviar*.

Dissertatio medica de febre cum petechiis: *Dissertation de médecine sur la fièvre, avec pétéchies; par* JEAN-GOTTL. FERDIN. ZOPF, *médecin de Greiz en Russie. A Leipsick, chez* Klaubarth; *in*-4°. *de* 300 *pag.*

3. Cette dissertation, outre la dédicace

au prince *Henri* de Russie et le préambule, offre dix-neuf paragraphes, dans lesquels on trouve les dénominations, les symptômes divers, la nature, les crises, l'aitiologie, le prognostic, la curation de la fièvre pétéchiale : les principales causes sont les impuretés des premières voies, les qualités de l'air et la contagion ; les pétéchies sont de petites échymoses, dont le siége est interne. La méthode curative consiste d'abord à employer les évacuans, ensuite les toniques, les altérans acides, l'écorce du Pérou, la saignée, les nervins, les excitans, à corriger l'air et ne pas abandonner la maladie pendant la convalescence.

Le mot *pétéchie* dérive du grec, qui veut dire *morsure de puce*. *Fracastor* appeloit ces taches *lenticulus*, ou petits points. *Jacques Primerose* nommoit cette maladie *fièvre pourprée*. *Heurnius*, *pestichie* ; d'autres, fièvres de Hongrie, de Pannonie et des armées.

Les malades de M. *Zopf* éprouvent au commencement de cette maladie de grandes foiblesses, épuisement des forces, douleur et pesanteur de tête, aversion pour les alimens, sur-tout pour la viande, vomissement bilieux, insomnie ; la pulsation du pouls est inégale et irrégulière ; l'urine d'abord jaune, devient rouge, se trouble et dépose ; le visage est rouge ; les yeux enflammés ; la langue sèche, d'un blanc jaunâtre les premiers jours, se salit ensuite, puis devient d'un jaune brun et noirâtre.

Les médecins doivent seconder la nature, afin de parvenir à la guérison de cette cruelle

maladie. Le meilleur traitement, suivant M. *Zopf*, doit consister à corriger la putréfaction, à évacuer les humeurs corrompues, lorsqu'elles sont en état de l'être ; c'est ordinairement vers le huitieme jour : les purgatifs qui conviennent le mieux pour remplir ce but, sont ceux qui relâchent le ventre sans y causer d'éréthisme ; tels sont la manne, la pulpe de casse, la rhubarbe, les tamarins, la crême de tartre et le tartre vitriolé. Parmi les médicamens acides, M. *Zopf* indique l'esprit de vitriol, pris par gouttes dans du sirop de groseilles, de framboises, de citrons et d'orange. Il estime beaucoup l'esprit de *Mindérerus* avec la manne, ainsi que la potion antiphlogistique suivante.

Prenez *de l'eau de fleurs de tilleul et de cerises noires*, chacune 4 onces.
De la teinture de paquerette, 6 gros.
Du sirop de framboises, demi-once.
D'esprit de vitriol, jusqu'à agréable acidité.

Mêlez ; à prendre par cueillerées.

Voici une observation rapportée par M. *Zopf*. Une fille, âgée de douze ans, attaquée de la fièvre pétéchiale, mourut après avoir fait usage de tous les médicamens convenables.

A l'ouverture du cadavre de cette jeune fille, il trouva les gros intestins couverts de taches noires ; les grêles, vides ; le colon, rempli de sang noir dissous ; la substance du foie, visqueuse et livide ; la bile, épaisse,

jaune; la vessie urinaire, pleine d'urine putride; et beaucoup de sérosité épanchée dans la cavité du bas-ventre.

D. CAROLI-GEORG. THEOPH. KORTUM, medici Tremonensis, commentarius de vitio scrofuloso, quique inde pendent morbis secundariis, qui nuper illustris societatis regiæ medicorum, quæ Parisiis est, plausum tulit. *T. II; in-8°. de 374 pag. A Lemgo, chez* Meyer, 1790.

4. Le premier volume de cette dissertation parut en 1789: nous l'avons fait connoître dans notre journal, année 1791, *tom.* lxxxvij, *pag.* 280.

Dans la DEUXIEME SECTION qui commence le second volume, l'auteur traite des remèdes dirigés contre le vice scrophuleux; elle comprend quatre chapitres.

Dans le premier, M. *Kortum* fait l'énumération des remèdes fondans et résolutifs, tels que les différens sels, le savon, l'eau de mer, les mercuriaux, les antimoniaux, le soufre, la ciguë, la digitale pourprée, les plantes appelées *antiscorbutiques*, les amers; entre autres la douce-amère, les cloportes, et un grand nombre d'autres plus ou moins prônés, et il cherche à déterminer le degré de confiance qu'ils méritent.

Les évacuans sont l'objet du deuxième chapitre; il y est traité, en général, des vo-

mitifs, des cathartiques, des diurétiques, des sudorifiques, tant simples que composés, comme aussi de la manière de les administrer, et des avantages qu'on peut se promettre de leur usage.

Dans le troisième chapitre, M. *Kortum* passe en revue les effets des fortifians dans le traitement des écrouelles. Le quinquina et les martiaux sont les principaux de cette classe.

Le quatrième chapitre forme une espèce de pharmacopée raisonnée des remèdes antiscrophuleux, adaptés aux différentes indications et circonstances.

Les remèdes externes font le sujet de la TROISIEME SECTION.

Le premier chapitre est consacré aux remèdes externes généraux, tels que les bains, l'electricité, les frictions, les lavemens, les vésicatoires, les égouts artificiels.

M. *Kortum* décrit dans le deuxième chapitre le traitement local des tumeurs et ulcères écrouelleux. La résolution des tumeurs scrophuleuses n'est pas toujours sans danger, et les considérations qu'il faut avoir, ainsi que les précautions qu'il faut prendre dans ces cas, sont exposées avec beaucoup de discernement et de justesse. L'auteur passe delà aux détails de la conduite qu'il faut tenir lorsque ces engorgemens tendent à la suppuration, qu'il s'agit d'extirper certaines tumeurs au moyen des caustiques, du bistouri, de la ligature, &c.

Le régime tant préservatif qu'auxiliaire, dans le traitement des affections écrouel-

leuses, occupe en entier la QUATRIÈME SECTION. Cet article étant très-important, l'auteur n'a rien négligé pour y répandre le jour le plus avantageux.

La troisième partie de cette production est relative aux affections scrophuleuses secondaires, c'est-à-dire à ces maladies qui, quoique excitées par le virus écrouelleux, méritent une attention particulière. L'auteur a divisé cette partie en quatre chapitres, dont le premier a pour sujet la phthisie écrouelleuse; le second roule sur les affections écrouelleuses, dont le siège est dans les os ou dans les jointures, tels que le *spina ventosa*, et le *pædarthrocace*. Il y parle encore des tumeurs blanches et des fongus des articles. Les maladies écrouelleuses des yeux remplissent le cinquième chapitre; et dans le quatrième, M. *Kortum* traite principalement de la teigne écrouelleuse.

MARTINI LANGE, M. D. comitatûs haromszekiensis Transylvania physici, ac. nat. cur. memb. rudimenta doctrinæ de peste, quibus additæ sunt observationes pestis Transylvanicæ, anni 1786; editio altera, priori auctior et emendatior; *in*-8°. *de* 124 *pages*. *A Offenbach, chez* Weiss *et* Brede, 1791.

5. La première édition de cet excellent ouvrage a paru en 1784. Dans la préface de

cette deuxième édition, l'auteur nous apprend que la peste s'étant déclarée en 1786, dans quelques endroits de la Transylvanie, il a eu occasion de consulter l'expérience, afin de confirmer ou de rectifier ce qu'il avoit avancé dans sa première édition, et d'enrichir celle-ci de plusieurs additions. Nous n'entreprendrons pas de présenter à nos lecteurs le résultat d'une comparaison attentive des deux éditions. Les médecins intéressés à s'instruire de la nature, des causes, de la marche, des symptômes, du traitement de ce fléau, s'empresseront vraisemblablement de se procurer cette seconde édition, préférablement à la première. Nous nous contenterons de faire mention d'une observation qui confirme que, malgré le caractère général de l'organisation animale, chaque espèce d'animaux a une économie qui les différencie essentiellement les uns des autres; d'où il s'ensuit qu'il importe beaucoup de saisir ces différences spécifiques, et de ne pas appliquer indistinctement les doctrines, ou plutôt les hypothèses physiologiques, pathologiques et thérapeutiques aux hommes et aux quadrupèdes. Cette observation est que la peste ne se communique pas aux animaux, et que les chiens, ainsi que les chats, peuvent habiter, coucher, &c. avec les pestiférés sans aucun danger. M. *Lange* a vu des chiens qui ont mangé la pâte des cataplasmes qu'on venoit d'enlever de dessus des bubons pestilentiels, sans qu'il leur soit arrivé le moindre dérangement apparent de santé.

Medical faits and observations, &c. *Faits et observations de médecine*, Volume I; *in*-8°. *A Londres, chez* Johnson, 1791.

6. C'est la continuation du Journal de médecine de Londres que M. *Simmons* a publié pendant quelques années. Comme il le fait paroître à présent sous un nouveau titre, et que cette nouvelle époque nous permet de partir d'une période fixe pour en rendre compte, nous nous proposons de faire connoître les différens volumes à mesure qu'ils parviendront à notre connoissance. Les faits et observations de médecine, dit M. *Simmons*, ne diffèrent au fond que dans le titre du Journal de médecine. On y présentera des communications originales, ou des extraits de différens ouvrages, principalement des recueils académiques et de sociétés, qui ne sont pas communément entre les mains des médecins. « L'éditeur ne s'assujétira à aucun temps périodique fixe pour la publication des cahiers : la seule règle qu'il suivra en cela, sera la quantité de matériaux ; lorsqu'il en aura autant qu'il en faut pour composer un volume pareil à celui-ci, il le fera paroître. Les articles réunis dans celui dont nous parlons, sont :

1°. *Hydrophobie avec le rapport de ce qu'a presenté l'ouverture du cadavre, communiqué dans une lettre à* SAM. FOART SIMMONS, *docteur en médecine, membre de la société royale de Londres ; par* JEAN FERRIAR,

D. M. et médecin de l'infirmerie de Manchester.

2°. *Quelques observations sur la prophylaxe et sur le traitement de l'hydrophobie, communiquées dans une lettre au docteur* SIMMONS; *par M.* GUILLAUME LOFTIE, *chirurgien à Cantorbery.*

Dans le premier article, on lit la description d'une hydrophobie qui, entre autres choses, a présenté la singularité, que la difficulté d'avaler s'est entièrement dissipée quelque temps avant la mort, en même temps que presque tous les organes ont été affectés d'une sensibilité extrême. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé l'œsophage et l'estomac enflammés. La partie inférieure de l'œsophage étoit corrodée; mais tout cela ne prouve pas que l'inflammation est de l'essence de l'hydrophobie, attendu qu'on a ouvert un grand nombre d'autres cadavres dans lesquels ce phénomène n'a pas eu lieu.

Quant aux méthodes préservative et curative, proposée par M. *Lofiie,* nous croyons que les expériences aussi nombreuses qu'heureuses de MM. *Munch*, avec la poudre de la racine de *bella donna*, et celles de M. *de Moneta* et de M. *Beudon* (voyez *Recherches sur la rage*, *&c.* pag. 232 et suiv.) avec le vinaigre, doivent engager à mettre sa confiance dans le traitement avec l'un ou l'autre de ces médicamens, de préférence à toutes les autres méthodes préconisées jusqu'ici, si ce n'est peut-être l'excision, qui néanmoins est quelquefois accompagnée de très-

grands inconvéniens, et toujours plus ou moins cruelle.

3°. *Description d'une inflammation rare de l'épiglotte ; par* THOM. MAINWARING, *apothicaire à Londres, communiquée dans une Lettre à* E. HOME, *écuyer, membre de la Société roy. de Londres ; et par celui-ci au docteur* SIMMONS.

Il est assez singulier que l'inflammation ait exclusivement occupé cette partie : au reste, il n'est pas étonnant que cette affection ait fait rejeter tout ce qui devoit passer dans l'œsophage.

4°. *Extraction de cataracte, avec des remarques pratiques ; par M.* RICHARD SPARROW, *un des chirurgiens de l'infirmerie charitable de Dublin, et membre du collége royal de chirurgie d'Irlande, communiqué dans une lettre, à* GUILL. LISTER, *D. M. et médecin de l'hopital de S. Thomas à Londres ; et par celui-ci au D.* SIMMONS.

Les opérations ont été faites d'après la méthode du baron *de Wenzel ;* cependant les succès n'ont pas toujours complétement couronné les efforts de l'auteur. Dans un cas, il s'est présenté un staphylôme assez singulier, qui lui a paru être formé par la membrane de l'humeur vitrée.

5°. *Histoire d'une conception extra-utérine, communiquée dans une lettre au doct.* SIMMONS ; *par* GUILL. BEYNHAM, *membre de la corporation des chirurgiens de Londres, et chirurgien du comté d'Essex en Virginie.*

De pareils exemples ne sont pas absolument rares : on en connoît déjà plusieurs, à la suite desquels il s'est formé un abcès qui a donné issue aux os du fœtus logé dans les ovaires ; d'autres fois ils ont été évacués par le fondement ; quelquefois ces fœtus se sont endurcis. Ce qu'il importeroit bien plus à communiquer au public, ce seroient des détails circonstanciés de tous les phénomènes qui accompagnent ces grossesses, et pourroient conduire à les faire connoître lorsqu'elles existeroient ; peut-être qu'alors l'art pourroit trouver des ressources pour venir au secours, du moins de la mère, toujours très-incommodée, et souvent en danger dans ces cas.

6°. *Evolution spontanée du fœtus, communiquée dans une lettre au D. SIMMONS, membre de la Société royale de Londres ; par M. RICHARD SIMMONS, un des chirurgiens de l'hôpital britannique des femmes en couche à Londres.*

M. le docteur *Denman*, très-excellent accoucheur à Londres, a été pendant quelque temps dans la persuasion qu'un enfant qui présente le bras dans le part, le retire si on a la patience nécessaire d'attendre, et prend une position plus naturelle. On a rapporté dans ce Journal des preuves de fait de cette doctrine, et c'est ici une nouvelle observation qui la confirme. Cependant nous devons annoncer que M. *Denman*, qui n'a jamais craint de reconnoître qu'il s'est trompé, et d'avouer son erreur aussitôt qu'il en a été convaincu, ne croit plus que cette évolution

spontanée soit immanquable, et qu'on puisse l'attendre sans inquiétude.

7°. *Pétéchies sans fièvre: observation communiquée dans une lettre au docteur* SIMMONS; *par* SAMUEL FERRIS, *docteur en médecine, membre de la Société royale, et de celle de médecine de Londres.*

Cet article ne mérite pas de fixer notre attention.

8°. *Exemple d'une maladie à laquelle de* SAUVAGES *a donné le nom de* meteorismus ventriculi, *avec des remarques; par* ROBERT GRAVES, *docteur en médecine à Sherborne, en Dorsetshire, et extra-licencié du collége des médecins de Londres.*

L'observateur a prescrit jusqu'à 16 grains de limaille d'acier par dose, et ce remède seul a suffi pour guérir une distension très-considérable de l'estomac.

9°. *Cathéter laissé dans la vessie en sondant une femme enceinte, attaquée d'une déviation de la matrice; par* EDOUARD FORD, *chirurgien du dispensaire général de Westminster.*

Ce cathéter s'est échappé et s'est logé dans la vessie: on l'y a laissé; et quelque temps après son extrémité s'est présentée au dehors, au milieu des muscles fessiers; cependant on l'a enfin retiré par l'urètre. Cette complication de circonstances rend cette observation presqu'incroyable.

18°. *Rectum imperforé;* par le même.

Le rectum ne s'étant pas prolongé jusqu'à l'anus,

l'anus, l'opération qu'on a tentée a été sans-succès.

11°. *Faits relatifs au pemphigus, communiqués dans une lettre au D. SIMMONS; par M. R. B. BLAGDEN, chir. a Petworth en Sussex.*

Le principal objet de l'auteur paroît être de prouver que le pemphigus est contagieux,

12°. *Exposé d'un fait relatif à la menstruation non-décrit jusqu'ici, communiqué dans une lettre au D. SIMMONS; par THOM. DENMAN, docteur en médecine, licencié dans l'art des accouchemens, de la Société royale de médecine de Londres.*

Voici le fait particulier que l'auteur soumet à la considération des médecins. Il arrive quelquefois que lors d'une menstruation pénible, les femmes évacuent une substance fibreuse d'un côté, et lisse de l'autre (*a*), comme la *membrana decidua* de Hunter. M. *Denman* observe que tout l'engage à croire que cette substance peut se former sans le concours de l'homme.

(*a*) J'ai connu, il y a trente sept ans, une jeune personne de vingt-trois, dont les règles étoient difficiles, accompagnées de vives tranchées durant plusieurs jours, et même de spasme et d'évanouissement, laquelle rendoit ensuite une masse d'un tissu serré, et en apparence fibreuse et charnue, et j'étois très-sûr que cette jeune personne ne voyoit pas d'homme. Après cette émission, les règles paroissoient. Long-temps macérée dans l'eau, cette masse se fondoit insensiblement sans qu'il restât aucune fibre. J'ai soumis à la même épreuve plusieurs de ces masses, en différens temps, et le résultat a été constamment le même. J. G. E.

13°. *Observations pratiques sur le traitement et les causes de l'hydropisie du cerveau ; par* THOMAS PERCIVAL, *D. M. membre de la société royale et de celle des antiqu. de Londres, &c. président de la société littéraire et phil. de Manchester.*

L'idée favorable qu'on avoit conçue de l'efficacité du mercure dans le traitement de l'hydrocéphale interne ne s'est pas soutenue long-temps ; et les partisans les plus attachés à ce traitement sont obligés de retrancher des éloges qu'ils avoient cru pouvoir lui prodiguer. M. *Percival* est de ce nombre ; il ne pense plus que le mercure mérite, dans cette maladie, une confiance exclusive : au contraire, il veut qu'on ait en même temps recours à divers antispasmodiques, tels que le musc, l'esprit de corne de cerf, &c. ; comme aussi à quelques diurétiques, parmi lesquels il donne la préférence à la scille, la digitale, &c. ; enfin aux vésicatoires : toutefois le mercure occupe toujours le premier rang. Nous allons traduire la dernière observation rapportée dans cet article.

« Je laisse à décider au lecteur si le cas suivant, avec lequel je terminerai ces observations, doit être attribué à une métastase. La fille de M. *C.* ***, âgée de 7 ans, attaquée depuis quatre mois de symptômes de phthisie pulmonaire, fut prise de violentes douleurs de tête, qui allèrent promptement en augmentant, et parvinrent à un point qu'elles lui arrachèrent fréquemment les hauts-cris. La toux, jusqu'alors extrê-

mement violente, et accompagnée de point à la poitrine, diminua; et cessa presqu'entièrement au bout de quelques jours; mais les pupilles de la malade se dilatèrent, le strasbisme survint; et environ une semaine après, la mort termina ses jours.»

Les autres articles qui entrent dans ce volume sont tirés de différens ouvrages connus. Nous ne nous y arrêterons pas, et cela d'autant moins que nous les avons déjà fait connoître en très-grande partie.

Handbuch der chirurgie, &c. *Manuel de chirurgie pour servir aux prélecons académiques; par le doct. JEAN-DAN. METZGER, cons. et médecin du corps de Sa Majesté prussienne, premier professeur de médecine à Konigsberg, &c.; in-8°. de 462 pages. A Iena, dans la librairie académique*, 1791.

7. Cet ouvrage contient d'abord une introduction dans laquelle il s'agit de la chirurgie en général: on y lit la définition de cet art, ses divisions, un précis de son histoire, &c. Viennent ensuite dix-huit sections dont les objets sont la fièvre en général, l'inflammation, les lésions produites par des causes externes, les lésions des différentes parties en détail, les ulcères et fistules, les tumeurs, les ruptures et descentes,

les maladies organiques, les maladies des os, les fractures, les luxations, les maladies des articulations, les moyens curatifs, quelques formules.

Anfangsgrunde der medicinischen anthropologie, &c. *Elémens d'anthropologie médicale et de médecine-pratique, à l'usage des prélecons; par le docteur* JULES-CHRÉT. LODER; *cons. aulique, et professeur à Iena; grand in-*8°. *de* 581 *p. A Iena, chez* Gœpferdt, 1791.

8. « C'est à la réquisition de mes auditeurs, dit M. *Loder* dans la préface, que je me suis déterminé à publier cet écrit avant le temps que je ne m'avois prescrit. Il ne doit servir que de cahiers à mes leçons, sans entrer dans le commerce de librairie. Mon plan étoit de ne pas donner exclusivement une physiologie, mais d'y joindre de l'anatomie tout ce que je croirois nécessaire pour répandre du jour sur les cas qui se présentent dans la médecine légale. C'est par ces mêmes raisons que j'ai fait mention de plusieurs maladies, dont la connoissance a en outre l'avantage de procurer des éclaircissemens sur une partie des fonctions du corps en état de santé. Je me suis plus particulièrement étendu sur l'ostéologie que sur les autres

doctrines anatomiques, par la raison qu'elle leur sert de base, et qu'il est facile de se reconnoître dans les autres, lorsqu'on possède bien celle-ci. Comme par-tout j'ai porté en même temps mes égards sur la médecine légale; j'ai pu être court dans l'esquisse que j'en donne, et je n'ai traité que d'une manière aphorétique ce qui me paroît constituer l'essentiel de la police médicale. Le projet de finir chaque cours dans un an, et mon plan de ne dire que ce qui a besoin d'une explication verbale, ne m'ont pas permis de m'en occuper plus amplement. »

METZGERS, &c. Anthropologie für aerzte und nuhtærzte, &c. *Anthropologie pour les médecins et pour ceux qui ne le sont pas, à l'usage des préleçons académiques; par le doct. JEAN-DAN. METZGER, médecin du corps de Sa Majesté prussienne, conseiller aulique et premier professeur de médecine à Konigsberg; in-8°. A Weissenfels et Leipsick, chez* Severin, 1790.

9. La signification du terme anthropologie ne paroît pas encore bien déterminée. Cette science doit être quelque chose de plus que l'histoire naturelle, et quelque chose de moins qu'un exposé détaillé du mécanisme de l'homme. On sent que dans ce sens,

les ouvrages qui ont pour objet cette connoissance, doivent varier selon les vues propres que l'auteur se propose, c'est-à-dire, selon qu'il veut se restreindre aux considérations suffisantes pour un naturaliste, un philosophe ou un physicien, ou qu'il veut entrer dans les détails plus circonstanciés et nécessaires au médecin. L'utilité de cette science en général n'est pas douteuse. Il est indigne d'un homme éclairé de ne pas être instruit de sa propre organisation; mais elle a surtout son utilité pour les personnes dont le devoir est de venir au secours des foibles, de garantir les citoyens des entreprises de la violence, soit personnelle, soit judiciaire. Les ecclésiastiques peuvent y trouver les plus grandes ressources pour remplir dignement les fonctions de leur ministère; et il est impossible qu'on soit bien capable de faire exécuter les loix, si l'on ne possède pas quelques notions claires sur le jeu des forces et des ressorts de la machine humaine. Nous indiquerons seulement les grandes divisions de cette nouvelle et intéressante production de M. *Metzger*, en faveur de ceux qui désireroient connoître la marche qu'il a suivie. Les voici. I. Histoire naturelle de l'homme. II. Psycologie médicale; forces animales, facultés de l'ame, origine des idées, les sens, la faculté de penser, la veille, le sommeil, les songes, les tempéramens, les passions, la démence, l'imbécillité, le suicide. III. Physiologie. L'auteur divise en volontaires et involontaires toutes les fonctions de l'homme qui sont vitales, animales, naturelles, sexuelles. IV. Diététique. V. Pa-

thologie. VI. Histoire et influence de la médecine.

A treatise on the origin and component parts of the stone, &c. *Traité sur l'origine et les parties constitutives du calcul urinaire ; objet des préleçons gulstoniennes, prononcées devant le collége de médecine en* 1790 ; *par* GUILLAUME AUSTIN, *docteur en médecine ; in-*8°. *A Londres, chez* Nicol, 1791.

10. Voici en peu de mots le système de l'auteur. Les calculs ne sont pas une production de l'urine, mais ils sont engendrés par le mucus contenu dans la vessie, en couséquence d'une maladie de la membrane muqueuse de ce réservoir ; maladie qui communique au mucus cette qualité calculo-poétique. Les preuves sur lesquelles M. *Austin* appuie cette doctrine sont, que le calcul est toujours exposé au mucus ; que cette humeur s'endurcit en pierre lorsqu'elle se trouve hors du corps ; qu'on rencontre des calculs dans des endroits où il n'y a pas d'urine ; que les pierres prennent un plus grand et un plus prompt accroissement dans le mucus que dans l'urine ; que dans les pierres urinaires, les parties qui sont le plus en contact avec le mucus, et ont le moins de communication avec l'urine, grossissent avec le plus de vîtesse ; que les parties saillantes, et

formées après les autres, ressemblent à du mucus endurci ; que les calculs s'engendrent dans la vessie par irritation, et qu'il se dépose des croûtes pierreuses autour des corps étrangers, dans les glandes muqueuses, aussi-bien que dans l'urine.

On voit avec peine que M. *Austin*, savant si estimable à tant d'égards, débite ces paradoxes ; mais nous sommes tentés de croire que ce n'est que l'occasion qu'il faut en accuser. Il étoit question de briller devant un auditoire que les choses communes et ordinaires ne pouvoient pas intéresser vivement. Il falloit donc choisir un sujet sur lequel l'esprit et l'imagination pussent s'exercer ; ils paroissent avoir bien servi M. *Austin*.

MARCARDS, &c. Kurze anleitung zum innerlichen gebrauche des Pyrmonter brunnens, &c. *Introduction abrégée à l'usage externe des eaux de Pyrmont, tant sur les lieux qu'ailleurs ; par* HENRI-MATTHIAS MARCARDS, *médecin du corps du duc de Hollstein-Oldenbourg, et membre de plusieurs académies des sciences et de sociétés littéraires ; in-8°. de huit feuilles. A Pyrmont et à Hannovre, dans la librairie de* Helwing, 1791.

11. Les personnes décidées à faire usage

des eaux de Pyrmont ne pourront mieux faire que de consulter cet opuscule. L'auteur les y entretiendra des parties constitutive, de ces eaux, et de leur efficacité en général de leur utilité particulière, des maladies qui doivent détourner de leur usage, de leurs effets consécutifs, de tous les détails nécessaires à savoir relativement à leur emploi - enfin, du transport de ces eaux, de la manière de se les procurer bonnes, et de les conserver sans qu'elles perdent leur qualités Nous ne dissimulerons pas que cette instruction contient çà et là quelques traits qui semblent être mis pour appeler des buveurs à Pyrmont. Par exemple, M. *Marcard* dis que les eaux de Pyrmont ont la propriété de manifester les reliquats vénériens; ensorte qu'elles peuvent servir de pierre de touche pour les malades qui craignent de recéler encore quelques particules du virus vérolique : il dit, (ce qui nous paroît également un peu exagéré,) qu'il a bu chez M. *Tissot* d'une bouteille de ces eaux qui avoit été gardée depuis quatorze ans sans avoir presque rien perdu de sa qualité.

Entwurf einer practischen arzney mettellehre, &c. *Esquisse d'une pharmacopée pratique;* première partie. *Des remèdes internes; par* ARNEMANN, *docteur et professeur en médecine; in-8°. de 432 pag. A*

Gottingue, chez Vandenhœck *et* Ruprecht, 1791.

12. Déterminer l'efficacité des remèdes en conséquence des notions théoriques modernes, et d'après des expériences faites avec soin; tel est l'objet de l'auteur. La base de son système est la diversité de l'état de l'irritabilité du corps humain malade, laquelle, conjointement avec la réaction des forces vitales, préside à l'action des remèdes. En analysant ensuite ce principe, M. *Arnemann* a trouvé quinze modes d'action des remèdes qui lui servent de fondement pour établir autant de classes de médicamens; savoir, 1°. les secours diététiques introduits dans la matière médicale, y compris les eaux minérales; 2°. les émolliens et les relachans; 3°. les résolutifs; 4°. les fortifians; 5°. les irritans; 6°. les antispasmodiques et les soporifères; 7°. les antiseptiques; 8°. les vomitifs; 9°. les cathartiques, y compris les vermifuges, les carminatifs et les absorbans; 10°. les béchiques; 11°. les salivans; 12°. les sudorifiques; 13°. les diurétiqnes et les lithontriptiques; 14°. l'électricité et l'air du feu; 15°. le magnétisme.

Saggio di litologia Vesuviana, &c. *Essai de lithologie du Vésuve, dédié à S. M. la reine des Deux-Siciles; par le chevalier* JOSEPH

GIOENI; in-8°. de 208 pages. A Naples, 1790.

13. M. *Gioeni* paroît très-versé dans le sujet qu'il traite. Il a étudié les auteurs qui ont écrit sur la lithologie de cette montagne fameuse, aussi-bien que la nature; ensorte que son ouvrage doit être regardé comme une production classique dans son genre.

Oratio anniversaria in theatro collegii regalis medicorum Londinensium ex Harveii instituto habita, A. D. M. DCC. XC. festo divi Lucæ à JOANNE ASH, M. D. coll. reg. med. Lond. Soc. reg. et Soc. A socio. *In-4°. A Londres, chez* Robson, 1790.

14. Quoique septuagénaire, l'auteur a cédé aux instances du collége pour se charger du discours anniversaire fondé par *Harvée*. L'orateur a déployé dans ce discours toute la force et toute la vigueur de l'âge viril. Il y règne une dignité et une énergie de sentiment, une harmonie et une éloquence qui font honneur à M. *Ash*. Nous regrettons que le sujet qui n'est, pour ainsi dire, qu'un panégyrique du fondateur de cet acte, et des autres bienfaiteurs du collége, au nombre desquels on compte à présent feu M. le docteur *Adington*, ne lui ait pas permis de déployer ses talens dans des discussions plus instructives; car à juger de ce qu'il a fait

ici, on peut conjecturer ce dont il est capable. Ce discours est sans contredit un des meilleurs qu'on puisse avoir dans ce genre.

Esculap, &c. *Esculape ; écrit périodique de médecine et de chirurgie, par une société de médecins cliniques du Cercle de l'empire, publié par le doct. F. A. WEBER, et le docteur M. P. RUHLAND, à Heilborn et à Ulm. Un vol. grand in-8°. de 248 pag. A Leipsick, chez* Weygand, 1790.

15. Cet ouvrage périodique, disent les rédacteurs, contiendra, 1°. des descriptions claires et précises de maladies remarquables, l'exposé fidelle du traitement qu'on aura employé, et du succès qu'il aura eu; 2°. des ouvertures de cadavres; 3°. des cas réels, et non-imaginaires pour lesquels on consulte; 4°. des rapports et parères de médecine légale; 5°. des remèdes familiers constatés par l'expérience, et pas encore suffisamment connus; 6°. des expériences physiques applicables à la pratique de la médecine; 7°. des sujets importans de médecine politique. Le premier volume que nous annonçons, est une preuve de la bonne volonté des rédacteurs, plutôt que de leur succès; mais *fabricando fit faber*.

NOTICE SUR M. LOUIS, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, doyen des professeurs du collége, &c. &c. (a).

ANTOINE LOUIS naquit à Metz le 13 février 1723. Son père, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de cette ville, que ses vertus et ses travaux rendoient recommandable et cher à ses concitoyens, veilla lui-même sur l'éducation de son fils : il hâta le développement des talens dont il vit éclore le germe : la connoissance en parvint au célèbre *la Peyronie*, qui occupé alors de créer, pour ainsi dire, un nouveau corps de chirurgie, crut devoir accueillir avec empressement un jeune homme qui débutoit dans la carrière de l'art de guérir avec des dispositions si favorables.

Si M. *la Peyronie* fit beaucoup pour M. *Louis*, la reconnoissance de celui-ci ne se ralentit jamais : tous les ans, à l'entrée du cours de physiologie, qu'il fit pendant plus de quarante ans, il prononçoit avec attendrissement l'éloge de son bienfaiteur, et des larmes non suspectes exprimoient la sensibilité de son cœur.

(a) L'Académie de chirurgie, dans sa Séance du 24 mai, a ordonné l'impression, à ses frais, et l'insertion dans le Journal de Paris, de cette notice qui a été rédigée par M. *P. Sue*, commissaire pour les extraits, remplissant *par interim* les fonctions de Secrétaire.

Avec un esprit propre à toutes les sciences, M. *Louis* nous a dit souvent, qu'il préféra l'étude de la chirurgie, parce qu'elle joint aux connoissances nécessaires de l'économie animale la douce satisfaction de soulager l'humanité souffrante; parce que, par un heureux accord, le patriote y trouve les moyens d'être en même temps utile et bienfaisant envers ses concitoyens.

M. *Louis* a su unir au plus haut degré, dans l'exercice de la chirurgie, la théorie et la pratique. Sa théorie lumineuse et dirigée sur les principes des plus grands maîtres, étoit encore étayée par la connoissance approfondie des auteurs anciens : elle lui a fourni la découverte des nouveaux documens sur l'art, consignés dans ses ouvrages, et sur-tout dans le recueil de l'Académie de chirurgie. Il étoit principalement instruit dans l'histoire littéraire de cette science, et dans celle qui traite de la médecine légale; cette partie de l'art si importante, qui établit souvent ceux qui la cultivent, les premiers juges de la vie et de la fortune des citoyens. Il a prouvé son érudition et son goût dans l'histoire littéraire de la chirurgie par différentes brochures qu'il publia lors du fameux procès entre les médecins et les chirurgiens (*a*) : ses écrits dans ce genre, forts

(*a*) La décision de ce procès mit fin aux disputes entre les médecins et les chirurgiens : ceux-ci eurent le droit de faire soutenir une thèse latine à leurs candidats, et M. *Louis* est le premier qui, le 25 septembre 1749, en soutint une sous la présidence de M. *Morand*.

de raisonnemens péremptoires et assaisonnés de ce sel attique qui fait valoir la bonne cause, ne contribuèrent pas peu au triomphe que la chirurgie remporta alors sur la médecine. Il a prouvé son savoir et la perspicacité de son jugement dans la médecine légale par ses dissertations sur différentes questions légales qu'il a traitées avec une supériorité de talens inconnue jusqu'alors; et ses décisions ont presque toujours déterminé les jugemens des tribunaux.

Si la théorie de M. *Louis* fut sublime et érudite, sa pratique fut solide et appuyée sur la connoissance exacte du corps humain. Placé très-jeune à l'armée, en qualité de chirurgien aide-major, nommé ensuite par le Roi chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, puis chirurgien-major consultant des armées dans les guerres d'Allemagne. De retour à Paris, livré à la grande pratique de la chirurgie, par tout il a opéré avec sureté et intelligence; par tout, en opérant, il sut unir le sang-froid du sage à l'habileté du praticien, le coup-d'œil de l'homme expérimenté à la dextérité de l'artiste; et joignant le moral au physique, sa charité compatissante sembloit abréger les douleurs des malades, sur lesquels il portoit un fer salutaire.

L'Académie de chirurgie, qui ne faisoit presque que de naître, lorsque M. *Louis* se livra à l'exercice de la chirurgie, connut bientôt son mérite, et le récompensa en le recevant dans son sein, avant même qu'il fût agrégé au collége. S'il parvint rapidement à toutes les places importantes, ce fut moins

une faveur qu'il obtint, qu'une justice que lui rendirent les chefs qui disposoient de ces places. Il y avoit déjà long-temps que l'Académie le désignoit pour tenir sa plume, lorsque la retraite de M. *Morand*, son secrétaire, mit à portée M. *La Martiniere* de proposer au Roi de remplir le vœu de cette Compagnie.

Une simple notice ne permet pas même de citer les nombreux ouvrages de M. *Louis*. Nous dirons seulement que dès son entrée dans la carrière, ayant à lutter avec un médecin instruit, qui avoit effrayé ses concitoyens par le tableau déchirant de nombre d'histoires tragiques sur les enterremens précipités, M. *Louis* vint à bout de calmer les inquiétudes à ce sujet, de dissiper les préjugés, et de rassurer les esprits intimidés, en publiant ses *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, ouvrage devenu très-rare. Nous dirons encore que le traitement des maladies vénériennes étant devenu, depuis le commencement de ce siècle, la pâture d'un vil troupeau de charlatans, qui, sous l'appât trompeur de spécifique contre ces maladies, abusoient de la crédulité publique, et trafiquoient de la vie des citoyens, M. *Louis* fut engagé à donner un ouvrage qui dévoilât les manœuvres perfides de ces empiriques, qui fît voir le danger de leurs préparations; c'est ce qu'il a exécuté avec énergie, et d'une manière victorieuse, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1764, intitulé : *Parallèle des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne*, à la tête duquel des circonstances analogues au temps et à l'an-

cien régime ne lui permirent pas de mettre son nom. Nous dirons enfin, sans craindre d'éprouver à cet égard de contradiction, que tous les ouvrages de M. *Louis*, de quelque genre qu'ils traitent, sont embellis par une érudition variée, qu'on y reconnoît par tout la touche d'un maître plein de son sujet, et qu'ils sont écrits avec une clarté et une netteté d'expressions, qui en rendent la lecture non moins agréable qu'utile.

Si M. *Louis* fut célèbre par les brillantes qualités de son esprit, il ne le fut pas moins par celles de son cœur. Homme juste, ami sûr, citoyen vertueux et de la plus rigide probité, il n'eut, avec une ame droite, ni l'orgueil du talent, ni le luxe des richesses: la bienfaisance étoit pour lui une vertu de nécessité. L'auteur de cette notice pourroit nommer plusieurs familles malheureuses que M. *Louis* a secourues, et qui ignorent encore le nom de leur bienfaiteur: nous pourrions citer en témoignage de ses bienfaits et de son amour pour les progrès de l'art, nombre d'élèves en chirurgie, remplis de talens, mais dénués de ressources pécuniaires, qu'il a aidés de sa bourse et de ses conseils, et qui jouissent maintenant du fruit de ses dons.

Il eut dit-on des ennemis: eh! qui n'en a pas? N'est-ce pas même souvent le mérite qui en attire le plus? Nous pouvons au moins assurer que M. *Louis* ne conserva jamais contre les siens une haine rancuneuse: nous en connoissons même à qui il a rendu des services essentiels.

Enfin, M. *Louis* a prouvé sa modestie jusque dans la rédaction de ses dernières volon-

tés : il a voulu par son testament (*a*), que ses cendres reposassent à côté de celles des pauvres qu'il a servis dans un vaste hôpital (la Salpêtrière,) où il entra en qualité d'élève, à l'âge de 21 ans, et où il a gagné sa maîtrise par un travail consécutif de six années. Jamais il n'a abandonné cette maison, qu'il fréquentoit souvent. On nous a assuré que chaque fois qu'il y alloit, il visitoit les infirmes, les consoloit dans leurs peines, leur donnoit tous les secours qui dépendoient de lui : aussi la bénédiction du pauvre, cette seule récompense digne de l'homme charitable et sensible, l'a-t-elle suivie jusqu'après sa mort ; et les larmes qu'ont versées les pauvres de la Salpêtrière, en recevant les restes inanimés de leur ami, honorent mieux sa mémoire, que ne le feroit l'éloge académique le plus brillant.

N°. 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, M. GRUNWALD.

3, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de novembre 1791.

Page 180, ligne 24, *au lieu d'*Adaix, *lisez* Adair.
Page 183, ligne 20, Falconers, *lisez* Falconer.
Page 274, ligne 24, suc, *lisez* feu.
Page 284, ligne 6, crasse, *lisez* crase.
Page 285, ligne 16, qui, *lisez* qu'il.

(*a*) M. *Louis* est mort, à la suite d'une hydropisie de poitrine, dans la nuit du samedi 19 mai 1792.

Page 288, ligne 27, treade, *lisez* treacle.
Page 290, ligne 6, néglige, *lisez* négligée.
Ibid. ligne 24, appliquoit, *lisez* applique.
Page 297, ligne 25, reflux, *lisez* afflux.
Page 302, ligne 17, autre chose, *lisez* autres choses.
Page 316, ligne 7, sert, *lisez* serre.

Cahier de Janvier 1792.

Page 5, ligne 13, *au lieu d'*ains, *lisez* ainsi.
Page 24, ligne 16, Perkius, *lisez* Perkins.
La page 53 est cotée 35.
Page 79, ligne 2, lympide, *lisez* limpide.
Page 130, ligne 18, attention, *lisez* allusion.
Page 134, ligne 24, supprimez un *par.*
Page 142, à la tête de la page, *au lieu d'*hiſtoire littéraire, *lisez* Chimie.
Page 145, ligne 11, Luhtenberg, *lisez* Lichtenberg.
Page 155, lignes 9, 15 & 28, *au lieu d'*Uster, *lisez* Ufteri.
Page 156, ligne 5, uster, *lisez* usteri.
Ibid. ligne 15, ptomtologie, *liſez* ptomatologie.
Ibid. ligne 29, Cune, *lisez* Cuno.
Page 157, ligne 19 Weicknad, *lisez* Weickard.
Page 160, ligne 20, kunste, *lisez* kunst.
Page 164, ligne 10, Depau, *lisez* Dupau.
Ibid. ligne 14, Perkius, *lisez* Perkins.

Cahier de février 1792.

La page 172 eſt cotée 272.
Page 180, ligne 19, *au lieu de* minutes, *lisez* minute.
Page 240, ligne 18, minutes, *lisez* minute.
Page 274, ligne 3, supprimez le *que.*
Page 276, ligne 25, evleicherte, *lisez* erleichterte.
Page 298, ligne 27, chechsetrebes, *lisez* chlechftriebes.
Page 304, ligne 8, 272, *lisez* 172.
Ibid. ligne 11, ajoutez après l'&c., 272.

Cahier d'avril 1792.

Page 450, lignes 12 & 13, qui n'avoit pas descendu

plus bas, *lisez* qui n'avoit guères descendu plus bas que le terme de 4 degrés.

Ibid. ligne, 22, observée à 8 & 6 degrés, *lisez* à 5 & 6 degrés.

Page 452, ligne 16, il échéeroit, *lisez* il écherroit.

TABLE.

EPILEPSIE dont on attribue la cause à un engouement des glandes, &c. Par M. Armet, page 117

Phthisie pulmonaire commençante, &c. Observ. par M. Gourraud, 140

*Suite du précis d'observations sur l'*inversion de la vessie, *&c.* Par M. Desgranges, 149

Rétrécissement considérable de l'aorte pectorale, &c. Par M. Pâris, 170

Constitution de l'hiver de l'année 1792. Par M. Geoffroy, 175

Observations météorologiq. faites à Lille, 185

Maladies qui ont régné à Lille, 187

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 189

Médecine, 198

Chirurgie, 215

Physiologie, 216

Matière médicale, 220

Pharmacie, 221

Physique, 222

Histoire littéraire, 223

Notice sur M. Louis, 225

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1792.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, ET PHARMACIE.

JUILLET 1792.

OBSERVATIONS sur l'enseignement de la médecine dans les hôpitaux de la Toscane; par M. DES GENETTES, doct. en médecine, et membre de plusieurs académies.

Lues à la Société royale de médecine de Paris, dans sa Séance du 15 mai 1792.

LA Société royale de médecine a proposé pour sujet d'un prix la question suivante : *Déterminer quelle est la meilleure manière d'enseigner la médecine-pratique dans un hôpital.*

Elle a invité en même temps tous les médecins qui connoissent les écoles cliniques actuellement existantes, à lui faire part de leurs observations.

Le programme indique aux concurrens comme des modèles en ce genre, les écoles cliniques de Leyde, d'Édimbourg, de Vienne, de Gottingue, de Milan, de Pavie, d'Erlangue, de Gênes, sur lesquelles on a publié des ouvrages très-répandus.

Il existe encore d'autres institutions qui, quoique parfaitement bien dirigées, sont beaucoup moins connues; tels sont, par exemple, les principaux hôpitaux de la Toscane, où l'on enseigne les différentes branches de l'art de guérir d'une manière théorique et pratique. Ce sont ces écoles dont je me propose de développer les plans. Je vais sur-tout détailler très-exactement le régime d'enseignement suivi dans l'hôpital de *S. Maria Nuova* de Florence, comme le plus complet et le plus étendu, par rapport aux avantages qu'offrent sa grandeur et la population de la ville.

Le célèbre *Howard* n'a dit qu'un mot de cet établissement, il paroît

même que ce respectable écrivain a absolument ignoré les détails de l'administration qui auroient intéressé et satisfait sa philantropie : *Appendix to the state of the prisons in England and Wales, &c. containing a farther account of foreign prisons and hospitals with additional remarks on the prisons of this country.* Warrington, 1780.

La fondation de l'hôpital de *S. Maria Nuova* remonte jusques vers la fin du treizième siècle. Il a été successivement aggrandi, et enrichi par la République, les Médicis et la munificence de plusieurs citoyens ; mais c'est surtout au dernier grand duc régnant, *Pierre Léopold*, qu'il doit ses améliorations et les règlemens actuels, dont il surveilloit lui-même l'exécution avec un zèle et une humanité qui honorent sa mémoire.

On a publié en 1783 à Florence, l'histoire détaillée de cette maison; sous le titre suivant : *Regolamento del regio Arcispedale di S. Maria Nuova di Firenze.* Cet ouvrage, rédigé par le sénateur *Marco Covoni*, commissaire de l'hôpital, est divisé en six sections,

précédées d'une préface historique. La première section traite de la direction générale ; la seconde, de l'administration des biens ; la troisième, du service immédiat des malades ; la quatrième, de l'enseignement des différentes branches de la médecine ; la cinquième, du règlement intérieur relatif au spirituel et à quelques parties du service ; la sixième section, renferme des tableaux destinés à présenter l'état fidelle de l'administration générale ; de l'enseignement des élèves ; de l'entrée, du traitement et de la sortie des malades. Enfin, on y trouve des plans détaillés de la maison, et la description d'une cheminée économique extrêmement curieuse, dont il existe un modèle dans les salles de l'Académie royale des sciences de Paris.

L'hôpital est divisé en deux grandes infirmeries, formant deux grands corps de bâtimens séparés dans leur milieu, et réunis par un vaste portique qui règne le long de la façade principale. Les différentes salles des deux infirmeries sont spacieuses, élevées, et bien aérées. L'une est destinée aux hommes ; l'autre aux femmes.

Il y a dans l'infirmerie des hommes,
pour les maladies internes, lits, 448
Pour les maladies chirurgicales, 141

TOTAL des lits des hommes, 589

Infirmerie des femmes, pour
les maladies internes, lits, ... 315
Pour les maladies chirurgicales, 110
Pour les femmes enceintes, ... 20

TOTAL des lits des femmes, 445

TOTAL des lits des deux in-
firmeries, ... 1034

Il y a dans les deux infirmeries deux salles de douze lits chacune pour l'école de médecine-pratique.

Les femmes enceintes occupent une partie de l'hôpital qui est isolée, et donne sur un jardin.

Les maladies internes et les chirurgicales sont séparées, et les malades qui ont subi quelques opérations graves, sont placés dans des chambres particulières.

Les vénériens des deux sexes, sont aussi reçus et traités dans des salles séparées.

La monture des lits est en fer, le linge est tenu extrêmement propre, l'air est fréquemment renouvelé autour des malades.

Il n'est peut-être pas inutile d'observer que cet édifice, ainsi que la plupart de ceux de ce genre en Italie, est d'une architecture à la fois simple et sévère, et réunit beaucoup de détails de la plus grande utilité.

Des médecins, chirurgiens et pharmaciens.

Les médecins, chirurgiens et pharmaciens employés dans l'hôpital, ceux qui y répandent, surveillent ou viennent chercher l'instruction, sont classés ainsi qu'il suit :

Un président des études;

Huit professeurs des différentes parties de la médecine;

Douze médecins ordinaires;

Douze médecins substituts;

Quatre médecins assistans;

Un nombre indéterminé de médecins qui suivent la pratique.

Nous parlerons du président des études, et des professeurs dans l'article suivant.

Les médecins ordinaires et substituts sont nommés par le Souverain.

Les médecins assistans sont nommés par le commissaire, d'après des examens et un concours faits devant le collége de médecine.

Les médecins qui suivent la pratique n'ont besoin, pour y être admis, que de représenter leurs lettres de docteur en médecine dans l'une des deux universités de la Toscane, Pise ou Sienne. On étend même cette permission aux médecins étrangers, sans exiger d'autre formalité de leur part, que de prévenir le commissaire.

J'observerai que les examens qu'on subit en Toscane pour obtenir le grade de docteur en médecine, sont en général plus rigoureux et beaucoup plus probatoires qu'en France, et qu'ainsi la vie des hommes y est plus respectée.

Le grade de docteur en médecine suppose celui de docteur en philosophie : celui-ci s'acquiert par la connoissance de la dialectique, de la métaphysique, de la morale et de la physique. Pour obtenir l'autre, il faut avoir suivi pendant trois années l'étude de l'anatomie, de la médecine théorique, de la médecine-pratique, de la chimie,

de l'histoire naturelle et de la botanique, qui est une de ses branches, et avoir subi plusieurs examens sur toutes ces sciences. Ces différens cours de philosophie et de médecine durent cinq ans.

Les chirurgiens sont au nombre de huit maîtres, dont deux sous le titre de *chirurgiens en chef*, à la nomination du Souverain, sont chargés des opérations majeures.

Les élèves qui sont logés et nourris dans la maison sont au nombre de vingt-quatre, divisés en trois classes relatives à leurs degrés d'instruction.

Pour être reçus élèves, ils doivent subir des examens sur la langue latine, la géométrie et la dialectique.

La première classe doit étudier pendant deux ans au moins, l'anatomie et les institutions de chirurgie.

La seconde dans les deux années suivantes s'instruit dans les cas pratiques, les opérations sur le cadavre, et l'art des accouchemens.

La troisième classe, outre qu'elle est obligée de s'occuper des études ci-dessus, s'exerce à la pratique des opérations, et peut, hors des temps de son service, suivre à son gré les leçons de tous les professeurs.

Parmi les élèves en chirurgie, la promotion aux emplois se fait en raison des connoissances des sujets, dont on s'assure par les notes des professeurs, par des examens et des concours. Pour exciter et entretenir l'émulation, on leur distribue aussi différens prix.

Le chef ou sur-intendant de la pharmacie, est en même temps professeur de chimie pharmaceutique. Il est pris dans le corps des maîtres apothicaires, présenté par le commissaire, et nommé par le Souverain.

Il a immédiatement sous ses ordres un autre maître apothicaire, chargé de l'aider et de le suppléer dans les travaux de la pharmacie, et trois aides.

La place de sur-intendant des infirmeries, qui est l'une des plus importantes de l'hôpital, exige aussi des connoissances en l'art de guérir; c'est ordinairement un chirurgien qui la remplit.

De l'enseignement des différentes branches de la médecine.

Les professeurs sont au nombre de huit: savoir;

De médecine-pratique;

D'instituts de chirurgie;

De cas pratiques de chirurgie;

D'opérations sur le cadavre;

D'accouchemens;

De botanique et de matière médicale;

De chimie pharmaceutique.

Ces professeurs sont surveillés par un président des études qui est docteur en médecine, et qui est chargé de la direction de l'enseignement, et des examens des élèves.

On trouve dans l'hôpital une bibliothèque bien assortie, sur-tout en livres élémentaires, sur la médecine et toutes les sciences accessoires, une école destinée aux leçons théoriques, un amphithéâtre d'anatomie, des salles de dissection, des laboratoires de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, une grande pharmacie et un jardin botanique.

Quoique le cabinet royal d'histoire naturelle et de physique soit un établissement entièrement séparé de l'hôpital, je ne puis me dispenser d'en parler à cause des grandes ressources d'instruction qu'il présente. Il est composé d'une immense collection d'instrumens de physique et d'astronomie, d'un observatoire et d'un cabinet météorologique,

d'une suite précieuse de minéraux, de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de vers, d'un jardin considérable de botanique et d'une belle bibliothèque ; mais ce qui a un rapport plus direct avec notre objet, c'est l'anatomie complète de l'homme parfaitement modelée en cire. Près de trente statues de grandeur naturelle démontrent l'ensemble des os, des ligamens, des muscles, des viscères, des vaisseaux sanguins, des lymphatiques et des nerfs. Un nombre prodigieux de préparations en démontrent tous les détails. On y voit également tout ce qui concerne l'art des accouchemens et les opérations majeures de la chirurgie.

FONCTIONS DES PROFESSEURS.

Professeur de médecine-pratique.

Le professeur de médecine-pratique est chargé du soin d'initier, de former et de perfectionner les jeunes médecins dans l'art, de distinguer, d'observer et de guérir les maladies. Pour remplir cet objet, il enseigne la médecine au lit des malades. Il a deux salles de douze lits chaque, et il choisit dans les deux infirmeries, des maladies diverses, et

toujours les plus difficiles à guérir. Il fait soigneusement remarquer à ses élèves les symptômes et les différens périodes de ces maladies; il leur apprend la manière de questionner les malades, et ceux qui les veillent et les servent, pour pouvoir tirer des indications; enfin, il interroge ses disciples sur l'idée qu'ils se forment des maladies soumises à leur observation, et sur le traitement qu'ils emploieroient, si elles étoient confiées à leurs soins.

Dans chaque saison, on consacre deux mois à ces leçons données au lit des malades; savoir janvier et février, pour l'hiver; avril et mars, pour le printemps; juillet et août, pour l'été; octobre et novembre, pour l'automne. Il résulte de la série comparative de ces observations avec les tables météorologiques, un *annus medicus* complet.

Le même professeur est tenu de dicter et d'expliquer pendant six mois des leçons de médecine-pratique, de manière à donner un cours complet d'institutions-pratiques en deux années.

Il assiste aux examens des élèves, remet au président des études, à la fin de chaque année scholastique, des notes sur la capacité, l'application et le

degré d'instruction de ses disciples. Il est encore obligé de donner les questions pour les examens, et le sujet des dissertations qui concourent au prix; de porter son jugement de vive voix ou par écrit sur ces divers objets, lorsqu'il en est requis par le commissaire.

Ce dernier article étant commun à tous les professeurs dans les branches respectives de l'art de guérir qu'ils enseignent, je ne le répéterai point en rendant compte de leurs diverses fonctions.

Professeur d'anatomie.

Le professeur d'anatomie fait deux leçons par semaine, depuis novembre jusques au mois de juin inclusivement. Il donne l'histoire claire, précise et méthodique de toutes les parties du corps humain; il en fait la démonstration, et il indique les auteurs qui ont le mieux écrit sur les différentes parties de cette science. Il enseigne également l'art de la dissection, et celui de faire et de conserver les préparations anatomiques. Le cours complet d'anatomie doit se faire en deux ans.

Le professeur d'anatomie assiste aux examens, &c.

Il y a un prosecteur attaché à l'école d'anatomie. Tous les cadavres de l'hôpital sont à sa disposition. Il est chargé de préparer les leçons du professeur d'anatomie, d'ouvrir les cadavres sur lesquels le professeur de médecine-pratique veut faire des recherches particulières, et relatives à l'objet de l'enseignement de sa partie. Il doit fournir des cadavres au professeur d'opérations de chirurgie, et diriger les élèves dans leurs dissections.

Un certain nombre d'élèves en chirurgie sont aussi particulièrement attachés à la salle des dissections.

Professeur d'instituts de chirurgie.

Les instituts de chirurgie forment l'objet d'une chaire indispensable pour les élèves en chirurgie dès le premier moment de leur entrée dans l'hôpital.

Les leçons se font régulièrement deux fois la semaine, depuis le mois de novembre jusqu'à celui de juillet inclusivement.

Le cours complet d'instituts de chirurgie dure deux ans, et se fait dans l'ordre suivant. D'abord on traite de la physiologie ou physique de l'homme

sain : en second lieu, de la pathologie ou physique de l'homme malade ; enfin, de la thérapeutique chirurgicale.

Ce professeur est indispensablement tenu de dicter dans chaque leçon ses préceptes sur ces différentes matières, et il en donne ensuite une explication simple, précise et claire. Il doit aussi interroger ses disciples, afin de s'assurer s'ils l'ont bien compris, et de pouvoir constater leurs progrès. Outre cette instruction publique, il est encore chargé de les diriger dans le choix et la lecture des auteurs, de répondre à leurs questions, et enfin de faciliter autant qu'il est en lui leurs études et leurs recherches.

Le professeur d'instituts de chirurgie est tenu, ainsi que les autres, d'assister aux examens, &c.

Professeur de cas pratiques de chirurgie.

Lorsque les élèves ont acquis la connoissance de l'homme vivant et sain, et de la nature, des causes, des symptômes, et des indications des maladies qui sont du ressort de la chirurgie prise dans une acception générale, ils passent

ensuite à l'étude de chaque maladie chirurgicale en particulier, et c'est ce qui forme l'objet de la chaire de cas pratiques.

Le professeur de cette partie fait une leçon par semaine, depuis le mois de novembre jusques au mois de juillet inclusivement.

Il dicte et explique successivement, 1°. un traité des tumeurs; 2°. des plaies et des ulcères; 3°. des fractures et des luxations. Il décrit en particulier les différentes espèces de maladies qui se rapportent à ces genres, et il enseigne la manière de les traiter méthodiquement. Pour s'assurer qu'il est bien entendu de ses élèves, et pour pouvoir rendre compte de leur application, de leur capacité et de leur instruction, il doit les interroger souvent sur les matières qui font l'objet de ses leçons.

Le professeur de cas pratiques de chirurgie est obligé, ainsi que les autres, d'assister aux examens, &c.

Professeur d'opérations sur le cadavre.

Les élèves, après avoir acquis la connoissance générale et particulière des maladies, et des différentes méthodes de traitement appropriées, passent

à la pratique des opérations qui constituent la chirurgie mécanique.

Le professeur d'opérations fait ses leçons dans l'école destinée aux leçons théoriques et ses démonstrations dans l'amphithéâtre d'anatomie, une fois la semaine, depuis le mois de novembre jusques à celui de juillet inclusivement. Son cours complet dure deux ans.

Il démontre sur le cadavre tout ce qu'il a enseigné dans la chaire, et exécute sur le cadavre les différentes opérations qui ont fait l'objet de ses leçons. Lorsqu'il se fait quelque grande opération dans l'hôpital, le professeur d'opérations en avertit ses élèves ; il leur fait une leçon sur cet objet; il leur enseigne et leur démontre sur le cadavre la manière dont se pratique l'opération, et la fait exécuter aux plus instruits, afin qu'ils soient en état de bien distinguer la différence qu'il y a entre opérer sur le vivant et le mort.

On voit dans une des écoles de très-belles caisses d'instrumens de chirurgie, parfaitement semblables à celles qui composent l'*armamentarium militare chirurgico-austriacum*, et qui ont été envoyées de Vienne. Il y a aussi des figures et des mannequins sur les-

quels on fait le cours de bandages.

Le professeur d'opérations assiste aux examens, &c.

Professeur de l'art des accouchemens.

Le professeur d'accouchemens enseigne tout ce qui est relatif à la grossesse, à l'accouchement et à ses suites. Il dicte et explique en chaire la théorie de cet art, et fait dans l'amphithéâtre d'anatomie ses démonstrations. Les leçons se font une fois la semaine, depuis le mois de novembre jusques au mois de juillet inclusivement.

Le même professeur accouche les femmes enceintes, et prend soin d'elles après ce terme. Il est chargé d'instruire dans la pratique de son art les élèves chirurgiens de la troisième classe. Dans le cas de mort survenue à quelque femme avant, pendant ou après l'accouchement, il doit en faire l'ouverture, et démontrer à ses disciples l'état de la matrice et de ses dépendances.

C'est encore ce professeur qui est chargé de l'instruction des sages-femmes; car il faut qu'elles aient suivi des cours et donné des preuves de savoir, pour être admises à la pratique des accouchemens. Le cours des sages-

femmes a lieu chaque année; il dure depuis novembre jusques au mois de juillet inclusivement, et les leçons se font deux fois la semaine.

Le professeur d'accouchemens assiste aux examens, &c.

Professeur de chimie pharmaceutique.

Le professeur de chimie pharmaceutique enseigne publiquement dans l'école de théorie, et il fait ses démonstrations dans la salle de la pharmacie, où se trouvent le droguier et la collection d'histoire naturelle. Il fait deux leçons par semaine; savoir: le mardi et le vendredi, à trois heures après midi, depuis novembre jusques à la fin de février; à trois heures et demie en mars et avril; et à cinq, depuis le mois de juin jusques à la fin de juillet.

Il traite des substances médicinales sous le rapport du pays qui les produit, des lieux d'où on se les procure, des préparations nécessaires pour les conserver, de leurs usages dans la pharmacie et les arts. Il ne doit entrer que très-peu dans les détails d'histoire naturelle et des vertus médicinales, qui forment l'objet d'un enseignement sé-

Ce professeur traite des opérations pharmaceutiques, et joint la démonstration à la théorie. Il doit enseigner les élémens de la chimie, et considérer cette vaste science du côté de ses applications à la pharmacie. On avoit même tracé un plan d'enseignement sur cet objet; mais les découvertes nombreuses qu'on fait tous les jours dans la chimie, ont dû nécessairement le changer.

Le professeur de chimie-pharmaceutique assiste aux examens, &c.

Professeur de botanique et matière médicale.

Le professeur de botanique et de matière médicale dicte et explique son système, et démontre les plantes fraîches, particulièrement les officinales, aux élèves en chirurgie et en pharmacie; les étrangers sont également admis à ces leçons en prévenant le commissaire.

Le cours complet dure deux ans. Les leçons se font quatre fois la semaine, dans les mois de mai, juin, juillet, vers six heures du soir, comme le moment le plus avantageux pour l'étude des plantes.

Le professeur de botanique est chargé de la direction et de l'entretien du jardin et des serres ; il doit aussi former un herbier sec, et entretenir les autres jardins de l'hôpital des plantes officinales qui sont le plus communément employées en médecine.

Depuis le mois de novembre jusques au mois d'avril, il fait une leçon chaque semaine, dans laquelle il démontre les plantes sèches, les fruits, les racines et les productions des autres règnes de la nature qui sont employées en médecine. Cette leçon se fait dans la salle de la pharmacie qui renferme le droguier et la collection d'histoire naturelle.

Le professeur de botanique et de matière médicale assiste aux examens, &c. Il a immédiatement sous ses ordres, un garde du jardin, un jardinier en chef et des aides selon le besoin.

De la bibliothèque.

Pour compléter l'enseignement, on a cru indispensable de former une bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages sur la physique générale et expérimentale, les mathématiques,

l'anatomie, la chimie, les différentes branches de l'histoire naturelle, la chirurgie et la médecine.

Cette bibliothèque, beaucoup plus recommandable par le choix des livres qui la composent, que par leur nombre, est ouverte trois jours de la semaine. Quoiqu'elle soit particulièrement consacrée à l'instruction des élèves de l'hôpital, le public et les étrangers y ont un libre accès.

Le président des études est en même temps bibliothécaire ; il est chargé de l'achat des livres, de leur classification et de leur conservation. Il a immédiatement sous ses ordres un garde attaché à la bibliothèque : son emploi consiste à tenir les appartemens ouverts les jours et heures indiquées, à donner les livres et à veiller à leur conservation, ainsi qu'à la tranquillité et au bon ordre.

Tels sont les établissemens faits dans l'hôpital de *S. Maria Nuova* de Florence pour l'enseignement et la perfection de l'art de guérir. Les règlemens sont ponctuellement exécutés ; et il règne d'autant plus de zèle et d'émulation parmi les jeunes gens, que leur sort

dépend en général de la réputation qu'ils se forment pendant leurs études.

Il sort tous les ans de cette maison des sujets instruits, qui se répandent ensuite dans les villes, bourgs et villages de la Toscane, où ils sont appelés et pensionnés par les communautés pour exercer sur leur territoire les différentes branches de la médecine.

Cet hôpital est aussi fréquenté par un grand nombre de jeunes médecins de toutes les parties de l'Italie qu'attirent à Florence, ses académies, ses nombreuses et riches bibliothéques, le cabinet d'histoire naturelle et de physique, et enfin les chef-d'œuvres des arts qu'on y voit en foule.

On enseigne encore la médecine dans les universités et les hôpitaux de Pise et de Sienne. Ces deux villes ont été, pendant assez long-temps, le centre de deux républiques, célèbres dans l'histoire de l'Italie moderne, par les dissentions qui les ont déchirées. Asservies à des voisins puissans, elles n'ont conservé de leur ancienne splendeur que leur gloire littéraire.

L'enseignement de l'art de guérir s'y fait d'après le plan que nous venons d'exposer : il y a de plus un professeur

d'instituts de médecine théorique. Les hôpitaux ne présentent pas une instruction aussi variée que celui de *S. Maria Nuova*, parce que la population de Pise et de Sienne n'est que de douze à seize mille habitans, tandis que Florence en compte quatre-vingt mille.

Les universités de Pise et de Sienne ont toujours eu et ont encore aujourd'hui, dans tous les genres, des professeurs justement célèbres. C'est beaucoup plus au zèle et à l'émulation qui les anime, qu'aux encouragemens qu'ils recoivent, qu'on doit leurs efforts pour répandre l'instruction et reculer les bornes des siences. L'Italie, comme le savent tous les voyageurs instruits, est le pays de l'Europe où les hommes de lettres sont le plus vivement attachés à la gloire de leur patrie.

J'ai recueilli ces notes avec beaucoup d'exactitude et de soins pendant un long séjour dans la Toscane, et je me suis déterminé à les publier, dans l'espoir qu'elles pourroient offrir quelques vues utiles à ceux qui entreprendront de résoudre la grande et importante question que présente la Société royale de médecine.

GANGRENE,

GANGRÈNE, à la suite d'une fièvre éruptive ; observation suivie de quelques réflexions relatives à cette espèce de dégénérescence ; par M. TARANGET, médecin à Douay.

Marie-Joseph Loquin, âgée de vingt-deux ans, se livroit depuis plusieurs années au pénible et respectable métier de garde-malade. Pauvre elle-même, elle donnoit la préférence aux pauvres, et sembloit aimer mieux partager un morceau de pain dans la classe indigente avec ceux qui réclamoient ses soins, que de s'exposer à trouver dans des maisons opulentes des différences, qui sont plus souvent le scandale que le soulagement de l'infortuné qui les aperçoit. J'avoue que le dévouement de cette fille, que je rencontrois par tout chez *mes pauvres* (*a*), m'in-

(*a*) Qu'on me passe cette expression : voilà dix-sept ans que je suis leur médecin et leur consolateur. Il y a quelques années que j'osois me faire un mérite de les voir *gratuitement*. Ce retour de la cupidité ou

téressoit vivement : aussi du moment où elle tomba malade, je m'empressai d'aller à son secours, et de lui donner toute mon attention. Au bout de quarante-huit heures, je m'aperçus qu'elle étoit atteinte à son tour de l'épidémie régnante, et qu'elle alloit passer par toutes les phases d'une fièvre putride : cependant le début se présentoit d'une manière bénigne ; et après des évacuations sollicitées par un *émético-cathartique*, la maladie marchoit régulière, et sans aucun phénomène inquiétant. Le dixième jour la peau, humectée d'une sueur aqueuse et crue, se couvrit de boutons rouges, à la vérité peu saillans, mais assez cependant pour constituer une éruption : souvent, dans d'autres cas du même genre, j'avois observé des pétéchies dispersées dans la foule des boutons : ici nulle tache ne se mêloit aux boutons, et la maladie restoit simplement *éruptive*. Cependant le ventre se boursouffla, et acquit un volume considérable, mais en conservant

---

de l'orgueil, est un délit que j'expie tous les jours, en le condamnant. *Gratuitement*...! O mes amis, pardonnez-moi ce moment d'injustice.

de la fluidité. Dès le lendemain, il s'établit un cours de ventre séreux, pendant lequel néanmoins les boutons tinrent ferme sur la peau : la tête d'ailleurs restoit saine ; les jours étoient assez paisibles ; les nuits peu orageuse ; et tout annonçoit une heureuse issue. Effectivement, le 16e jour, la chaleur étoit au degré de la chaleur animale : l'artère avoit perdu ses battemens fébriles ; le cours de ventre avoit fait place à des évacuations liées et consistantes ; la sueur étoit remplacée par une moiteur visqueuse, dont l'odeur ressembloit à *de la farine délayée dans de l'eau tiède* (*a*) ; la langue étoit, comme la peau, recouverte d'un limon blanc, épais et collant. Je crus pouvoir, sans indiscrétion, annoncer la convalescence, et le ventre, ouvert à des déjections critiques, m'avoit décidé pour le lendemain à un purgatif auxiliaire ; mais un incident bien douloureux, bien étonnant, devoit détruire tout à coup mes espérances, et rendre impraticable mon

(*a*) Cette odeur m'a si constamment frappé l'odorat vers la fin de nos fièvres putrides éruptives, que je l'appelle *l'odeur de la convalescence.*

projet d'évacuation. Vers le soir de ce seizième jour, on leva la malade ; elle étoit à peine hors de son lit, qu'elle se plaignit d'une douleur affreuse *dans les chairs* du pied droit ; ses cris rassemblèrent les voisins alarmés ; il n'y avoit pas une demi-heure qu'elle m'avoit fait appeler, lorsque j'arrivai. Je fis mettre à nu la partie douloureuse ; je trouvai tout le pied et la moitié de la jambe, tachetés d'une quantité prodigieuse d'échimoses, qu'on pouvoit prendre pour des taches de puces. L'excès des douleurs me fit conseiller l'immersion de la jambe dans une décoction émolliente, animée d'un demi-pot de vinaigre. Je quittai la malade, inquiet et rêveur. Les cris que moi-même j'avois entendus, et la singularité de l'accident, me ramenèrent : deux heures après les douleurs étoient augmentées au point d'être insoutenables. Un second examen me fit voir, non plus ces piqûres infiniment petites, mais à leur place une large tache d'un bleu presque noir, qui recouvroit tout le pied et toute la moitié de la jambe ; le gros orteil avoit une vessie pleine d'une eau noirâtre, et une portion de la partie supérieure de la jambe s'empourproit d'un rouge sinistre

et effrayant. Frappé de la rapidité d'un accident aussi imprévu, et désirant, sans l'espérer, d'en arrêter les progrès, je fis envelopper le membre scarifié d'une décoction de quinquina camphrée, et je fis prendre intérieurement, et à forte dose, cette écorce anti-gangréneuse. Avant la pointe du jour, j'étois le lendemain auprès du lit de la malheureuse *Loquin*. Je la trouvai dans le délire; le visage étoit pâle et froid; les mains étoient presque glacées, et le pouls vacillant annonçoit une mort prochaine. Je n'avois pas besoin de découvrir la jambe, pour apercevoir le danger; cependant, je voulus voir à quel point elle avoit été dévorée par le virus corrosif: une trentaine de vessies, toutes pleines encore d'un suc livide et caustique, en rendoit l'aspect hideux et dégoûtant; la peau des orteils et du pied étoit levée, déchirée, et recoquillée, formant une espèce de couenne d'un gris foncé, et qui sembloit avoir essuyé l'action du feu; *horresco referens*. En suivant la trace de cette putréfaction, je vis que la gangrène avoit franchi le genou, et investi la totalité de la cuisse, pour s'avancer sur toute

la partie droite des muscles du bas-ventre, jusqu'à la poitrine (*a*).

Cette catastrophe rapprochée de la maladie dont nous venons de faire le tableau, pourra paroître étonnante, sans doute; peut-être même ne cessera-t-elle pas d'étonner encore, quand on saura que *Marie-Joseph Loquin*, étoit scrophuleuse depuis son enfance, et que

(a) Cette observation toute récente me rappelle un fait qui m'auroit donné les plus vives inquiétudes, si, par un transport d'époques, j'avois eu à en rapprocher l'accident de *Loquin*. Il y a quelques années que j'inoculois un fils unique, l'amour et l'espoir d'une maison à laquelle je suis infiniment attaché. C'étoit mon coup d'essai en inoculation. Déjà depuis deux jours une éruption douce et facile avoit manifesté la petite-vérole; j'étois dans la plus parfaite sécurité, et je venois de quitter mon petit malade qui m'avoit souri, folâtrant dans les bras de sa mère, lorsqu'on me fit chercher par tout, pour venir au secours de l'enfant qui jetoit les hauts-cris; j'arrive: je vois les deux pieds criblés des prétendues piqûres de puces dont nous venons de parler. En moins d'une demi-heure, elles s'avancèrent jusqu'à mi-jambes, mais sans aller au-delà. Cette efflorescence subcutanée dura 36 heures, avec de la fièvre, de l'agitation, de l'insomnie et de la mauvaise humeur. Il régnoit alors à Douay une *fièvre miliaire pétéchiale*.

cette affection étoit tellement prononcée, et comme répétée dans tous ses traits, qu'il n'étoit pas nécessaire d'apercevoir les cicatrices antiques qui en confirmoient l'existence. J'ignorois, et je ne devois pas savoir si l'idyosincrasie scrophuleuse étoit, ou pouvoit être la raison suffisante d'un pareil événement; car l'année dernière j'avois vu deux scrophuleux attaqués de la même maladie; tous deux avoient été excessivement malades; et tous deux, contre mon attente, étoient arrivés, l'un le 17, l'autre le 21, à une convalescence assurée. Ces deux exemples ne m'avoient donc pas préparé au malheur de *Loquin*, et la marche de sa fièvre putride ne devoit pas m'y préparer davantage.

En méditant ce phénomène nouveau pour moi, je me suis demandé, 1°. le virus écrouelleux peut-il, par sa nature, être amené aux caractères d'une dégénération gangreneuse? 2°. Le virus écrouelleux, pour arriver à cette dégénération, a-t-il besoin d'un virus intermédiaire qui remplisse, en quelque sorte, l'intervalle dont la nature a séparé peut-être ces deux espèces de virus qui, au premier coup-d'œil, n'ont aucun trait bien frappant de ressem-

blance? 3°. Le virus *miliaire* est-il l'agent le plus propre à cette transmutation? Avant d'apercevoir la réponse à ces questions, j'ai vu que leur discussion seule pouvoit éclairer quelques parties de l'art de guérir; et je me suis dit *fungar vice cotis*. Je ne suggérerois qu'une idée heureuse, que je serois utile encore; et devenir utile, est une jouissance dont jamais je n'ai su me défendre.

Le virus écrouelleux peut-il par sa nature être amené aux caractères d'une dégénération gangréneuse?

Ce simple énoncé m'arrête, parce qu'il me paroît offrir une espèce de pétition de principes, ou du moins supposer ce qui pourroit être mis en question: ainsi, avant même d'aborder cette série de problêmes, si je tentois de les résoudre, il ne sera peut-être pas inutile d'examiner, *s'il existe réellement un virus scrophuleux*.

Y a-t-il dans une constitution scrophuleuse un virus *sui generis*, qui s'allie exclusivement à la lymphe, pour la figer et la fixer concrète dans tout le système des glandes lymphatiques, ou

qui s'empare exclusivement de tout ce système, pour en modifier l'action organique, de manière qu'elle soit impuissante à conserver à la lymphe sa fluidité et sa constitution habituelle ? Il faut avouer que les effets ordinairement primitifs de la contagion vénérienne peuvent donner à l'affirmative un certain degré de vraisemblance. Or, il ne paroît pas douteux que dans cette espèce de contagion, il existe un virus particulier qui a son essence, ses propriétés, ses effets, et qui dans les mêmes circonstances, se reproduit avec les mêmes symptômes. Cependant l'analogie, si souvent trompeuse dans les sciences naturelles, peut encore ici nous égarer ; et quand je découvre dans les maladies vénériennes, ainsi que dans les affections scrophuleuses, des stases et des indurations lymphatiques, et qu'en même temps l'observation me démontre que le même remède est le spécifique des unes, et le fléau des autres (*a*), je me

(*a*) Je n'ignore pas les succès obtenus dans le traitement des écrouelles par l'usage du mercure combiné avec les eaux de Barèges ou de Bonnes ; mais cette association et son succès, ne détruisent pas le reproche qu'on

dis à moi-même, je ne sais si je peux prononcer pour les deux cas, l'existence d'un virus particulier; mais du moins, je crois apercevoir que ces deux virus, si ressemblans par leurs effets sont bien différens par leur nature. y a plus, la maladie vénérienne reconnoît dans le mercure un antidote presqu'assuré; et la constitution scrophuleuse n'en reconnoît dans aucune substance; et cependant, si les écrouelles supposoient un délétère, par quelle fatalité auroit-il donc échappé aux recherches et aux tentatives si souvent répétées contre lui?

Les praticiens à qui l'opinion d'un délétère scrophuleux paroîtroit la seule opinion plausible, ne seroient pas em-

---

peut faire au mercure seul, d'aggraver les symptômes écrouelleux. Les guérisons opérées par la méthode de *Bordeu* me paroissent fondés, même d'après son aveu, sur un mécanisme peu favorable à l'opinion de l'existence d'un virus. Ceux qui ont lu les ouvrages de ce praticien, connoissent les loix auxquelles il ramène la curation de cette maladie; et assurément, ces loix vérifiées par des expériences heureuses, n'annoncent pas plus la présence d'un virus, que la crise d'une *synoque simple* ne prouve un délétère particulier.

barrassés de lui trouver un nom, et même un caractère, dans l'immense nomenclature des *virus simples* et *spontanés*, ou des *acrimonies* innombrables auxquelles l'imagination de *Boerhaave* a condamné les humeurs du corps vivant. Séduit par la concrescibilité des sucs lymphatiques, et par l'action des acides et des esprits sur ces sucs, bientôt il verroit à découvert le mécanisme dont les loix imposeroient à la lymphe la nécessité de son entassement et de sa coagulation dans des organes destinés cependant à la *briser*, à l'*atténuer*, à la *diviser* en molécules fluides; et alors il ne s'agiroit plus que d'introduire dans les routes obstruées, des médicamens qui pussent entamer les concrétions, et neutraliser le virus qui y donne lieu: *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?* Les remèdes appliqués d'après cet aperçu, n'arriveront au système lymphatique, que pour échouer impuissans contre les masses qui les éludent: les efforts présumés, et peut-être trop certains de leur action, ajouteront de nouveaux maux aux maux qu'ils alloient guérir; et l'observateur impartial et froid, aux yeux de qui l'autorité n'est qu'une bril-

lante illusion, quand cette autorité n'est pas sanctionnée par l'expérience, finira par se demander encore s'il existe réellement un vice scrophuleux.

A ces idées de délétère spécial, de germe nécessaire au développement des maladies scrophuleuses, des praticiens justement célèbres (*a*), ont substitué l'idée, peut-être, un peu vague, d'une *constitution particulière du système lymphatique*. L'existence de cette *constitution* leur paroît démontrée par le signalement même des scrophuleux. Une habitude du corps molle et flasque, une belle chevelure, des yeux bleus, une peau douce et blanche, de la débilité dans les mouvemens musculaires et organiques, de la lenteur dans la marche des fluides, de la paresse dans les organes digestifs, tels et plus nombreux encore, sont les signes auxquels il faut, selon eux, reconnoître, ou du moins soupçonner l'idyosincrasie écrouelleuse; et si vous ajoutez à ces prédispositions l'influence de quelques causes accidentelles, nées, tantôt des

(*a*) C'est, entr'autres, l'opinion d'un praticien aujourd'hui bien connu, et qu'on ne peut trop méditer, M. *Cullen*.

qualités de l'atmosphère, tantôt de celles des eaux et des nourritures, vous aurez rassemblé à peu près ce qu'ils exigent pour constituer un scrophuleux. C'est au milieu de ces causes réunies, que plus éloigné encore de la réalité d'un délétère scrophuleux, je me demande une seconde fois s'il est nécessaire d'en invoquer l'existence.

Muqueux dans ses premiers élémens, l'embryon, à mesure qu'il se développe et s'étend, semble ne faire rien autre chose qu'acquérir une nouvelle quantité de substance muqueuse; ses os eux-mêmes, qui doivent un jour obtenir une induration si prononcée, conservent long-temps encore après sa naissance, ce tissu filant et visqueux, si favorable à leur extension, et qui ne pourra s'ossifier que sous la main du temps, et sous les efforts permanens de vitalité. Cette pulpe de l'animal, qui se retrouve par tout exubérante et prodiguée (*a*), qui,

(*a*) Cette assertion, qui me paroît démontrée, m'amène à une autre réflexion que je crois également juste, c'est qu'on pourroit distinguer trois âges importans de la vie animale par trois espèces de pléthores, à savoir, *pléthore lymphatique* dans l'enfance, *plé-*

indéfiniment ductile, doit passer et s'alonger dans toutes les filières de la machine vivante, pour se prêter à toutes les configurations, ainsi qu'à tous les degrés d'indurescence : cette pulpe constitutive, quelle que soit sa nature, a un caractère qui lui est propre, et presque toujours sensiblement développé ; et ce caractère bien connu ; bien constaté, qui forme *l'animalité* des enfans, c'est *l'accescence* : et si je voulois distinguer les individus d'après cette observation, et donner de l'enfant considéré sous ce rapport, une définition

---

thore artérielle dans la jeunesse, et *pléthore veineuse*, s'augmentant graduellement, à mesure que l'animal vieillit. Ainsi la scène des actions importantes de la vie, change selon les différentes époques de l'existence. Dans les enfans, cette scène toujours si intéressante, est dans le système lymphatique. S'il s'agit d'un jeune individu, elle passe dans le système artériel, pour changer encore et se transporter dans le système veineux, du moment où l'animal commence à dépérir, même insensiblement. L'on pourroit déduire de cette distribution de scènes vitales, les divers genres d'affections auxquels les différens âges sont réellement exposés. L'on pourroit en inférer, &c. ; mais ces nouveaux aperçus nous meneroient trop loin.

juste, je l'appellerois un *animal acescent*. Il est difficile de déterminer à quel âge cette *acescence* s'affoiblit et disparoît enfin, remplacée par un caractère nouveau ; mais je pressens qu'elle ne doit s'affoiblir que successivement, et que ce n'est pas une époque peu importante que celle où, tout-à-fait effacée, elle cède la place, sans retour, aux premières ébauches de l'*alkalescence*. Arrivé à cette phase de la vie, l'homme est un animal *alkalescent*.

Cette substance muqueuse qui constitue l'homme physique tout entier, si vous en exceptez peut-être la pulpe médullaire, et qui se trouve dans l'enfance, saturée d'un principe *acescent*, peut l'être, sans doute, avec *excès d'acide* (*a*). De là l'on pressent son action

---

(*a*) On ne paroît plus douter aujourd'hui que le règne animal et le règne végétal, n'aient chacun leur *oxide*. Il faut se rappeler cependant que le mot *oxide* a deux significations : c'est par lui qu'on désigne, par exemple, les *chaux métalliques* ; mais par extension, l'on a donné le nom d'*oxide* à toute substance qui, étant combinée avec *l'oxigène* (*base de l'air vital*,) se trouve élevée par lui, non-seulement à l'état *salin*, mais encore à la constitution *acide*.

sur les sucs albumineux, action d'autant plus efficace, que les concrétions qu'il peut former sont indissolubles dans l'eau (*a*); et si l'on suppose qu'il existe dans les fluides animaux une *mofette*, qui, selon quelques chimistes modernes, forme le caractère animal, ou l'animalité des fluides dans les animaux faits; et si les humeurs de l'enfance, par le type presque végétal qui leur est propre, sont étrangères à l'existence de cette mofette, ou l'excluent, l'on ne voit rien qui puisse contrarier l'effet de la prédominance *acide;* et alors, sans regarder cet excès d'acide comme un virus particulier (ce qui seroit un peu abuser des termes,) du moins l'on a une crase humorale qui sera l'une des racines du produit que nous cherchons à expliquer.

(*a*) Des chimistes du plus grand mérite, et qui ont interrogé la composition des fluides animaux par les procédés les plus doux, et les plus propres à révéler ce secret important, ont observé que la même substance albumineuse concretée, présente une grande différence, selon qu'elle se durcit par l'action de l'esprit de vin, ou par celle des acides. Dans le premier cas, elle conserve sa dissolubilité dans l'eau; dans le seconde, elle la perd.

Quelles que soient les recherches savantes que nous possédions sur les différentes portions du système lymphatique, on n'a pas encore déterminé les vrais moyens de communication et de correspondance entre ce système et le système nerveux : peut-être même le premier exerce-t-il ses fonctions indépendamment du second. *Haller* paroît avoir démontré que les vaisseaux lymphatiques et le canal thorachique, sont insensibles (du moins dans l'état sain) à l'application d'un stimulus. Il paroît avoué par l'expérience que les vaisseaux lactés exécutent leur action, malgré la ligature des nerfs. *Malphigi* a été plus loin ; il a pensé que leur activité survivoit même à la mort de l'animal. Cependant, malgré les dénonciations de ces expériences et de ces autorités, pouvons-nous regarder le système des lymphatiques comme un système passivement absorbant, et dont la vertu absorbante ne puisse être modifiée ou contrariée par aucune cause ? Si, au lieu de tout attribuer aux nerfs, et par conséquent à la *sensibilité*, que nous nous condamnons dès-lors à regarder comme le moyen fondamental de la vie, nous substituions à cette *sensibilité*, souvent

en défaut, l'*irritabilité* qui, plus répandue, nous paroît être l'essence de l'animal vivant, nous expliquerions plus aisément une foule de phénomènes auxquels la *sensibilité* ne prête qu'un bien foible appui. Placé dans ce nouveau point de vue, rien ne m'empêcheroit de supposer dans le système des lymphatiques une *irritabilité* relative à l'espèce de stimulus qui leur seroit appliqué, comme la sensibilité dans les nerfs se manifeste et se développe de telle ou telle manière, selon la nature du stimulus employé à la susciter. Je concevrois alors aussi aisément comment le *gluten animal avec excès d'acide*, porteroit sur les lymphatiques et sur leur fluide, une irritation coordonnée à la concrétion de ce fluide, que je conçois qu'il s'échappe d'un ulcère une suppuration bonne ou mauvaise, fluide ou visqueuse, douce ou rongeante, selon la quantité des douleurs de l'ulcère, quantité *ordinairement* déterminée par l'espèce de délétère qui lui est appliquée, ou qui lui vient de l'intérieur. Dans cette hypothèse, le système lymphatique pourra s'engorger, ou devenir malade, (ce qui me paroît synonyme; car il semble que ce système soit tou-

jours engorgé, quand il est malade, ou ce qui revient au même, que ses maladies soient toujours de l'engorgement.) 1°. Lorsque, comme dans l'enfance, il charriera un fluide natif, d'une quantité naturellement *acescente*, mais *acescente avec excès*, fluide qui portera à la fois son action, et sur le tube irritable, et sur l'humeur qui y circule, soumise aux loix de l'irritabilité. 2°. Lorsque, sans aucun virus dans la lymphe, sans aucun vice particulier appartenant au système lymphatique, ce système se trouvera subitement atteint par une irritation momentanée qui produira des accidens aussi imposans, et, en apparence, aussi profonds, que si l'on vouloit y supposer tout l'appareil de causes et d'effets qu'ont introduits sur la scène la secte des mécaniciens, et l'école du grand *Boerhaave*.

En rapprochant cet excès d'acide propre aux humeurs de quelques enfans, et cette *irritabilité* du système lymphatique de la question que je me suis faite d'abord sur l'existence d'un virus scrophuleux, l'on aperçoit, sans doute, la manière dont je résous le problème, et il est inutile d'ajouter que je ne crois pas à la présence de ce virus dans aucun cas d'écrouelles.

Mais pour fournir au procès une pièce qui m'a toujours frappé par sa singularité, je veux rapporter un fait dont j'ai été témoin, et dont j'ai recueilli scrupuleusement toutes les circonstances.

Gangrène profonde, à laquelle a succédé une belle suppuration, mais si abondante, qu'elle a épuisé les forces du malade.

M. *Boul* avoit eu, vers l'âge de 30 ans, quelques dartres farineuses au visage. Son médecin lui prescrivoit les bouillons amers, et du régime. Les dartres disparurent. Vingt ans après, les dartres se remontrèrent au visage encore. Le malade eut recours aux premiers moyens qui sembloient lui avoir réussi. Les dartres une seconde fois cédèrent au traitement; mais les jambes devinrent œdémateuses. En moins de trois semaines, le ventre présenta tous les symptômes d'obstructions déjà très-anciennes, et il fut condamné à mourir hydropique et obstrué. Ses médecins étoient dans les plus grandes inquiétudes, lorsqu'un jour son visage se recouvrit d'une éruption dartreuse, plus

vive et plus étendue que les deux premières fois ; et l'empâtement du ventre, et les prétendues obstructions, et l'infiltration des jambes, tout s'éclipsa. Destiné à éprouver toutes les chances et tous les caprices de cette humeur, une troisième fois le visage fut débarrassé de l'éruption, dont la matière parut se reporter sur les glandes de la mâchoire, du cou et des aisselles. L'embarras de ces glandes étoit à un point, qu'on craignoit la suffocation ; mais bientôt cette crainte fut dissipée : il survint aux deux jambes de petites taches d'un rouge livide, et qui bientôt s'ulcérèrent. Quand les chairs furent entamées de quelques jours, l'engorgement des organes supérieures parut fondre et couler comme une masse de neige long-temps frappée des rayons du soleil. En moins de huit jours, les deux jambes furent profondément creusées par une gangrène horrible. L'aspect hideux de ces plaies fut bientôt remplacé par une bonne suppuration ; mais ce fut cette suppuration même qui, par son abondance, fit périr le malade. Il ne fut point assez riche en sucs et en forces pour survivre à cette immense déperdition ; et il mourut épuisé, mais avec des plaies

dans lesquelles le meilleur pus avoit succédé à la sanie gangreneuse, qui d'abord les avoit abreuvées.

Je ne sais si je me trompe sur la valeur de cette observation, mais je suis convaincu qu'elle fournira des vues intéressantes et des aperçus utiles à notre art. Les médecins accoutumés à commenter les textes que présente la nature malade, ne laisseront pas échapper la preuve du commerce établi entre le système cellulaire, et le système lymphatique; ils apercevront entre les maladies de l'un et de l'autre une filiation qui les associe, et qui leur imprime ces caractères nouveaux, et ces transmutations étonnantes, qui ne dérivent cependant que de la diversité du local; alors le système des lymphatiques, et celui du tissu muqueux, considérés séparément, ne paroîtront chacun qu'une portion d'un système complet, que deux moitiés d'un même tout; et frappés de la dépendance mutuelle qui les lie, ils verront se répandre sur leurs affections un nouveau jour destiné, peut-être, à éclaircir leur traitement et à le perfectionner. Quelle délicieuse émotion l'on éprouve, en parcourant le vaste champ des connoissances utiles

à l'espèce humaine, de pressentir que l'horison aperçu, n'est pas l'horison réel, et qu'au-delà reposent encore quelques vérités neuves, qui n'attendent, pour se manifester, que l'impulsion du génie qui saura les atteindre et s'en emparer. Si cette espérance n'étoit qu'une illusion, combien cette illusion seroit consolante encore !

Un jeune homme sujet, tous les printemps, à une efflorescence érysipélateuse, a maintenant la jambe droite toute couverte de boutons érysipélateux; l'éruption est brûlante et paroît se faire difficilement. Les glandes des aines, et quelques autres glandes de la partie antérieure de la cuisse sont engorgées, et dans un état de phlogose douloureuse.

Qui est-ce qui ignore que dans les hivers humides, on observe des fluxions catarrhales, dont les glandes paroissent être les principaux aboutissans ? Les oreillons sont-ils autre chose qu'une fluxion, dont la vraie racine est dans l'écorce cellulaire ?

Cependant, à ne considérer dans toutes ces observations, et dans celles du même genre, que le système essentiel aux tumeurs écrouelleuses, c'est-

à-dire l'engorgement, il faudroit donc ici supposer dans la lymphe un virus particulier, fixé dans le système des glandes, et y *épaississant* (pour dire le mot reçu) *les sucs albumineux* qui s'y trouvent. Cette manière de raisonner pourra rencontrer quelques partisans encore; mais nous osons affirmer que la nature la réprouve, et la réfute par des faits sans réplique.

P. S. Si je pouvois prendre des engagemens sûrs avec l'espèce d'occupations qui m'éloignent perpétuellement de mon cabinet, je me promettrois d'examiner les questions que je me faisois au commencement de ce mémoire; mais si elles présentent à quelques praticiens des aperçus assez utiles, pour qu'ils veuillent bien s'en occuper, elles acquerront entre leurs mains un nouvel intérêt, puisqu'à coup sûr leur discussion mieux éclairée, en deviendra beaucoup plus instructive.

NÉCROSE de la mâchoire inférieure. Observat. par M. DEVERS, chirurgien de l'hôtel-dieu (a).

Catherine Senigaud, âgée de 10 ans, fut attaquée en 1785, d'une petite-vérole confluente, qui fut absolument abandonnée à la nature. Sur la fin de la desquammation, dans le temps où l'on croyoit la guérison complète, il survint de la douleur à la joue gauche, vers l'articulation de la mâchoire. Quatre à cinq jours après, il y parut du gonflement, avec tension, chaleur et douleur pongitive. Les parens, pauvres habitans de la campagne, abandonnèrent encore en cette occasion la petite malade à la nature. Les accidens augmentèrent, le gonflement se propagea jusqu'à la commissure des lèvres; il se forma un dépôt considérable qui s'ouvrit, quinze jours après, dans l'intérieur de la bouche, vers l'extrémité supérieure de la branche de la mâchoire. Alors les douleurs se calmèrent pendant quelques

(a) Extrait du Journal de chirurgie, t. ij, pag. 179 et suiv.

jours : les premiers accidens reparurent ensuite ; l'engorgement devint même si considérable, que la malade pouvoit à peine prendre des alimens liquides. Elle ne fut soulagée que lorsqu'un nouveau dépôt se fût ouvert au dehors. Il en sortit pendant quelques jours une grande quantité de pus sanieux et très-fétide. L'écoulement diminua peu à peu, et l'ouverture se ferma au bout de vingt-six jours. Un troisième dépôt se rouvrit peu de temps après. Les dents molaires inférieures, détruites en partie par la carie, se séparèrent alors de la mâchoire. La fistule extérieure se ferma de nouveau, et se rouvrit jusqu'à neuf fois, dans l'espace de deux ans et demi. La cicatrice parut enfin solide ; mais il resta du gonflement à la joue, et la bouche fut toujours infectée par un suintement purulent, qui se faisoit dans l'intérieur. Les mâchoires demeurèrent écartées de quelques lignes. On ne pouvoit les éloigner, ni les rapprocher que par une force extérieure, et en causant beaucoup de douleur ; aussi la jeune personne étoit-elle forcée de se priver d'alimens solides.

Tel étoit son état, lorsqu'elle vint à l'hôtel-dieu le 10 avril 1788. M. *Desault*

fit écarter suffisamment, sans violence et sans secousse, la mâchoire inférieure, pour permettre l'introduction du doigt. Il le porta dans la bouche, et sentit le long de la branche de la mâchoire, du côté malade, un séquestre très-mobile, engagé dans les parties molles, seulement par ses extrémités. Il le saisit avec une pince à pansemens, qui en brisa d'abord une petite portion. Il le resaisit une seconde fois, le dégagea sans effort, et l'amena au dehors. Ce fragment comprenoit toute la branche de la mâchoire, avec le condyle, l'apophyse coronoïde et la totalité de l'angle inférieur.

Aussitôt après l'extraction de ce corps étranger, la malade put ouvrir et fermer la bouche sans douleur. Elle mâcha dès le lendemain, sans difficulté, des alimens solides, et sortit de l'hôpital le huitième jour, n'éprouvant plus aucune incommodité.

L'os régénéré paroissoit avoir la même solidité que le reste de la mâchoire, et les mouvemens étoient aussi parfaits que dans l'état naturel. On remarquoit seulement que le nouvel os étoit plus bas et plus saillant en dehors que l'autre branche de la mâchoire,

parce qu'il s'étoit formé à la partie externe et inférieure de la portion nécrosée.

NÉCROSE DU TIBIA.

Observation par M. DEHANNE, chirurgien de l'hôtel-dieu.

Michel Boudet, garçon boulanger, âgé de dix-neuf ans, se fit une forte contusion à la partie moyenne et antérieure de la jambe gauche; ce qui ne l'empêcha pas d'abord de continuer ses travaux ordinaires. Le gonflement, l'inflammation et la douleur le déterminèrent enfin à se rendre à l'hôtel-dieu le 28 mars 1789, cinq jours après l'accident.

Il s'étoit déjà formé au lieu contus un dépôt considérable, qui fut ouvert le lendemain dans toute sa longueur. On tint ensuite la jambe couverte d'un cataplasme émollient.

Le onzième jour la cicatrice étoit presque achevée, quoiqu'on eût l'attention de tenir toujours les bords de la plaie écartés par l'interposition de petites mèches de charpie. Le malade se crut alors guéri, prétexta des affaires,

et le chirurgien en chef lui accorda sa sortie de l'hôpital. Il y revint un mois après avec un érysipèle qui occupoit toute la jambe.

L'usage du cataplasme rappela la suppuration; mais, au lieu de garder le repos et d'observer le régime prescrit le malade ne discontinua point de marcher et de se livrer à l'intempérance. Bientôt la langue devint chargée, la bouche amère et la suppuration glaireuse. La douleur et l'inflammation augmentèrent à un point considérable. On parvint cependant à calmer un peu les accidens, au moyen des boissons émétisées. On prescrivit une diète sévère; mais cet homme trouva le moyen de s'y soustraire. Les accidens reparurent avec une nouvelle intensité; la pourriture d'hôpital survint, et dans peu de jours il se forma sur la partie antérieure de la jambe un ulcère, qui mit à découvert la moitié supérieure du tibia. On le pansa avec des plumaceaux trempés dans le vinaigre, et l'on aiguisa les boissons avec la crême de tartre. Au bout de quelques jours de ce traitement, l'ulcère commença à se déterger; la suppuration devint moins putride. On employa successivement les

cataplasmes, et bientôt après la charpie sèche, pour réprimer les chairs qui s'élevoient des bords de l'ulcère.

On attendoit l'exfoliation de l'os, lorsqu'un infirmier, en levant le malade, heurta l'extrémité inférieure de la jambe affectée contre un des pieds du lit. Cet accident fut accompagné d'une douleur très-vive, et le lendemain il survint à toute l'extrémité inférieure de la jambe, une inflammation qui se termina par un dépôt, qu'on ouvrit dès qu'on sentit une collection de pus. Cependant toute l'extrémité inférieure du tibia étoit déjà dénudée.

Un mois après, la portion nécrosée, c'est-à-dire toute la partie antérieure du tibia, commença à se séparer de celle qui n'avoit point été dénudée. Il s'éleva des bords de celle-ci des bourgeons rougeâtres qui, s'ossifiant successivement, formèrent enfin un nouvel os, qui recouvrit presque toute la portion nécrosée.

Le séquestre, quoique détaché par ses côtés, n'étoit pas encore mobile : d'ailleurs, les chaleurs excessives du mois d'août auroient pu nuire au succès d'une opération grave. Ces considéra-

tions déterminèrent à remettre l'extraction du corps étranger à un temps plus favorable ; ce qui avoit d'autant moins d'inconvéniens, que les forces se soutenoient malgré l'abondance de la suppuration. En attendant, on tint le malade à l'usage d'une décoction de plantes chicoracées. Au commencement d'octobre, il fut préparé à l'opération par un régime délayant, des boissons légérement émétisées et un minoratif.

Enfin, le 18 octobre, le malade étant couché sur le dos, et contenu par des aides, M. *Desault* mit à découvert toute la partie régénérée, en emportant toutes les parties molles comprises entre deux incisions, qui commençoient immédiatement au-dessous de la tubérosité antérieure du tibia, et se réunissoient à la partie inférieure de cet os. Après avoir lié quelques petites artères, il enleva peu à peu avec le ciseau et le maillet la portion osseuse qui recouvroit le séquestre, et ce corps qui n'avoit plus que de légères adhérences vers sa partie moyenne, fut ensuite facilement extrait, à l'aide d'un élévatoire.

La portion nécrosée avoit presque

la longueur du tibia, et comprenoit à peu près les deux tiers de son épaisseur. Il résulta de son extraction une plaie considérable, aux extrémités de laquelle se trouvoient deux culs-de-sac profonds, formés par la partie de l'os régénéré que l'on y avoit ménagée, de peur d'intéresser les ligamens des articulations. On remplit cette plaie de boulettes de charpie; et comme le nouvel os n'avoit pas encore toute sa solidité, on appliqua le bandage ordinaire aux fractures de jambe. Le malade fut mis à la diète et à l'usage d'une boisson délayante, acidulée avec de l'oxymel. Le reste de la journée et la nuit suivante se passèrent sans douleur. Le troisième jour, l'appareil étoit teint du suintement sanguinolent qui précède ordinairement la suppuration. On ôta la charpie la plus superficielle, et l'on en substitua de nouvelle, que l'on arrosa de décoction de guimauve.

Le quatrième jour, toute la charpie détachée par la suppuration, laissa voir une plaie vermeille et dans le meilleur état possible. Pour empêcher que, dans les pansemens suivans, la charpie ne se collât à ses bords, on les garnit de bandelettes de linge enduites de cérat,

et l'on arrosa l'appareil avec une décoction émolliente.

Le huitième jour, on détacha une petite esquille, qui étoit restée vers la partie supérieure du tibia. Le onzième, les bords de la plaie étoient entièrement dégorgés, et le fond commençoit à se remplir de bourgeons charnus. Le quinzième, le malade se fit apporter des boissons spiritueuses et des alimens, qui lui donnèrent une indigestion. Après cet excès, la plaie devint blafarde, les bords engorgés, rouges et douloureux, la suppuration séreuse et fétide. On eut alors recours à l'émétique en grand lavage, qui procura d'abondantes évacuations, et produisit un bien-être sensible. On couvrit en même temps toute la jambe d'un cataplasme émollient. La suppuration devint très-abondante, et dans peu de jours, les choses eurent repris leur premier état.

Le soixantième, le fond de la plaie étoit presqu'au niveau, et donnoit lieu d'espérer une guérison prochaine; mais le malade se croyant absolument hors de danger, se livra une seconde fois à une intempérance qui fut suivie de nouveaux accidens: en peu de temps,

une grande partie de la cicatrice fut détruite. On revint à l'usage des boissons émétisées continuées plusieurs jours de suite, et aux tisanes acidulées avec la crême de tartre, et l'on pansa avec les cataplasmes émolliens. Quelques jours après, les progrès de l'ulcération se bornèrent. La suppuration devint ensuite de meilleure nature : le fond de la plaie se détergea, et ses bords s'affaissèrent ; de sorte qu'au bout de trois semaines, il ne restoit plus aucune trace des accidens. Alors seulement on permit des alimens solides.

Le fond de la plaie se remplit peu à peu de bourgeons charnus, fermes et vermeils ; et malgré les nouveaux accidens que l'intempérance du malade occasionna plusieurs fois encore dans la suite du traitement, la cicatrice fut enfin achevée 289 jours après l'opération, et le quinzième mois de la maladie. Il resta seulement tout le long de la partie antérieure de la jambe une rainure profonde, qui n'ôtoit rien à la solidité de l'os.

Cet homme revint quinze mois après à l'hôtel-dieu, pour se faire traiter d'une plaie contuse à la même jambe, avec

division d'une branche de l'artère tibiale antérieure, dont on fit la ligature. Il guérit dans le temps ordinaire à ces sortes de plaies, et sans qu'il survint aucun accident.

DÉGÉNÉRATION DES OVAIRES; observat. par M. MATTHEW BAILLIE, (extraites des philos. trans. vol. lxxix, part. Ire, pag. 71.) *Trad. par M. MARTIN, ancien médecin de l'hôpital militaire de Thionville.*

Les ovaires sont sujets, comme toutes les autres parties du corps, à différens vices de conformation ; il y en a cependant qui leur sont particuliers, et dont jusqu'ici la nature n'a pas encore été bien déterminée. De ce nombre est la dégénération de leur substance en une masse *graisseuse*, dans laquelle on trouve des dents et des cheveux : on rencontre des cas de cette espèce dans les écrits d'un grand nombre de gens de l'art; mais la plupart ne se sont point occupés de la formation de ces corps, ou bien ils les ont regardés comme un travail imparfait pour la

formation d'un fœtus dans l'ovaire et consécutif à la conception (*a*).

Quoique ce sentiment paroisse fondé sur la vraisemblance, il y a quelques circonstances qui le contredisent. La formation d'un fœtus est toujours le résultat de l'union des deux sexes; il est donc à présumer que des effets analogues à cette formation doivent résulter d'une semblable cause. Ainsi lorsqu'on trouve dans l'ovaire une dégénération qui l'a changée en un corps *graisseux* contenant des dents et des cheveux, on est d'autant plus porté à la regarder comme une suite du coït, que l'on a vu des conceptions extra-utérines à la suite desquelles il s'étoit formé des fœtus entiers dans les ovaires.

Néanmoins le cas suivant portera à croire que les ovaires ont la faculté de produire sans aucun coït antécédent

---

(*a*) Quelques auteurs ont regardé les cheveux, les poils, les dents et les plumes comme des plantes animales, et *Tyson* pense que la formation des dents et des cheveux dans les ovaires est un jeu de la nature qui s'occupant à produire, enfante une plante, quand elle ne réussit pas à faire un animal. (*Voyez* HOOKE, *lectures and collection*, N°. 11.) *Note de l'auteur.*

quelque chose d'analogue au résultat de la conception.

J'ai trouvé dans le cadavre d'une jeune fille de douze à treize ans, l'ovaire droit changé en une substance dure au toucher et de la forme d'un gros œuf de poule. En ouvrant cette masse, je vis qu'elle étoit d'une consistance *graisseuse*, et mêlée de cheveux et de concrétions osseuses. Sa couleur étoit d'un blanc jaunâtre, mais plus jaune dans certains endroits que dans d'autres. Approchée du feu, elle devint fort tendre, et abreuva le papier sur lequel on l'avoit étendue; ensorte que ce papier brûla ensuite à la chandelle avec un bruit semblable à celui que produit le papier huilé. La matière de cette concrétion étoit gluante au toucher, et formée de morceaux petits et séparés les uns des autres, qui n'avoient pas entre eux la même connexion qu'a d'ordinaire la substance adipeuse dans le corps humain.

Les cheveux ou poils contenus dans cette substance s'élevoient de la surface interne de la capsule dans laquelle elle étoit enfermée.

En quelques endroits, ils étoient solitaires; dans d'autres, ils étoient rassem-

blés en petits faisceaux placés à des intervalles inégaux : quelques-uns avoient environ trois pouces de longueur ; ils étoient fort minces et d'une couleur chatain-clair, plus ressemblans aux cheveux qu'aux poils ; et leur couleur étoit la même que celle des cheveux du sujet dans lequel on les a trouvés.

On voyoit aussi à la surface interne de cette capsule quelques *vestiges* de dents humaines ; l'une ressembloit à une dent canine, une autre à une dent molaire, et deux autres à des dents incisives. Il s'y trouvoit encore quelque chose qui avoit l'air d'un rudiment très-imparfait d'une cinquième dent. Chacune de ces dents étoit renfermée dans une capsule particulière, qui tiroit son origine de la surface interne de l'ovaire, et qui étoit formée par une substance blanche et spongieuse : la membrane de l'ovaire elle-même, étoit d'une épaisseur considérable quoiqu'inégale dans ses différens points. Sa surface interne étoit fort lisse, l'extérieure étoit plus inégale. La matrice étoit petite, saine, et telle qu'elle doit être naturellement dans un enfant de cet âge ; ce qui prouvoit qu'elle n'avoit pas encore atteint le degré d'accroissement convenable à

l'âge nubile. L'hymen étoit entier; un léger duvet, semblable à celui qui paroît sur la lèvre supérieure d'un jeune homme de quinze ans, commençoit à ombrager les parties que la nature couvre de ce voile.

La formation des cheveux et des dents a de l'analogie avec la génération, puisqu'elle en fait partie. Cette production est d'autant plus étonnante, qu'elle diffère de celle de toutes ces masses irrégulières qui résultent de certaines maladies; outre cela, elle s'opère dans un organe dans lequel on a quelquefois trouvé des fœtus entiers et bien conformés, dans un organe destiné à concourir à la génération; tout cela lui donne l'apparence d'une sorte de conception incomplette: cependant, après y avoir réfléchi, on trouve des motifs qui portent à croire que la formation des cheveux et des dents dans l'ovaire est une opération propre à cet organe, et qui n'est aucunément le résultat du stimulus causé par la liqueur séminale du mâle.

La matrice de la jeune personne dont il s'agit étoit aussi petite que celle d'un enfant, et l'ovaire gauche, qui d'ailleurs étoit parfaitement sain, étoit propor-

tionné à la matrice. Il n'avoit point éprouvé d'irritation ; il ne paroissoit pas même susceptible encore du stimulus de la liqueur séminale virile. Cette circonstance est remarquable ; car chez une femme, chez laquelle il s'étoit formé un fœtus dans une des trompes de *Fallope*, la matrice étoit deux fois aussi grande quelle l'est ordinairement dans l'état ordinaire (*a*). Rien ne prouve mieux que, dans les cas même de conceptions extrautérines, la matrice participe aux suites de la fécondation et aux changemens qu'elle occasionne. Dans un autre cas dont la préparation anatomique est conservée dans la collection citée ci-dessus, il s'étoit formé un fœtus dans l'ovaire, et la matrice étoit plus que double de ce qu'elle est dans l'état naturel ; elle étoit aussi très-épaisse et spongieuse, et ses vaisseaux sanguins étoient aussi dilatés que dans l'état de grossesse. Nouvelle preuve de l'influence de la matrice sur la formation d'un fœtus placé hors de sa capacité ; mais dans la jeune fille qui fait le sujet de mon observation, la matrice

(*a*) Cette préparation se voit à Londres dans la collection de *Windmill Street*.

n'avoit point subi de changement, et ne paroissoit pas avoir atteint l'époque à laquelle elle est susceptible d'en subir de cette nature.

La formation des dents ne peut s'opérer dans l'ovaire plus promptement que dans la tête d'un fœtus; mais comme dans le cas dont il s'agit, elles étoient aussi parfaites qu'elles le sont plusieurs mois après la naissance, il faut qu'elles aient commencé à *germer* quelques mois avant la mort de la personne dans laquelle on les a trouvées. Si donc nous regardons la production des dents comme une conséquence de la fécondation, il faudroit que dans la jeune fille dont nous parlons, cette fécondation eût eu lieu long-temps avant l'âge, auquel on croit communément qu'elle peut s'opérer; mais tout ici concourt au contraire à prouver que la formation des dents n'a point été la suite d'une conception imparfaite, mais bien d'une opération particulière à l'ovaire, et à laquelle la matrice n'a point concouru. La présence de l'hymen n'est point seule une preuve complète; mais réunie aux autres, elle sert à confirmer mon assertion.

On trouve aussi des cheveux dans

des parties du corps humain sur lesquelles la conception n'a nulle influence ; M. *Hunter* en a trouvé dans une tumeur qu'il extirpa sous la peau d'une paupière. La tumeur étoit complète, et n'adhéroit à la peau que par un peu de tissu cellulaire ; ensorte qu'elle ne correspondoit en aucune façon avec les cils ; il s'étoit donc formé des cheveux dans le kyste même. On a rencontré fréquemment aussi dans d'autres parties du corps humain, de telles tumeurs et plus souvent encore dans les animaux. *Hunter* en conserve plusieurs qui renferment des poils et de la laine, et ces tumeurs sont tellement complètes, qu'elles ont dû nécessairement avoir par elles-mêmes une *faculté génératrice :* plusieurs d'entre elles étoient situées très-profondément, et très-loin de la peau sur laquelle naissent ordinairement les cheveux et les poils. On trouve souvent dans ces sortes de tumeurs quelque chose de ressemblant aux endroits de la peau qui donnent racine aux poils et aux cheveux, et qui paroissent être disposés pour leur formation : au reste les cheveux sont par eux-mêmes une suite aussi distincte de la génération, et une substance tout aussi

particulière que le sont les dents. Si l'une des deux peut être produite sans génération, il doit en être de même de l'autre; les deux cas sont également difficiles à expliquer. Il est donc à présumer que les dents sont, en pareil cas, aussi-bien que les cheveux, le produit d'une opération particulière de l'ovaire : d'ailleurs les dents paroissent à différens âges ; on en voit même percer à un âge fort avancé, ce qui porte à croire que leur production n'est pas une conséquence de l'accroissement général de tout le corps, mais plutôt qu'il dépend d'une disposition particulière de la mâchoire à certaines époques. On peut conjecturer que l'ovaire (*a*) a une force plastique ou formatrice plus active que celle des autres organes ; puisque dans

---

(*a*) Comme la formation des cheveux et des dents, dans une masse graisseuse, semble être particulière à l'ovaire, on seroit fondé à conjecturer qu'ils s'y forment sans aucune union précédente des deux sexes; circonstance qu'on peut difficilement expliquer, si l'on n'admet pas que ces organes ont une disposition plus marquée que les autres parties du corps à exercer une fonction analogue à celle de la génération. (*Note de l'auteur.*)

l'ordre de la nature, il coopère réellement au travail de la génération (*a*).

(*a*) On trouvera différentes observations sur des tumeurs de ce genre dans les mémoires latins de Bosé : *De præternaturali pilorum proventu;* et d'Abergen, *de pilorum præternaturali generatione et pilosis tumoribus*, imprimés le premier à Francfort-sur-l'Oder, en 1745; et le second à Leipsick, en 1776. M. *Ludwig* fils en rapporte aussi quelques-unes dans ses *primæ lineæ anatom. pathol.* pag. 86. M. *Blumenbach* a inséré dans le tome viij^e^ des mémoires de Gottingue, l'histoire d'un ovaire qui contenoit des dents, et *Haller* dans ses Elémens de physiologie, parle d'une tumeur trouvée dans le mésentère d'une jeune fille, et qui renfermoit des cheveux, des dents et des os: d'autres auteurs parlent de fœtus imparfaits adhérents au dos, au pubis, aux hypocondres, à l'épiploon. On cite des vierges, démontrées telles par la présence de l'hymen, qui portoient dans les ovaires et dans le mésentère des os, des dents et des portions de fœtus. (*Voyez* dans l'Encyclopédie l'article, *Jeux de la nature.*)

L'histoire de l'Académie roy. des sciences rapporte l'observation d'une tumeur dans une petite fille naissante, qui renfermoit les os d'un fœtus. *Schurigius* et *Bartholin* parlent d'embryons femelles, enceintes, et même accouchés; sur quoi *Haller* observe que problablement ces sortes de fœtus étoient gémeaux et adhérens : *Qui fœtus gravidi in lucem editi dicuntur eos probabile est po-*

ADDITION A L'ARTICLE PRÉCÉDENT, (extraite d'une thèse soutenue à Nancy en 1779, sous la présidence de M. JADELOT ;)

Par M. LAFLIZE, fils du célèbre chirurgien de ce nom.

La nature n'est pas moins étonnante dans ses écarts, que lorsqu'elle suit invariablement la marche que lui a tracée le Créateur; elle obéit à des loix immuables, lors même qu'en apparence, elle semble s'en affranchir.

Vers la fin du mois de décembre 1777, une jeune fille native de Nancy, âgée de dix-huit ans, et éprouvant régulièrement le flux menstruel depuis environ quatre années, s'aperçut d'une tumeur indolente qui se formoit dans son abdomen, à la partie latérale postérieure gauche, entre l'épine antérieure postérieure de l'os des iles et les dernières des fausses-côtes. Cette tumeur s'accrut et s'arrondit peu à peu. On y appliqua d'abord des résolutifs et des répercussifs ; enfin, au mois de mars

---

tiùs fuisse duos et connatos fœtus, quorum alter maturior alterum maligni incrementi fœtum suis communibus corporis involucris continuerit.

1778, on eut recours aux soins de M. *Laflize*, qui jugeant que cette tumeur, qui étoit alors parvenue au moins à la grosseur du poing, étoit de la classe des enkystées, conseilla d'abord l'application des émolliens ; et ayant ensuite formé avec la pierre à cautère une escarre de six pouces de longueur, donna issue par cette ouverture à environ une pinte de *pus séreux*, mêlé d'une matière *méliceri-stéatomateuse*. Cet habile chirurgien, en introduisant le doigt dans la plaie, sentit à environ six pouces de profondeur un corps mou de la grosseur d'un œuf, qu'il ramena à la surface de la plaie, et qui présenta un peloton de cheveux, entortillés et imbus d'un pus semblable à celui qui étoit sorti par l'ouverture. Ce peloton ayant été extrait, on continua journellement les pansemens, et l'on tiroit chaque jour quelques cheveux fort longs. Pendant ce traitement, la jeune personne fut attaquée d'une fièvre vermineuse, de laquelle elle se rétablit. Cependant le pus de la plaie devenoit chaque jour plus noire et plus âcre. Enfin dix-neuf jours après l'incision, on sentit un corps solide qui résistoit au doigt introduit dans la plaie ; il fallut

la dilater pour faire l'extraction de ce corps : on prolongea donc l'incision transversalement vers l'ombilic, et on en retira un corps dur et volumineux, dont on va lire la description. La plaie fournit encore pendant quelques jours un pus épais, et des cheveux : cependant à l'aide des injections convenables et d'un pansement approprié, elle se détergea ; et deux mois après la dernière incision, elle étoit parfaitement cicatrisée. Pendant tout ce temps, les règles avoient paru exactement selon leur période accoutumée.

La figure du corps extrait étoit irrégulièrement arrondie ; son plus grand diamètre avoit trois à quatre pouces, et le plus petit deux à trois pouces (*a*). Il y avoit dans son centre un noyau osseux, que M. *Jadelot* compare à l'os maxillaire supérieur (*b*). Au haut de cet os, il y avoit un cuir chevelu garni de quelques cheveux, et une chair molle et fungiforme ; inférieurement, il ressembloit au bord alvéolaire de la

(*a*) *Figuram exhibet irregularitèr rotundam cujus diameter amplior tres vel quatuor pollices habet, minor duos aut tres.*

(*b*) *Supernè corium capillatum, cum aliquibus capillis, mobilem et mollem carnem fungiformem exhibet.*

mâchoire supérieure, et à l'os du palais qui le termine ; cet os étoit à demi entouré d'une espèce de gencive (*a*) ; et de l'autre côté, on observoit un pédicule de la grosseur d'un doigt, au moyen duquel ce corps adhéroit. Il sortoit de la face inférieure, que je compare à la gencive et au palais, huit dents disposées circulairement à sa périphérie, et dont six molaires, une canine, une incisive (*b*) ; deux autres jeunes dents, l'une molaire, l'autre incisive, sortent à peine de leur alvéole. Les premières ressemblent tout-à-fait à des dents d'adultes, produites à la seconde dentition (*c*).

(*a*) *Forma gingivæ cum labio mèdiam partem hujus ossis ambit.*

(*b*) *Ex facie inferiori dictâ, quasi palatum et gingivam referente, emergunt octo dentes in ambitu circularitèr dispositi, in medio spatium linquentes quod palatum osseum fingit.* (*Voyez* la dissertation citée, p. 4.)

(*c*) Il est fait mention dans l'année littéraire 1763, pag. 113, d'une excroissance qui contenoit des cheveux avec plusieurs dents d'enfans, trouvée dans *le ventre* et dans *l'épiploon* d'une fille de quinze ans. On prétendoit que cette fille pouvoit très-bien être vierge, et ce phénomène provenir de deux œufs fécondés en même temps, et insérés l'un dans l'autre.

OBSERVAT.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Lille, au mois de mai 1792, par M. BOUCHER, méd.

Le temps a été tout le mois nuageux, orageux et froid. Le 4, on a aperçu de la glace à la campagne : aussi la liqueur du thermomètre ne s'est elevée que deux jours au terme de 18 dégrés au-dessus de celui de la congélation. Cependant le tonnerre a grondé à diverses reprises. Quoique le mercure dans le baromètre ait été observé le plus souvent au terme de 28 pouces et même au-dessus, il y a eu plusieurs jours de pluie, entremêlée de grêles, et par grosses ondées.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Ouest.
5 fois de l'Ouest.
3 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couv. ou nuag.
16 jours de pluie.
4 jours de grêle.
4 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une légère sécheresse presque tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de mai 1792.

Les vents du nord qui ont soufflé dans les douze à treize premiers jours du mois, ont causé des pleurésies. Les vicissitudes du temps, qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'à la fin du mois, ont amené des fièvres catarrhales, qui intéressoient la poitrine et la gorge: en outre la fièvre tierce et la double-tierce ont été fort répandues, sur-tout dans la classe des citoyens peu aisés. Nous avons vu aussi quelques personnes attaquées d'hépatite, qui a été suivie d'une jaunisse rebelle aux remèdes, et d'autres de rhumatisme phlogistique. Les rhumes de tous genres ont été fort communs dans toutes les classes des citoyens: ceux qui intéressoient la poitrine, étant négligés, dégénéroient aisément en fièvre lente et en phthisie pulmonaire. Nos hôpitaux de charité étoient à moitié remplis de gens qui se trouvoient dans ce cas, et dont une bonne partie touchoit au suprême degré de la pulmonie.

La petite vérole s'étendoit; mais elle étoit toujours de l'espèce bénigne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Philosophical transactions, &c. *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxxj, *pour l'année* 1791, part. Ire; *in*-4°. *de* 127 *pages ; de* 26 *pag. pour le Journal météorologique, et deux planches gravées. A Londres, chez* Elmsley, 1791.

1. Les articles de cette première partie qui nous concernent sont,

I°. *Un second mémoire sur l'hygrométrie ; par J. A.* DE LUC, *écuyer, membre de la société royale.*

Ce recueil très-curieux est le résultat d'un travail continué pendant vingt ans sur l'hygrométrie, par un physicien d'un rare mérite et d'un amour si pur pour la vérité, qu'il n'hésite pas un moment de renoncer à ses premières idées toutes les fois que de nouvelles lumières lui en démontrent la fausseté. Il avoit cru autrefois que l'eau étoit suspendue dans les corps hygroscopiques par une espèce d'affinité chimique ; il vient de déclarer qu'il s'est assuré que l'affinité en question consiste dans l'absorption, que l'eau s'engage dans les corps hygroscopiques, et

y est soutenue de la même manière que dans les tubes capillaires. En preuve de cette assertion, il cite l'esprit de vin qui n'a aucune affinité chimique avec le sucre, et en est néanmoins absorbé aussi facilement que l'eau, ainsi que les substances hygroscopiques végétales et animales, dans lesquelles l'alcohol et l'éther produisent les mêmes phénomènes que l'eau. C'est ainsi qu'en consultant l'observation, qu'en rassemblant le plus grand nombre possible de phénomènes, en les comparant entr'eux et en les confrontant avec les hypothèses, on parvient à estimer celles-ci ce qu'elles valent.

Les objets que M. *de Luc* considère dans ce mémoire sont, 1°. la sécheresse absolue; 2°. l'humidité extrême; 3°. le maximum de l'humidité dans un milieu; 4°. deux classes distinctes d'hygroscopes, ceux faits avec des fils, et ceux consistant en tranches; 5°. l'échelle de l'hygromètre entre deux points fixes; 6°. les changemens comparatifs du *poids* et des *dimensions* des substances hygroscopiques; 7°. le recul des fils hygroscopiques.

L'auteur se sert de *tranches* ou lames minces de baleine, ou d'autres substances semblables, coupées transversalement; mais comme les fils ou fibres des mêmes substances pris dans leur *longueur*, présentent quelques différences essentielles, l'auteur examine la marche comparative de ces deux espèces d'hygroscopes. Il résulte de cet examen que toutes les tranches se meuvent uniformément et dans la même direction, tant qu'il est certain que l'humidité continue

d'augmenter; et qu'elles se meuvent de même en sens contraire, lorsqu'il est certain que l'humidité diminue; que néanmoins les différentes substances dont on tire ces tranches, présentent quelques différences dans la progression de leur marche. Qu'au contraire, les fils rétrogradent souvent ou restent stationnaires, au point que, d'après leurs indications, on devroit conclure que l'humidité change dans un sens, lorsque dans le fait elle change dans le sens contraire, ou qu'elle est portée à son plus haut point, lorsque pourtant elle est encore réellement plus ou moins éloignée de ce degré. Ce savant physicien prouve que ces différences sont des conséquences nécessaires de la structure respective de la matière de ces divers instrumens, et que les irrégularités dans la marche des fils résultent de deux opérations opposées de l'humidité, qui suivent des loix différentes, et qui quelquefois se balancent ou sont compensées l'une par l'autre. Il cite pour exemple les cordes torses, lesquelles se meuvent de la sécheresse à l'humidité avec beaucoup d'irrégularité, d'abord dans une direction, et ensuite dans une autre direction contraire: ensorte qu'il paroît possible de les disposer de manière que le point de sécheresse extrême *coïncide* avec le point d'humidité extrême. Dans ces cordes, l'humidité alonge les fibres d'un côté, en les faisant renfler; d'un autre côté, la longueur de la corde entière doit nécessairement diminuer par ce gonflement. Or, comme les fibres primaires des substances animales et végétales forment entr'elles des mailles

comme un filet, la distension de ces mailles par l'eau qui s'y introduit doit produire dans les hygroscopes, pour lesquels on emploie des fils, les mêmes effets qu'elle a dans les cordes : au lieu que dans les tranches transversales l'humidité ne peut influer que dans un sens, en distendant les mailles et les fibres qui les composent.

M. *de Luc* remarque ensuite que, malgré tout ce qu'on a pu faire jusqu'ici, ces instrumens sont encore loin de leur perfection, que cependant les anomalies qui en dépendent n'ont pas une grande influence sur la météorologie.

II°. *Sur l'origine de l'ambre gris.* Détails communiqués par le comité du conseil nommé pour la considération de tout ce qui a rapport au commerce et aux plantations étrangères ; avec une *Lettre préliminaire ; par M. GUILL. FAWKENER, écuyer à sir JOSEPH BANKS, baronet, président de la société royale.*

Dans la lettre préliminaire, M. *Fawkener* nous apprend que M. *Champion*, principal négociant intéressé dans la pêche de la baleine des mers du sud, a informé lord Hawkesbury, président du comité du conseil-privé, &c. qu'un vaisseau lui appartenant, de retour depuis peu de cette pêche, a apporté 362 onces d'ambre gris, que M. *Coffin* a trouvé dans le corps d'une baleine femelle, prise sur les côtes de la Guinée, et qu'il présente ici au président de la société royale, le détail des informations faites par les Lords du comité, et données par MM. *Coffin* et

Champion. Il conste par ces informations, qu'on a vu une partie de cet ambre gris sortir du fondement, et qu'on en a trouvé une plus grande quantité au passage, le reste étant informe dans un sac un peu au-dessus du passage avec lequel il avoit communication; que la baleine paroissoit très-vieille, et avoir été malade; qu'elle n'a point eu de chair sur les os, et n'a fourni que les trois-cinquièmes de la quantité d'huile que fournit ordinairement une baleine de pareil volume.

III°. *Observations sur l'affinité entre les basaltes et les granits; par* TH. BEDDOES, *docteur en médecine.*

L'auteur adopte le sentiment des naturalistes, qui pensent que les basaltes sont le produit d'une fusion souterraine; et quoiqu'il soit intimement persuadé que cette doctrine est suffisamment établie, il annonce néanmoins quelques observations qui lui sont particulières et qu'il se propose de publier, afin de la mieux confirmer encore. Il avance ensuite qu'au fond le granit et le basalte participent de la même nature, ainsi que de la même origine, et produit plusieurs exemples où l'on remarque une transition insensible de l'un à l'autre; il s'attache à expliquer comment un mélange de différentes terres, avec plus ou moins de matière métallique, peut en passant de l'état de fusion à celui de consistance solide, prendre quelquefois le tissu uniforme du basalte, et d'autres fois affecter le tissu hétérogène du granit.

V°. *Extrait d'un registre d'observations du baromètre, du thermomètre, et de la quantité de pluie tombée à Lyndru en Rutland; par* TH. BARKER, *écuyer: avec la quantité de pluie tombée en Hampshire et Surry pendant l'année* 1789.

Cet article tient trop aux circonstances locales pour nous en occuper.

VI°. *Observations sur certaines excroissances de la nature de la corne chez les hommes; par* EWRARD HOME, *écuyer, membre de la société royale.*

Après avoir rendu compte de plusieurs cas de cette espèce, M. *Home* déclare que ces excroissances sont de la nature des tumeurs enkystées, et que pour les opérer, il faut les extirper avec le bistouri, ayant soin de détruire en même temps le kyste.

Journal météorologique tenu dans les appartemens de la société royale.

Medicinische skizzen, &c. *Esquisses de médecine; par le doct.* JEAN-CHARL. HENRI ACKERMANN, *médecin clinique à Zeiz.* Premier Cahier; *in*-8°. *A Leipsick, chez* Crusius, 1790.

2. Il suffira d'indiquer les sujets de ces esquisses en faveur de ceux de nos lecteurs qui se plaisent à ces sortes de discussions; ce sont, 1°. Essai sur le développement tardif

de quelques maladies. 2°. Essai d'une théorie sur la dégénérescence des différens germes morbifiques. 3°. Pensées sur la nécessité et sur l'utilité des sociétés particulières des médecins. 4°. Quelque chose sur l'usage externe des remèdes purgatifs. 5°. Sur les effets salutaires de la constipation.

La manière peu satisfaisante dont ces sujets sont traités ici, nous empêche d'entrer dans aucun détail sur cette production. Cependant, comme ils sont d'un intérêt assez digne d'attention, nous avons cru devoir les indiquer, dans l'espérance qu'il se trouvera quelque savant qui les discutera avec toute la profondeur qu'ils méritent.

Medicinische aufsætze für aerzte, &c. *Dissertations médicinales pour les médecins, et aussi en partie pour les jurisconsultes, avec une planche gravée.* Premier Recueil. *Par le docteur* JEAN-ANDRÉ GARN, *physicien; in*-8°. *de* 164 *p. A Wittemberg et Zerbst, chez* Zimmermann, 1791.

3. Les seize opuscules qui composent ce volume sont, en partie, empruntés d'autres auteurs respectables; en partie, ils sont le fruit de la réflexion de M. *Garn.* Nous nous contenterons de faire connoître les sujets qui y sont traités. 1°. D'où vient aux accouchées l'écoulement en blanc qui dure souvent

très-long-temps, et quelles suites peut-il avoir ? 2°. Quelque chose sur les causes physiques de la mortalité des enfans dans quelques familles. 3°. Quelque chose sur la question de *Stoll*. La communication du levain vérolique de la mère à l'enfant ne se fait-elle qu'au moment du part, lorsque l'enfant passe par le vagin ; ou bien a-t-elle lieu au moment même de la conception ? 4°. Additions aux preuves de l'infanticide, indiquées par *Guillaume Hunter ;* et propositions tendantes à prévenir ce crime. 5°. Peut-on attendre quelqu'avantage réel des essais avec le magnétisme ou l'électricité animale dans les maladies nerveuses ? Ne peuvent-ils pas avoir quelquefois des effets fâcheux ? Et dans quels cas ? 6°. Des causes et préservatifs de la rage canine ? 7°. Les envies (*nævi*) des enfans sont-elles dues à l'imagination des mères ou à des causes physiques accidentelles. 7°. Une femme endormie peut-elle concevoir sans le savoir, et malgré elle ? 8°. Sur les causes qui font que les vieillards se portent ordinairement bien en été, et mal en hiver ; d'après *Wintringham*. 9°. Enumération des cas dans lesquels les eaux minérales et les thermes sont en général nuisibles. 10°. De la propriété fécondante des pommes de terre. 11°. Pensées sur la véritable cause des hémorrhoïdes, avec les moyens de les prévenir. 12°. Sur la préférence que les laits d'animaux ont sur celui des nourrices mercenaires et d'autres nourritures pour l'éducation des enfans, et sur quelques points relatifs à la conduite qu'il faut tenir relativement à ces tendres objets. 13°. Sur les causes

pour lesquelles la même épidémie est plus dangereuse dans un temps que dans un autre. 15°. Sur la nécessité de faire un examen médicinal particulier de l'état de l'ame des prévenus dans les procès criminels, et sur le *parere* médicinal à expédier à ce sujet pour éclairer la nature du crime en faveur du juge et du conseil. 16°. Description anatomique d'une excroissance à la tête d'un enfant nouveau-né, avec la figure représentée sur une planche.

Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer, &c. Par M. DOUBLET, médecin, ci-devant sous-inspecteur général des hôpitaux civils et maisons de force. A Paris, chez Méquignon, *rue des Cordeliers*, 1791.

4. Ce mémoire est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur présente des considérations générales et particulières sur les prisons de la France.

« Ces établissemens, dit-il, offrent l'image de presque tous les maux dont l'humanité peut être affligée : d'un côté, ils rassemblent tous les dangers qui peuvent naître d'un séjour où l'air est vicié par les agens les plus propres à le corrompre ; de l'autre, ils réunissent toutes les misères qui naissent de la privation des choses les plus nécessaires

à la vie. A ces désordres physiques, il faut ajouter tous les vices qu'engendrent le défaut de discipline, *l'immoralité contagieuse* qui s'exalte en se communiquant d'un individu à l'autre, et la tyrannie plus odieuse encore des geoliers et de leurs subordonnés. ».

« En jetant les yeux sur ce triste tableau, on ne peut concevoir comment des prisons, dont l'unique objet est de s'assurer des accusés, et qui peuvent renfermer l'innocent comme le coupable, ont pu être établies et subsister pendant tant de siècles, dans un état aussi contraire au but de leur institution; le contraste qui se trouve, à cet égard, entre la douceur de nos mœurs et la barbarie de nos usages, semble indiquer que, pour mieux connoître l'état actuel de nos prisons, il pourroit être utile de rapprocher ce qu'elles ont été jusqu'à ce jour ».

C'est aux premiers temps de l'anarchie féodale que M. *Doublet* fait remonter l'origine des prisons de la France, et de presque toutes celles de l'europe. « Un grand nombre de possessions de fiefs faisoient de leurs châteaux des forteresses, d'où ils sortoient pour saisir et emprisonner les voyageurs jusqu'à ce qu'ils eussent payés de grosses rançons ».

« C'étoit un exemple bien puissant dans ces siècles d'ignorance que celui des évêques et des chapitres, qui avoient fait construire sur leurs territoires des prisons où ils traitoient leurs vassaux avec une inhumanité révoltante. Des moines avoient l'audace de s'armer contre le *Souverain* pour s'opposer à l'affranchissement des communes; et l'on

vit des chanoines pousser la dureté jusqu'à faire mourir dans des cachots de malheureux serfs, dont tout le crime consistoit à n'avoir pas payé un léger tribut seigneurial ».

Dans le seizième siécle, on chercha à porter quelques remèdes au désordre des prisons; mais ce n'est que depuis l'avénement de *Louis XVI* au trône, que l'on s'est occupé de réformes sérieuses et d'améliorations dans cette branche de l'administration. On doit à M. *Necker* des tentatives faites avec suite et succès pour établir dans ces maisons l'ordre et la salubrité; mais les efforts de ce ministre n'ayant pas étendu au-delà de Paris la réforme qu'il avoit desirée, ont plutôt servi à faire connoître l'étendue du mal qu'à le guérir.

Après cet exposé général, M. *Doublet* donne des détails sur les prisons de Melun, de Provins, de Dôle, de Vesoul, de Strasbourg, qu'il a visitées en sa qualité de sous-inspecteur général des hôpitaux civils et des maisons de force.

« La plupart des prisons de la France, dit-il ensuite, ont une construction vicieuse ou des distributions intérieures absolument opposées à la salubrité. La subsistance et l'entretien des prisonniers n'y sont point assurés, et il n'est aucune règle qui veille pour eux. Au lieu d'objets d'encouragement et de consolation, ils ne sont environnés que de ce qui peut favoriser leur inertie ou augmenter leur dépravation. En un mot, consumés de chagrins et de misère, ou flétris par la débauche la plus crapuleuse, ils puisent dans leurs cachots les germes de maladies

les plus dangereuses, ou ceux d'une corruption qui n'est pas moins funeste ».

Dans la seconde partie, l'auteur s'occupe des changemens qu'il est nécessaire d'opérer dans les prisons pour y faire régner l'ordre et la salubrité. Il les réduit, 1°. à des dispositions relatives au local, qui peuvent être modifiées suivant les différens emplacemens; 2°. à des règles sur la nourriture, l'entretien et le genre de vie des prisonniers. Après avoir développé ses vues sous ce double rapport, il les a resserrées dans un projet de décret en dix-huit articles, sur l'ordre et la salubrité des maisons de justice et prisons criminelles, et dans un projet de réglement général qui comprend quarante-deux articles.

Suit la conclusion d'un rapport sur l'état actuel des prisons de Paris, et sur les moyens de les rendre salubres. Nous en extrairons le passage suivant.

« Il n'est aucune des prisons de Paris dont le local soit choisi et disposé d'une manière véritablement convenable à l'objet de sa destination. Les unes établies depuis plusieurs siècles dans d'anciens édifices, sont des amas de ruine qui ont changé sans cesse de forme; mais où des réparations cent fois renaissantes, n'ont le plus souvent abouti qu'à rétrécir l'espace et à multiplier les causes d'insalubrité; les autres placées au sein des hôpitaux les plus nombreux et les plus mal aérés, y dérobent un terrein précieux, et surchargent l'air qu'on y respire d'émanations malfaisantes. En général, on peut dire qu'elles sont toutes vicieuses par leur situation, leur construction et leur distribu-

tion. Leur situation est dangereuse, parce qu'elles sont entourées de bâtimens étrangers qui s'opposent à l'accès de l'air et à sa libre circulation ; leur construction est défectueuse, parce que tout y est dirigé pour la sureté de la prison et non pour la santé des renfermés. Enfin, le profit des concierges semble être le seul plan d'après lequel la distribution intérieure a été arrangée ».

Cette notice suffira pour faire naître le desir de lire l'ouvrage, et on se convaincra que M. *Doublet* s'y est montré médecin aussi éclairé, que défenseur énergique des droits sacrés de l'humanité.

Praktische beobachtungen über augenkrankheiten, &c. *Observations pratiques sur diverses maladies des yeux, et principalement sur celles qui tirent leur origine de maladies générales du corps, ou sont souvent compliquées avec elles : pour les médecins et les chirurgiens ; par* JOS. G. BEER, *docteur en médecine, et oculiste approuvé : avec des planches enluminées ; in-8°. de 392 pages. A Vienne, chez* Kaiserer, 1791.

5. Les diverses affections des yeux dont M. *Beer* traite dans cet ouvrage sont,

1°. *La fistule lacrymale.*

L'auteur, après avoir donné la description

de cette maladie, présente un exposé anatomique des parties chargées des fonctions relatives à la secrétion, à l'excrétion et à l'absorption des larmes. Il admet la présence des fibres musculaires dans les points et conduits lacrymaux, et même, avec M. *Janin*, le sphincter dans le canal nasal. Il attribue la cause de l'interception du passage des larmes dans le nez, 1°. aux vices dans les voies lacrymales qui empêchent les larmes de passer dans le sac lacrymal; 2°. aux vices de celui-ci et du conduit nasal qui s'opposent à l'écoulement des larmes dans le nez.

En conséquence de ces principes, il établit trois espèces de fistules lacrymales, selon qu'il y a 1°. obstruction dans le canal nasal; 2°. quelque vice dans la mucosité que ce sac sécerne; 3°. foiblesse de cette partie.

M. *Beer* expose ensuite les moyens curatifs; mais aucun d'eux ne nous paroît comparable à celui que M. *Chabrol*, ancien chirurgien aide-major des camps et armées, chirurgien-major du corps royal du génie, a communiqué au public dans la gazette salutaire, (n°s 48, 49 et 50, de l'année 1790; et n°. 19 de l'année 1791.) Comme il ne consiste que dans des fumigations avec de l'eau chaude introduites dans la narine du côté malade, à l'aide d'une machine très-bien imaginée: il est impossible que ce moyen ait des suites fâcheuses, qu'il soit douloureux, ou laisse les malades exposés aux récidives, par sa défectuosité inhérente. Nous l'avons vu opérer sous nos yeux la cure la plus heureuse, et M. *Chabrol* a devers lui un très-grand nombre de succès dans des

cas très-fâcheux. Les artistes, qui voudroient douter de l'efficacité des fumigations dans cette maladie, ne pourroient pas néanmoins disconvenir que leur usage est du moins à tenter pendant quelque temps, avant d'exposer les malades aux opérations douteuses, douloureuses et embarrassantes qu'on a mis jusqu'ici en pratique, et qu'il est toujours très-heureux de pouvoir éviter.

II°. *Le trichiasis, qui est le plus souvent accompagné du renversement en dedans des bords des paupières.*

L'auteur préfère la pierre infernale à tous les autres moyens de détruire le bulbe des cils.

III°. *L'anchyloblepharon, ou réunion des paupières.*

Ce que nous trouvons de plus intéressant dans cet article, est l'observation suivante. Un garçon de quinze ans attaqué d'ophthalmie inflammatoire aux deux yeux, les avoit tenu fermés pendant six semaines : on ne les ouvroit que pour y introduire de temps à autre un peu d'onguent ophthalmique, et cette opération s'exécutoit constamment dans un lieu très-obscur. L'inflammation ayant été dissipée, les deux pupilles se trouvèrent tellement dilatées, qu'on ne voyoit presque plus rien de l'iris. Ce garçon étoit par conséquent à peu près aveugle de jour, et ne pouvoit supporter la lumière sans douleur. M. *Beer* ayant été consulté, le guérit dans l'espace de deux mois, en dirigeant tous les quatre à cinq jours seulement des aigrettes électriques vers les cornées.

IV°. *Les tumeurs aux paupières.*

Les principales sont l'orgelet (*hordeolum crithe*,) le sarcome, l'ectropium. Toutes ces maladies sont très-bien décrites dans cet ouvrage, et même représentées sur deux planches enluminées.

V°. *L'inflammation des yeux.*

Il est impossible d'analyser ce traité très-concis, en même temps que très-satisfaisant, sans le mutiler.

Cet ouvrage est terminé par dix-huit formules. M. *Beer* promet qu'il donnera encore d'autres dissertations sur les maladies des yeux, particulièrement sur la cataracte et la goutte-sereine.

Avis aux sages-femmes; par M. SACOMBE, médecin-accoucheur, membre de plusieurs académies.

Verax et audax.

A Paris, chez Croullebois, *rue des Mathurins*, 1792. *Prix* 1 *liv* 10 *s. broché.*

6. M. *Sacombe*, en publiant cette brochure a eu pour but de fixer l'incertitude des sages-femmes sur la pratique des accouchemens, en rappelant cette branche de l'art de guérir à sa simplicité naturelle. Il pose douze principes qu'il développe successivement.

« Je crois, dit-il, qu'à l'égard du travail

de l'enfantement, la nature doit infiniment moins à l'art, que l'art ne doit à la nature, et qu'elle feroit toujours, même dans les accouchemens laborieux, les deux tiers et demi de la besogne, si l'art ne s'opposoit à ses efforts ».

« Je crois que le traitemens des maladies des femmes enceintes et en couches exige toute la sagacité, la prudence et l'expérience d'un praticien consommé ».

» Je crois que les femmes instruites des vrais principes de l'art, sont plus propres que les hommes à seconder le travail de la nature dans les accouchemens naturels et laborieux ».

« Je crois que le forceps et les autres instrumens sont non-seulement inutiles, mais toujours funestes, et souvent meurtriers et pour la mère et pour l'enfant ».

« Je crois que le plus grand nombre d'accouchemens laborieux provient de ce qu'on met imprudemment les femmes grosses en travail avant le terme de l'accouchement ».

« Je crois que toutes les espèces d'accouchemens pourroient à la rigueur être réduites à deux; l'accouchement par la tête, l'accouchement par les pieds; et que l'un et l'autre n'exigent de la part de la personne qui les pratique que des principes, de l'adresse, de la patience et du sens commun ».

« Enfin, je crois que cette doctrine empoulée, fruit de l'imagination de nos accoucheurs mécaniciens, que cette doctrine inintelligible peut être réduite à un très-petit nombre de principes qui, tels que la bousso-le, dirigent le praticien à travers les écueils

dont sa carrière est semée ; mais qu'il est souverainement ridicule de vouloir donner des règles de conduite pour tous les cas particuliers, quand on trouve à peine dans la pratique deux accouchemens qui se ressemblent. Qu'un accoucheur habile et de bonne foi me dise ce qu'il a fait ; et nuit et jour je méditerai profondément ses observations ; mais je rirai de ses conseils, s'il s'avise de me dire ce que j'ai à faire dans l'avenir. Les règles gênent à la fois, et l'homme de génie qui peut s'en passer, et l'ignorant qui s'attache judaïquement à la lettre, parce qu'il est incapable d'en saisir l'esprit ».

En transcrivant cette profession de foi, nous avons mis à même de juger du bon-esprit dans lequel l'ouvrage de M. *Sacombe* a été conçu ; c'est lui avoir assuré des lecteurs.

De samenstelling van het water, &c. *La composition de l'eau, démontrée par plusieurs expériences ; et exposé des avantages que la société en retire : deux dissertations lues devant la Société de* Felix merites ; *par* GUILLAUME VAN BARNEVELD, *apothicaire à Amsterdam, membre de la Société ; in-8°. de 72 p. A Amsterdam*, 1791.

7. On ne sauroir disconvenir que si l'eau

ne se décompose et ne se recompose pas, elle se cache au moins si bien, qu'il est souvent impossible d'en découvrir la présence; mais de l'autre côté, on ne voit pas non plus que la doctrine de la décomposition de l'eau en air pur et en air inflammable, ni sa récomposition de ces deux principes, telles que la chimie moderne les démontre, puissent servir à expliquer des phénomènes dont il est très-difficiles, et peut-être impossible aux physiciens actuels de rendre raison, en admettant l'inaltérabilité de ce liquide. La composition de l'eau de l'oxigène et de l'hydrogène, n'est encore prouvée que par le résultat de la combustion de ces gaz: c'est donc une circonstance particulière, et il est peut-être prématuré de vouloir en conclure que les pluies abondantes d'automne et d'hiver, les averses qui, dans un quart d'heure, submergent des pays entiers, déracinent et entraînent les plus gros arbres dans des torrens impétueux, que les trombes d'eau sont exclusivement le produit de pareilles compositions; car non-seulement il arrive souvent qu'on ne peut pas dire qu'il s'est fait quelque part une déflagration de ces deux espèces de gaz, mais on pourroit encore objecter que dans l'atelier de la nature, elle est impossible, attendu que le gaz oxigène libre, à cause de sa pesanteur spécifique, ne peut jamais s'élever à la hauteur du gaz hydrogène, ni le gaz hydrogène libre, à cause de sa légéreté spécifique, rester assez bas pour que ces deux fluides aériformes permanens puissent se trouver en contact en masses, de manière à s'enflammer et faire explosion ensemble.

Ou bien, si l'on suppose que cette combustion se fait d'une manière *latente*, supposition non-seulement très-gratuite (puisqu'elle ne sauroit être appuyée par le prétendu *experimentum crucis*,) mais encore absurde, il faudroit expliquer pourquoi le gaz hydrogène en traversant les couches du gaz oxigène, n'excite pas cette combustion lente; ensorte qu'il se formât sans cesse de l'eau tant qu'il se dégage de l'air inflammable; c'est-à-dire jusqu'à ce que les pluies non-interrompues aient éteint toute la chaleur et tout le feu créateur du gaz hydrogène. Ces difficultés levées, il faudroit calculer la quantité d'eau qui tombe, soit dans un temps ordinaire, soit dans les momens où les cataractes du ciel paroissent ouvertes, et évaluer ensuite la quantité, ou plutôt le volume de ces deux gaz qu'il auroit fallu avoir en magasin, pour fournir à cette composition énorme d'eau (*a*). La difficulté ne seroit

(*a*) Je ne demanderai pas si l'on peut supposer que toutes les eaux des mers, lacs, étangs & rivières, ont été des gaz dans leur origine: cette question seroit trop extravagante; mais on peut demander si les volumes incompréhensibles de ces gaz, qui se réduisent en pluie, ou dans lesquels l'eau se résout, font partie de la masse primitive, du fond essentiel de l'air? Quelle que soit la réponse à cette question, il sera difficile d'accorder les affections auxquelles la composition et la décomposition de l'eau devroit exposer l'atmosphère, avec les phénomènes barométriques; car il est certain que cette masse doit être au plus haut point de sa quantité; par conséquent de sa densité & de son élasticité: en un mot, le plus peser sur le mercure du réservoir du baromètre au moment où la pluie

peut-être pas pour le gaz hydrogène; il seroit facile de lui assigner des logemens dans le vague de l'air. Mais comment s'y prendre pour avoir assez de gaz oxigène, comment l'élever à la hauteur qu'il faudroit et l'y soutenir ? D'ailleurs une combustion lente seroit-elle bien du choix de nos physiciens pour rendre raison de ces fontes excessives d'eau dont nous avons parlé ? Cependant, s'il faut une déflagration proportionnée et pareille à celles des laboratoires pour la formation des immenses quantités d'eau, quels feux et quels fracas n'en résulteroit-il pas ?

Quant à la décomposition de l'eau qu'on prétend être opérée par les agens chimiques, elle est trop équivoque pour servir de fondement à un système physique. On ignore jusqu'à quel point l'eau peut être atténuée, divisée, dilatée, raréfiée, sans cesser d'être de l'eau; et les objections contre cette hypothèse, faites par plus d'un célèbre chimiste, ne nous paroissent pas suffisament éclaircies et réfutées, pour déclarer triomphante la doctrine de l'école de M. *Lavoisier*.

Cependant, d'un autre côté divers phénomènes journaliers paroissent incompatibles avec l'inaltérabilité de l'eau. D'où vient, par exemple, que les fontaines ne retirent à proportion que peu et très-lentement même dans les grandes et longues sécheresses, tant que

---

va se décider ; comme de l'autre côté elle doit être à son *minimum*, lorsque la pluie vient de cesser ; & cependant c'est précisément le contraire, le baromètre tombe avant la pluie, et remonte pour annoncer le retour prochain du beau temps.

le temps est disposé à rester beau, tandis qu'elles retirent promptement et considérablement, lorsque le temps veut changer et tourner à la pluie? Qu'après les fortes pluies, les eaux sourdent à la vérité plus abondamment; mais retirent de nouveau aussitôt que la pluie a cessé un jour ou deux, s'il doit en tomber de nouvelle; tandis qu'elles continuent d'être abondantes si le temps doit se remettre au beau? Il y a des fontaines qui, malgré des pluies très-copieuses et soutenues, n'augmentent guère tant que le mauvais temps menace de durer, et qui deviennent promptement abondantes lorsque le beau temps doit revenir.

Quand on tient un pot à fleurs rempli de terre dans une chambre, on voit en hiver qu'après avoir été gelé, il s'en écoule lors du dégel une certaine quantité d'eau, quoique avant la gelée la terre n'ait pas été sensiblement humide. D'où vient cette eau? Peut-on l'attribuer à la détonnation des deux gaz oxigène et inflammable? Est-elle déposée dans la terre, de l'atmosphère? D'où vient-elle dans cette atmosphère? Pourquoi se fixe-t-elle dans la terre et non pas également dans les meubles? La quantité qui s'écoule d'un seul pot après une seule nuit de gelée, est certainement assez considérable pour embarrasser le physicien qui voudroit résoudre ce problème d'une manière satisfaisante. Mais venons à notre auteur.

Dans la première dissertation, M. *Van Barneveld* présente une idée générale du système de M. *Lavoisier* concernant la composition de l'eau, et trace d'une manière concise

cise la route qui a conduit aux principes et au développement de cette doctrine. Il observe que c'est M. *Priestley* qui a ouvert cette nouvelle carrière par ses expériences sur l'air fixe, et rend un compte avantageux des travaux précieux de l'ingénieux chimiste françois. Il entreprend ensuite de réfuter les doctrines des anciens concernant les élémens, et voudroit qu'on leur substituât les principes de la nouvelle nomenclature. Enfin, il explique la nature du gaz hydrogène et du gaz oxigène, en exposant en même temps les expériences destinées à prouver que de leur union il résulte de l'eau.

Dans la seconde dissertation, M. *Van Barneveld* s'occupe de l'oxigène des différentes espèces d'air inflammable et des causes de la diversité de leurs gravites spécifiques; il combat le système phlogistique et propose l'explication de plusieurs phénomènes inexplicables avant la connoissance des principes constitutifs de l'eau. Au nombre de ces phénomènes sont la dureté des corps, l'augmentation du poids des chaux métalliques, la rouille, la putréfaction, la fermentation, la végétation, la formation des huiles, leur rancidité, la couleur des fleurs, la saveur des fruits, le blanchiment des toiles, la combustion, l'embrasement des tas de foin, la chaleur animale, l'influence des climats, l'explosion de la poudre à canon, &c.

Les physiciens qui veulent expliquer l'origine de la chaleur animale doivent faire attention aux expériences des académiciens de Londres, qui se sont enfermés dans une chambre très-échauffée, où certainement

l'air pur ne pouvoit remplir l'objet qu'on lui attribue dans la respiration ; à l'habitude que contractent les servantes de Rochefoucault en Angoumois, lesquelles supportent pendant dix minutes et sans être désagréablement affectées, la chaleur du four où elles cuisent les fruits et les viandes, chaleur que MM. *Duhamel* et *Tillet* ont trouvée être de 275 degrés du thermomètre de *Fahrenheit*(*a*). Ils doivent chercher à rendre raison de la chaleur animale des plongeurs, des animaux (*b*) engourdis durant l'hiver, sur-tout des hirondelles dont on sait que la chaleur naturelle, ainsi que des oiseaux en général, est supérieure à celle des autres animaux ; expliquer comment les oiseaux de marais, tels que les beccassines, les vanneaux, peuvent acquérir de la chaleur, quoiqu'ils vivent dans un air inflammable, &c. ; rendre raison de la manière dont s'engendre la chaleur dans les hommes chez lesquels un côté des poumons n'est qu'une poche remplie de pus, et l'autre un amas de tubercules (*c*) ; chez lesquels ce

---

(*a*) *Voyez* l'extrait de l'histoire géographique de l'homme & des quadrupèdes répandus sur les différentes parties du globe ; par *E. A. G. Zimmermann*, inséré dans la Gazette salutaire du 26 novembre 1789.

(*b*) *Voyez* Gazette salutaire, n°. 24, ann. 1791.

(*c*) Aux exemples connus de ces situations, nous allons ajouter le suivant qu'on lit dans la Gazette médico-chirurgicale, publiée à Sulzbourg par MM. les docteurs *Hartenkeit* & *Mezler*, (N°. XLVII, année 1791, vol. ij, (sous le titre d'*Observations sur une hémoptysie remarquable*, par M. *Fritze*, conseiller intime de Sa Majesté prussienne, & professeur à Berlin. « Un marchand, âgé de trente ans,

viscère ne semble pas pouvoir être le foyer de la chaleur, et qui néanmoins sont con-

---

dont la constitution annonçoit une disposition manifeste à la phthisie pulmonaire, fut attaquée durant l'été très-chaud de l'année 1769, & à la suite d'un excès de travail et d'échauffement d'une hémoptysie considérable du genre des inflammations. Dans le cours de cette année, il cracha peu à peu au moins six livres de sang; ce qui étoit beaucoup pour un homme élancé, délicat, & plutôt décharné qu'en chair. En conséquence de cette évacuation, des saignées qu'on lui faisoit, & d'un régime très-austère qu'il observoit, la circulation du sang se ralentissoit tellement, qu'à la fin ce liquide ne pouvoit plus distendre les extrémités des vaisseaux pulmonaires, & que le crachement de sang cessoit. Il survint alors une forte exulcération qu'un séton ouvert au côté gauche, et entretenu plusieurs mois consécutifs, fit diminuer de jour en jour. Ce secours, réuni à l'usage journalier & libéral de l'acide vitriolique avec le julep, mais principalement le choix de la nourriture, qui, pour la plus grande partie, ne consistoit que dans du pain & de l'eau, le régime constamment rafraîchissant, le séjour dans la cave pendant les jours brûlans & les nuits étouffantes de l'été, la grande modération dans le travail, lequel, eu égard à son commerce de droguerie, ne consistoit que dans la correspondance, ont encore conservé ce malade, à mon très-grand contentement, pendant vingt-un ans, n'étant mort que le 8 juillet 1790, d'épuisement total des forces. Ses crachats furent constamment du vrai pus, & lorsque, comme cela arrivoit quelquefois, ils devenoient sanguinolens, l'acide vitriolique réuni aux mucilagineux, y remédioit. Durant les dernières années de sa vie, il rejetoit assez souvent des portions de vaisseaux sanguins, longs de quatre à six pouces. Pendant cette maladie, il engendra trois enfans bien portans, dont l'un a été enlevé l'année dernière par une fièvre aiguë. Souvent quand il

sommés par un feu dévorant : dire un mot des animaux à sang froid qui respirent, et dans lesquels, malgré l'introduction de l'oxigène dans les poumons et la présence du charbon, il ne paroît pas qu'il se fasse une combustion lente. Quel objet la respiration peut-elle donc avoir chez eux ?

Au reste, l'auteur nous paroît en général donner trop d'essor à son imagination, ne voir les choses que partiellement, sans ensemble, et se contenter bien souvent d'explications tellement illusoires, qu'on ne peut pas s'empêcher de croire qu'il en a vraisemblablement senti lui-même l'insuffisance ; mais qu'il n'a pas eu la force de leur préférer l'aveu de son ignorance.

---

faisoit fort chaud en été ; & que la grande chaleur du corps l'empêchoit de dormir, il se faisoit laver toute l'habitude avec de l'eau froide ; pratique qui réussissoit toujours, le restauroit & prévenoit les sueurs nocturnes. Jamais ce malade n'a eu les jambes enflées. A l'ouverture du cadavre, je trouvai le poumon gauche, qui n'avoit plus rien de ressemblant à la substance naturelle de ce viscère, presqu'entièrement détruit. Tout ce qui en restoit n'excédoit pas la grosseur d'une moyenne pomme. La moitié du poumon droit étoit consumée, & le reste plein de tubercules ulcérés (*tubercula exulcerata.*) Au reste, tous les viscères du bas-ventre étoient sains, & dans un état naturel : les vaisseaux sanguins ne contenoient presque pas de sang.

Histoire naturelle des insectes ; par M. OLIVIER, *docteur en médecine, de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Marseille. A Paris, chez* Panckoucke ; *et se trouve à Nanci, chez* Matthieu, *libraire*, 1791 ; *in*-4°. *de* 792 *pag.*

8. Cet ouvrage lexique fait partie de l'Encyclopédie méthodique par ordre de matières. Le premier volume vient de paroître, et renferme jusqu'à la lettrine C I N. Nous n'avons jusqu'à présent aucun recueil sur les insectes, aussi complet que celui de M. *Olivier*. Absorbé tout entier à la science entomologique, il n'a rien négligé pour rendre son dictionnaire propre à être présenté à la curiosité des amateurs. Ni la dépense, ni les soins, ni les peines, n'ont été épargnés. L'auteur a fait en Angleterre plusieurs voyages pour voir les richesses entomologiques de Londres. Il a également visité, contemplé et compulsé celles des cabinets de Paris et de toute la France.

Les articles charanson, chenille, cigale et autres, forment autant de traités complets. Il y a 492 espèces de charançons : nous allons faire connoître, d'après M. *Olivier*, celle qui commet les plus grands dégâts dans le froment ; plante de première nécessité.

Charançon du blé.

« Il a une forme alongée, et à peine une ligne et demie de long : tout le corps est brun : la trompe est cylindrique, un peu

courbée, presque de la longueur du corcelet ; la tête est arrondie. Le corselet est presque de la longueur des élytres, et fortement pointillé; les élytres sont striées, et les stries sont pointillées, les cuisses n'ont point d'épines, les jambes sont terminées par un crochet assez fort ».

« Ce petit insecte, connu sous le nom de *calandre*, se multiplie considérablement dans les greniers et les magasins de blé de toute espèce, dans lesquels il fait de terribles dégâts, sur-tout dans son état de larve, en consommant toute la substance farineuse du grain, et n'en laissant que l'écorce. *Leuwenhook* a fait plusieurs observations sur ces insectes pernicieux, et il a trouvé que pour se multiplier, la femelle, après avoir eu la compagnie du mâle, fait avec sa trompe un trou au grain de froment, et dépose un œuf dans ce trou, d'où naît un petit ver ou une petite larve, qui mange, en se développant, toute la substance intérieure du grain, et qui ensuite se transforme en nymphe dans le grain vide, et y prend enfin la forme de charanson, qui se fait jour en perçant l'écorce. La larve est blanche et garnie d'une grosse tête écailleuse, avec des dents, au moyen desquelles elle ronge la substance du grain. On ne trouve jamais qu'un seul de ces insectes dans chaque grain, parce que chaque charançon demande un grain entier pour parvenir à sa grandeur complète ».

Après une synonymie latine et françoise, M. *Olivier* commence la description de chaque espèce par le nom françois. Dans le

préambule générique sont énoncées les différentes métamorphoses de l'insecte, son accouplement, sa vie, ses mœurs, et tous les moyens qu'on a employés pour le détruire; par exemple, pour les charançons et les chenilles. Ainsi cet ouvrage est non-seulement utile et nécessaire aux naturalistes, mais bien encore aux cultivateurs, aux économes et aux propriétaires.

Almanach für aerzte und nichtærzte, &c. *Almanach pour les médecins et pour ceux qui ne le sont pas, année* 1792; *publié par le docteur* CHRÉT. GOTTFRIED GRUNER; *petit in-8°. de* 280 *pages, non compris le calendrier, ni les tables de matières, ni les tables tirées des registres des paroisses de Dresde, depuis* 1617, *jusqu'en* 1790. *A Iena, chez les héritiers* Cuno, 1792.

9. Depuis l'année 1784, nous avons régulièrement rendu compte de cette production périodique, dont, à notre avis, aucun volume n'est plus intéressant que celui-ci. L'objet du savant professeur est toujours de travailler à la gloire et aux progrès de la médecine, et si nous différons quelquefois de lui, dans la manière de voir les choses, nous ne pouvons jamais qu'approuver ses vues, et souvent nous applaudissons au choix de ses moyens. Il seroit sans doute à désirer que,

depuis le souverain jusqu'au plus foible citoyen, tous réunissent leurs efforts pour offrir les plus grands encouragemens possibles aux véritables ministres de santé, et à tous ceux qui s'appliquent à cultiver un art qui leur est à tous si nécessaire et si avantageux. Mais pour cet effet, il faut leur mettre sous les yeux ce qu'ils ont à faire, les moyens les plus propres qu'ils ont à choisir pour remplir cet objet, les obstacles qu'ils peuvent rencontrer, et qu'il faut vaincre; enfin les signes certains et caractéristiques de la réussite de leurs efforts. M. *Gruner* n'a cessé de s'occuper de ces détails dans son almanach: il a déjà parlé de différens moyens que les grands et les gens en place ont en main; il a développé plusieurs ressources particulières aux gens de l'art, soit dans l'instruction, soit dans les délégations des droits d'exercer, soit dans la pratique: il a cherché à éclairer la généralité des citoyens, afin qu'en n'accordant leur confiance qu'au vrai mérite, ils encouragent les talens, et repoussent l'intrigue, la charlatanerie et l'ignorance; mais nous avons toujours remarqué qu'il est trop injuste envers ce siècle, et trop indulgent à l'égard des temps passés: nous désirerions qu'il fût impartial, qu'il blamât ce qu'il y a à blâmer, et qu'en comparant les temps, il rendît une justice sévère aux uns et aux autres. Entrons en matière.

Le premier article de ce volume est intitulé, *Liberté et esclavage*. M. *Gruner* prouve ici que personne n'est, ni peut être dans une indépendance absolue; cela est

vrai, et pourroit peut-être conduire à une notion rectifiée de la liberté, qui consisteroit dans cet état de l'homme où il ne dépend que des influences essentiellement inséparables de sa position. Cette définition comprendroit les modifications inévitables de la liberté, lorsque l'homme naturel passe à la condition de l'homme civilisé; elle s'accorderoit avec la règle que, *qui veut la fin, doit vouloir les moyens;* car si l'objet de l'association est une jouissance plus étendue que dans l'état naturel, et que cet objet ne peut s'obtenir sans qu'on fasse le sacrifice d'une partie de sa liberté; si la somme des jouissances est en raison de la perfection de la civilisation, et que celle-ci suppose une réciprocité plus active de considérations, d'offices et de devoirs; elle déterminera, d'après une échelle qu'il seroit possible de tracer, les différens degrés de liberté, depuis le sauvage jusqu'au peuple le plus policé, le plus civilisé, le plus abondant en jouissances.

« Le médecin, dit M. *Gruner*, n'est pas libre; il est l'esclave des hommes célèbres, l'écho des doctrines des autres, le très-humble serviteur de toutes les personnes qui réclament son assistance médicinale, assujetti à l'opinion publique en tant qu'elle détermine son *titre* comme médecin, et opère le plus ou le moins dans les finances: soumis à tout homme, grand ou petit, qui veut disposer de son repos ou de son activité, l'objet des louanges ou du blâme arbitraires des connoisseurs et des non-connoisseurs, peu recherché dans la jeunesse, parce que la *barbe respectable d'Esculape* lui manque,

abandonné dans la vieillesse, parce que l'esprit de la mode estime plus le jeune jongleur, que le vieux barbon. »

M. *Gruner* passe ainsi en revue tous les objets qui tiennent le médecin dans la dépendance, tels que la mode dans les doctrines, dans les méthodes, dans les rapports de situation, &c.; mais l'échantillon que nous avons traduit peut suffire pour faire apprécier sa manière de voir les choses.

Estimation des médecins. Ce sujet occupe M. *Gruner* dans le deuxième article, et il y prouve qu'il n'y a rien qui puisse servir de mesure infaillible pour apprécier le mérite d'un médecin. Il nous semble que tout dépend ici du sens dans lequel on prend la question. Pour nous, un habile médecin est celui qui guérit; et le public qui ne sait pas approfondir la science, à qui même il importe très-peu que ce soit une suite de pénibles réflexions ou par un heureux instinct, par une espèce d'inspiration que le médecin saisit les indications salutaires, pour qui celui qui a le plus de ressources dans la tête, qui guérit le plus de malades et le plus promptement, est le seul digne de son attention; le public, disons-nous, pense en général assez comme nous. Il y a donc une règle sûre pour juger du mérite d'un officier de santé; mais nous convenons avec M. *Gruner* qu'elle n'est pas toujours bien appliquée, bien suivie, lorsqu'il s'agit de placer sa confiance. Plus ou moins de popularité, plus ou moins de babil, d'assiduité ou de désintéressement apparent ou réel, plus ou moins de suffisance, s'emparent préférablement de l'opinion des hommes, lesquels, lors d'un

événement fâcheux, se consolent, avec la persuasion que le médecin a fait humainement tout ce qu'il a pu (ce qui veut dire qu'il n'y avoit rien autre chose à faire,) et que trop heureux s'il ne lui mouroit jamais de malade. Celui qu'il vient de perdre étoit, selon toutes les apparences, trop fortement attaqué pour pouvoir en échapper.

Le public ne pouvant juger de la science, les facultés devroient prononcer sur cette partie, et attacher par la promotion au doctorat une marque caractéristique de mérite à laquelle on ne pourroit pas se méprendre; mais toute plainte sur les abus à cet égard, toute réflexion sur ce qu'il y a d'arbitraire dans la science, à part l'homme le plus savant; s'il saisit mal l'objet; s'il est lent dans ses opérations intellectuelles; s'il lui faut la tranquillité du cabinet pour méditer, une grande conformité méthodique pour se retrouver dans ses cahiers; si le pour et le contre le ballotent et suspendent son jugement; s'il ne sait captiver la confiance de son malade: dans tous ces cas dont les sous-divisions sont infinies, le plus docte n'est rien moins que le plus apte à l'exercice de son art.

Dans le troisième article, M. *Gruner* présente les résultats tirés des tables contenant les mariages, baptêmes, morts, communians et ordinations au saint ministère dans les églises luthériennes de Dresde, depuis 1617 jusqu'en 1790. On voit par ces résultats que cette résidence jouit de plusieurs avantages favorables à la santé et à la longévité.

Nous ne nous arrêterons pas au quatrième article qui contient l'annonce de quelques

questions académiques, ni au cinquième, dans lequel M. *Grumer* fait mention de quelques règlemens concernant la médecine en divers pays.

Le sixième est plus important. L'auteur y présente sous le titre de fragmens, les raisons qui doivent faire regarder les maranes ou maures, comme la source de la siphilis de 1493. Il y observe d'abord que, quoiqu'il y ait eu de tout temps des maladies attachées aux parties honteuses, qui se contractoient par un commerce impur, elles n'étoient pas la siphilis de 1493. Il prouve ensuite que cette maladie n'a pas pu être apportée par les Espagnols du Nouveau-Monde, que l'histoire n'offre rien qui les inculpe de l'avoir introduite en Italie; au lieu qu'il y a de fortes raisons de croire qu'ils l'ont eux-mêmes contractée dans cette contrée; que les reproches réciproques de maladie françoise et de maladie espagnole, dénotent qu'on étoit incertain sur son origine, et indiquent le dépit qui, joint à la haine naturelle aux nations en guerre, faisoient qu'ils s'accusoient mutuellement de se l'avoir communiquée: qu'en 1492, 1493, il régnoit une peste particulière à Rome; que dans ce temps les maranes, auxquels il ne restoit plus en Espagne que le royaume de Grenade, en furent chassés après avoir essuyé toutes les calamités d'une guerre malheureuse; que ce peuple originaire d'un pays où la lèpre est endémique, y étoit sujet; que fugitifs, une partie d'eux traversa l'Italie, que là il s'en introduisit beaucoup à Rome, où ils contractèrent le germe de la peste qui ravageoit cette ville; que ce virus dans des corps

disposés par un vice originaire de constitution, minés par les calamités antérieures, et usés par les fatigues d'un pénible voyage, a pu dégénérer et former ce principe qui, fixé par la cohabitation impure aux parties génitales, a excité ces terribles symptômes qui participoient de la lèpre et de la maladie vénérienne. Nous n'avons présenté ici qu'un aperçu très court de ce mémoire fort intéressant pour l'histoire des maladies. Ceux qui desireroient en avoir une idée plus complète, s'ils ne veulent pas recourir à l'ouvrage même, peuvent consulter la Gazette salutaire de cette année, où ils trouveront un abrégé plus étendu de ce morceau.

7e. *Salaire et pension.* L'état d'homme de lettres, comme le remarque M. *Gruner*, sera bientôt le dernier de tous, si l'on continue à offrir si peu d'encouragemens et de ressources à ceux qui s'y adonnent : cependant une nation qui rentreroit dans la barbarie des siècles d'ignorance, descendroit en peu de temps dans une situation subordonnée à celle des nations éclairées par le flambeau des sciences. D'où vient donc que l'on porte si peu d'attention à un objet de cette importance? « Le meilleur baromètre du cas qu'on fait de nos jours de l'état d'homme de lettres, remarque l'auteur, c'est le salaire et les pensions. Le littérateur est obligé de faire des avances considérables pour son instruction et l'emplète des livres avant qu'il puisse jouir; et lorsqu'il espère de retirer le produit de ses avances, l'Etat est sourd ou mesquin. Il faut qu'il végète dans la pénurie, ou qu'il s'abaisse à servir de manœuvre

littéraire, ou qu'il se contente d'un chétif traitement qu'on lui jette par grace, et souvent après de longues sollicitations. Presque toutes les places de gens de lettres sont encore aujourd'hui, à cet égard, sur le pied de 1500, et les dépenses, il faut les régler sur le pied de 1791, où des besoins réels ou de convenance, exigent une augmentation du triple. La récompense qu'espère un homme de lettres, soit jeune, soit vieux, est un vain titre, la pension un être de raison ou une bagatelle humiliante, le traitement inférieur aux gages que le marchand reconnoissant accorde à son facteur. Je connois de très-dignes hommes à qui le prince a fait compter 25--50 écus d'empire pour les indemniser d'une vacation qu'ils avoient refusée, et je suis honteux qu'ils se soient oubliés au point d'accepter un si chétif honoraire. Un homme de mérite ne doit certainement pas se trouver sur la même liste avec l'indigent au secours duquel l'Etat s'empresse de courir. Je connois des professeurs de médecine qui ont des appointemens si modiques ; si mesquins, qu'ils ne passent pas cinquante, soixante, soixante-dix écus ! Quelle insulte pour les savans d'un vrai mérite ! Je connois des médecins du premier rang qui, pour 200-300 écus, font le sacrifice de leur liberté de penser, d'agir, d'enseigner, d'écrire, et sont obligés de supporter nombre d'avanies, souvent même des injustices manifestes. Le bon comédien et le virtuose touchent tous les ans des milliers d'écus, la danseuse en a jusqu'à 6000, et le chantre mutilé, privé de ses facultés viriles et littéraires, acquiert en fredonnant des marquisats lucratifs ».

8e. *Pourquoi de nos jours les bons praticiens sont-ils si rares* ? Cette question, s'il y a lieu à la faire, présente un double sens. Elle peut dire : Pourquoi les praticiens sont-ils si rares aujourd'hui, tandis qu'autrefois ils étoient plus communs ? ou bien elle peut dire aussi : Pourquoi sont-ils si rares, attendu l'état de perfection où l'art de guérir est porté ? Dans le premier sens, c'est l'affaire du calcul, et nous doutons que sous ce point de vue, elle soit fondée. Quant à l'autre manière de considérer, nous sommes persuadés que le meilleur moyen d'augmenter les bons praticiens en général, seroit de les pensionner aux frais publics; mais sur un état de leur pratique dûment certifié véritable; de placer d'abord les jeunes officiers de santé dans les campagnes où les maladies étant moins fréquentes et moins compliquées, ils auroient le temps et les occasions de laisser mûrir leurs connoissances et de les augmenter, en en faisant sur le champ l'application; qu'ensuite on nommât, sur les témoignages les plus authentiques de leur habileté, ceux que l'on reconnoîtroit capables d'entrer dans une carrière plus épineuse et plus pénible, à exercer leur art dans une sphère d'activité plus étendue, avec augmentation d'honoraires, et qu'après s'être distingués dans quelque ville du second ou troisième ordre, ils fussent appelés à donner leurs secours dans la capitale et les villes principales où il faut apporter une sagacité consommée et une habitude qu'ils auroient acquises peu à peu en s'exerçant dans les grades inférieurs, à voir d'abord les choses dans leur simplicité, et successivement dans

une situation plus compliquée, à débrouiller les cas les plus difficiles.

La superfétation est-elle possible ? Quels sont les effets de l'opium dans l'affection vénérienne ? La pathologie humorale est-elle erronée, et doit-elle être absolument rejetée ? Quelles sont les considérations physiques et médicinales qui intéressent la population ? Pourquoi les poissons ne produisent-ils pas indistinctement les mêmes effets sur tous les individus ? Quelle est la nature des miasmes ? De quelle manière l'infection s'opère-t-elle ? Quelles ont été les connoissances sur la circulation du sang avant *Harvée ?* Quel parti en a-t il tiré pour fonder sa doctrine ? Quelle influence celle-ci a-t-elle eue sur la médecine, tant théorique que pratique ? A ces questions que l'auteur fait dans l'article intitulé, *choses qu'on desire*, il ajoute les vœux, qu'en publiant des traductions ou des nouvelles éditions des anciens, on joigne un parallèle de l'état des sciences médicinales ancien et moderne, que l'on donne une histoire critique des contreverses sur la saignée élective, et sur l'usage médicinal de l'antimoine.

Tout s'obtient pour de l'argent : tel est le titre du dixième article. C'est un conte.

11°. *Etat de la médecine dans les armées.* On est fâché que l'auteur rechauffe ici une accusation calomnieuse, contraire à toute apparence de vraisemblance contre *Fréderic II.* On l'accuse d'avoir donné des ordres secrets aux chirurgiens-majors des hôpitaux, pour ne pas pratiquer de grandes opérations sur les soldats griévement blessés, et en général d'expédier le plus promptement possible ceux

qui ne promettoient pas de guérir. Nous ne relèverons pas l'absurdité de pareils ordres ; nous observerons seulement qu'ils auroient nécessairement dû être sans effet, ou qu'il faudroit détester comme des monstres tous les gens de l'art qui auroient pu consentir à les exécuter. Quant au reste de cet article, nous convenons que dans le commencement des guerres, il y a quelques embarras, quelques difficultés à vaincre, afin de procurer aux soldats les secours médicinaux qu'ils demandent ; mais d'un autre côté, les faits prouvent aussi que les mesures qu'on prend ne sont pas aussi infructueuses que M. *Gruner* se le persuade.

12°. *Bains de rivière et établissemens relatifs à cet objet.* On lit souvent sous ce titre un grand nombre de réflexions très-judicieuses sur les avantages des bains de rivière, et sur les moyens de les obtenir. La description des bains, établis à Vienne sur le Danube par M. *Serro*, forme une article intéressant de ce numéro.

13°. *Antropophagie, crime oui et non, selon qu'on l'envisage.* Si cette affreuse maladie n'est pas toujours un crime, elle est au moins constamment une horreur.

14°. *Histoire des Maranes et de la conquête de la Grenade ; fragment historique.* Ce morceau vient à l'appui de la généalogie de la siphilis, tracée par M. *Gruner* dans un numéro précédent.

15°. *Sur la méthode d'enseignement et la réunion des parties scientifiques.* L'auteur examine ici quelles sont les sciences qui peuvent être réunies dans le cours des leçons

académiques, et déclare avec raison que cette réunion ne peut et ne doit avoir lieu que pour ce qu'il appelle *le petit cours*.

16°. *Essai d'une pathologie tirée des descriptions de voyages.* Cet essai est trop imparfait pour mériter quelqu'attention.

17°. *La prison académique.* Lors du bon vieux temps des sciences, la police des universités étoit confiée au recteur magnifique; aujourd'hui cet usage est tombé en désuétude, et ce que M. *Gruner* dit concernant les prisons des universités tient plutôt aux antiquités de ces établissemens, qu'à des recherches sur des objets utiles des temps modernes. Cependant il n'est pas douteux qu'un régime bien suivi des universités pourroit, comme le démontre l'auteur, produire les effets les plus avantageux.

18°. *La manie des systêmes est notre perte.* L'application de cette vérité univer[illegible] à la médecine en particulier, prouve combien l'art de guérir a souffert par cette maladie.

« Pour qu'un systême de médecine puisse se soutenir, dit M. *Gruner*, il faut d'abord vérifier les parties de détail, faire de nombreuses observations, les comparer entr'elles, et en déduire des principes sûrs pour servir de base solide. Ses opinions et conceptions particulières établies sur des expériences ou sur des vertus isolées, ne peuvent être admises qu'autant qu'elles soutiennent les épreuves les plus rigoureuses auxquelles un juge compétent et impartial les aura soumises; et ce ne sera que lorsqu'elles seront sorties victorieuses de cet examen qu'elles pourront servir de moyen de liaison à l'édifice. Aussi-

tot qu'on veut les faire passer pour générales et obligatoires, il est imprudent d'y souscrire et de les admettre sans opposition. Les systêmes théoriques et pratiques reposent tous, d'après le plan de l'inventeur, sur des spéculations ou des expériences casuelles. L'une et l'autre peuvent et doivent induire en erreur, si l'on n'est pas sur ses gardes ». Nos lecteurs s'apercevront par cet échantillon, que M. *Gruner* n'est pas toujours bien clair.

19°. *Tableau comparatif de la médecine à la fin du dix-huitième siècle.* Toute compensation faite, M. *Gruner* ne trouve pas que ce siècle ait dequoi se vanter de l'état de la médecine Si au lieu d'assertions vagues l'auteur vouloit entrer dans le détail, il trouveroit surement le contraire : d'ailleurs ses assertions sont souvent destituées de fondement. Peut-on se trouver plus en contradiction avec les faits généralement avoués, que ne l'est l'auteur dans le passage suivant. « Nous plaçons une espèce d'honneur dans l'établissement des instituts cliniques, et nous importunons les princes avec des projets bien intentionnés. Nos désirs sont remplis, et les défauts de l'art restent tels qu'ils sont. Ce n'est pas la quantité, c'est la bonne institution, l'emploi bien dirigé qui fait la mesure du mérite intrinsèque. Le plus grand nombre ne sont que des monumens érigés à la vanité et le *réfuge assuré de la mort.* En quoi, et jusqu'à quel point les hôpitaux ont-ils servi au perfectionnement de la théorie et de la pratique médicinales ? Ce problème reste encore à résoudre». Il nous semble

que quand on est encore à faire de pareilles questions, on est bien éloigné de voir ce qui se passe.

20°. *Le médecin dans l'avant-fond et le professeur dans l'arrière-fond.* Cet article prouve que la multiplicité des bénéfices est aussi nuisible en médecine qu'en théologie.

N°. 1, 2, 3, 5, 7, 9, M. GRUNWALD.
8, M. WILLEMET.
4, 6, M. ASSOLLANT.

TABLE.

OBSERVATIONS sur l'enseignement de la médecine dans les hôpitaux. Par M. Des Genettes, page 233
Gangrène à la suite d'une fièvre éruptive, &c. Par M. Taranget, 257
Nécrose de la mâchoire inférieure. Observ. par M. Devers, 281
Nécrose du tibia. Observ. par M. Dehanne, 284
Dégénération des ovaires. Observat. par M. Matthew Baillie, 291
Addition à l'article précédent. Par M. Laflize, 301
Observations météorologiq. faites à Lille, 305
Maladies qui ont régné à Lille, 306

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 307
Médecine, 312
Chirurgie, 315
Hygiene, 324
Histoire naturelle, 333
Histoire littéraire, 335

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1792.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, ET PHARMACIE.

AOUST 1792.

IVRESSE CONVULSIVE, observations et considérations pratiques; par M. PERCY, doct. en médecine, chirurgien-major du dix-huitième régiment de cavalerie, ci-devant Berry, *associé de l'Acad. de chirurgie de Paris, &c.*

ON a dit que l'ivresse faisoit descendre l'homme au rang de la brute: l'ivresse convulsive est plus affreuse; elle le rend semblable aux bêtes les plus féroces; elle lui en donne la force, les agitations, l'aspect, et jusqu'à la cruauté. Il faut enchaîner comme elles celui qu'elle

attaque, pour se mettre à l'abri de ses fureurs, et le défendre contre ses propres attentats. Dix hommes peuvent à peine se rendre maîtres de cette espèce de forcené; son regard est farouche, ses yeux étincèlent, ses cheveux se hérissent; ses gestes sont menaçans; il grince les dents, crache à la figure des assistans, et ce qui rend ce tableau plus hideux encore, il essaie de mordre ceux qui l'approchent, imprime ses ongles par-tout, se déchire lui-même, si ses mains sont libres, gratte la terre, s'il peut s'échapper, et pousse des hurlemens épouvantables.

A ces secousses violentes succèdent quelques instans de calme, pendant lesquels la pâleur de la face et l'obscurité du pouls semblent annoncer une fin prochaine. Ensuite la scène se renouvelle, et cet état auquel on a vu des malades succomber dans les vingt-quatre heures, en dure au moins huit ou dix, quels que soient l'efficacité et le choix des moyens qu'on lui oppose. Sa terminaison spontanée est beaucoup plus tardive, et il est rare qu'en l'attendant du temps, il n'en résulte des suites qu'une méthode sage et raisonnée réussit presque toujours à détourner.

Tout excès de liqueurs fortes, de boissons spiritueuses peut produire l'ivresse convulsive, sur-tout dans un tempérament irritable ; mais c'est ordinairement dans l'abus des plus communes et parconséquent des moins naturelles, que le soldat chez qui on la rencontre le plus fréquemment, est exposé à la contracter. Le vin nouveau, le vin factice, celui qu'on a altéré par l'addition de l'eau-de-vie et des aromates piquans, la bière récente, celle qu'on a surchargée de chaux pour la mieux colorer, le cidre mal fermenté; mais par dessus tout l'eau-de-vie sophistiquée avec le poivre et la pirètre. l'esprit de blé, de genièvre : telles sont les sources dans lesquelles la dépravation de son goût, la médiocrité de ses moyens et la mauvaise foi des débitans, lui font puiser, au lieu du plaisir et des forces qu'il y cherchoit, la perte de sa raison, de sa santé, peut-être de la vie, et de la dégradation la plus humiliante pour l'humanité.

Ce n'est que quelques heures après ces débauches que l'ivresse convulsive a coutume de se développer. L'homme peut encore se promener et regagner son logement. On ne remarque en lui

que les effets ordinaires de l'intempérance ; mais bientôt il éprouve une chaleur brûlante à l'estomac ; sa tête déjà embarrassée s'égare tout à fait. Il ressent au front une douleur aiguë qui le porte machinalement à y appuyer la main ; ses yeux brillent et deviennent hagards : présage d'une phrénésie imminente ; les tendons sont agités de soubresauts ; la respiration est profonde et stertoreuse : les nausées se mêlent à tous ces symptômes et les convulsions suivent de près : quelquefois elles éclatent tout à coup au milieu de ce sommeil, ou plutôt de cette stupeur animale dans laquelle jette l'ingurgitation de l'estomac. Alors l'homme, s'il est malheureusement seul, peut se précipiter par la fenêtre ou se blesser dangereusement en se roulant sur le pavé, en se heurtant la tête contre les murs ou contre le bois de son lit. J'en ai vu périr deux de cette manière.

On sait bien que ces désordres, tant moraux que physiques, dépendent de la vive irritation, de l'agacement extrême des membranes de l'estomac gorgé de substances qui, âcres et presque corrosives par elles-mêmes, ont encore acquis par le séjour, la chaleur

du lieu et une fermentation tumultueuse, un surcroît d'énergie et d'activité. L'état violent, l'éréthisme de cet organe s'étant répandu sur tout le système nerveux dont il est, pour ainsi dire, le point central, le trouble a dû se mettre dans les esprits, la perversion dans les mouvemens, la confusion dans les fonctions du cerveau ; et que l'on juge du degré de bouleversement de celles-ci, si, par la sympathie qui existe entre le ventricule et la tête, la moindre affection de l'un influe si facilement sur les dispositions de l'autre.

La première précaution que l'on doit prendre en arrivant auprès du malade, c'est de le faire tenir par des hommes vigoureux, et de n'en employer que le nombre nécessaire; car il seroit à craindre que l'impression d'un tel spectacle n'en rendît les témoins convulsionnaires eux-mêmes, comme on en a vu plusieurs exemples. On lui assujettira le tronc et les cuisses avec des draps passés en travers, et dont on fixera les bouts au bois de lit. On lui liera les pieds, mais non les mains; car il seroit à craindre que dans les efforts redoublés qu'il fait pour se soulever, il ne se fît une luxation; il lui seroit d'ailleurs

trop difficile de vomir, arrêté de la sorte. Deux hommes robustes les lui saisiront.

Tout indique la nécessité de vider l'estomac dont les contractions réitérées, mais impuissantes, contribuent beaucoup à cette douleur, sans doute bien violente, qu'exprime le malade en se frappant rudement, quand il le peut, la poitrine. On voit les fausses-côtes rentrer en dedans, les hypochondres s'enfoncer, les muscles du bas-ventre se roidir: le diaphragme, pendant de longues inspirations, agit avec véhémence; les rots se succèdent avec rapidité; les nausées sont pressantes, et cependant le vomissement n'a pas lieu. Qu'on se garde bien de le provoquer d'abord avec l'émétique: une petite dose seroit sans efficacité; une plus forte augmenteroit le délire et les convulsions, pourroit même occasionner la rupture de l'estomac, ou la hernie. Le malade demande à boire à grand cris: il s'élance avec une sorte de fureur sur toutes les boissons qu'on lui présente: c'est de l'eau tiède qu'il faut commencer à lui donner, non pas dans un verre, ni dans tout autre vase fragile, il le briseroit avec ses dents, et

pourroit en avaler les débris, mais dans une tasse d'étain, de bois, de cuir bouilli, d'argent ou de fer-blanc.

A mesure qu'il boit, les nausées se rapprochent davantage. La bouche s'ouvre de tems en tems pour livrer passage aux matières. On doit saisir un de ces instans pour pousser jusque dans l'œsophage une longue plume dont on aura trempé les barbes dans de l'huile, et chercher à déterminer ainsi le vomissement. Il est inutile d'avertir qu'il ne seroit pas prudent d'introduire le doigt, qui d'ailleurs n'allant pas aussi loin que la plume, ne pourroit faire autant d'effet.

Chaque fois que le malade vomit, la connoissance semble lui revenir un peu; mais bientôt après il retombe dans le même état. On continue ces moyens: on ajoute de l'huile ou du beurre fondu à l'eau tiède; on en fait avaler par flots; on comprime légèrement avec la main la région de l'estomac, et quand celui-ci est de nouveau rempli, il se débarrasse plus ou moins. S'il ne le fait qu'imparfaitement, on a recours à l'oxymel scillitique, qui dans cette circonstance, agit presqu'aussi surement que le tartre stibié, et est exempt des inconvéniens attachés à ce

remède, si utile d'ailleurs dans tant de cas.

Parmi les faits trop nombreux qui attestent le danger des vomitifs antimoniaux dans l'ivresse convulsive, je choisis les deux suivans :

Un cavalier ayant bu près d'un pot d'eau-de-vie, tomba dans tous les accidens de cette espèce d'ivresse. Transporté à l'hôpital, le médecin mal informé du genre d'excès qu'il avoit fait, ou ne le distinguant pas assez des indigestions qu'occasionne quelquefois avec des symptômes presque semblables une surcharge d'alimens, ou leur mauvaise qualité, débuta par lui prescrire l'émétique. On lui en donna six grains en trois fois, et ce ne fut qu'à la dernière prise que le vomissement se décida. Mais en attendant, tout avoit empiré. Une sorte de rage s'étoit emparé du sujet : on ne pouvoit plus le contenir. Tantôt des convulsions courboient tour à tour le corps en sens contraires, ou tordoient les membres jusqu'à forcer les mains qui les tenoient à lâcher prise. Tantôt agissant simultanément, elles produisoient une roideur tonique qui faisoit craquer toutes les articulations, et les menaçoit d'une

dislocation générale. Le vomissement se fit par bourrasques et fut extrêmement orageux. Après de longues alternatives de fureur et de syncope, le malade reprit enfin connoissance; mais ce ne fut que pour mieux sentir une douleur si vive à l'estomac et aux hypochondres, et des crampes si fortes, qu'elles lui arrachoient les cris les plus perçans. Sur la fin, il vomit du sang en assez grande quantité; il le cracha dans la suite, et il lui resta, quoiqu'assez bien rétabli d'ailleurs, une *trépidation* dans tous les membres, dont le long usage des bains d'eau tiède l'a enfin délivré.

Sur dix-huit malades que j'ai eu à traiter de l'ivresse convulsive, je n'ai administré l'émétique qu'à un seul, encore ai-je eu beaucoup à m'en répentir. C'étoit un jeune officier du regiment, lequel, après un dîné copieux, avoit bu par gageure une bouteille et demie d'une liqueur qu'on prépare en Flandres avec les écorces d'une orange particulière et l'eau-de-vie, et que l'on y nomme *cuirasseau;* liqueur surabondamment chargée d'huile âcre, aromatique, inflammable, et par conséquent prodigieusement mordicante et incendiaire. Après un tel excès, il alla

se promener dans un jardin hors de la ville, accompagné de deux de ses camarades que divertissoit sa gaieté devenue par l'ivresse encore plus folâtre. Il y fit plusieurs tours, chantant et dansant. Ensuite il lui prit envie de se déshabiller : fantaisie dont on ne put le détourner, malgré que le temps ne fut point chaud. Il déchira ses habits, et jusqu'à sa chemise, dont il se dépouilla en murmurant d'un air égaré. Sa gaieté s'étoit déjà changée en une tristesse sombre ; à celle-ci succédèrent des accès de la plus affreuse phrénésie. Il se jeta à terre, la gratta avec ses ongles, en porta à sa bouche, arracha les herbes et les buis avec ses dents ; se roula dans les haies et les épines, et se mit à hurler de manière à jeter l'effroi dans tout le voisinage. Accouru avec quelques officiers, il nous fallut l'arrêter en l'embarrassant dans des manteaux que nous lui jetâmes ; et il nous blessa tous avant que nous pussions en venir à bout. Le thé et l'eau chaude ne l'ayant fait vomir que très-peu, et avec les plus grands efforts, j'osai y ajouter 2 grains d'émétique d'abord, et trois quarts-d'heure après, deux autres ; fondant l'indication de ce remède, dont jusque-

là je m'étois abstenu en pareil cas, sur l'indigestion alimentaire qui compliquoit l'ivresse. Les convulsions n'en devinrent que plus violentes; il n'y eut plus de répit. Il brisa les mouchoirs avec lesquels nous lui avions attaché les mains à deux jeunes arbres, tandis qu'assis sur les cuisses et les jambes, deux de nous rendoient le corps immobile.

Jamais spectacle ne fut plus déchirant; et ce qui mit le comble à son horreur, c'est que trois des officiers présens furent saisis des mêmes convulsions, qui heureusement ne durèrent que peu de temps, et cédèrent aux douches d'eau froide sur la tête.

A force d'avaler de l'eau tiède, le vomissement parut enfin, mais il ne termina point une situation si déplorable; et ce ne fut que vers minuit que les convulsions et les crampes disparurent par les calmans réitérés, les frictions huileuses et les applications opiatiques.

Ces deux exemples m'ont appris à me défier du tartre stibié dans l'ivresse convulsive, sur-tout dans celle où, par l'espèce de boisson qui l'a causée, on doit supposer qu'il existe de la phlogose et des spasmes déjà trop violens à l'estomac.

Il n'en est pas de même de l'ipécacuanha, quoiqu'il ne faille pas y recourir inconsidérément. Ce doit être l'*ultimatum*, lorsque l'eau tiéde bue le plus copieusement qu'il est possible, lorsque les substances grasses et l'oxymel scillitique ont été sans effet, ou n'en ont produit que d'incomplets.

Tels sont les moyens auxquels la prudence dicte de s'arrêter, et dont l'observation a le plus constamment prouvé les avantages.

Je n'ai jamais été tenté de donner l'opium, ni aucun narcotique analogue. *Trallès* les a défendus dans l'ivresse en général, et a assuré qu'ils jetoient les malades dans un délire furieux et souvent mortel; à plus forte raison seroient-ils nuisibles dans l'ivresse convulsive, en perpétuant son foyer qui est dans l'estomac, et par là même les engorgemens des vaisseaux de la tête. Ce n'est qu'après un vomissement suffisant qu'on peut se permettre cette espèce de remèdes; encore faut-il en user avec la plus grande réserve, de crainte qu'une apathie profonde ne remplace brusquement les mouvemens désordonnés des solides, et que l'excandescence des fluides ne soit suivie d'un repos funeste.

La saignée ne seroit pas moins dangereuse, si on se pressoit trop d'y recourir. Un médecin de Douay s'est efforcé de démontrer que, loin d'être contraire dans les indigestions, elle les termine plus promptement en occasionnant une foiblesse qui favorise le vomissement. Mais qui peut répondre que cette foiblesse nauséabonde et vomitive aura lieu? Et comment se justifier, si le malade succomboit après une évacuation proscrite peut-être à tort par le préjugé, quand même cette mort n'en seroit ni la suite, ni l'effet?

Les convulsions continuant toujours malgré le vomissement, la saignée pourroit être utile. Elle seroit indispensable, si l'estomac ou le bas-ventre étoit enflammé; s'il survenoit une fièvre ardente, et si on avoit à combattre un embrasement consécutif suscité par l'absorption des liquides spiritueux, et par le désordre dans lequel auroit été plongée l'économie animale.

S'il arrivoit que l'estomac n'eût pu se vider, et qu'appelé trop tard, on ne crût plus le vomissement praticable, on n'auroit pas de meilleur moyen à opposer aux accidens prolongés de l'ivresse que la saignée, le tempérament plétho-

rique du sujet, et les risques de la rupture de quelques vaisseaux pendant les efforts de l'estomac, seroient encore de puissans motifs pour en venir à cette extrémité, quand même le temps du vomissement ne seroit pas passé; mais on sent combien il seroit important de confier auparavant ses craintes aux assistans, et de leur expliquer les raisons d'après lesquelles on se croiroit obligé de prendre ce parti.

Les bains ne sauroient être employés dans le principe : outre qu'il seroit impossible d'y tenir le malade, à moins de l'ensevelir en quelque façon dans un drap, comme je l'ai fait une fois, ils retarderoient le vomissement, et attireroient dans les vaisseaux une partie des matières irritantes qui gorgent l'estomac, d'où naîtroit une foule de symptômes fâcheux. Mais après que ce viscère s'est débarrassé, ils sont d'une grande utilité, tant pour achever de rétablir le calme, que pour prévenir la fièvre, les douleurs et les lassitudes insupportables que laisse après elle l'ivresse convulsive, même lorsqu'elle a eu l'issue la plus avantageuse. On y joint alors les boissons tempérantes, une diète humectante et les lavemens,

qui ne sont profitables qu'à cette époque, à moins que de vives coliques et le défaut du vomissement ne les ait rendus nécessaires pendant la crise.

Les excoriations, les échymoses, les plaies, se traitent à l'ordinaire, et il est facile de dissiper par des embrocations huileuses, le gonflement des articles, et cette gêne singulière dans les muscles du cou qu'éprouvent presque tous les convalescens.

AFFECTION CONVULSIVE; mémoire à consulter. Par M. CLAUDE-MARIE DEVAULX, docteur en médecine à Roanne, département de Rhône et Loire.

Vers le mois d'avril 1780, Mlle *D.*, âgée de vingt-quatre ans, ayant de l'embonpoint, et les apparences de la plus heureuse constitution, fut attaquée d'une péripneumonie vraie, accompagnée de crachemens de sang. Pendant cette maladie, elle fut saignée deux fois du bras gauche.

Ces deux saignées furent indiquées par une douleur pungitive du côté

droit, entre la sixième et septième des vraies côtes.

Au rapport de la malade, cette douleur survint très-subitement, se fit sentir comme un coup de lancette qu'on n'auroit pas prévu. Quoique les deux saignées eussent été faites à vingt-quatre heures de distance l'une de l'autre, et qu'elles eussent été copieuses, cependant la douleur de côté ne se trouva que bien foiblement émoussée.

Le médecin prudent et éclairé, qui alors voyoit Mlle *D.* (M. *Rostain* le jeune), ne jugea pas à propos de tirer encore du sang.

La maladie parcourut tous ses périodes, et eut une terminaison heureuse, à la douleur près, qui ne changea pas de siége, et qui existe encore aujourd'hui.

Pendant l'inspiration prolongée, surtout pendant l'éternuement, cette douleur s'accroît, souvent même au point de produire chez la malade une irritation nerveuse qui, devenant générale, entraîne à sa suite les accidens les plus graves : voici quelle en est la marche.

Le cartilage xiphoïde, le diaphragme, l'épaule droite, enfin toute la capacité de la poitrine devient doulou-

reuse; on voit la malade comprimer de toutes ses forces, le siége principal de la douleur; ses yeux s'égarent: alors elle perd l'ouïe et la connoissance; les muscles de la face entrent en convulsions; la mâchoire inférieure est fortement pressée contre la supérieure; la tête est portée en arrière par de fortes contractions musculaires (*a*); elle s'agite en tous sens et de toutes ses forces, se meurtrit, se déchire, sur-tout le sein droit.

On la voit encore passer subitement des mouvemens les plus multipliés et les plus vifs, au calme et à l'assoupissement le plus profond.

Alors la face se décolore; le pouls, de prompt et dur qu'il étoit, s'affaisse et devient presqu'insensible.

Depuis huit mois environ, la trop malheureuse demoiselle *D.* a vu se joindre aux accidens décrits, le hoquet qui, presque toujours les précède, les accom-

---

(*a*) Cet état nerveux ressemble assez à celui décrit par M. *Taranget;* Journal de médecine, novembre 1791, pag. 200 et suiv. Puisse ce médecin, auquel le journal doit d'excellentes observations, nous aider de ses lumières dans le traitement de mademoiselle *D.* ***.

pagne et les suit pendant un, souvent même plusieurs jours.

En décembre dernier (*a*), j'ai vu celle pour laquelle je consulte mes confrères, pendant un accès violent de ces convulsions, cracher du sang pulmonaire, dont le bouillonnement, avant chaque expectoration, se faisoit entendre le long de la trachée-artère. Ce sang, loin d'être d'un rouge vif et rutilant comme le sang pulmonaire, étoit dégénéré ; il offroit une couleur rouge très-foncée ; l'haleine de la malade étoit fétide. Ces accès altèrent tous les traits de sa physionomie ; depuis, sur-tout celui du 16 décembre, ses yeux sont restés un peu hébétés (*b*).

(*a*) Le 16 décembre de l'an 1791, jour que je comptois être le dernier de ma malade, je la vis en proie, sinon à tous, au moins à une très-grande partie des symptômes qui entrent dans la belle description que fait Arêtée de Capadoce, du tétan : *Aretæi Cappad. de causis et signis morbor. acut. lib. j, cap. 6. Voyez-en* la traduction dans le tome ij, édit. in-12 de 1768 des Aphorismes de chirurgie de *Boerhaave*, commentés par *Van-Swieten*, trad. du latin en françois par M. *Louis*.

(*b*) Le moral même est chez elle gravement affecté, et souvent elle m'a dit : *Je pré-*

Dans ses momens les plus calmes, elle éprouve de fréquentes palpitations; une douleur gravative affecte la partie droite de tout son corps, et paroît être bornée par la seule ligne de démarcation qu'a indiquée la nature pour la division du corps d'un grand nombre d'animaux de divers genres, notamment de l'homme (*a*). Les parties de ce côté droit le plus sensiblement affectées, sont le coronal dans sa région droite, l'œil, le bout du doigt *index*, l'os ileum, et le pied du même côté.

Quoique l'appétit de mademoiselle *D.* soit presque nul, quoique son sommeil soit presque toujours léger et souvent interrompu, vu la douleur de côté qui est accrue par toute espèce de position horisontale de la poitrine, son embonpoint reste le même, au moins n'est-il pas sensiblement diminué.

---

férerois la mort à des souffrances si longtemps prolongées.

(*a*) *Voyez* Journal de médecine, année 1790, octobre, pag. 47; novembre, pages 23, 234 et suiv.

Même journal, an. 1791, pag. 180, août.

Voyez encore le Journal des sciences utiles, année 1791, pag. 221.

Telle est en précis l'histoire d'une maladie contre laquelle le régime et les remèdes n'ont été, jusqu'à présent, que palliatifs, souvent même infructueux.

Les moyens chirurgicaux auxquels on a eu jusqu'à présent recours, sont, la saignée du bras, celle du pied, selon les diverses indications, l'application des sangsues, lorsque l'évacuation du sang ne pouvoit avoir lieu par l'une ni l'autre des opérations ci-dessus, les sinapismes à la plante des pieds, les vésicatoires sur le lieu de la douleur fixe (*a*), les bains de pied, de tout le corps, enfin un cautère au bras droit, dont la malade n'a laissé subsister l'écoulement que pendant quelques mois environ (*b*).

(*a*) Cette pratique est conforme aux principes de nos grands médecins, notamment de *Celse*, *lib* iv., *cap.* 7, pag. 212.

(*b*) Ce qui sur-tout a dégoûté mademoiselle *D.* *** de cette fonticule artificielle, c'est que la pierre à cautère ayant été appliquée sans ménagement et sans précautions, il s'en est suivi une escarre telle que, pendant plusieurs jours, elle a eu à redouter la gangrène, et pendant trois mois environ, elle a été paralysée du bras droit.

Les principaux d'entre les remèdes internes employés sous différentes formes, et dosés selon les circonstances pendant cette maladie, sont, le nitre pur, le sel de Glauber ou sulfate de soude, celui d'Epsom ou sulfate de magnésie, dans des infusions de fleur d'orange, du petit-lait clarifié, ou simplement de l'eau pure aromatisée par l'eau de fleurs d'orange: la teinture thébaïque, le sirop diacode, ont souvent été mêlés aux substances ci-dessus.

Lorsque les quatre releveurs de la mâchoire inférieure spasmodiquement contractés, ont produit l'impossibilité d'introduire par la bouche aucun médicament solide (*a*), j'ai chargé une éponge d'anti-spasmodiques et de laxatifs dissous dans un véhicule convenable, et pressant cette éponge contre les dents de la malade, qui toutes existent entières, blanches et bien rangées, je suis parvenu à introduire, même dans l'estomac, ces médicamens qui toujours ont détruit le spasme.

(*a*) Dans ce cas il seroit, je crois, plus facile de briser une ou plusieurs dents, que d'ouvrir les mâchoires à l'aide d'un lévier quelconque.

J'ai donné successivement sous forme solide, l'extrait d'opium, le camphre, les fleurs de zinc, auxquelles j'alliois quelquefois les kermès minéral ou oxide d'antimoine sulfuré rouge, l'ipécacuanha, l'esprit de vitriol ou acide sulfurique étendu d'eau; ces deux derniers n'ont été employés que lors du crachement de sang qu'éprouva la malade en décembre 1791.

J'oubliois de dire que des lavemens anodyns, émolliens, laxatifs, ont été donnés selon les diverses indications. Mademoiselle *D.**** n'ayant, hors les temps de crises, jamais voulu s'astreindre à l'usage constant d'aucun des remèdes désignés en ce mémoire, pas même à des boissons agréablement médicamenteuses, il m'est impossible de prévoir l'effet que produiroit leur usage continué pendant long-temps. J'ai seulement observé que les fleurs de zinc à la dose de douze grains, ont toujours été laxatives et un peu anti-spasmodiques (*a*), que l'opium, après des sai-

(*a*) Je suis bien loin de croire qu'en province les procédés pour la préparation des fleurs de zinc, soient toujours exacts. *Voyez* à ce sujet le Journal des sciences utiles, ré-

gnées souvent copieuses (*a*), a constamment diminué les accidens nerveux.

Mademoiselle *D.**** a toujours peu aimé les nourritures animales; son goût s'est toujours porté vers le régime végétal, et depuis six mois environ, elle est à la diète blanche; le flux périodique a paru chez cette malade à l'âge de dix ans, et depuis il a été très-irrégulier.

Depuis l'âge de vingt-deux ans jusqu'à ce jour, ce flux s'est montré plus régulier, mais très-peu abondant, et presque jamais sans des coliques ou mal-aises de tout le corps (*ærumnæ*,) qui souvent ont suscité les accidens nerveux décrits. Ceci me rappelle que le 22 décembre 1790, ayant tenté vainement une saignée du bras droit, je me décidai à faire pratiquer cette opération au bras gauche.

---

digé par M. l'abbé *Bertholon*, année 1791, tome Ier, pag. 182, supplément à un mémoire sur les abus à réformer en médecine; par l'auteur de ce mémoire à consulter.

(*b*) En 1790, depuis le samedi 11 octobre, jusqu'au mercredi suivant, 15 du même mois, on tira en quatre saignées du bras, trente-trois onces et demie de sang.

Par une ouverture large et bien faite, il s'écoula goutte à goutte, pendant cinq minutes, huit onces six gros d'un sang, qui d'abord me parut noir et épais, c'est-à-dire du rouge le plus foncé. Douze heures après la saignée, il offrit un coagulum ou isle, d'un rouge clair en dehors, et brun en dedans.

Ce coagulum pesoit six onces, il étoit surnagé par deux onces six gros de sérosité jaunâtre. Vers l'an 1789, il parut au dos de la main droite de la malade, entre le premier et le deuxième os du métacarpe, une verrue qui, loin d'être indolente, comme les excroissances de ce genre, étoit souvent douloureuse, sur-tout à l'approche du flux menstruel.

Vu le caractère de cette verrue, je m'étois toujours fortement opposé à ce qu'elle fût détruite par un moyen quelconque, lorsqu'un frottement aussi prompt qu'inattendu, l'emporta complétement.

Cette extirpation fut suivie d'une douleur très-aiguë qui se propageoit jusqu'à l'épaule du même côté droit, et d'une hémorrhagie d'environ six onces de sang qui coula pendant trois heures.

Immédiatement après la cicatrice du

du cautère, le bras droit a été couvert de plaques dartreuses qui se sont propagées sur toute la superficie du corps de la malade, les ongles même des mains n'en ont point été exempts; ce qui a produit la chute de presque tous.

Cependant la main gauche a moins d'ongles difformes et nouveaux que la droite, parce que le côté gauche a été moins affecté de l'éruption dartreuse que le droit.

Mlle *D.* *** s'étant mise à l'usage du lait d'ânesse, ensuite à celui de vache pour toute nourriture, cette maladie cutanée n'existe plus aujourd'hui.

Le moxa sur le lieu de la douleur (*a*), (à quel degré doit être portée la chaleur que produit ce remède,) un séton sur le fond antérieur de la poitrine, un peu au-dessus du cartilage xiphoïde, ou même à chaque partie latérale la plus déclive de la poitrine (*b*); l'opé-

---

(*a*) *Voyez* Journal de médecine, novembre 1791, pag. 202; observation de M. *Taranget.*

(*b*) *Voyez* Journal de médecine, septembre 1788, pag. 420; même journal, année 1790, janvier, pag. 41 et 376.

Voyez encore, relativement aux effets de

ration, pendant laquelle une main adroite et exercée, portant le fer dans l'espace intercostal, détruiroit l'adhérence de la plèvre au poumon, en cet endroit où siége le point douloureux, cause déterminante de tous les maux qu'éprouve depuis si long-temps ma malade (*a*); tels sont les moyens curatifs sur lesquels je sollicite la décision et les lumières de mes confrères.

Puissent-ils en imaginer de plus puissans, et sur-tout de plus faciles que ceux qu'aujourd'hui je soumets à leur sagesse.

---

ce remède (*le séton*,) une belle observatio de *Ruysch*, aphor. de chirurgie d'*Herman*, *Boerhaave*, commentés par *Van-Swieten*, traduits du latin en françois par M. *Louis*, tom. iv, pag 197, édit. de Paris.

(*a*) L'art de guérir est, en France, exercé par des médecins et des chirurgiens, dont la sagacité, les lumières et l'adresse sont telles, que j'ose espérer beaucoup de succès de cette opération.

MALADIES CHRONIQUES du foie et de la bile ; mémoire traduit de l'anglois du doct. JOHN ANDRÉ. Par M. MARTIN, ancien médecin de l'hôpital militaire de Thionville.

Les maladies bilieuses étant des plus ordinaires parmi les maladies chroniques, méritent une attention particulière de la part des médecins praticiens. Je n'ai eu dans l'espace de douze ans entiers que trop de sujets de déplorer l'état incomplet de la médecine sur ce point ; j'ai souffert pendant tout ce temps d'une maladie bilieuse qu'aucun auteur n'a décrite, et qui a constamment résisté à tous mes efforts, réunis à ceux des médecins de ma connoissance. Dans cette perplexité, j'ai eu recours aux recherches anatomiques, et j'ai saisi toutes les occasions d'examiner les organes souffrans dans toutes les personnes qui avoient succombé à des affections de ce genre. Je me flatte que quelques-unes des réflexions que je vais proposer seront utiles au soulagement de ceux qui en sont

attaqués ; c'est ce qui m'engage à les publier, quelque incomplètes qu'elles soient.

Comme l'hydropisie est souvent une suite des affections bilieuses, on me permettra de faire observer que, lorsqu'elle a duré quelque temps, et qu'elle est devenue une maladie véritablement chronique, l'évacuation subite des eaux, soit qu'on la procure par le moyen d'un médicament quelconque, ou par l'opération chirurgicale, ne manque jamais de causer la mort du malade par la prompte *inanition* qu'elle occasionne. C'est par cette raison que l'on doit mettre au nombre des remèdes dangereux la digitale pourprée (*a*),

---

(*a*) Les vertus purgative et diurétique de cette plante l'ont fait employer avec succès dans le traitement des hydropisies par les médecins anglois et allemands. Le docteur *Duncan* rapporte que M. *Wilson*, apothicaire à Londres, lui a assuré qu'un hydropique auquel il avoit donné seulement trois grains de la poudre de feuilles de digitale rouge, en avoit éprouvé une irritation si violente, que le col de la vessie avoit été enflammé, sans que cependant la secrétion de l'urine eût été notablement augmentée. M. *Asch*, médecin de Birmingham, a dit au même docteur *Duncan*, qu'il avoit souvent employé ce remède en infusion à

qu'il ne faudroit jamais mettre en usage qu'après avoir employé les diurétiques

la dose d'un gros et demi dans huit onces d'eau. Il faisoit prendre deux cuillerées de cette infusion filtrée, de quatre en quatre heures. M. *Duncan* n'a administré qu'une fois la digitale, et elle n'a point produit d'effet ; mais il l'a vu prendre d'après l'avis d'autres médecins à trois malades, chez lesquels elle agit très-violemment, et causa des accidens fâcheux. Elle produisit cependant du soulagement par la grande quantité d'urine qu'elle fit évacuer. Deux de ces malades eurent bientôt après des rechutes d'hydropisie, et moururent. Le troisième, qui étoit un jeune homme robuste, vint au bout de deux mois consulter, pour une autre maladie, M. *Duncan*, qui depuis ne l'a plus revu (*).

Plusieurs médecins ont remarqué que cette plante a la propriété d'exciter les envies de vomir et de calmer la violence et la promptitude du pouls ; ce qui a déterminé M. *Cox* à l'employer comme un remède sédatif dans un très-violent délire. Le succès surpassa ses espérances. M. *William Jones* a guéri par son moyen un délire maniaque, et une hémophtysie. Nous rapporterons leurs observations dans un des cahiers suivans.

(*) Dans une lettre inférée dans les *medical commentaries*, un médecin de Londres dit que l'usage de la digitale dans l'hydropisie devient chaque jour moins fréquent, & qu'il est à présumer que ce remède ne tardera pas à retomber dans l'oubli. (*Note du Traducteur.*)

ordinaires, parmi lesquels l'oignon de scille tient le premier rang.

On a cru jusqu'ici assez généralement en Angleterre, que les maladies bilieuses venoient de l'augmentation de l'activité de la bile. Je crois que l'on seroit mieux fondé à les attribuer, tantôt à sa surabondance, tantôt à la diminution de sa secrétion, tantôt à son *déplacement*, et tantôt enfin à sa mauvaise constitution particulière. C'est sous ces différens aspects que je dois les considérer.

Il seroit superflu de décrire ici le foie, la vésicule du fiel et leurs canaux respectifs. J'ai moi-même confirmé par quelques expériences, qu'une partie de la bile séparée dans le foie, remonte du canal hépatique dans le canal excrétoire de la vésicule du fiel, laquelle est remplie par ce moyen. J'ai ouvert le bas-ventre d'un chien, et j'y ai lié les conduits biliaires, au-dessus de la réunion du canal hépatique avec le canal cistique, et l'animal s'est parfaitement rétabli, après que j'eus fait la suture des tégumens qui avoient été incisés. Cette expérience prouve que toute la bile cistique reflue dans ce réservoir par les conduits biliaires, et qu'il n'est

pas besoin de recourir pour cet objet à des canaux hépatico-cistiques qui, comme plusieurs le supposent, conduiroient immédiatement la bile du foie à la vésicule du fiel.

La première des maladies bilieuses dont j'ai à traiter est celle qui a pour cau e la surabondance de la bile. On a toujours regardé cette surabondance comme une des causes de ces diarrhées, qui sont plus communes dans les pays chauds qu'en Angleterre, où elles proviennent souvent de la laxité de toute la texture du corps.

Un autre effet de la surabondance de la bile est un vomissement bilieux, qui semble être un effort de la nature pour se débarrasser de la bile superflue. Outre les exemples que je vais rapporter, j'en ai vu quelques autres dans lesquels cette maladie se terminoit par une autre maladie, ou du moins en étoit suivie.

Ce vomissement bilieux devient presque habituel chez quelques personnes. J'ai remarqué aussi qu'il devenoit périodique, et qu'il avoit lieu le plus communément lorsque l'estomac étoit rempli, ou lorsqu'il étoit vide. Je connois des exemples de l'une et de l'autre

espèce. Cet accident peut durer pendant plusieurs mois et même pendant des années entières, sans que la constitution générale du corps en soit essentiellement lésée.

Un jeune homme de vingt-cinq ans commença en 1773, à vomir chaque jour après son dîner une partie de ce qu'il avoit mangé, et de la bile claire. Cela dura ainsi pendant trois ans, sans que sa santé parût en être aucunement altérée ; après quoi ce vomissement bilieux cessa de lui-même. Le père de ce jeune homme étoit goutteux, et lui-même avoit éprouvé des maladies compliquées de pléthore sanguine. Il paroît que dans ce cas, le vomissement étoit un effort salutaire de la nature pour se débarrasser de la bile surabondante.

Un homme de quarante ans avoit en différens voyages passé dans les grandes Indes six années, et y avoit éprouvé différentes attaques de maladies bilieuses. Il jouissoit d'une bonne santé quand il observoit une diète scrupuleuse; mais lorsqu'il mangeoit des alimens trop gras ou trop épicés, il lui survenoit un vomissement bilieux. Le remède dont il se servoit en pareil cas étoit un purga-

tif aloétique, quand ses selles n'étoient point liquides, parce que la constipation lui causoit des maux d'estomac et de tête, et un commencement de jaunisse qui se remarquoit principalement autour des yeux.

Une fille d'environ vingt ans fut attaquée en 1785 d'un vomissement bilieux, qui revenoit chaque jour le matin, à l'instant de son lever, et qui dura cinq mois entiers. Après ce temps, elle commença à en ressentir aussi de fréquens accès l'après-dîner. Ce vomissement cessa après avoir ainsi continué pendant un an; il lui succéda une disposition à la constipation: enfin l'hydropisie survint, et fit périr la malade. Je pense que l'on auroit pu prévenir ces suites funestes, si dans le temps où le vomissement bilieux discontinua, on avoit prescrit des remèdes convenables et secondé les moyens qu'employoit la nature pour se débarrasser d'une bile trop abondante, en y joignant des médicamens toniques, ou en les administrant après que les premiers auroient fait leur effet.

Une autre suite de la surabondance de bile, c'est sa résorption et son retour dans la masse des humeurs mues par la

circulation. Cette circonstance se fait remarquer par la jaunisse dont les malades éprouvent des symptômes, pour peu qu'ils commettent d'erreur dans leur régime. Les yeux et la peau se teignent en jaune, principalement autour des tempes, et lorsque des causes de cette espèce continuent à agir, il n'est pas rare de voir la jaunisse devenir complète et opiniâtre.

Au mois d'août 1786, je fus consulté par un homme de trente-cinq ans, qui étoit attaqué depuis un mois d'une jaunisse complète, contre laquelle il avoit, disoit-il, pris *un chapeau plein* de remèdes. La santé de cet homme étoit bonne d'ailleurs. Il étoit un peu disposé à la constipation, mais n'en étoit pas fort incommodé; il n'éprouvoit jamais de vives douleurs, ni de spasmes dans le côté droit, ni dans la région du foie; symptômes qui auroient pu faire soupçonner l'existence de quelques calculs biliaires. Après avoir réfléchi sur ce cas, je conjecturai qu'il pouvoit provenir de la surabondance de la bile, et je prescrivis au malade des pilules composées d'aloès, de savon, de gomme ammoniaque et de rhubarbe, dans la vue d'entretenir la liberté du ventre. Je

lui faisois prendre en outre, trois fois par jour, une grande cuillerée à thé, pleine d'une mixture composée de parties égales d'élixir acide de vitriol et de teinture stomachique du dispensaire anglois. Je lui recommandai aussi de s'abstenir du beurre et des autres graisses, et de manger beaucoup d'oranges et des fruits acides. Il s'aperçut bientôt du soulagement que ce régime lui procuroit ; et dans quinze jours, sa jaunisse fut absolument dissipée. Il discontinua les remèdes ; mais en septembre, la maladie reparut : elle céda de nouveau aux mêmes moyens. Au commencement de décembre, il eut encore une rechute : il se guérit par le simple usage des gouttes acides et des acides végétaux.

La surabondance de bile paroît capable d'affoiblir le système musculaire. Je suis convaincu qu'il naît de cette cause des éruptions opiniâtres à la peau. J'en ai vu quelques exemples. Lorsque la bile trop abondante devenue âcre et putride, est resorbée dans le sang, on la regarde comme la cause des fièvres bilieuses qui, au printemps et en automne, ne sont pas rares en Angleterre, et qui y règnent même pendant les étés secs et chauds. Ces fièvres sont une des

maladies auxquelles les européens sont le plus exposés dans les Indes orientales et occidentales.

Les praticiens de ces climats ont coutume de parler d'une bile acide et d'une bile alcalescente ; ils assurent que dans le premier cas les acides augmentent le mal, et qu'ils sont au contraire très-utiles dans le dernier : cependant les expériences que l'on a faites sur la bile ont montré qu'elle ne devient jamais acide, et que d'un autre côté, elle n'entre pas plus promptement en putréfaction que la plupart des autres humeurs animales (*a*). Il faut donc que

---

(*a*) La bile dans son état naturel n'est essentiellement ni acide, ni alcaline. Cependant, dit le D. *Cox*, elle paroît avoir plus de disposition à l'alcalescence que toutes les autres humeurs animales, parce qu'elle tend davantage à la putréfaction. Mais M. *James Macburg* remarque avec justice que, quoique les principes colorans et amers de la bile soient les produits de la putréfaction animale, ils n'en sont pas moins capables d'arrêter les progrès de cette putréfaction et d'empêcher la corruption de la lymphe coagulable, qui fait aussi partie de la bile, et qui, comme l'on sait, est très-septique. Il dit ailleurs qu'il passe de l'estomac dans le duodenum un suc acide, et que dans l'état de santé

la bile acide que l'on vomit en pareil cas ait été séparée dans l'estomac même, ou qu'elle ait contracté cette qualité par le moyen des alimens qui se trouvoient dans l'estomac ou dans son voisinage. On peut consulter là-dessus les instituts de *Boerhaave*.

Il est sûr que les substances acides ne sont pas applicables à certaines maladies du genre bilieux. Cependant, quand on considère que dans certaines circonstances l'estomac lui-même sécerne une surabondance d'acide, l'hypothèse de l'acidité de la bile perd une grande partie de son crédit. Néanmoins la méthode curative que ces médecins

---

presque toute la bile est coagulée à l'instant même qu'elle entre dans l'intestin. N'est-il pas possible aussi qu'un peu de cet acide pénètre dans le cholédoque, et y forme subitement des concrétions bilieuses. Cependant, comme le sang qui sert à la secrétion de la bile revient d'organes dans lesquels il se fait constamment des fermentations très-voisines de la décomposition putride, il est probable que tout ce qui favorise la putréfaction du sang, augmente aussi la quantité de la bile; c'est ce qui fait que cette secrétion est sur-tout abondante dans les temps humides et chauds, et que cette constitution rend les maladies bilieuses très-fréquentes. (*Note du Traducteur.*)

emploient est tout-à-fait raisonnable ; ils cherchent à procurer, au moyen de l'émétique, une évacuation prompte et immédiate de l'humeur nuisible ; après quoi ils donnent hardiment le quinquina, et ils assurent, fondés sur l'expérience, que c'est-là l'unique moyen de traiter et de guérir les plus dangereuses maladies de cette espèce.

Je crois qu'il est vraisemblable que la bile prend une qualité irritante capable de causer des diarrhées et quelques espèces de fièvres, quoique je ne pense pas que cela arrive aussi fréquemment qu'on le prétend. La plupart des maladies de cette espèce proviennent, à ce que je présume, de la rétention dans l'estomac et dans les intestins d'alimens non-digérés, qui, en devenant *rances* ou putrides, deviennent aussi la véritable cause de ces fièvres. Car, comme il est certain que la bile hors du corps n'a que peu de tendance à la putréfaction, il est vraisemblable que les substances animales reçues dans l'estomac, y deviennent putrides plutôt que la bile. Le médecin doit toujours porter ses vues sur la cause de la maladie ; et le traitement dont je viens de parler étant ainsi dirigé, je crois inutile d'insister

davantage sur cet objet. Je recommande cependant l'abondant usage des acides suffisamment délayés. On peut, par exemple, en faire la boisson ordinaire des malades, parce qu'ils décomposent en partie la bile, et diminuent ainsi les accidens.

La bile humaine est d'une nature huileuse et muqueuse; c'est une espèce de savon animal (*a*). Elle est donc

(*a*) *Boerhaave* est le premier qui ait regardé la bile comme un savon. *Haller* et *Gaubius* ont adopté ce sentiment; mais s'il n'est fondé que sur l'alcali fixe et sur l'huile que l'on en extrait par le feu, on pourroit également dire que le lait est un savon. D'autres chimistes ont dit que la bile étoit de nature résineuse : d'autres ont prétendu que sa grande efficacité venoit du fer qui y est contenu. De toutes les humeurs animales, il n'en est point qui aient plus d'analogie entre elles et avec le sang, que la bile et le lait, tant à cause de la matière coagulable, qui est la base commune à tous ces fluides, qu'à cause du principe saccarin qu'elles contiennent. M. *Maclurgs* pense que la matière colorante du sang, quoiqu'elle soit d'une nature analogue à celle de la bile, s'y trouve néanmoins dans un état différent. Voici comme il classe, relativement à leur degré d'animalisation, les humeurs qui ont entre elles le plus d'analogie : Le lait, le jaune d'œuf, le sang et la bile. Le lait est, dit-il,

de nature alcaline. Cet alcali se décompose et devient inerte par l'action des acides. Je l'ai expérimenté sur moi-même dans une fièvre bilieuse. L'usage des acides est très-efficace contre ces sortes de maladies dans les Indes orientales, où pour faciliter l'effet des pur-

---

l'humeur qui a subi le moins les changemens de l'animalisation; la bile est celle qui les a subis le plus.

Il est prouvé aujourd'hui que la bile de la vésicule du fiel est composée, comme le sang et le lait, de trois différentes matières; d'une eau chargée de sel muriatique et qui n'est pas susceptible de coagulation; d'une huile animale qui, dégagée par le moyen d'un acide, devient inflammable, s'épaissit comme une résine et conserve la couleur de la bile; et enfin, d'une matière blanchâtre de nature caséeuse ou fibreuse, qui se putréfie ou devient d'une consistance de corne et indissoluble, soit à l'eau, soit à l'esprit de vin. (*Voyez* Ramsay, *Dissertat. medic. de bile*, et le Mémoire de M. *Cadet* dans ceux de l'Académie, 1767.) Ces matières sont unies entre elles d'une telle manière, que jamais elles ne se séparent spontanément, pas même quand une forte chaleur a fait évaporer la partie aqueuse de la bile, qui forme alors une masse sèche et fragile. Mais il est singulier que la décomposition de la bile ait lieu très-promptement quand on la sature d'un acide. Il y a donc de l'ana-

gatifs, on a coutume de faire boire de la limonade aux malades. On n'en a pas retiré moins d'avantages dans les Indes occidentales. L'usage modéré des fruits acides est, comme le dit M. *Fordyce*, très-utile dans les climats et dans les étés chauds, pour prévenir les

---

logie entre la composition de la bile et celle du savon, quoiqu'elle ne manifeste pas sa propriété savonneuse dans le mélange de la graisse avec l'eau ; ce qui provient peut-être du sel marin qu'elle contient. M. *Goldovitz* a répandu du doute sur la qualité savonneuse de la bile par ses expériences dont il résulte qu'elle est composée de lymphe coagulable, d'eau et d'une terre inflammable animale ; mais MM. *Richter* et *Delius* ont persisté dans l'ancienne opinion. (Voyez *Experimenta et cogitata circà bilis naturam*, 1788.)

Quand on réfléchit à la quantité d'alimens acides ou acescens, qui ne sont point dénaturés par l'estomac et qui se mêlent chaque jour avec la bile dans le duodenum, on conçoit aisément que, tout en contribuant à la formation du suc, cette humeur est elle-même décomposée, ses élémens les plus grossiers sont évacués avec les matières fécales, et que ses parties les plus fluides, qui ont perdu leur couleur et leur nature bilieuse, sont mêlées au suc nourricier, et retournent avec lui dans la masse du sang ; ensorte que la bile est journellement décomposée et repro-

diarrhées, les dyssenteries et le *cholera*.

Mais quand les malades ne peuvent pas faire usage des acides, ce qui peut provenir de l'abondance d'acides sécernés dans l'estomac, il faut leur faire boire beaucoup d'eau; car, comme l'eau se mêle très-aisément avec la bile, elle l'affoiblit et diminue son acrimonie; l'eau vineuse, le cidre, le petit-lait, le thé, peuvent être accordés dans ces maladies; mais la bière et les boissons qui lui sont analogues sont ordinairement nuisibles; on doit proscrire

---

duite. Mais il faut une certaine énergie du système pour la préparation d'une bile de bonne qualité; ce que prouve l'état aqueux dans lequel elle est dans le fœtus, et l'état de perfection auquel elle arrive par degrés, à mesure que le corps prend de l'accroissement: voilà pourquoi il est difficile de régénérer la bile épuisée, ou de la rétablir lorsqu'elle a été viciée ou corrompue. *Hippocrate* conseilloit déjà de donner des acides aux personnes bilieuses Il paroît que l'analyse chimique vient à l'appui de son précepte. Il résulte des expériences de M. *Villink*, que les acides végétaux agissent sur la bile de la même manière que les acides minéraux. (*Voy.* la Pathologie de *Gaubius*, traduction allemande de M. *Gruner*, pag. 177. (*Note du Traducteur.*).

absolument l'eau-de-vie et toutes les liqueurs spiritueuses. Cependant il faut administrer les acides avec une certaine modération; car, quand on en donne plus qu'il n'en faut pour neutraliser la bile, l'acide surabondant reste dans l'estomac et dans les entrailles, et peut y occasionner tous les accidens qui y naissent de la présence d'un excès d'acide. Si au contraire on les surcharge de substances animales les accidens de la constitution bilieuse s'accroîtront, parce que ce régime engendre une trop grande quantité de bile, ou lui donne une mauvaise qualité, la rend plus visqueuse et plus septique (*a*) qu'elle ne l'est dans l'état de santé; c'est ce que prouve particulièrement l'exemple des européens qui vivent dans les climats chauds. Ils sont beaucoup plus sujets aux maladies bilieuses quand ils prennent beaucoup de nourritures animales, que ne le sont

(*a*) Tout ce que dit ici l'auteur relativement aux nourritures animales n'est peut-être pas d'une vérité rigoureusement démontrée, quoique les praticiens l'admettent assez généralement. (*Voyez* ce que dit sur ce sujet M. *Cullen* dans le premier volume de sa matière médicale. (*Note du Trad.*)

les naturels du pays qui boivent beaucoup d'eau et qui se nourrissent principalement de végétaux : tout cela prouve qu'il ne faut manger des viandes que modérément et à un seul repas par jour. Peut-être seroit-il encore plus sage de s'en priver absolument pendant un ou deux jours de la semaine. Les autres alimens doivent être légers, délayans, et sur-tout tirés du règne végétal. *Blane* dans son traité des maladies des marins, recommande le vin de Madère et le vin rouge de Portugal. Au contaire les alimens salés, la plupart des poissons, les pâtisseries douces, le beurre sur-tout fondu ou brûlé, et toutes les espèces de graisses, sont extrêmement nuisibles.

Un autre point essentiel pour les personnes sujettes à ces accidens, est d'entretenir la liberté de leur ventre. Si l'on peut y parvenir par le simple régime, cela vaudra baaucoup mieux que si on étoit obligé d'user de remèdes. Cependant on ne peut pas donner là-dessus de règle générale, parce que, en faisant une attention convenable à sa santé, chacun pourra parvenir à déterminer par lui-même le genre de régime qui lui sera le plus avantageux. J'ai vu que l'on parvenoit très-bien à ce but en se

servant de *miel* au lieu de *beurre* (*a*). Le miel est un aliment très-sain pour ceux qui peuvent le supporter. Il est aussi quelquefois utile de boire le soir en se couchant, de la tisane d'avoine un peu chaude. On peut encore essayer d'entretenir la liberté des selles en se privant tout-à-fait de beurre et de graisse.

Un de mes amis étant à la chasse au mois de septembre 1781, fut attaqué d'un *cholera* dans lequel le vomissement revenoit de temps à autre, et cessoit ensuite. Dans les deux jours qui suivirent l'invasion, le malade eut une diarrhée. Le premier jour, il alla bien trente fois à la selle, et le second, il y alla au moins vingt. Il ne prit autre chose que de la tisane d'avoine, et le mal se passa sans qu'il eût fait usage d'aucun autre remède. *Blane* fait mention aussi d'un malade qui, dans une fièvre jaune, se trouva très bien de cette boisson, dont il prit une grande quantité.

(*a*) Cette cuisine pourroit n'être pas du goût de tout le monde; mais l'auteur est anglois; et l'on a tant imité cette nation, que l'on pourroit essayer de ce ragoût.

L'exercice et le mouvement du corps est un moyen très-efficace pour exciter l'action du foie, celle des intestins et des autres organes de la digestion; mais il faut le proportionner aux forces des malades et aux effets qu'il produit sur eux. L'exercice du cheval est, sans contredit, le meilleur pour les personnes bilieuses, mais il faut le combiner avec le changement d'air. Un air sec et fortifiant est celui qui convient le mieux.

En général tout exercice dans lequel le corps est obligé de se plier souvent en différentes directions, est très-utile en pareil cas. On peut consulter sur ce sujet *Fuller*, et les autres auteurs qui ont écrit sur la gymnastique médicinale. On pourroit aussi se servir avec espérance de succès, et comme d'un remède innocent, de l'*escarpolette* que l'on a depuis peu conseillée aux pulmoniques. Les violentes commotions du corps, causées par la toux ou par des secousses, comme celles qu'occasionneroit un cheval qui auroit le trot dur, sont nuisibles, parce qu'elles causent de la douleur et augmentent par-là les accidens bilieux. Dans le cas où il existeroit des calculs, soit dans les

conduits biliaires, soit dans la vésicule du fiel, ils pourroient être par-là mis en mouvement, agacer les organes et causer des spasmes, et même le déchirement des conduits biliaires. En 1786, il mourut ici une femme du déchirement de la vésicule du fiel produit par un calcul qui y étoit contenu.

Les passions de l'ame influent aussi beaucoup sur les organes destinés à l'élaboration et à la secrétion de la bile. J'ai vu souvent l'inquiétude et les chagrins occasionner des maladies bilieuses réitérées.

Hildan, et après lui plusieurs autres, ont vu des contusions et des coups à la tête, être suivis de maladies mortelles du foie : telles par exemple que des collections de pus dans cet organe. Le vomissement bilieux succède souvent très-vîte dans les Indes orientales, à des lésions accidentelles du cerveau et à l'échauffement considérable de la tête, par ce que l'on appelle *des coups de soleil*.

J'ai déjà averti qu'il falloit chercher à entretenir le ventre libre chez les personnes sujettes à la surabondance de la bile. Si cet effet ne peut pas être ob-

tenu à l'aide du régime seul, il faut donner des purgatifs qui agissent sans trop irriter. On ne peut donner là-dessus aucun précepte général, parce que l'action des médicamens varie dans les différentes personnes. L'huile de *Ricin* est un fort bon remède en pareil cas. Quelques personnes se servent aussi de la manne avec le sel de Glauber; ils y ajoutent même quelquefois des eaux échauffantes et cordiales. On peut aussi, dans les cas d'atonie des intestins, recommander la rhubarbe, qui est à la fois purgative et tonique; mais qui cependant laisse quelquefois à sa suite une certaine sécheresse des entrailles. Il est des circonstances où l'on donne la préférence aux aloétiques à cause de la certitude de leur action, qui néanmoins a l'inconvénient de se porter sur le système hémorrhoïdal.

Quelques médecins prétendent que le calomélas combiné avec le savon et la rhubarbe, évacue plus de bile que quelqu'autre remède que ce soit; mais dans ces circonstances, les eaux minérales purgatives sont les purgatifs les plus convenables. Celles de *Chettenham* en Angleterre conviennent principalement, parce qu'elles relâchent le ventre sans

sans affoiblir, à raison du fer qu'elles contiennent.

Peut-être pourroit-on conseiller aussi la navigation dans certains cas opiniâtres, parce que le mal-être qu'elle occasionne est accompagné d'une atonie ou d'un affoiblissement analogue aux effets de l'opium, ou à cet état de foiblesse qui succède aux fortes hémorrhagies, et que cependant ce mal-être n'affoiblit pas réellement autant que l'opium, ou qu'une telle perte de sang. Les voyages sur mer pourroient d'ailleurs être utiles à cause de la qualité tonique de l'air de la mer.

La dernière indication que présentent les maladies dont il s'agit, est de fortifier les vaisseaux du foie. On peut la remplir par les remèdes martiaux. On a aussi recommandé pour cet objet le quinquina; mais l'événement prouve que dans les maladies bilieuses, il n'opère pas de bons effets: en conséquence on donne aujourd'hui, sur-tout dans les Indes où les maladies bilieuses sont plus fréquentes qu'en Angleterre, la préférence à la racine de Columbo (*a*).

(*a*) Ce remède est peu connu en France; *Gaubius* en a beaucoup vanté l'efficacité

On devroit aussi essayer le bois de Surinam, qui, comme l'on sait, est très-efficace dans quelques maladies de l'estomac.

Cette constitution bilieuse est quelquefois tellement innée à certains individus, qu'elle ne leur cause point de maladie; elle est sur-tout propre à ces personnes d'un tempérament chaud qui sont douées d'un génie ardent et irritable, chez lesquelles la circulation est rapide, et qui ont de la tendance aux affections inflammatoires.

Un autre état contre-nature des organes biliaires est l'excessive dilatation de la vésicule du fiel. M. *Clim*, chirurgien à l'hôpital Saint-Thomas, m'en a communiqué l'exemple suivant.

Un jeune homme de seize ans avoit éprouvé pendant quelques mois une toux incommode, accompagnée d'un sentiment de douleur au-dessous des fausses-côtes du côté droit. Peu à peu

---

dans les cours de ventre les plus désespérés. C'est, dit *Duncan*, un stomachique amer très-utile dans les maladies qui ont quelque tendance à la putridité, et je l'ai employé avec succès dans les maladies bilieuses après avoir nettoyé les premières voies. (*Note du Traducteur.*)

il se forma de ce même côté une tumeur qui s'accrut au point de remplir la cavité du bas-ventre. Comme on sentoit de la fluctuation dans cette tumeur, on y plongea le trocart. On évacua par cette opération plus de vingt onces d'un fluide bilieux pendant l'écoulement, duquel le malade se plaignoit d'une vive douleur dans cette partie et dans l'épaule. Les symptômes d'inflammation ne tardèrent pas à s'établir, et le malade mourut sept jours après l'opération.

Un an avant sa mort, il avoit été presque toujours infirme, sans cependant avoir essuyé le moindre accident, qui pût faire augurer un engorgement et un amas de bile aussi considérable. Il n'y avoit pas d'apparence de jaunisse, et ses selles étoient naturelles. Le docteur *Cheston* de Glocester ouvrit le corps et trouva que la vésicule du fiel contenoit aux environs de deux pintes de bile et qu'elle s'étendoit jusque dans le bassin; elle étoit adhérente au diaphragme, à l'omentum et à une portion de l'estomac, et toutes ces parties étoient enflammées. Les conduits biliaires l'étoient aussi considérablement, excepté à l'endroit où le cholédoque pé-

nètre dans le duodenum. Cet endroit étoit fort resserré; cependant il y restoit assez d'ouverture, pour que l'on pût faire pénétrer la bile dans l'intestin en le comprimant avec un peu de force. *Van-Swieten* rapporte un cas semblable dans lequel on trouva que la vésicule du fiel contenoit huit livres d'une bile épaisse.

Le second état contre-nature de la bile est la diminution de la secrétion.

Les accidens que cause la *disette* de la bile sont, la perte de l'appétit, la constipation, l'endurcissement des excrémens, qui prennent aussi quelquefois une odeur putride, une certaine pâleur maladive du visage, l'amaigrissement, les digestions laborieuses, l'accablement de l'esprit et du corps, une sorte d'oppression spasmodique; ce défaut de bile donne aussi au visage une certaine couleur contre-nature, qui n'est ni jaune, ni semblable à celle que l'on remarque chez les personnes attaquées de consomption; mais elle a un certain aspect plombé particulier et difficile à exprimer, quoiqu'il soit facile à l'observateur qui l'a remarqué de se le rappeler.

Je suis convaicu que chez un grand

nombre d'asthmatiques le foie est le siége du mal. Dans les Indes, on regarde l'affection bilieuse comme la cause d'une quantité de rhumes, et M. *Paiseley* y a remarqué que le foie étoit presque toujours attaqué dans les maladies chroniques de poitrine. Il a aussi observé que, dans toutes les maladies du foie, la couleur des urines étoit trés-foncée.

Les personnes adonnées à la boisson sont, en Angleterre, fort sujettes aux symptômes que je viens de rapporter, et particulièrement les buveurs d'eau-de-vie. Ces accidens sont ordinairement les présages de la consomption ou d'une hydropisie mortelle. On en voit souvent quelques-uns accompagner les endurcissemens squirreux du foie, et peut-être leur présence suffit-elle pour faire reconnoître ces maladies.

Dans les cas où on en soupçonne l'existence, on palpe ordinairement le bas-ventre dans l'opinion où l'on est qu'on peut s'en assurer par le tact, et qu'en pareil cas le foie est plus gros que dans l'état naturel. Cependant l'histoire des maladies et les ouvertures de cadavres que je vais rapporter, prouveront qu'il ne faut pas totalement s'en

rapporter à ce genre d'exploration ; car il en résulte que dans le cas d'endurcissement du foie, ce viscère peut réellement se rapetisser ; et dans ce cas, on ne pourroit pas s'en apercevoir en palpant le bas-ventre.

Un homme de cinquante ans, après s'être fatigué dans un voyage, fut pris de difficulté de respirer, accompagnée de douleur de poitrine, de toux et d'expectoration. La respiration étoit surtout gênée après les repas. Ces accidens furent suivis d'un crachement de sang, qui cependant s'arrêta environ un mois avant la mort du malade, qui à cette époque fut exempt de maux de poitrine, sans néanmoins pouvoir se coucher sur le côté droit. Enfin, il fut étouffé par une hémorrhagie subite du poumon. On l'ouvrit, et l'on ne trouva que de très-légères lésions des poumons : au contraire, le foie étoit rapetissé, toute sa substance étoit d'une couleur plus pâle que dans l'état naturel, et la vésicule du fiel étoit considérablement épaissie.

Un autre homme âgé de 40 ans, étoit depuis plusieurs années sujet à des douleurs sous les fausses-côtes du côté droit, qui revenoient périodiquement,

et étoient souvent accompagnées de vomissemens et d'oppression de poitrine ; entr'autres choses que l'on découvrit à l'ouverture du cadavre de cet homme, telles qu'un épanchement de sérosité entre les méninges et dans les cavités du cerveau, on y trouva aussi le foie endurci sans qu'il eût pris pour cela un volume plus considérable.

Un endurcissement du foie d'une autre espèce qui en diminue le volume, et que j'ai vu aussi dans quelques cadavres, est celui où la surface de ce viscère est couverte de grains charnus, semblables à ceux qui pullulent au fond d'une plaie qui tend à se cicatriser, et qui sont recouverts de la membrane qui enveloppe le foie. Un des sujets chez lequel j'observai cette disposition, étoit mort hydropique. Comme j'ai depuis perdu la note de sa maladie, il m'est impossible d'en donner d'autres détails.

Un homme âgé de cinquante-neuf ans fut pris, au mois de mai 1787, de lassitudes, de perte d'appétit et de douleurs dans les lombes, qui s'étendoient tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre épaule; l'urine étoit épaisse et d'un rouge un peu jaunâtre, et faisoit un dépôt rouge considérable; elle contenoit aussi

une mucosité qui avoit quelque ressemblance avec du pus. Le pouls étoit petit et presque toujours lent. On regarda ces accidens comme les effets du désordre général du corps et d'une cachexie universelle, et l'on se borna à prescrire des remèdes palliatifs. Comme je remarquai que la peau et les yeux de ce malade étoient jaunes, je conseillai de traiter sa maladie comme une affection bilieuse, et je lui prescrivis des pillules d'aloës, de gomme ammoniaque, de rhubarbe et de savon. Elles ne furent d'aucun secours; et après six mois de souffrances, le malade succomba. Pendant cet espace de temps, il avoit eu de fréquens accès d'asthme spasmodique, qui ne pouvoient être calmés que par les opiatiques. Pendant cette maladie, on avoit suivi différentes méthodes curatives: on avoit, par exemple, donné les calmans combinés avec les balsamiques et le mercure à petite dose. On avoit administré la ciguë, les remédes qu'on croit propres à dissoudre les calculs biliaires et les évacuans. On avoit aussi fait changer d'air et d'habitation au malade; mais tous ces soins furent infructueux. Un symptôme particulier dans cette maladie étoit l'élévation,

ou, comme l'appelle Bontius, *la proéminence des épaules*. Ce symptôme a aussi été remarqué par *Girdlestone* et par d'autres médecins modernes, qui ont observé les maladies du foie. On trouva à l'ouverture du cadavre, que l'épiploon, l'estomac, les intestins, les reins, les uretères, &c. étoient très-sains; le foie seul étoit tellement diminué, qu'il n'avoit pas la moitié du volume qu'il a dans son état naturel. Il étoit dur, et sa surface extérieure à la profondeur d'une demi-ligne et demie environ, avoit une consistance sablonneuse; tout le reste de sa substance étoit complétement squirreux.

Boerhaave trouva dans le corps d'un officier, qui avoit passé par tous les degrés de la jaunisse, le foie d'une étendue et d'une épaisseur qui n'excédoit pas celle de la main, et extrêmement coriace. *Riolan* a vu à Paris dans un cadavre un foie qui n'étoit pas plus gros qu'un rein, et *Van-Swieten* rapporte qu'il a souvent trouvé le foie squirreux, quoique fort rapetissé, mais absolument desséché et très-coriace. M. *Velse* a vu aussi le foie endurci, rapetissé, et rempli de petits nœuds et d'élevures qui couvroient toute sa surface con-

vexe (*a*). *Duverney* a vu un foie dont la substance étoit si desséchée, qu'il n'avoit pas plus d'épaisseur qu'un boyau ; et M. *W. Hunter* parle aussi dans ses leçons d'un foie squirreux et rapetissé. *Mattews* rapporte (*b*) que dans un malade mort de flux hépatique, on trouva le foie très-dur et fort petit, et *Ruisch* a trouvé dans deux hydropiques le foie endurci, quoique son volume n'excédât pas la grandeur ordinaire.

Tous ces faits montrent qu'il est impossible de s'assurer, en pareil cas, de l'état du malade en le palpant, parce qu'alors le foie est retiré sous les fausses-côtes, et ne peut être senti par la main. L'aggrandissement du foie est néanmoins une maladie bien plus commune : on a vu un foie qui pesoit quatorze livres et quatre onces (*c*), et qui rem-

---

(*a*) *Voyez* sa dissertation inaugurale soutenue à Leyde en 1742.

(*b*) Observ. on hepatic diseases, *pag.* 202.

(*c*) J'en ai vu un du poids de plus de huit livres à Thionville, dans le cadavre d'un cavalier du régiment des Cravattes, mort d'une hydropisie à la suite de jaunisse noire. La vésicule du fiel étoit à peu près aussi considérable que l'intestin duodenum, et rem-

plissoit une grande partie de la capacité du bas-ventre. Ce viscère s'étend souvent fort au-dessous des hypochondres, et l'endurcissement et l'augmentation de volume du foie sont les maladies les plus ordinaires de cette cavité.

Dans le cas suivant, les accidens étoient de la même espèce. Un homme âgé de quarante ans, avoit depuis longtemps une tumeur dure et douloureuse au toucher, au côté droit du bas-ventre : il étoit d'ailleurs tourmenté de soif, de fièvre lente, de difficulté de respirer et de vomissemens. A l'ouverture du ca-

---

plie d'un fluide sanieux et de sept calculs biliaires irrégulièrement arrondis, et gros comme de petites noisettes ; ces calculs étoient un peu friables ; les fragmens montroient qu'ils étoient composés de couches concentriques, traversées de rayons qui partoient du centre.

Le professeur *Gruner* parle dans ses notes sur la Pathologie de *Gaubius*, §. 261, d'un homme qui mourut à la fleur de l'âge et dont le foie étoit devenu si gros, qu'il comprimoit non-seulement les viscères du bas-ventre, mais refouloit encore le poumon dans la cavité droite de la poitrine. *Van-Swieten* cite des faits analogues dans ses commentaires sur les aphorismes de *Boerhaave*, t. v, pag. 595.

davre, on vit que cette tumeur étoit formée par le foie qui s'étoit accru, et dont le lobe droit s'étendoit jusque dans la région inférieure du bas-ventre ; cette partie du foie étoit en général plus endurcie que le reste de ce viscère : sa dureté étoit plus considérable extérieurement, que dans l'intérieur de sa substance. Les membranes de la vésicule du fiel étoient fort épaissies ; sa cavité étoit petite, elle contenoit une petite quantité de bile noire, épaisse et visqueuse. Il ne paroissoit rien de contre-nature sur les poumons, à l'exception de quelques taches noirâtres.

Je ne rapporterai pas un plus grand nombre de cas de cette espèce, parce qu'on en trouve dans presque tous les observateurs. La plupart des malades de ce genre éprouvoient plus ou moins vivement les accidens dont il a été fait mention ci-dessus. Il me paroît que ces accidens auxquels on peut ajouter encore de vives douleurs des reins qui s'étendoient jusqu'à l'épaule, les urines d'un rouge bilieux et foncé, avec un depôt rouge qui ressemble à des globules de sang, la perte de l'appétit, les mauvaises digestions, les maux d'estomac et des entrailles, proviennent dans

ces malades, principalement du défaut de bile : aussi les a-t-on en partie attribués à l'état contre-nature du foie.

Les maladies dont j'ai rapporté les exemples se sont à la vérité terminées par la mort. Si l'on en avoit connu la cause, on leur eût peut-être opposé des remèdes plus efficaces, tels par exemple que l'usage régulier et continué des frictions mercurielles. Presque tous leurs accidens se rencontrent à un moindre degré chez les personnes qui, dans les pays chauds, ont essuyé des maladies du foie, qui dépendent quelquefois de l'inflammation de cet organe, et à la suite desquelles il demeure dans un état d'endurcissement. Le docteur *Girdlestone* assure qu'une respiration courte et interrompue est un accident qui a lieu dans l'état inflammatoire du foie, et qu'une toux dont le son est creux et profond est un symptôme de la suppuration de ce viscère.

Les médecins emploient encore le terme d'obstruction pour désigner l'endurcissement du foie; ils appellent aussi obstruction, la tumeur et l'induration de quelques glandes du mésentère. Cette expression est d'accord avec la théorie boerhaavienne sur l'inflam-

mation, mais elle est en contradiction avec les loix connues de l'économie animale.

Je mets encore au nombre des remèdes palliatifs à employer en pareilles circonstances, les fiels; par exemple celui de bœuf épaissi : on le donne sous forme de pillules, pour suppléer à la pénurie de la bile. Je l'ai depuis peu prescrit avec succès à deux de mes malades. L'un d'eux n'alloit point à la selle depuis plusieurs semaines, lorsqu'il commença à en faire usage. Il lui procura des selles naturelles.

Je sais par le témoignage de gens dignes de foi que *Boerhaave* a guéri l'enfant d'un négociant anglois de la jaunisse, par le moyen du fiel de bœuf épaissi. M. *Quarin* le recommande dans l'épilepsie qui est accompagnée de pâleur du visage. Cette pâleur annonce l'état de maladie de quelque viscère, vraisemblablement du foie.

C'est par les délayans et par les dissolvans qu'il faut d'abord combattre ces dispositions. On peut d'abord essayer les aloétiques combinés avec la rhubarbe, le savon et les sels alcalis qui ont de l'efficacité dans le principe de ces endurcissemens. Les purgatifs âcres

et ceux qui sont d'une nature froide, sont dangereux. Les premiers, à cause de l'irritation inflammatoire qu'ils excitent ; les seconds, parce que, comme je l'ai éprouvé sur moi-même, et comme je l'ai vu chez d'autres malades auxquels ils avoient été prescrits par un médecin fort considéré, ils occasionnent quelquefois la jaunisse. Dans les deux cas où je l'ai vu survenir de cette manière, cela arriva par un temps chaud. Il faut donc, sur-tout pendant les chaleurs, avant d'évacuer la bile, chercher à la corriger.

La ciguë est un des remèdes qui méritent le plus d'être essayés dans les endurcissemens du foie; mais il ne faut pas insister trop long-temps sur son usage quand il tarde à produire de bons effets. On en donne l'extrait deux fois par jour, en augmentant peu à peu les doses jusqu'à ce qu'il occasionne de légers maux de tête, ou quelques vertiges. Pour augmenter l'efficacité de ce remède, on peut y ajouter de petites doses d'émétique. Le succès dépend beaucoup de l'extrait, et je pense comme *Cullen*, que quand la ciguë donnée à la dose de vingt grains, soit en poudre, soit en extrait, ne produit

aucun effet sensible, on peut croire qu'elle n'est pas bonne, et qu'il faut s'en procurer d'ailleurs, si l'on veut en continuer l'usage.

Mais aucun remède n'est ici plus efficace que les frictions mercurielles continuées, et dirigées de manière à exciter une salivation modérée, ou du moins à affecter la bouche. *Cullen* avoue que les médecins anglois des Indes ont prouvé les premiers l'avantage d'une copieuse administration des remèdes mercuriaux dans les congestions du foie, ou dans les obstructions commençantes de ce viscère. On assure, dit-il, que sur vingt malades de ce genre, on en guérit dix-neuf par ce moyen.

Au commencement on faisoit les frictions sur la région même du foie: on a trouvé depuis que cette méthode avoit des inconvéniens, à cause de la pression et du frottement qu'on exerçoit sur la partie malade, et l'on a préféré de frictionner les extrémités inférieures, comme on le pratique dans les maladies vénériennes. Le succès a justifié cette méthode. Il faut néanmoins, pendant qu'on administre les frictions, donner de temps en temps

quelques purgatifs mercuriels ; ces remèdes aidés, selon le besoin et l'exigence des symptômes, du camphre, de l'opium et d'autres moyens de ce genre, peuvent dans le premier temps de cette maladie en opérer la guérison.

Un homme âgé de trente-quatre ans, fort maigre, mais d'ailleurs bien portant, fut pris au commencement de juillet 1789, d'un frisson qui se termina par la fièvre. Cette fièvre n'étoit pas accompagnée d'une foiblesse aussi considérable que celle que l'on observe ordinairement dans les fièvres continues simples. Au bout de dix jours, la fièvre continuoit encore, et le front, les tempes et les yeux du malade commençoient à se jaunir. On examina le bas-ventre et l'on s'aperçut que le malade éprouvoit une légère douleur lorsque l'on comprimoit la région du foie: on découvrit aussi une certaine dureté à cet endroit. Quoique le pouls battit plus de cent fois par minutes, on commença sur le champ les frictions, et on donna en même temps le mercure doux intérieurement. Pendant l'usage de ces remèdes, les symptômes diminuèrent peu à peu, et dans moins d'un mois le retablissement fut parfait.

Rivière a déjà dit il y a plus d'un siècle que de son temps on donnoit le mercure à forte dose, dans les hydropisies causées par les maladies du foie; il a rapporté plusieurs exemples du succès de cette méthode. On me permettra de dire ici quelque chose de l'usage des mercuriaux en général pour dissiper les préjugés qui pourroient rester à cet égard.

Pendant une pratique de vingt ans, j'ai scrupuleusement observé les effets du mercure, et je n'en ai jamais vu qui pussent indiquer que ce minéral nuisît à la constitution du corps, ou causât la dissolution du sang. Moi-même en 1786, étant fort affoibli par une jaunisse causée par un commencement d'endurcissement du foie, par l'inertie et peut-être par la viscosité de la bile, j'ai pris pendant trois semaines, cinq fois le soir, de trois à cinq grains de calomélas, sans que mes forces en aient souffert le moins du monde. Je n'ai pas non plus de motif de croire que le mercure nuise aux solides. On sait par expérience qu'il agace différens organes secrétoires, tels que les glandes salivaires, la peau, les intestins, les reins, et qu'il augmente la salivation, la sueur,

l'excrétion des urines et celle du bas-ventre ; je présume qu'il agit de même sur le foie et qu'il augmente aussi la secrétion de la bile.

Peut-être pourroit-on aussi essayer dans les endurcissemens du foie l'arsenic purifié et sublimé, que l'on prépare à Londres sous le nom de *dissolvant minéral*, et qu'un certain médecin préconise contre les endurcissemens squireux. On en donne, deux fois par jour, la dixième partie d'un grain, et l'on augmente cette dose peu à peu (*a*).

(*a*) L'arsenic est une substance trop délétère, trop perfide (*) pour qu'on puisse ainsi en recommander l'usage. Je l'ai cependant vu administrer avec succès à peu près de la manière dont il est indiqué ici, et sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient. Je connois un chirurgien-major d'un régiment Suisse, homme de mérite et très-expérimenté, qui depuis plus de quinze ans l'emploie comme un remède infaillible contre les fièvres intermittentes. Il m'a assuré n'en avoir jamais éprouvé d'accidens. Il suffit de le donner pendant deux ou trois jours pour dompter la fièvre la plus rebelle : seulement le visage et les mains paroissent quelquefois se bouffir un peu, quand la fièvre cesse ; mais ces symptômes ne tardent pas à se

(*) Voyez *Journal de médecine*, vol. lxxviij, *pag.* 12.

L'usage des eaux minérales de Bath est encore, dans ce cas, un remède très-convenable aux malades qui sont à même de les prendre.

Je vais dire un mot du régime qui convient dans les maladies de ce genre. Il faut que les alimens soient nourrissans, mais faciles à digérer : tels sont le gibier, la volaille et les poissons dont la chair a ces qualités. Le malade doit faire sa nourriture habituelle, des choses que l'expérience lui a appris qu'il digéroit le mieux, et que son estomac supportoit le plus aisément. Les alimens salés, le beurre, le lard, sur-tout

---

dissiper. Je n'ai donné qu'une seule fois ce fébrifuge dans une fièvre quarte qui avoit résisté à l'opium : il a réussi. Cependant *Monro* rapporte qu'un charlatan ayant donné l'arsenic à la dose d'un quart de grain à trois différens malades pour les guérir de fièvres intermittentes, l'un des trois mourut des effets de l'arsenic, le second en fut très-malade, mais n'en mourut point, le troisième fut guéri de sa fièvre sans éprouver aucun effet nuisible de l'arsenic. M. *de Morveau* a remarqué que le sel neutre arsenical agit plus comme un poison lent, que comme un poison caustique ; et M. *Maquer* observe que ceux qui s'en sont servi comme d'un fébrifuge, sont très-sujets à tomber ensuite dans la phthisie. (*Note du Trad.*)

en pâté; doivent être évités, de même que toutes les épiceries.

La plupart de ces malades ont cependant de l'appétit, et sont en état de supporter autant de nourriture qu'il en faut au corps pour résister à l'affoiblissement que causeroit leur maladie. La principale règle qu'ils aient à observer quant à la diète, est de ne pas trop charger à la fois leur estomac. Il faut que leurs boissons soient délayantes, composées d'eau, de thé, de petit-lait, d'eau d'orge, &c. Ils prendront aussi de temps en temps quelque breuvage fortifiant, comme du vin auquel, en cas de besoin, on pourra ajouter un œuf et quelques aromates; ils pourront aussi quelquefois boire du cidre (*a*) ou une légère infusion de gingembre ou d'écorces de citron et d'orange, ou de camomille, de gentiane, &c.

Comme souvent les maladies bilieuses proviennent de la nourriture grossière et indigeste, et du défaut d'exercice, on sent qu'il est nécessaire de

(*a*) Il n'est pas douteux que le vin ne mérite la préférence; mais en Angleterre, il n'est pas toujours aisé de s'en procurer de bon. (*Note du Trad.*)

prescrire le régime et les exercices convenables. Il est constant que les alimens opèrent un changement plus considérable dans le corps, que ne font les remèdes. *Huxham* a raison de dire que ce que nous prenons par onces et par livres doit nécessairement influer sur notre santé ; il loue à ce propos l'attention qu'*Hippocrate* et les anciens donnoient à la prescription de la diète. Il faut donc, lorsque la maladie est causée par des erreurs dans le régime, chercher à corriger ces erreurs, puisque c'est en détruisant la cause d'une maladie, qu'on parvient à la détruire elle-même. Je ne dis pas que le seul régime ait jamais suffi pour guérir un endurcissement du foie ; mais il est du moins certain qu'une diète convenable peut soulager beaucoup les symptômes d'une telle maladie Car, comme le dit *Huxham*, d'après *Hippocrate*, pour s'excuser du peu de remèdes dont il donne les formules dans son ouvrage : Celui qui connoît une maladie, connoît aussi ce qui sert à la guérir.

On peut, tandis que l'on met en œuvre une des méthodes curatives que je viens de proposer, chercher à calmer les symptômes douloureux, même par

des remèdes opiatiques, pourvu que l'on entretienne la liberté du ventre.

On a aussi beaucoup recommandé, dans ces maladies, les remèdes amers, quoiqu'il ne soit pas pleinement décidé que leur usage long-temps prolongé soit exempt d'inconvéniens. On croit que ces remèdes par leur qualité stimulante excitent l'appétit et remplacent la bile ; mais comme ils excitent la contraction des vaisseaux, il se peut qu'en agissant sur les vaisseaux biliaires, ils augmentent l'embarras de la secrétion de la bile. Cependant quand la maladie est guérie par le moyen des autres remèdes, on peut à la fin de la cure donner avec précaution, pendant quelque temps, les amers et les martiaux pour rendre du ton aux vaisseaux du foie et aux organes de la digestion, et pour prévenir ainsi les rechutes.

Je dois néanmoins avertir que l'on a quelques motifs de croire que les amers sont nuisibles aux yeux, et que leur trop long usage affoiblit l'estomac (*a*). Parmi les martiaux, on doit préférer aux préparations artificielles, les eaux minérales ferrugineuses, qui ont en

(*a*) *Voy.* la matière médicale de *Cullen.*

même temps une vertu purgative; comme, par exemple, celles de Tundbridge et celles d'Islington. On peut aussi donner la racine de columbo, à cause de ses propriétés stomachiques et toniques, et cela avec d'autant plus d'assurance que des médecins qui l'ont pratiqué dans les Indes, assurent que son usage n'a point de suites fâcheuses, au lieu que le quinquina occasionne, à ce qu'ils disent, des obstructions.

Toutes les boissons spiritueuses doivent être soigneusement évitées. On voit par l'expérience que les viandes s'endurcissent dans l'eau-de-vie; ce qui indique qu'elle peut produire un effet analogue sur l'estomac et sur les viscères qui lui sont adjacens; et en effet, les personnes adonnées à la boisson de l'eau-de-vie sont sujettes aux endurcissemens des viscères.

La suite dans le prochain cahier.

EXTIRPATION

EXTIRPATION d'une tumeur polypeuse extraordinaire dont le pédicule étoit osseux, et qui tiroit son origine des fosses nasales postérieures; observation par M. VOISIN, chirurgien-major adjoint de l'infirmerie royale de Versailles, &c.

Le 3 août 1790, je fus engagé de me rendre chez le sieur *Forestier*, tambour de la garde nationale de Versailles pour y examiner, de concert avec plusieurs chirurgiens, une fille nouvellement née.

Cet enfant avoit apporté en venant au monde une tumeur du volume d'un pain à café, qui couvroit exactement toute la partie inférieure de la face. Elle s'étendoit depuis les orifices antérieurs du nez jusqu'au menton, et depuis l'un des angles de la mâchoire inférieure jusqu'à l'autre; ce qui donnoit à la figure une forme monstrueuse.

Cette tumeur avoit une couleur violette, à peu près comme les tumeurs variqueuses. Elle étoit divisée en quatre lobules séparés par des scissures peu

profondes ; c'étoit le développement d'un tubercule très-volumineux qui remplissoit exactement la bouche, et qui avoit plusieurs appendices.

La bouche étoit tellement remplie par la tumeur, que la mâchoire inférieure étoit tout-à-fait abaissée, et les lèvres écartées à l'excès ; de sorte qu'il étoit impossible que le plus petit globule d'air pénétrât par cette voie jusqu'à la trachée-artère.

La narine gauche étoit remplie également dans toute son étendue d'une excroissance qui paroissoit être de la même nature que la tumeur. La narine droite étoit libre ; et cette circonstance, très-heureuse pour l'enfant, l'a préservé de suffocation dans les premières heures de sa naissance.

La tumeur se flétrissoit un peu quand on la comprimoit ; aucune espèce de pulsation ne s'y faisoit sentir ; la membrane qui la recouvroit paroissoit être de la nature de l'épiderme ; celle de la portion de la tumeur qui étoit hors de la bouche, étoit lisse et polie ; celle qui recouvroit la portion du pédicule étoit épaisse, visqueuse, inégale ; plusieurs poils y étoient implantés.

Une affaire pressante ne me permit

de me rendre que trois quarts d'heure après l'heure indiquée pour la consultation. Mes confrères, après avoir reconnu la nécessité d'extirper la tumeur, avoient tenté cette opération; ils avoient enlevé au niveau des lèvres la portion de la tumeur qui sortoit de la bouche. Mais, comme toutes les parties de cette cavité étoient confondues, et que l'enfant étoit foible, ils craignirent qu'il ne perdît la vie entre leurs mains. Espérant que la section qu'ils venoient de faire procureroit un dégorgement et un affaissement de la tumeur qui leur permettroient d'en mieux connoître la nature, ils prirent le parti d'attendre.

J'arrivai au moment que ces Messieurs se retiroient; ils rentrèrent. Je trouvai l'enfant foible et un peu froid; il perdoit cependant très-peu de sang; mais il paroissoit menacé de suffocation. L'extrême nécessité de rendre les voies de la déglutition et de la respiration libres, et la crainte que l'enfant ne périt d'hémorrhagie s'il venoit à reprendre un peu de vigueur, me firent insister sur la nécessité de faire l'opération sur le champ.

La tête étant solidement fixée par l'une de mes confrères, j'emportai deux

portions de la tumeur, qui me permirent d'introduire le doigt *index* de la main gauche dans la bouche. Alors je découvris que la tumeur étoit placée entre la face supérieure de la langue et la voute du palais, avec lesquelles elle avoit contracté quelques adhérences, qui furent détruites; qu'elle s'étendoit au-delà du voile du palais, qui étoit tellement aminci et collé sur cette voute, que je doutai long-temps de son existence.

Pour faciliter l'extirpation, et me mettre à l'abri d'une hémorrhagie subite, je voulus traverser crucialement la tumeur le plus près possible de son origine par deux fils, afin de pouvoir la lier par segment. Je fus fort étonné de rencontrer un obstacle insurmontable à la pointe de l'aiguille : je pris le parti d'emporter encore quelques portions de la tumeur qui vidèrent un peu la bouche et me permirent d'introduire plusieurs doigts, au moyen desquels je reconnus que le pédicule de cette tumeur extraordinaire étoit osseux, et qu'il tiroit son origine des fosses nasales postérieures.

Je fis alors de nouveaux efforts, et, partie avec mes doigts avec lesquels

j'exerçois une espèce de torsion sur la tumeur, et partie avec des ciseaux, je parvins enfin à détacher le pédicule ainsi que deux autres portions d'une nature molle qui étoient logées, l'une dans l'œsophage, et l'autre dans la fosse nasale gauche.

L'effusion de sang qui se fit pendant et après l'extirpation, ne fut point considérable; un gargarisme d'eau d'orge acidulé avec l'eau de Rabel et édulcoré avec le miel rosat, que l'on portoit souvent sur les parties au moyen d'un pinceau de charpie, suffit pour l'arrêter.

Immédiatement après l'opération, les cris de l'enfant et un peu d'eau d'orge miellé qu'on lui fit avaler, prouvèrent la liberté des voies de la respiration et de la déglutition.

Le lendemain 14, je trouvai l'enfant dans un état assez satisfaisant; il avoit un peu dormi, la respiration étoit libre; on lui avoit présenté le mammelon, il n'avoit pu le saisir, et cela parce que les lèvres avoient été distendues si excessivement par la tumeur, que le muscle orbiculaire avoit perdu son action. La face antérieure du voile du palais et toutes les parois de l'arrière-bouche,

étoient livides dans quelques points et recouvertes dans beaucoup d'autres d'un enduit blanchâtre qui répandoit une odeur insupportable. Je substituai la décoction de quinquina à la décoction d'orge pour le gargarisme.

Il s'établit le 15 et le 16, dans toutes les parties de l'arrière-bouche, un gonflement considérable, qui rendit la respiration et la déglutition douloureuse et difficile.

Le 17, la détente commença à s'établir; l'enfant rendoit par la bouche et par la narine gauche beaucoup de sanie très-fétide. Je tirai avec des pinces à anneaux des floccons purulens qui avoient de la consistance; ils étoient placés derrière la luette qu'ils faisoient beaucoup saillir.

Depuis ce jour jusqu'au 27, l'écoulement de cette suppuration sanieuse fut abondant et de mauvaise odeur, et je fus obligé de tirer encore plusieurs fois avec mes pinces des petits floccons formés des débris des racines de la tumeur, et qui venoient tous des fosses nasales postérieures.

On essaya pendant le traitement et quand la guérison fut complète, de représenter le teton à l'enfant, il s'y

refusa constamment : on fut obligé de le nourrir d'une autre manière.

Un rhume qui lui survint vers le 4 septembre le mit à deux doigts de sa perte ; quelques remèdes appropriés et beaucoup de soins l'en garantirent. Il rendit encore pendant long-temps un peu de matière puriforme par la narine gauche.

L'enfant se porte bien actuellement ; il a de l'embonpoint ; il s'acquitte de ses fonctions ; il est seulement très-sujet au corysa.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Lille, au mois de juin 1792 ; par M. BOUCHER, méd.

Le temps a été inconstant, nuageux et pluvieux pendant toute la durée de ce mois. Cependant il n'y a pas eu de chaleurs notables que le 19, jour où la liqueur du thermomètre s'est élevée jusqu'au terme de 21 degrés. Le tonnerre a grondé le 3 et le 30 du mois.

Il y a eu peu de variations dans le baromètre, le mercure s'étant presque toujours maintenu à la hauteur de 28 pouces, ou très-près de ce terme, si ce n'est le 10, le 11 et le 13, où il est descendu à celui de 27 pouces 8 lignes. Le 15 et le 16, il s'étoit élevé à 28 pouces 3 lignes.

Le vent a été *nord* les sept premiers jours du mois, et ensuite presque toujours sud et sud-ouest.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 8 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, a été de 12 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ouest.
9 fois de l'Ouest.
2 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couv. ou nuag.
15 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué une légère humidité la première moitié du mois, et ensuite une légère sécheresse.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de juin 1792.

Les vicissitudes du temps ont entretenu les fièvres catarrhales, bilieuses, portant

particulièrement à la poitrine. Beaucoup de militaires venant du camp et réfugiés dans nos hôpitaux, en étoient sur-tout attaqués. Le repos, joint à un régime délayant, a presque suffi pour guérir la plus grande partie. On a été cependant obligé de recourir à la saignée, même répétée, à l'égard de ceux qui avoient la fièvre un peu forte, avec un embarras plus ou moins considérable à la poitrine. Quelques-uns d'entr'eux étoient attaqués de la fièvre aphtheuse.

Un certain nombre de personnes de différentes conditions, parmi les citoyens de cette ville, a essuyé la vraie péripneumonie, avec crachemens de sang, et dans quelques-uns un point de côté. Le sang tiré des veines se trouvoit décidément couenneux, même au bout de cinq à six saignées, ou bien d'un rouge brillant et dénué presque de sérosité.

Un symptôme presque général des fièvres continues de cette saison, étoit des douleurs néphrétiques, plus ou moins vives, et persistantes durant une partie de la maladie. Cette fièvre avoit dans la plupart le caractère de la double tierce continue.

La fièvre tierce et la double tierce étoient encore communes, et ne cédoient pas aisément aux remèdes. La petite-vérole l'étoit moins; elle étoit bornée aux enfans.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

The transactions of the royal Irish Academy, &c. *Transactions de l'Académie royale d'Irlande, année* 1789; *in*-8°. *A Dublin, chez* Bonham, 1790.

1. Les articles qui dans ce volume concernent ce journal, sont les suivans.

1°. *Expériences sur les substances alcalines employées dans le blanchiment, et sur la matière colorante du fil de lin; par* RICHARD KIRWAN, *écuyer, membre de la Société royale de Londres et de l'Académie royale irlandoise.*

Nous ne traduirons de cet article que le procédé suivant pour décomposer le sel de cuisine.

« 1°. Je purifiai, dit M. *Kirwan*, le sel commun, en ajoutant à une solution de sel, une solution d'alcali minéral, jusqu'à ce que toute la matière terreuse fût précipitée. »

« 2°. A une solution de trois onces de ce sel purifié dans neuf onces d'eau, j'ajoutai successivement une solution saturée de 4, 75 onces de sucre de Saturne, chaudes l'une et l'autre, jusques à ce que la solution de sucre de Saturne blanchît à peine celle de sel de cuisine. Après avoir laissé reposer pendant une nuit, une partie de sucre de Saturne s'étoit cristallisée au fond du vase; ce

qui prouve que j'en avois trop employé. Les cristaux pesèrent 240 grains. Je fis évaporer de nouveau jusqu'aux deux tiers la liqueur surnageante ; et au bout de deux jours, j'obtins de larges pellicules de soude acéteuse, que je séparai : elles pesèrent 325 grains. Au résidu qui conservoit encore toujours une saveur douceâtre, j'ajoutai une solution d'alcali minéral, jusqu'à ce qu'il ne s'en précipitât plus rien : il ne falloit pour cela qu'une très-petite quantité d'alcali. J'évaporai alors le tout jusqu'à siccité, à peu de chose près, et l'échauffai ensuite dans un creuset jusqu'à rougir. A cette chaleur il s'enflamma ; et après avoir été calciné jusqu'à blanc, je le retirai du creuset ; je le fis dissoudre dans douze onces d'eau ; je filtrai la solution ; et y ajoutant une solution chaude d'alun, j'obtins un précipité, lequel étant séché, pesoit 169 grains, dont près de 112 grains étoient de l'alcali pur. Dans ce procédé rien n'est perdu ; car le plomb peut être réduit ou préparé en couleur. »

2°. *Description d'une maladie qui a été funeste à un grand nombre d'enfans dans l'hôpital des femmes en couche de Dublin, avec des observations sur ses causes et les moyens de la prévenir ; par* JOS. CLARKE, *docteur en médecine, maître ès-arts de l'hôpital en question, et membre de l'Académie royale d'Irlande.*

C'est une maladie convulsive qui, pendant plusieurs années, a enlevé entre 16 et 17

enfans par cent. Les nourrices l'appellent *l'accès de neuf jours*, à cause du période de son attaque, et en distinguent plusieurs espèces selon les apparences qu'elle présente. Cette mortalité si considérable et si surprenante a engagé l'auteur à un examen comparatif des circonstances dans l'hôpital en question, et dans divers autres hospices. Il conste par cet examen,

« Que dans l'ancien hôpital qui a précédé l'hôpital actuel, mais institué par le même gentleman, et également confié à ses soins, lequel d'ailleurs étoit situé dans une partie moins bien aérée de Dublin, de 3746 enfans qui y sont nés, il n'en est mort durant le premier mois que 241; ce qui fait un sur 15 $\frac{1}{2}$, ou entre six et sept sur cent. »

« Que durant un période de cinq à six ans dans l'hôpital britannique des femmes en couche à Londres, de 3611 enfans qui y sont nés, 146 sont morts dans les premières trois ou quatre semaines; ce qui fait un sur vingt, ou 4 par 100. »

« Qu'on assure positivement que dans l'hôpital des femmes en couche de Londres, c'est chose très-rare qu'il y meure un enfant. On suppose avec une espèce de confiance (car on m'a dit qu'on n'en tient pas de registres,) que le nombre des enfans morts-nés surpasse de beaucoup celui des enfans qui meurent après la naissance. Nous savons que la proportion des enfans morts-nés est d'environ un vingtième, ou cinq pour cent. »

« Il y a près de quarante ans, lorsque les maladies des enfans étoient moins connues,

et que sur-tout la pratique salutaire de l'inoculation n'étoit pas si généralement en usage, que le D. *Short*, consultant quelques registres très-étendus, trouva que Londres perdoit 39 par cent d'enfans au-dessous de l'âge de deux ans.—Edimbourg et Northampton, 34 à 35.—Sheffield, 28.—Des endroits de province, 20 à 21 ; au lieu que dans l'hôpital de Dublin, il périssoit en quinze jours où à peu près dans la quinzième partie du même espace de temps, un nombre égal à la moitié de celui qui périt dans plusieurs de ces places, et presque égal à la totalité de quelques-unes des autres. D'où je conclus, ainsi que de quelques autres circonstances moins importantes, que la mortalité singulière de l'hôpital des femmes en couche à Dublin est suffisamment prouvée. »

Il paroît que la cause de cette mortalité est l'étroitesse de la cour. La maladie elle-même se présente sous différentes formes d'affections convulsives ou spasmodiques, attaquant principalement la mâchoire et tout le système en général.

L'auteur après avoir remarqué que la mortalité des femmes en couche n'y est pas plus considérable qu'ailleurs, pense qu'une observation du doct. *Bryan Robinson* peut servir à rendre raison de cette différence. Le cœur des enfans est plus volumineux et la quantité de sang plus considérable, à proportion dans les enfans, que dans les adultes. La quantité de sang qui passe dans un temps donné par les poumons, est aussi plus grande dans les enfans ; de sorte que par une raison que nous ne connoissons pas suffi-

samment, leur sang est d'une couleur p vive. Cet état particulier du sang est probablement lié aux causes du développement et de la bonne santé des enfans, ou, en d'autres termes, les enfans ont peut-être besoin d'une plus grande quantité d'air vital que les adultes, et le resserrement de l'espace de l'hôpital des femmes en couche de Dublin, excluant cette abondance de bon air, pourroit bien être la cause de la maladie dont il s'agit, laquelle faisant des ravages dans plusieurs parties du monde, a été décrite par divers auteurs d'un grand mérite.

A ces détails est joint un extrait des registres de l'hôpital, depuis le 8 décembre 1757, jusqu'au 31 du même mois de l'année 1788, où l'on voit que la proportion des mâles aux femelles nés dans l'hôpital, est de 9 à 8, celle des enfans qui meurent d'un à 7; des enfans morts-nés d'un à 19; des gemaux d'un à environ 58; des femmes mortes en couches d'environ 1 à 90; des trigemaux et quadrigemaux d'un à 5050.

Deux autres articles ont encore rapport à ce journal, mais nous n'en ferons qu'indiquer les intitulés.

Le premier est un essai pour déterminer l'état de la population en Irlande, par *Gervais-Parker Bushe*, écuyer, membre de l'Académie irlandoise.

Le second porte pour titre, *Lettre de M. Pouget à M. Kirwan*, membre de la société royale de Londres et de l'Académie royale irlandoise, sur les considérations produites par l'alliage de l'alcool avec l'eau.

Transactions of the linean Society, &c.

Transactions de la Société linnéenne : vol. I ; *in*-4°. *de* 257 *pag.* *A Londres*, *chez* White et fils, 1791.

2. C'est dans le premier article qui sert d'introduction à ce recueil que le président, M. le docteur *Jaques-Edouard Smith*, expose l'objet de cette société.

« Outre une attention à l'histoire naturelle en général, dit M. *Smith*, on doit s'attendre que nous porterons un égard particulier aux productions de notre patrie. Il nous reste encore beaucoup à apprendre concernant plusieurs plantes, que les auteurs en se copiant l'un l'autre comptent au nombre des productions de la Grande-Bretagne, et qu'un très-petit nombre d'entr'eux a vues. Nos productions animales sont encore moins étendues. Tout ce qui a trait à l'histoire de celles-ci, à l'économie, dans le plan général de la nature, ou à leur utilité pour l'homme en particulier, forme un objet propre de nos recherches. Il faut que nous nous rendions maîtres des productions de notre patrie, attendu qu'aucun objet ne sauroit être, à moitié près, aussi-bien étudié ailleurs que dans son sol natal. Toutefois, comme cela n'est pas toujours praticable, on a imaginé des jardins botaniques et des cabinets d'histoire naturelle, dans lesquels on met sous nos yeux les productions des climats les plus éloignés. Il n'y a

pas de pays, autant que je sache, qui puisse être comparé, à cet égard, à l'Angleterre. Le jardin royal à Kew est incontestablement le premier dans l'univers ; et nous possédons en grand nombre d'autres jardins, tant publics que particuliers, dont chacun peut marcher de pair avec les plus célèbres des autres contrées. Notre supériorité en cabinets n'est pas moins décidée. Celui du *museum* britannique qui, parmi d'autres choses, contient les herbiers originaux de *Hans-Sloane*, de *Plukenet*, *Petiver*, *Kæmpfer*, *Boerhaave*, de plusieurs disciples de *Ray*, et de différens autres, outre des trésors innombrables en zoologie, tient le premier rang. Celui de feu sir *Ashton* n'a pas, je crois, de rival pour les oiseaux, et les quadrupèdes, sans faire mention de divers autres. Mais n'est-ce pas un reproche à faire aux naturalistes de la grande Bretagne, que de voir tant de raretés entre leurs mains, sans qu'ils en donnent des descriptions, que des étrangers s'emparent avec empressément d'une plante ou deux, qu'ils peuvent se procurer, et que depuis des années nous foulons aux pieds, sans y faire attention ? Cependant, comment jusqu'ici ces descriptions auroient-elles pu être publiées. Des ouvrages volumineux d'histoire naturelle sont coûteux, et d'un débit incertain. Peu de particuliers peuvent les entreprendre, et jusqu'ici il n'y a pas eu de société à laquelle des descriptions détachées pouvoient être communiquées. Le plan de la Société royale, consacrée à toutes les branches de la philosophie ne permet pas d'entrer dans les détails minutieux de l'histoire natu-

relle. Une institution semblable à la nôtre étoit donc absolument nécessaire pour conserver au monde savant le fruit de toutes les peines et dépenses des collecteurs, de toutes les expériences des cultivateurs, toutes les remarques des véritables observateurs. Nous recevrons avec reconnoissance la plus foible information qui pourra tendre à l'avancement de la science. Quelque chétive en elle-même qu'elle puisse être, combinée avec d'autres faits, elle peut devenir importante. »

« Mais ce qu'on sera le plus fondé d'attendre des membres de cette société, ce sera une stricte attention aux loix et principes de *Linné*, autant qu'on les trouvera bons. Nulle part ses ouvrages n'ont été plus étudiés et appliqués à la pratique, que dans cette contrée, et nulle part on ne peut en apprécier si bien le mérite ou corriger les défauts. Je suis persuadé qu'on ne sauroit rien faire de plus avantageux pour la science de l'histoire naturelle que de s'efforcer, en prenant les ouvrages de cet homme illustre pour fondemens, à leur donner toute la perfection dont ils sont capables, et à leur incorporer toutes les nouvelles découvertes. Nous qui sommes à même de donner des informations réelles, nous dédaignerons la sotte vanité de construire de nouveaux systêmes ou arrangemens, par la seule envie de faire parler de nous. On peut changer de mille manières une méthode artificielle, telle que celle de *Linné*, et chacun trouvera son invention préférable aux autres. Cepen-

dant si quelqu'un, désespérant d'obtenir l'immortalité par quelqu'autre moyen, se mettoit en tête de donner le nom de *cryptogamia* à la première classe, et celui de *monandria* à la dernière, je le rangerois avec *Christophe Knaut*, qui fit un effort de génie à peu près aussi sublime à l'égard de la méthode de *Ray*. »

Ce volume renferme vingt-six articles, et deux extraits des registres. Nous n'entreprendrons pas l'énumération de ces articles qui tous, à la vérité, très-intéressans, sont néanmoins d'un genre qui n'est pas celui du plus grand nombre des lecteurs de ce journal.

Nuovo metodo di medicare alcune malattie spettanti alla chirurgia, &c. *Nouvelle méthode de traiter quelques maladies chirurgicales, précédée de deux éloges historiques, et suivie de plusieurs observations d'anatomie et de chirurgie; par M. JOSEPH FLAJANI, docteur en philosophie et en médecine, chirurgien ordinaire de S. S. chirurgien en chef, lecteur et lithotomiste de l'hôpital du Saint-Esprit de Rome. A Rome, chez* Ant.

Fulgoni, 1786; *in*-4°. *de* 48 *pages, avec des planches* (*a*).

3. Cet ouvrage dédié à M. *Albizzi*, grand maître général de l'ordre, et commandeur de l'hôpital du Saint-Esprit, commence par deux éloges historiques consacrés à la mémoire de deux célèbres chirurgiens. Comme cet objet semble plus particulièrement appartenir à l'histoire de l'anatomie et de la chirurgie, qu'à la nature de ce journal, nous nous bornerons à une simple notice.

Charles Guattani naquit aux environs de Novasa en 1709, et vint fort jeune à Rome pour y étudier la chirurgie. Il publia en 1745 deux dissertations estimées, qui ont pour titre: *Historiæ duæ aneurismatum, quorum alter in brachio per chirurgicam operationem sanatum, in femore alterum paucos intra dies lethale fuit, cum animadversionibus et figuris illustrata.* Il lut à l'Académie royale de chirurgie, pendant son séjour à Paris, un *mémoire sur l'ésophogotomie*, qui

(*a*) J'ai déja fait connoître cet ouvrage en 1789, par un extrait inséré dans quelques journaux. Je l'ai retouché et augmenté pour le donner au Journal de médecine. Cette circonstance me met à portée de témoigner publiquement mes sentimens d'attachement et de reconnoissance envers l'auteur de cette production. Pendant un séjour de dix-huit mois à Rome, j'ai disposé de sa bibliothéque; il m'a procuré tous les moyens de me livrer, dans son hôpital, à un grand nombre de recherches d'anatomie; & j'ai trouvé dans sa pratique & dans sa conversation une source féconde d'instruction. (*Note de M. Des Genettes.*)

a été imprimé dans la collection de ceux de cette Compagnie, t. iij. En 1772, il publia un ouvrage de trente ans d'observations sous le titre : *De externis aneurismatibus manu chirurgicâ methodice pertractandis, cum nonnullis circa aneurismata interna, ac tribus aliis rarioribus observationibus, atque esophagotomiæ operatione, omnia cum tabulis archetypis.* &c. M. *Guattani* mourut à Rome en 1773, après avoir occupé les premières places, et pratiqué la chirurgie avec les plus grands succès.

Pierre-Marie Giavina naquit à Duomo d'Ossola dans le Milanois, en 1727. Il vint aussi fort jeune étudier la chirurgie à Rome, et il y fit des progrès rapides. Il occupa d'abord la place de chirurgien substitut de l'hôpital du Saint-Esprit et de celle de démonstrateur d'anatomie en l'université, et fut depuis nommé à différentes chaires, et chargé de plusieurs hôpitaux. Il se distingua également, et comme professeur, et comme praticien. M. *Giavina* est mort en 1774, sans avoir publié d'ouvrages ; mais il a laissé beaucoup de manuscrits qui verront peut-être le jour. Il a légué ses biens à l'hôpital du Saint-Esprit, et les a particulièrement destinés à l'instruction des jeunes chirurgiens de cette maison. On a consacré à sa mémoire un monument dans l'église du S. Esprit : une épitaphe élégante et simple, y rappelle ses talens et ses bienfaits.

Le reste de l'ouvrage de M. *Flajani* consiste en quatre dissertations, suivies de plusieurs observations.

La première dissertation traite des ané-

vrismes des extrémités inférieures, et en particulier de l'articulation du poplité.

L'auteur réunit en commençant ce que les écrivains anciens et modernes de médecine et de chirurgie ont pensé sur les anévrismes en général. Il recherche les causes qu'on leur a assignées, et rappelle les différentes classifications que l'on a faites de cette maladie. Passant ensuite à l'examen de moyens employés dans la guérison des anévrismes externes, et sur-tout de celui du poplité qui fait le sujet de sa dissertation, il trouve que la chirurgie emploie quatre différentes méthodes : la ligature, qui est la première, est très-ancienne. En effet, cette opération est indiquée et proposée dans les ouvrages d'*Aëlius ;* et *Paul d'Egine* en a décrit le manuel avec beaucoup de précision. La seconde méthode aussi, et peut-être plus ancienne que la première, puisque sa nature a dû la suggérer, sur-tout dans les anévrismes faux, est la compression. L'amputation de l'articulation constitue la troisième méthode. Enfin la dernière est celle où, abandonnant le malade aux soins de la nature, on se contente de l'affoiblir par des saignées fréquemment répétées ; de le tenir à une diete convenable ; de procurer un repos général à la machine, et en particulier à la partie malade. Des quatre méthodes qu'on vient d'indiquer, M. *Flajani* cherche à démontrer que celle de la compression est préférable aux trois autres, comme la plus facile, la plus adaptée aux indications, et la moins dangereuse. Pour prouver cette opinion, il en appelle d'abord au témoignage

des meilleurs auteurs de chirurgie; et après avoir traité cet article avec beaucoup d'érudition, il fait un parallèle raisonné de la méthode de la compression avec les autres, et il en démontre la sureté et les avantages. Il finit par rapporter huit observations très-intéressantes et très-circonstanciées qui appuient sa doctrine. Il faut lire ces observations dans son ouvrage même.

Nous convenons que de nombreuses observations attestent ces bons effets de la compression dans quelques cas d'anévrismes; mais le raisonnement, et sur-tout l'expérience, concourent à prouver qu'elle est souvent insuffisante, quelquefois même dangereuse. On a peu de succès à attendre de ce moyen, lorsque l'artère dilatée a acquis une épaisseur considérable, que les parois en sont devenues cartilagineuses. La compression n'agit qu'en applatissant le vaisseau, et n'empêche pas le sang d'y circuler: elle ne peut se faire long-temps sans causer de l'irritation, du gonflement, &c. par conséquent sans augmenter les accidens. On peut dire en général qu'elle n'est praticable que lorsque l'anévrisme n'est pas ancien, qu'il est peu profond, et que l'artère a un point d'appui.

La seconde dissertation a pour objet une nouvelle méthode de traiter la fracture de la clavicule.

L'auteur considère d'abord anatomiquement la structure de la clavicule, et ses rapports avec les parties environnantes; il traite des différentes causes, et des circonstances qui peuvent en produire la fracture: il

s'étend ensuite sur la difficulté d'y remédier, de maintenir les os affrontés, d'empêcher la formation du calus qui défigure pour toujours la clavicule quand on ne le prévient pas. Ces obstacles l'engagent à rechercher soigneusement dans les écrivains de chirurgie les différentes méthodes employées pour traiter cette fracture. Il trouve dans *Celse* que la fracture de la clavicule sans déplacement des os se réunit d'elle-même, et se guérit sans l'application d'aucun bandage. *Haller* rapporte dans sa bibliothèque de chirurgie différentes observations d'*Etienne Gasparetti* et de *Chrétien Browns*, qui tendent également à prouver que la fracture de la clavicule se guérit par le seul repos et sans bandages. *Flajani* a traité la fracture de la clavicule en procurant un repos parfait à la partie, et en se contentant d'étendre tout le long, du cérat diapalme qui ne peut contribuer à la réunion de l'or qu'en le soutenant. L'auteur rapporte quatre observations qui présentent des succès.

Nous ne les revoquerons pas en doute; mais nous n'oserions attendre des malades la même docilité qu'il a dû rencontrer. Le repos parfait sans bandage, qu'il est très-difficile d'obtenir, et sur lequel il peut être peu prudent de compter, ne peut convenir que dans les cas où il n'y a point de déplacement; ce qui est rare. L'extension continuelle au contraire, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, notamment à l'hôtel-dieu de Paris, remplit toutes les indications qui se présentent dans la fracture de la clavicule, et est applicable à toutes les circonstances;

par ces moyens on maintient les fragmens affrontés, et, dans l'immobilité nécessaire pour leur réunion, on diminue la douleur, et l'on prévient toute difformité.

La troisième dissertation est sur une nouvelle manière de traiter la fracture de la rotule.

L'auteur après avoir examiné l'opinion des différens chirurgiens sur la fracture de la rotule et les divers moyens employés pour la traiter, embrasse la méthode qui consiste à placer la partie dans sa situation naturelle; qui prescrit dans les premiers jours un bain topique, l'application d'un emplâtre émollient ou résolvant, et les secours locaux et généraux indiqués par les symptômes qui surviennent à cette époque. Ces symptômes dissipés, l'on permet au malade de légers mouvemens, et on lui rend peu à peu l'usage de l'articulation. L'auteur regarde comme démontré que la réunion des pièces fracturées, soit que la fracture soit transversale ou oblique ou longitudinale, n'est point nécessaire au mouvement libre de l'articulation. Cette observation très-ancienne en chirurgie, a été faite de nos jours par *Ledran* et *Percival Pott*. M. *Flajani* cite plusieurs faits qui appuyent et confirment cette doctrine; il attribue toutes les suites funestes de la fracture de la rotule, au défaut des méthodes employées dans son traitement. Il regarde comme une suite inévitable du temps trop long pendant lequel on tient la partie fixée et assujettie, l'enkylose qui survient souvent, et la difficulté de

de marcher sans boiter. Le raisonnement tiré de la structure des parties, et l'expérience lui servent toujours de guide. Il finit par rapporter, pour confirmer sa théorie, plusieurs observations qui lui sont propres, et une qui lui a été communiquée par M. *Palliani*, ancien chirurgien en chef de l'hôpital de S. Jean de Latran.

La quatrième dissertation traite de l'usage du camphre dans les plaies externes.

L'auteur adopte la doctrine de *Pringle* sur la putréfaction, et s'en sert pour expliquer ce qui survient dans les plaies. Il fait voir que le simple pansement des plaies avec la charpie est insuffisant dans celles où il y a perte considérable de substance, et qu'il ne convient qu'à celles qui sont simples et superficielles, et qu'il est à propos de recourir à l'application de quelque médicament, sans vouloir s'écarter pour cela de la précieuse simplicité du traitement de quelques chirurgiens modernes. On lit dans les ouvrages de *Paul d'Egine*, qu'il employoit l'opium sur les plaies, parce qu'il le regardoit comme le plus puissant antiseptique; le camphre ne lui étoit pas connu. Ce furent les médecins arabes qui découvrirent ses vertus, et l'employèrent les premiers; mais c'est *Hoffmann*, parmi les modernes, qui l'a le plus accrédité. M. *Flajani* a tenté de l'appliquer au traitement des plaies, et il l'a fait pendant plusieurs années avec un avantage et des succès marqués, même dans les ulcères invétérés des jambes, qui sont par tout très-difficiles à guérir; mais plus particulièrement encore à Rome, que dans toutes

les autres villes de l'Italie. Il unit le camphre au sucre candi dans la proportion d'une once de camphre sur deux de sucre réduit en poudre Il l'a encore unis au quinquina dans une décoction appropriée, et il en a également éprouvé de bons effets dans des plaies considérables et de mauvais caractère occasionnées par le virus vénérien, ou par un vice scorbutique ou scrophuleux.

Nous ajouterons qu'il faut aussi attaquer intérieurement le vice des humeurs; car quelles que soient les vertus du camphre employé intérieurement, il ne corrige que l'humeur vicieuse déposée au dehors, et ne combat point celle qui court dans la masse du sang, et la corrompt.

Observation d'anatomie faite sur un homme dans lequel la vessie urinaire, la verge et le scrotum manquoient, avec quelques autres particularités remarquables (*a*).

Quelques observations de chirurgie terminent cet ouvrage.

M. *Flajani* voulant démontrer la lithotomie sur un cadavre pris au hasard, trouva

---

(*a*) J'avois déja publié en 1789, et l'on a réimprimé en 1790, dans plusieurs journaux, cette importante observation. Je l'ai communiquée à M. *Desgranges*, célèbre chirurgien de Lyon, qui vient de la donner très-récemment dans un *Précis d'observations sur l'inversion de la vessie, espèce de déplacement qui peut avoir lieu dans les deux sexes, soit de première conformation, soit par accident, & se trouver compliqué d'une difformité dans les parties de la génération.* Ainsi je renvoie pour cette observation au Journal de médecine, tome xcj, pages 156, 157, 158, 159. (*Note de M. Des Genettes.*)

effectivement en sondant la vessie un corps étranger très-considérable. L'opération fit voir une pierre qui revêtissoit une épingle à friser, à deux branches. En recherchant l'histoire de celui dont ce cadavre présentoit cette particularité, on apprit qu'il étoit perruquier; que neuf mois avant, il avoit avalé cette épingle par mégarde, et que trois mois après cette époque il avoit été pris d'une fièvre tierce qui l'avoit peu à peu exténué et conduit à la mort. L'adhérence marquée qui se trouva entre le rectum et la vessie, et une cicatrice à la face interne de ce dernier organe, prouvèrent que cette épingle avoit suivi la direction du tube intestinal, et qu'arrivée au rectum, poussée par les matières fécales ou quelques mouvemens extraordinaires, elle s'étoit fait jour et étoit passée dans la vessie.

Un jeune homme porta pendant vingt-trois mois dans le pied, près de l'articulation du pouce, l'extrémité pointue d'un carrelet de plus d'un pouce de long, sans en être fort gêné. Plusieurs incisions faites dans la vue de l'extraire furent inutiles: il sortit de lui-même au bout du temps que nous venons d'indiquer (*a*).

(*a*) Une jeune perſonne de dix-neuf ans me conſulta le 4 avril 1792, ſur un corps étranger qui s'étoit introduit depuis ſept mois ſous la peau du ſein droit, & qui après avoir occupé différentes places, étoit fixé à la partie ſupérieure & interne. Un point marquoit la cicatrice de l'ouverture par laquelle il s'étoit introduit. J'en propoſai l'extraction, & je la fis ſur le champ au moyen d'une légère inciſion. Je retirai une aiguille angloiſe très-acérée

Un hermite qui ressentoit depuis quelque temps une grande difficulté d'uriner, s'introduisit dans l'urètre un cure-oreille. Cet instrument ayant pénétré trop avant, il lui devint impossible de le retirer, malgré toutes sortes de tentatives; enfin, après l'avoir ressenti pendant trois jours au périnée, avec de vives douleurs, il tomba dans la vessie. Ce corps étranger y devint le noyau d'une pierre considérable, que M. *Flajani* lui retira par le moyen de la lithotomie.

Traité des maladies des voies urinaires; par M. CHOPART, *professeur royal aux écoles de chirurgie, chirurgien en chef de l'hospice du collége de chirurgie de Paris. A Paris chez l'Auteur, rue Saint-Martin, N°* 139, *année* 1791. *Prix* 3 liv. 10 *sous broché.*

4. Cet ouvrage est dédié à M. *Desault*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Paris, comme un témoignage d'amitié. MM. *Chopart* et *Desault* avoient commencé, pendant qu'ils étoient professeurs à l'école pratique de chirurgie, un traité élémentaire des ma-

---

d'un pouce & demi de longueur. Elle étoit rouillée dans son milieu, & c'étoit ce qui l'avoit rendue fixe. La présence de ce corps étranger n'étoit douloureuse que pendant le gonflement du sein. (*Note de M. Des Genettes.*)

ladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent. Ils ont publié deux volumes qui présentent l'histoire des maladies de la tête, du cou, de la poitrine et d'une partie de celles du bas-ventre. Ils se proposoient de compléter cet ouvrage auquel il manque le tableau des maladies des voies urinaires, des parties génitales et des extrémités du corps humain. La nomination de ces deux chirurgiens à des places de professeur royal et de chirurgien en chef d'hôpital les a séparés de l'école pratique. Ils n'ont pu continuer ensemble la suite de ce traité, destiné particulièrement aux étudians qui suivoient leurs cours dans cette école. M. *Chopart*, qui s'est livré depuis long-temps à l'étude des maladies des voies urinaires, s'est déterminé à offrir au public le résultat de ses travaux sur cette matière. Le volume qui paroît n'est encore que le commencement du traité complet qu'il se propose de donner à des époques plus ou moins rapprochées. Nous n'entreprendrons pas de suivre l'auteur dans les détails vastes, dont il n'a pas craint de s'occuper dans le cours de son ouvaage. Nous nous bornerons simplement à donner une idée des matériaux qu'il a travaillés avec utilité et renfermés dans un cadre peu étendu.

Ce volume est formé de deux parties. La première traite des fonctions des voies urinaires dans l'état de santé et dans l'état de maladie, et présente une division méthodique des maladies de ces organes. Comme les fonctions des voies urinaires consistent dans la secrétion et l'excrétion de l'urine,

il considère la première de ces fonctions, la secrétion de l'urine dans les reins; il en expose le mécanisme et les variétés accidentelles suivant l'âge, le sexe, les tempéramens, les choses qu'on appelle non-naturelles, et certaines maladies. Il expose ensuite le mécanisme et les phénomènes de l'excrétion de l'urine, ou le passage de ce liquide des uretères dans la vessie, son accumulation, son action sur les parois de cet organe, la réaction de celui-ci sur l'urine et les circonstances physiologiques qui déterminent et accompagnent l'expulsion de cette humeur. L'examen de l'urine suit cette exposition très-étendue, et présentée avec beaucoup de clarté. M. *Chopart* en détermine la nature, la quantité, la couleur, la température, l'odeur, les propriétés et la composition d'après les découvertes des chimistes modernes. Il rapporte à ce sujet tout ce qui peut piquer la curiosité des observateurs en forçant leur esprit à des considérations qui, futiles en apparence pour des routiniers, ne laissent pas d'avoir une connexion intime avec l'art de guérir.

Après avoir considéré les fonctions des voies urinaires dans l'état de santé, l'auteur expose les vices de ces fonctions dans l'état de maladie. Il traite séparément des vices de la secrétion de l'urine et de ceux de l'excrétion de cette humeur. La partie qui concerne le diabète, la suppression de l'urine, est bien digne de l'attention des lecteurs. Ils y trouveront des observations intéressantes et des remarques judicieuses. Peu d'observateurs ont fait autant de recherches

que M. *Chopart* sur les vices des urines. Il en expose les altérations morbifiques relativement à la quantité, à la couleur, à la consistance, aux matières qui s'y mêlent et qui se déposent. L'auteur rapporte ensuite les signes tirés de l'examen des urines, fait voir combien ils sont illusoires, et ce qu'il faut penser de ces gens qui s'affichent sous le titre de *médecins des urines*.

Dans la seconde partie, l'auteur traite des maladies des voies urinaires suivant leur siége dans les reins et dans les uretères. Il expose les vices de conformation, de position et de grandeur des reins; il parle des tumeurs anomales, des plaies, de la lombagie, du spasme et de l'atonie, de l'inflammation, de la gangrène, des abcès, du cancer, des vers, et des hydatides de ces viscères. La théorie qu'il donne sur ces maladies est étayée d'observations précieuses, revêtues d'autorités non-équivoques, puisées à des sources fécondes et dont la citation peut servir à rendre attentifs les jeunes praticiens dans l'exercice de leur art, et à fortifier dans les bons principes les hommes déjà expérimentés. L'article des pierres rénales devoit suivre immédiatement ceux des maladies dont nous venons de donner la nomenclature. M. *Chopart* a pensé que la nature de ces pierres ne pouvant être appréciée sans connoître celle des diverses concrétions qui se forment dans les différentes parties du corps humain, il devoit commencer par l'histoire de ces concrétions. En conséquence, il distingue les concrétions produites par la matière osseuse dans les membranes, les ligamens, les parois

des vaisseaux, dans les viscères, dans les cavités articulaires ; il traite spécialement des concrétions ossiformes de l'articulation du genou, des concrétions des voies lacrymales, salivaires, &c. L'article des calculs biliaires présente des détails intéressans sur leur nature, leur structure, leur analyse et les maladies qu'ils produisent. Enfin l'histoire des pierres urinaires complete celle des concrétions. L'auteur expose les différences de ces calculs relatives à leur situation, à leur nombre, à leur grandeur, à leur forme et leur surface, à leur couleur, à leur pesanteur, à leur densité et à leur connexion Toutes les pierres urinaires, dit-il, sont de la même nature, ou formées par une substance animale particulière qu'on nomme *acide lithique*. La nature de cet acide et ses propriétés sont exposées dans l'article de l'analyse naturelle de l'urine, *page* 37 de la première partie de l'ouvrage. Après avoir traité des propriétés des pierres urinaires, l'auteur en examine la structure, les diverses substances ou le noyau, les couches concentriques et l'écorce. Il donne le résultat des expériences que les chimistes modernes ont faites sur l'analyse de ces calculs, et prouve que l'acide lithique en est la base. La connoissance de la composition du calcul urinaire conduit à apprécier la manière dont il se forme dans les voies de l'urine, et l'auteur fait voir que la formation de ces calculs est une incrustation animale. Il recherche ensuite les causes de la lithiasie et des dispositions des sujets à cette maladie. De ces généralités sur la nature et la

formation des pierres urinaires, l'auteur passe à l'examen de ces concrétions suivant les lieux qu'elles occupent ; il considère d'abord celles des reins ; il expose leurs différences, leurs causes générales, les signes qui peuvent faire connoître leur présence dans ces viscères, les effets et les accidens qu'elles produisent, et les moyens d'y remédier. Dans le dernier article, il traite des lithontriptiques, et fait voir que l'on ne connoît pas encore de véritables remèdes qui, pris intérieurement, opèrent la dissolution des pierres urinaires. Celui qui lui paroît préférable pour s'opposer à l'accroissement des calculs rénaux, ramollir leur surface, dissoudre en partie ceux qui sont petits, friables, peu solides, afin qu'ils puissent descendre dans la vessie et en sortir avec l'urine ; c'est un mélange de chaux réduite en poudre, et de savon fait avec la soude pure et l'huile. L'auteur assure que des malades attaqués de la gravelle et de douleurs dans les reins, ont ressenti beaucoup de soulagement par l'usage de ce remède, qu'ils ont rendu plus facilement des graviers, et que quelques-uns ont été guéris.

Dans le chapitre des maladies des uretères, M. *Chopart* considère leurs vices de conformation, de grandeur, de figure. Ce qu'il dit sur la dilatation de ces conduits à leur embouchure dans la vessie, mérite l'attention des chirurgiens, parce qu'en introduisant la sonde dans l'orifice dilaté de ces canaux, ils peuvent être induits en erreur pour l'existence de pierres dans ce viscère. Après avoir

rapporté quelques exemples des corps étrangers dans les uretères, tels que des grumeaux de sang, des glaires, du pus, des vers, des hydatides, il traite spécialement des pierres contenues dans ces conduits, et suit la même description méthodique que pour celle des pierres rénales, soit relativement à leurs différences de situation, de nombre, de volume, de couleur, de structure, soit par rapport à leurs signes, à leurs accidens et aux moyens d'y remédier.

Les étudians et les maîtres de l'art doivent desirer la suite de cet ouvrage intéressant par l'ordre et la clarté des objets qui y sont présentés, par l'exposé des découvertes que les chimistes modernes ont faites sur l'urine et les concrétions animales, par le rapport des exemples qui appuient les préceptes. On y trouvera peut-être les faits trop multipliés, des détails superflus ou qui auroient dû être abrégés; mais l'auteur avertit que les observations qu'il invoque à l'appui de la théorie qu'il expose, pouvant donner lieu à d'autres inductions et à d'autres rapports que ceux pour lesquels il les emploie: dans les articles principaux, il a cru devoir conserver les faits en entier.

Dès que le volume des maladies de la vessie sera rendu public, nous nous empresserons d'en donner l'extrait dans ce journal.

Le médecin des campagnes, ou méthode sûre pour traiter soi-même, par des remèdes simples, faciles à préparer, et proportionnés à la connoissance de tout le monde : avec un traité sur les maladies des chevaux et bestiaux nécessaires à la culture des terres, et les remèdes propres à les guérir ; par une Société réunie de médecins, chirurgiens et apothicaires de la ville de Paris. Prix 3 *liv. et* 3 *liv.* 12 *sous*, franc de port par tout le royaume. *A Paris, chez M.* GUYENOT, *secrétaire de la Société, rue du Vert-Bois,* N°. 8, *et chez tous les directeurs des postes du royaume. De l'imprimerie de* Fiévée, *rue Serpente,* N°. 17, 1791.

5. Ce volume, grand *in*-8°, a 222 pag., et 8 pour le titre, l'épître dédicatoire, la préface et un avis : il est dédié aux *bons et respectables habitans des campagnes.* On lit dans la préface que *ce n'est que d'après un examen des principes des médicamens, de leurs bonnes*

qualités, constatées par une suite nombreuse d'expériences et d'observations, que la Société les a indiqué. On y lit encore qu'*on a inséré à la suite de cet ouvrage, un traité des maladies des chevaux et bestiaux nécessaires à la culture des terres;* qu'*on y trouvera des remèdes éprouvés pour guérir leurs maladies, sur-tout celles qui attaquent les bestiaux en certain temps de l'année, qu'un air contagieux ravage les écuries et rend les campagnes incultes.* La société assure enfin qu'*elle ne propose aucune méthode qui n'ait été confirmée par des expériences réitérées.*

N'est-on pas tenté après avoir lu cette préface, d'être pénétré de reconnoissance pour une société qui veut bien consacrer son temps et ses veilles à faire des expériences, et qui en communique le résultat pour le soulagement des habitans des campagnes et celui de leurs bestiaux? C'est le sentiment que j'ai d'abord éprouvé; mais j'ai bientôt reconnu que tout cet étalage scientifique n'est qu'un véritable escamotage, et que le *Médecin des campagnes* est une de ces friponneries, un de ces vols littéraires qui existoient depuis long-temps, et que la liberté de la presse n'a pu que multiplier; j'ai vu que la prétendue société n'a eu d'autre travail à faire, pour composer ce volume, que d'abréger et de faire copier servilement par son secrétaire, même jusqu'à la préface d'un ouvrage déjà ancien, compilé par un nommé *Guyot*, médecin, et connu sous le nom de *Dictionnaire médicinal*, qui, depuis 1733 qu'il a paru pour la première fois, a eu un

assez grand nombre d'éditions (*a*), sans compter les ouvrages pour lesquels il a été pillé, ou disséqué, ou transporté en entier, en changeant seulement le titre comme dans le *Médecin des campagnes*.

Je dois dire à présent que ce *Dictionnaire médicinal*, malgré ses nombreuses éditions, n'est qu'un recueil de recettes de toute espèce, prises de tout côté, rangées *savamment* par ordre alphabétique, dans lesquelles le nom de la maladie tient lieu de sa description, et qui, comme tous les ouvrages de ce genre, peut faire beaucoup de mal et peu de bien entre les mains de personnes

---

(*a*) J'en ai six dans ma bibliothéque; je vais les indiquer :

Bruxelles, *G. Cawe*, 1733; 2 vol. *in*-12.

Nouvelle édit. Bruxelles, *J. Leonard*, 1742, 2 vol. *in*-12.

Autre édition, même lieu & même date; de douze pages de plus au deuxième volume.

Nouvelle édition. Paris, *Prault* père, 1757, volume *in*-12.

Nouvelle edition. Paris, *Prault* père, 1762, volume *in*-12.

Paris, d'*Houry*, 1763; vol. *in*-12. On y a joint un dictionnaire abrégé des plantes usuelles.

Toutes ces éditions sont autant de réimpressions différentes.

L'ouvrage intitulé, *Nouveau recueil de remèdes pour toutes sortes de maladies par ordre alphabétique*; par M. *Naudié*, médecin. Paris, d'*Houry* père & fils, 1745, 2 vol. *in*-12, est encore une nouvelle édition, ou plutôt une réimpression littérale du *Dictionnaire médicinal* avec celui des plantes usuelles.

qui, n'étant point versées dans la connoissance des maladies, prennent fréquemment l'une pour l'autre; et l'on sait que ces sortes de recueils de prétendus secrets sont toujours évidemment recherchés par les gens simples et crédules, qui croient fermement y trouver des remèdes à tous leurs maux.

Il faut aussi donner une légère esquisse du travail de la société dans la rédaction de son ouvrage :

Médecin des campagnes, pag. 82.

COLIQUE.

Prenez *demi-gros de gingembre* en poudre fine; *un gros d'écorce d'orange*, aussi en poudre fine; faites infuser le tout dans un bon verre de vin blanc, pendant une heure et demie, et donnez-le à boire au malade.

Dictionnaire médicinal. (*Paris, d'*Houry, 1763, *pag.* 50.)

COLIQUE.

Prenez *demi-drachme de gingembre* en poudre fine, *une drachme d'écorce d'orange*, aussi en poudre; faites infuser le tout dans un bon verre de vin blanc, pendant une heure et demie, et donnez-le à boire au malade.

On voit qu'il n'est pas besoin de réunir des médecins, des chirurgiens et des apothicaires pour indiquer ce remède, qui, au surplus, seroit très-dangereux et même mortel dans les coliques inflammatoires; ce

qu'il étoit très-essentiel de dire, et ce que la société auroit dit sans doute si elle l'avoit su, ou si *Guyot* ne l'avoit lui-même oublié.

Voilà ce qui est pour l'homme, voici ce qui regarde les bestiaux.

Médecin des campagnes, pag. 185.

FORBATURE.

Il faut prendre *égale partie* d'*assa-fœtida* et de *bacaron-long*, qu'on fait fondre ensemble pour en faire des pilules de la grosseur d'un œuf de poule. On lui en donne (au cheval) une à la fois, sur laquelle on lui fait boire une demi-pinte de vin, et on lui met ensuite dans le fondement un morceau de savon d'Espagne, gros et long comme le doigt. Il faut le laisser bridé trois heures, et lui donner du son tiède, peu d'eau à boire, peu de foin et *peu* d'avoine.

Dictionnaire médicinal, pag. 429.

FORBATURE.

Il faut prendre *égales parties* d'*assa-fœtida* et de *bacaron-long*, qu'on fait fondre ensemble pour en faire des pilules de la grosseur d'un œuf de poule. On lui en donne une à la fois, sur laquelle on lui fait boire une demi-pinte de vin, et on lui met ensuite dans le fondement un morceau de savon d'Espagne, gros et long comme le doigt. Il faut le laisser bridé trois heures, et lui donner du son tiède, peu d'eau à boire, peu de foin et *point* d'avoine.

La différence entre ces deux versions n'est pas grande, et cependant elle est encore en faveur de l'original, qui défend avec raison de donner de l'avoine au cheval forbatu (*fourbu*,) tandis que la société ne le défend pas. Au reste, il y a si peu de différence entre *peu*, recommandé par la dernière, *point*, recommandé par l'autre, que ce n'est sans doute qu'une faute de copiste, qui néanmoins pourroit coûter la vie à quelques chevaux.

Mes lecteurs ignorent sans doute ce que c'est que le *bacaron-long*, indiqué dans cette recette; je l'ignore aussi; M. *Guyenot* ne le sait pas davantage, et les apothicaires de *la société réunie* ne le connoissent pas mieux que nous. Je leur ai demandé par l'organe du secrétaire ce que c'étoit, et où on le trouvoit: il a gardé le silence sur la première question; et sur la seconde, il m'a répondu qu'on la trouvoit par tout; je ne l'ai néanmoins trouvée nulle part, ni dans les livres, ni dans les boutiques.

N'est-ce pas se jouer cruellement de la santé et de la bourse des habitans des campagnes, que de publier de pareils ouvrages comme nouveaux, en en bouleversant l'ordre, en y mettant un autre titre, et sur-tout en les annonçant avec ce ton d'aménité et de patriotisme, si bien fait pour inspirer la confiance; et un pareil charlatanisme, ne doit-il pas être dévoilé toutes les fois qu'il se rencontre.

Medical papers, &c. *Mémoires de médecine, communiqués à la société de médecine de Massachusset. On y a joint des extraits de divers auteurs, contenant quelques perfectionnemens nouveaux en médecine et en chirurgie*, N°. I; *in*-8°. *de* 128 *pag. A Boston, chez* Thomas *et* Andrews, 1790.

6. L'histoire médicale universelle du genre humain paroit à présent former un objet principal des recherches des médecins philosophes, ou du moins intéresser singulièrement leur curiosité. On n'a pas plutôt découvert une nouvelle contrée habitée, qu'on veut être informé des maladies auxquelles ses habitans sont sujets, et des remèdes avec lesquels il les combattent; et c'est sur-tout ces derniers qu'on cherche à connoître, qu'on s'empresse ensuite à introduire dans la matière médicale de nos régions. Nous sommes bien éloignés de blâmer cette étude en elle-même. Nous desirerions seulement qu'on ne la confondît point avec l'histoire partielle, et qu'on ne mît pas son utilité, la possibilité et les avantages de son application en comparaison avec l'utilité, &c. de cette dernière. Ce ne sera pas dans les annales du monde entier que le citoyen ira chercher des éclaircissemens relatifs à la meilleure administration de sa patrie, aux moyens d'ex-

citer le patriotisme, l'amour de la gloire dans ses compatriotes; qu'il choisira de préférence les exemples d'émulation qu'il leur présentera, qu'il puisera les données pour former des liaisons politiques, des spéculations de commerce, des plans d'encouragemens de l'industrie. Les richesses qu'il y trouve peuvent bien servir à lui donner des ouvertures, des vues générales; mais ce sera dans l'histoire particulière du pays qu'il découvrira les ressorts de localité, et les secrets des combinaisons les plus efficaces pour répondre à ses vues. Il en est de même de l'histoire médicale, et nous en voyons la preuve dans la conduite sage et bien combinée de la Société royale de médecine. Cette compagnie, sans négliger les connoissances vagues qui lui viennent de tout coté, s'attache principalement à la topographie médicale. Son objet en cela paroît évidemment être de rassembler de nombreux matériaux sur toutes les particularités relatives à des cantons plus ou moins étendus; d'un côté pour l'instruction individuelle, et d'un autre côté pour qu'un homme de génie puisse un jour saisir l'enchaînement des rapports et les classer sous leurs chefs naturels. Nous avons été engagés à ces réflexions, en considérant que nous allons présenter une notice d'un recueil qui nous vient d'au-delà des mers, et qui par cette raison inspirera un intérêt tout différent à nos lecteurs, selon les dispositions où ils seront à l'égard des connoissances que les productions étrangères peuvent présenter. Mais sans nous permettre de plus longues discussions, entrons en

matière. Les mémoires que renferme ce premier numéro sont,

1°. *Description de la saison et des maladies épidémiques de Salem dans le comté d'Essex, pendant l'année* 1786, *avec une liste mortuaire pour la même année; par le docteur* EDOUARD-AUG. HOLYOKE.

On voit dans ce mémoire que la noueure et la colique de Poitou paroissent moins fréquentes à présent dans l'Amérique septentrionale, qu'elles n'ont été il y a trente à quarante ans. Elles sont même devenues rares. L'auteur pense qu'une des causes qui ont banni la colique saturnine, est qu'on a absolument renoncé aux ustensiles d'étain, et qu'on leur a substitué, dans tout ce qui concerne l'usage de la table, l'espèce de poterie appelée *queen's ware*. M. *Holyoke* assure ensuite qu'en général les maladies aiguës sont devenues beaucoup moins fréquentes en Amérique qu'elles ne l'étoient autrefois, et qu'à leur place on rencontre un grand nombre d'affections chroniques. La phthisie pulmonaire y est sur-tout très-répandue.

2°. *Description de l'angine, accompagnée d'ulcères, qui a régné dans la ville de Dighthon pendant les années* 1785 *et* 1786.

Les enfans et les personnes du sexe furent les plus sujets à cette maladie. Les émétiques étoient très-utiles, principalement au commencement, et les vésicatoires lorsque l'éruption scarlatine étoit rentrée. On nous assure qu'on n'a jamais observé de récidive de cette maladie.

3°. *Expériences faites avec le panais sauvage* (heracleum sphundylium, LINN.) *dans l'épilepsie.*

Les succès de ces tentatives ne sont pas encourageans.

4°. *Histoire de la guérison d'une paralysie des extrémités inférieures, causée par la distorsion de l'epine du dos.*

Cette guérison opérée par les cautères confirme l'utilité et l'importance de la méthode découverte par feu M. *Pott.*

5°. *Sur les avantages de la pratique de recouvrir de la peau les parties exposées depuis peu à l'action de l'air; par le docteur* EDOUARD WYER.

En Europe, on ne révoque plus en doute les grands avantages de la méthode préconisée dans cet article; ainsi il est inutile de de nous y arrêter: cependant les lecteurs qui flotteroient encore dans le doute à cet égard pourront y trouver de preuves de fait très-pressantes, qui ne leur permettront plus de rester dans l'indécision.

6°. *Sur un empyème guéri au moyen de l'opération; par* JEAN RAND.

7°. *Observations sur l'hydrocéphale;* par le même.

Suivant M. *Rand*, l'amas de l'eau dans les ventricules du cerveau est un effet consécutif de l'inflammation de ce viscère qui existe d'abord seule, et n'est accompagnée d'épanchement que dans le second période; d'où il s'ensuit que tout dépend du diagno-

stic de l'inflammation du cerveau. Si lorsqu'on a reconnu son existence, on a recours aux saignées, aux sangsues, aux purgatifs, aux lavemens; si après avoir fait raser la tête on la fait laver avec de l'éther; si l'on applique des vésicatoires à la nuque, qu'on fasse usage des bains de pieds, on peut espérer de prévenir l'accumulation de la sérosité dans les ventricules, c'est-à-dire s'opposer à la formation de l'hydrocéphale contre lequel, une fois qu'il est formé, le mercure ne paroît pas à l'auteur d'une grande efficacité, malgré l'opinion contraire.

8°. *Sur une imperfo[illegible]on du vagin; par le docteur* JOSEPH OSGOOD.

A l'âge de onze ans, la femme qui fait le sujet de cette observation, avoit eu les parties génitales maltraitées, et s'étant ensuite mariée, on trouva au moment de l'accouchement que le vagin étoit fermé par une membrane fort épaisse, qu'il fallut inciser pour donner passage au fœtus.

Nous ne ferons qu'indiquer les intitulés des autres mémoires.

9°. *Quelque chose concernant les vers; par M.* THOMAS WELSH.

10°. *Sur la pierre urinaire, avec la description d'un cas dans lequel un corps étranger avoit donné naissance à un calcul; par* GUILL. BAYLIES.

11°. *Essai pour faire mieux apprécier l'utilité de l'opération sigaultienne; par* JOSEPH ORNE.

12°. *Anévrisme à la cuisse, guéri par*

l'opération, sans que l'usage de la jambe ait été perdu; par THOMAS KUST.

On lit dans l'appendix quelques extraits d'ouvrages anglois.

SOEMMERINGS, abbildungen und beschreibungen einiger missgeburten, &c. *Représentations et descriptions de quelques enfans difformes, conservés autrefois à l'amphithéâtre de Cas[illegible]; par* SAMUEL-THOMAS SOEMMERING, *&c. petit in-fol. de* 38 *pages, et de* 12 *planches gravées, et une vignette au frontispice. A Mayence, dans la librairie de l'université,* 1791.

7. C'est la gradation des difformités dans les sujets représentés et décrits ici, qui fait un des principaux mérites de cet ouvrage. On y voit des têtes doubles et sans cerveau, dont les premières ne suggèrent qu'un soupçon de confusion de deux têtes, et les autres montrent toujours de plus en plus la réalité d'une coalition de deux têtes jusqu'à ce que la dernière présente tout-à-fait deux têtes entières, qui ne sont qu'accolées par derrière et dont chacune a toutes ses parties externes, nez, yeux, oreilles, &c. Outre ces espèces de monstres, il y en a quelques uns qui ont des difformités plus ou moins

remarquables, et que l'auteur a cru propres à confirmer son opinion sur la formation de ces êtres disgraciés par la nature. Il y a même un petit cochon monstrueux, sur lequel on voit au milieu du front un œil unique entouré de quatre paupières, avec un groin froncé pendant au-dessous.

L'objet de M. *Soemmering* en produisant ces monstres est, 1°. de réfuter l'opinion que l'imagination des femmes peut influer sur la configuration de leurs fruits, ainsi que les sentimens de *Haller*, qui attribue à une violence externe la destruction du cerveau, et celui de M[illegible]n, qui suppose qu'elle est due à une hydrocéphale interne.

2°. D'établir quelques vérités auxquelles, selon lui, ces phénomènes servent de base; savoir, 1°. qu'il existe des nerfs sans cerveau, et par conséquent que les nerfs de chaque partie peuvent être formés indépendamment de ce viscère; 2°. que la masse cérébrale contenue dans le crâne et dans le canal vertébral, n'est pas essentielle à la vie et au développement du fœtus dans le sein de la mère.

3°. Qu'il est possible qu'un enfant, sans avoir de cerveau lorsqu'il est mis au jour, commence cette nouvelle existence et en remplisse les fonctions, crie, tette, &c. Mais toutes ces conclusions nous paroissent ou prématurées, ou un peu hasardées.

Lettere anatomiche fisiologiche, &c. *Lettres anatomiques et physiologiques de* VINC. MALACARNE, *et* CHARL. BONNET, *contenant l'histoire des découvertes sur l'origine des nerfs du cerveau, faites depuis* GALIEN *jusqu'a nos jours, et la description de ce qui a été observé très-récemment. A Pavie,* 1791.

8. Depuis long-temps, M. *Malacarne*, professeur de chirurgie et de l'art des accouchemens à Pavie, fait une étude particulière de l'anatomie comparée du cerveau humain et de celui des animaux. Il a rendu compte, dans divers opuscules, de ses observations anatomiques, et entr'autres dans ce recueil de lettres qui ont été écrites pendant les années 1777 et 1778, et publiées en grande partie, pour la première fois, en 1786. A ces lettres données déja précédemment au public, M. *Malacarne* en a joint quelques autres que des circonstances particulières n'ont pas permis d'insérer dans l'édition de 1786. Comme nous n'avons pas sous la main ce premier recueil, il nous est impossible de dire quelles sont celles qui paroissent ici pour la première fois, et que rien n'indique d'ailleurs Nous n'entrerons pas non plus dans le détail de cette collection; nous

nous nous contenterons de faire mention de quelques particularités que ces lettres renferment.

On lit dans la troisième un fragment tiré d'un ouvrage manuscrit de M. *Malacarne*, dans lequel ce professeur prouve l'existence du corps calleux et de la glande pinéale dans le cerveau de plusieurs oiseaux.

La quatrième lettre contient un traité nouveau destiné à faire la quatrième partie de l'*encefalotomia* de l'auteur. On y trouve un précis de tout ce qu'ont écrit successivement les anatomistes depuis *Galien* jusqu'à nos jours sur l'origine des nerfs et sur leurs divisions, avec de nombreuses et importantes observations de M. *Malacarne*.

Parlons encore d'une découverte que l'auteur croit avoir faite, et dont il est souvent question dans cette brochure. C'est la variété dans le nombre des lames du cerveau, qu'on trouve dans les différens individus. Ce nombre varie dans les observations de l'auteur depuis 600 jusqu'à 780; mais dans la cervelle d'un fou, il n'en a pu distinguer que 324, et dans celle d'un muet que 362. M. *Malacarne* conclud de là que le nombre de ces lames influe beaucoup sur l'état des facultés intellectuelles. M. *Bonnet*, dans sa réponse, penche au contraire à croire que l'exercice des facultés intellectuelles est la cause de la multiplication des lames du cerveau. Mais avant de disputer sur les rapports de causalité, il vaudroit mieux attendre qu'il y eût un plus grand nombre d'observations propres à constater l'existence constante de cette infériorité de nombre des lames du

cerveau dans les sujets qui n'ont pas joui durant leur vie d'un état satisfaisant de leurs facultés intellectuelles.

Sopra la riforma delle specierie, &c. *Mémoire sur la réforme des pharmacies; par le docteur* MATH. ZACCHIROLI; *in*-8°. *de* 76 *pages. A Fermo*, 1791.

9. Cet opuscule est divisé en sept chapitres dans lesquels le docteur *Zacchiroli* traite des abus de la polypharmacie, de la décadence et de l'état de l'apothicairerie, des fraudes des pharmacopoles et droguistes, si difficiles à connoître, même par les personnes chargées de faire les visites, et si préjudiciables au public.

Natuur en scheikundige waarnemingen, &c. *Observations physiques sur divers objets de médecine et d'économie, publiées pour seconder les progrès de l'agriculture, des manufactures et de l'art de guérir dans la patrie de l'auteur; par* PIERRE DEBISSEN, *professeur à l'université de Groningue.* Première partie. *In*-8°. *de* 216 *pag.*

A Leyde, chez A. *et* J. Honcoop, 1791.

10. Dans cette première partie, le savant professeur s'occupe exclusivement des différens moyens de tirer un parti avantageux de l'eau-mère des salines. Il assure qu'il seroit possible de retirer tous les ans 12000 livres de magnésie des eaux-mères de la Frise et de Groningue. Il a reconnu que le bois fortement imprégné de cette eau-mère, est à couvert des attaques des vers et des agarics, qu'il ne pourrit, mais qu'il devient mou, à moins qu'on ne le laisse tremper un certain temps dans l'eau de chaux ou dans une lessive de potasse. Suivant lui, on ne peut dégager la magnésie de ces eaux-mères avec bénéfice, que lorsqu'on a un établissement dans lequel on prépare en même temps du sel amer, du sel de Glauber, du sel de cuisine purifié, de l'acide marin, du sel ammoniac, de l'alcali minéral, ensemble, ou au moins quelques-unes de ces substances. Il attribue la propriété qu'a la magnésie calcinée d'augmenter la vertu du quinquina à ce, qu'à l'instar de la chaux, elle communique à l'eau la vertu de dissoudre une plus grande quantité de résine sans acquérir de l'âcreté. Il pense que l'acide muriatique qu'on dégage de la magnésie tient de la nature de l'acide marin déphlogistiqué, et qu'il est plus pur que l'acide marin ordinaire qui contient plus ou moins d'acide vitriolique. Il a reconnu que pour préparer le sel ammoniac avec l'eau-mère, il conseille d'y ajouter de la chaux, de la suie de cheminée et de l'urine.

Il est parvenu à décomposer le sel marin au moyen de la chaux : pour cet effet, il a formé avec ces deux substances une pâte ferme, au point qu'elle s'est séchée et durcie à l'air, après en avoir recouvert des planches d'une couche épaisse d'un demi-pouce ; ces planches, il les a ensuite placées dans une cave, où au bout de trois, quatre ou cinq semaines, il a recueilli de l'alcali minéral. Quatre onces de sel marin, une livre de chaux et une demi-livre de sable, lui ont fourni une once et demie d'alcali minéral en crista[illegible]

Anzeigung einer allgemein interessantem entdeckung, &c. *Annonce d'une découverte généralement intéressante ; par C. G. F. STOEWE, pasteur de Beyersdorf et Schoënfeld, près Bernau dans la Mittelmark.* Deuxième édit. augmentée ; *in*-8°. *de* 44 *pages.* — *Suite de l'annonce des jours de l'année* 1791, *qui seront remarquables par des phénomènes particuliers ; avec une table des constellations pour cette même année ; par C. G. F. STOEWE ; in*-8°. *de* 51 *pages. A Berlin, chez* Rottmann, 1791.

11. Une application pénible, soutenue pendant plusieurs années, à observer les phénomènes remarquables de la nature, tels que

les tremblemens de terre, les éruptions des volcans, les ouragans, trombes de terre, aurores boréales, variations extraordinaires des marées, du froid, de la chaleur, de l'humidité et de la sécheresse, &c. et à en rechercher les causes, a conduit M. *Stoeve* à des connoissances dont il publie ici le résultat. Toutes ces révolutions tiennent, selon lui, à l'influence des astres, même les plus éloignés; mais actuellement il n'a encore pu distinctement juger que de celles du soleil, de la lune et des planètes. Pour appuyer ses doctrines, il produit quatre cents preuves de fait, et présente dans le second opuscule des tables qu'il a tracées pour indiquer les événemens journaliers de l'année 1791. Une comparaison exacte des observations météorologiques avec ses assertions, prouvera jusqu'à quel point sa prétendue découverte s'accordera avec les faits.

Beytræge zür gerichtlichen arzneygelahrheit, &c. *Additions à la médecine légale et à la police médicale; par* GUILL. HENRI-SEBAST. BUCHOLZ, *médecin de la cour et conseil des mines du duc de Saxe-Weimar*: troisième vol. *In*-8°. *de* 248 *pages. A Weimar, chez la veuve et les héritiers de* Hoffmann, 1790.

12. Le premier volume de ces additions parut en 1782, et le deuxième en 1783. Outre

ces articles, qui sont de l'auteur même, on trouve dans ce troisième volume quelques autres fournis par M. *Loder*, et par feu M. *Neubauer*. Nous ne pouvons qu'indiquer quelques observations détachées de ce recueil. On a compté parmi les symptômes pathognomoniques et essentiels de l'épilepsie, l'écume autour de la bouche, et les poings fermés avec les pouces en dedans. On nous assure dans ce volume que ces symptômes ne se rencontrent pas toujours dans cette maladie. Une autre erreur est celle qui fait regarder comme un effet immanquable de la putréfaction des poumons, de les rendre d'une gravité spécifique moindre que l'eau. M. *Bucholz* confirme, d'après ses propres expériences, l'utilité de la poudre de racine de *belladonna* contre la morsure des chiens enragés et la rage. Suivant l'auteur, l'ergot n'est point la cause de la *kriebelkrankheit*, et la viande des bêtes à cornes atteintes de la prétendue vérole peut être mangée impunément, pourvu que l'animal n'ait pas été attaqué en même temps de quelqu'autre maladie contagieuse, et que la chair n'ait point contracté d'autre vice.

Annual oration, &c. *Discours anniversaire, prononcé le* 8 *mars* 1790, *devant la Société de médecine, &c. Par* GEORGE WILLIS, *D. M.; in-*4°. *A Londres, chez* Robinsons, 1790.

13. L'objet de l'orateur est de prouver

qu'il n'existe point de spécifiques, et que dans le traitement des maladies, le médecin, au lieu de se conduire par la théorie, doit plutôt suivre les indications, ou saisir les changemens de la constitution; en un mot les données que lui fournissent les détails de la maladie, les considérations des habitudes et de la constitution du malade; enfin l'examen des symptômes existans.

N°. 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, M. GRUNWALD.

3, M. DES GENETTES.

5, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier de mars 1792.

Page 316, ligne 10, *au lieu d'*intermittentes, *lisez* intercurrentes.

Page 324, ligne 3, Ruiſck, *lisez* Ruiſch.

Page 344, ligne 10, vaiſſeaux, *lisez* tiſſu.

Ibid. ligne 11, cellulaires, *lisez* celſulaire.

Cahier d'avril 1792.

Page 401, ligne 5, méréo., *lisez* météo.

Page 402 première note, *agrum*, liſez *ægrum*.

Page 418, ligne 9, supprimez le *ne*.

Page 420, ligne 18, chaud, *lisez* chaux.

Page 425, ligne 6, un, *lisez* une.

Page 432, ligne 27, Heuw, *lisez* Hew.

Page 443, ligne 30, te, *lisez* the.

Page 460, ligne 14, émacés, *lisez* émaciés.

Page 462, ligne 7, volatiss, *lisez* volatils.
Ibid. ligne 22, *au lieu de* : *lisez* ?
Page 463, ligne 21, . Qu, *lisez*, qu.
Page 470, ligne 28, Lowis, *lisez* Lewis.

Cahier de juillet 1792.

Page 255, lig. 27, *au lieu de* gloire, *lisez* réputation.

TABLE.

IVRESSE CONVULSIVE; observations & considérations pratiques. Par M. Percy, page 349
Mémoire à consulter sur une [illegible] *convulsive.* Par M. Claude-Marie Devaulx, 363
Maladies chroniques du foie et de la bile : mémoire traduit de l'anglois du docteur John André. Par M. Martin, 375
Extirpation d'une tumeur polypeuse extraordinaire; observ. par M. Voisin, 421
Observations météorologiq. faites à Lille, 427
Maladies qui ont régné à Lille, 428

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 430
Médecine, 438
Anatomie, 466
Physiologie, 468
Pharmacie, 470
Chimie, ibid.
Physique, 472
Jurisprudence médicale, 473
Histoire littéraire, 474

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1792.